

LA

FEMME GRECQUE

ÉTUDE DE LA VIE ANTIQUE

PAR

Mlle CLARISSE BADER

LA FEMME DANS LES TEMPS HISTORIQUES

**

LA FEMME DANS LA FAMILLE ET DANS LA SOCIÉTÉ
LES HÉROÏNES DU THÉATRE
LES HÉROÏNES DE L'HISTOIRE
ŒUVRES POÉTIQUES ET ARTISTIQUES DES FEMMES
FEMMES MORALISTES
LETTRES ET FRAGMENTS
TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS
DU GREC EN FRANÇAIS

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

LA

FEMME GRECQUE

ÉTUDE DE LA VIE ANTIQUE

DU MÊME AUTEUR :

La femme grecque. Étude de la vie antique. *La femme dans les temps légendaires, etc.* — Déesses et prêtresses des temps légendaires. Vie domestique de la femme dans la Grèce primitive. Les héroïnes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. — L'art grec et les déesses d'Homère. Rôle religieux et philosophique de la femme pendant les temps historiques ; 1 vol. in-8°.

La femme dans l'Inde antique. Études morales et littéraires ; ouvrage couronné par l'Académie française, 1864 ; 1 vol. in-8°.

La femme biblique, 1866 ; 1 vol. in-8°.

Une question vitale. *L'élément religieux est-il indispensable à l'enseignement scolaire dans un État libre?* 1871, une brochure in-8°.

SOUS PRESSE :

Le Journal d'une assiégée pendant le blocus de Paris et sous le règne de la Commune. *Foi et patrie.*

11807. — Paris, typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.

LA

FEMME GRECQUE

ÉTUDE DE LA VIE ANTIQUE

PAR

Mlle CLARISSE BADER

LA FEMME DANS LES TEMPS HISTORIQUES

LA FEMME DANS LA FAMILLE ET DANS LA SOCIÉTÉ
LES HÉROÏNES DU THÉATRE
LES HÉROÏNES DE L'HISTOIRE
ŒUVRES POÉTIQUES ET ARTISTIQUES DES FEMMES
FEMMES MORALISTES
LETTRES ET FRAGMENTS
TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS
DU GREC EN FRANÇAIS

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1872

LA

FEMME GRECQUE

LA FEMME DANS LES TEMPS HISTORIQUES

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME DANS LA FAMILLE ET DANS LA SOCIÉTÉ PENDANT LES TEMPS HISTORIQUES.

Sparte. Éducation des filles, leurs exercices gymniques, leurs entrevues avec les hommes. Les élèves d'Alcman. Les vierges, juges de la bravoure. Danses. Périls de l'éducation lacédémonienne. — Athènes. La naissance d'une fille et la bandelette de laine. Réclusion de la vierge, ses travaux, ses sorties. Doctrines d'Aristote et de Platon sur l'éducation des femmes. Comparaison entre l'éducation spartiate et l'éducation athénienne. — Comment les filles étaient élevées dans la race éolienne et chez les peuples doriens autres que les Spartiates. — Age du mariage. — Célibataire noté d'infamie à Lacédémone. — Alliances étrangères. — Lycurgue proscrit la dot, Solon la limite. Infractions de ces lois. — Le douaire de la femme athénienne. — Fille héritière. Orpheline pauvre. L'orpheline de Thurium. — Coutumes nuptiales. — L'épouse spartiate, sa vie cachée, sa vertu, son autorité; abaissement de son caractère. — Grandeur et liberté des femmes de la race dorienne et de la Grèce septentrionale; leurs droits politiques. — Une idylle de Théocrite : le dialogue des *Syracusaines*. — Athènes. La demeure et l'appartement de la femme; meubles divers, ustensiles de cuisine. Préparatifs de la toilette. Costumes et bijoux. Le

calathus; *la Quenouille* de Théocrite. L'époux instituteur, d'après Xenophon. — Plutarque décrivant la communauté morale et intellectuelle des époux. La femme de Plutarque. — Les préceptes nuptiaux de Xénophon et de Plutarque furent rarement ceux des Grecs. — [illegible]ne de l'hétaire. — L'épouse coupable, à Athènes, et la pé[illegible] l'Évangile. — Divorce. La femme d'Alcibiade. — La m[illegible]ate, ses premières angoisses; le berceau de son fils; son h[illegible]me et sa cruauté. — La mère athénienne, caractère de son influence. — La mère de Cléobis et de Biton. — Dernière séparation des époux athéniens.

En décrivant les cérémonies du culte hellénique, nous y avons remarqué l'attitude si opposée des filles d'Athènes et de Sparte, les unes paraissant avec cette réserve modeste que commandaient les mœurs ioniennes, les autres avec cette singulière hardiesse qu'autorisaient les coutumes doriennes.

Le moment est venu d'expliquer le contraste que nous avons déjà indiqué. Aussi, tout en ne négligeant pas de suivre la femme dans les divers États helléniques, étudierons-nous principalement son rôle social chez les deux nations qui, dans les temps historiques, dirigent les destins de la Grèce, et où se développent au plus haut degré les tendances des Doriens et celles des Ioniens.

La femme était l'égale de l'homme à Sparte; son inférieure à Athènes, chez ces Ioniens qu'atteignit l'influence asiatique. Dans chacune de ces villes, l'éducation des filles répondit au rang qu'assignait à leur sexe l'esprit de leur race.

Le législateur spartiate eut l'intention de préparer

dans la vierge, la mère à venir. Cette idée est si belle et si profonde qu'aujourd'hui encore, après tant de siècles écoulés, on ne saurait donner une meilleure base à l'éducation des femmes. Mais voyons comment Lycurgue appliqua ce principe.

Quelles mères formera l'homme de génie qui a créé nation lacédémonienne, ce peuple aristocratique et pauvre, dédaigneux des travaux agricoles et industriels qu'il abandonne aux esclaves, ce peuple que la discipline militaire et les exercices du gymnase préparent pendant la paix aux privations et aux fatigues des camps, ce peuple concis, sentencieux, ennemi de l'éloquence, mais épris de cette poésie guerrière qui excite la valeur du soldat et chante la gloire du héros? De quelle femme naîtra ce fils qui n'appartiendra pas à ses parents, qui ne disposera même pas de sa personne, et qui, dès le premier jour de sa vie, sera la propriété de l'État?

Lycurgue a voulu qu'exercée à la course, à la lutte, au maniement du disque et du javelot, la fille de Lacédémone se développât et se fortifiât de manière à pouvoir mettre un jour au monde, des êtres vigoureux, et à savoir au besoin défendre son foyer et sa patrie.

Théocrite nous montre deux cent quarante vierges spartiates qui, se livrant à de virils exercices sur les bords de l'Eurotas, se sont ointes d'huile. Ainsi, lorsqu'après avoir parcouru cent fois le stade, Pallas se

prépara à disputer à Junon et à Vénus le prix de la beauté, elle ne rechercha d'autre parfum que le jus de l'olivier; et ses joues s'animèrent de ce vif incarnat que Callimaque compare au coloris de la rose matinale, et, mieux encore, à l'éclat dont brillent les pepins de la grenade.

Rien, dans le costume de la jeune Lacédémonienne, n'entrave la liberté de ses mouvements. Elle n'a d'autre vêtement que le chiton dorien, tunique de laine s'agrafant sur les épaules, et qui, n'atteignant souvent que le genou, est fendue sur un côté dans sa partie inférieure [1].

La jeune fille ne se dérobe pas aux regards des hommes, soit que, dans les luttes gymniques, elle rivalise de force et d'adresse avec ses compagnes [2],

1. Platon, *Lois*, VII; Xénophon, *République de Sparte*, I; Callimaque, *Hymnes*, II; Théocrite, *Idylles*, XVIII; Plutarque, *Lycurgue*, *Parallèle de Lycurgue et de Numa*; *Apophthegmes des Lacédémoniens*; Otfried Müller, *Die Dorier*; *Tunica* (Smiths' Dictionary).

2. Otfried Müller ne pense pas que les hommes assistassent aux exercices des Lacédémoniennes, parce que les coutumes spartiates s'opposaient à ce que l'on fût témoin inactif des luttes gymniques; et qu'on ne peut supposer que les personnes de sexe différent combattissent ensemble. Selon l'illustre archeologue de Gœttingue, Plutarque ne mentionne la présence des hommes qu'aux fêtes célébrées par les jeunes filles, et à leurs danses. (*Die Dorier*.) Cependant Plutarque dit expressément que les célibataires notés d'infamie n'étaient pas admis aux luttes gymniques des vierges: les autres hommes n'en étaient donc pas exclus. (*Lycurgue*.) Ailleurs, Plutarque cite les vers d'Euripide qui confirment la présence des hommes aux exercices des filles. (*Parallèle de Lycurgue et de Numa*: comp. Euripide, *Andromaque*.)

soit qu'elle se rende aux cérémonies religieuses sur son canathre, char en forme de griffon, de cerf ou de bouc [1].

Les hommes assistaient encore à ces fêtes où paraissaient les Parthénies, chœurs de vierges. Celles-ci, répondant à leur maître ou dialoguant entre elles, interprétaient les élans lyriques d'Alcman, le poëte qui les dirigeait, et qui, leur consacrant la plupart de ses odes, s'enivrait de leur juvénile approbation [2].

Les filles de Sparte savaient aussi des chants par lesquels, en présence des rois, des sénateurs et de tous les citoyens, elles louaient celui de leurs jeunes compatriotes qu'une action courageuse avait distingué, et raillaient celui qui avait commis une faute. Et tandis que ce dernier souffrait autant que si le blâme le plus sévère lui avait été infligé, le premier triomphait sous la glorieuse auréole dont l'avait couronné la beauté virginale.

Tantôt les jeunes gens étaient simples spectateurs des chœurs de chant et de danse que formaient les jeunes filles, tantôt ils en étaient acteurs [3]. Dans la ronde nommée *Hormos*, nom qui désigne aussi une rangée de perles, un collier, le jeune homme ouvre la

1. Xénophon, *Vie d'Agésilas*, VIII; Plutarque, *Agésilas*; Ottfried Müller, *Die Dorier*.

2. Ottfried Muller, *Die Dorier*; Pierron, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, 1850.

3. Plutarque, *Lycurgue*; Ottfried Müller, *Die Dorier*.

marche et prend des poses belliqueuses; la jeune personne le suit à pas mesurés, et garde l'attitude qui convient à la femme [1].

Le caractère de cette danse nous paraît d'autant plus curieux qu'il s'éloigne complétement de l'éducation masculine que les Spartiates donnaient à leurs filles. C'était une de ces rares occasions où la nature opprimée réagissait contre les étranges coutumes qui confondaient ce qu'elle avait séparé.

Le grand défaut de la constitution lacédémonienne fut, en effet, de méconnaître les lois éternelles qui assignent à chaque créature son rôle dans l'harmonie du monde. L'homme, destiné à la vie militante, doit y être formé par une éducation publique qui l'initie à la vie de la cité. Quant à la femme, elle doit au contraire être préparée dans sa famille à la vie domestique.

Les Spartiates qui reconnaissaient que le but de l'éducation doit être tout pratique, et que l'enfant ne doit apprendre que ce qui peut être utile à l'homme [2], les Spartiates se rendaient-ils bien compte de ce principe en élevant leurs filles? Où donc développaient-ils en elles les qualités natives de la femme, cette grâce,

1. Une danse spartiate très-connue était la Bibasis, danse gymnastique où les jeunes gens et les jeunes filles se disputaient le prix réservé au plus habile d'entre eux. Un fragment poétique, qui ne contient qu'un vers, nous apprend que, par une exception qui ne s'était jamais vue, une jeune fille dansa mille fois la Bibasis. Ottfried Müller, *Die Dorier; Saltatio* (Smith's Dictionary).

2. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

cette douceur, cette sensibilité, qui doivent s'unir à sa force morale? Les fêtes et les exercices publics préparaient-ils la vie cachée à laquelle l'épouse spartiate elle-même était assujettie? Arrivons enfin au point le plus délicat et le plus périlleux de l'éducation reçue par les Lacédémoniennes. Dans ces luttes, dans ces jeux, où la jeune fille paraissait, légèrement vêtue, devant les hommes, que devenait sa modestie[1]? Certes nous n'ignorons point que, par l'austère éducation que Lycurgue donnait aux fils de Sparte, il était assuré de n'exposer les vierges qu'à de chastes regards. Mais viennent les siècles de décadence, et que sera chez la femme une vertu que ne fait pas respecter sa pudeur?

Nous sommes loin de méconnaître le rôle généreux et charmant que jouait la belle Lacédémonienne dans les fêtes où elle excitait l'enthousiasme de la poésie, l'élan du courage, et où elle inspirait ainsi à quelque jeune guerrier, l'une de ces vives et pures affections que cimentait l'hymen. Et cependant nous repous-

1. Lycurgue répondit à ceux qui, lui reprochant la manière peu décente dont il faisait paraître les filles dans les cérémonies publiques, lui en demandaient la raison : « J'ai voulu qu'accoutumées aux mêmes exercices que les hommes, elles eussent autant de force et de vigueur dans le corps, autant d'élévation et de vertu dans l'âme, et qu'elles sussent mépriser comme eux l'opinion du public sur leur compte. » (*Apophthegmes des Lacédémoniens*, traduction de l'abbé Ricard). — Plutarque, chez qui le sentiment moral est d'ordinaire si délicat, n'a pas compris de quels périls cette étrange coutume menaçait les femmes. Voir *Lycurgue*, et les notes de l'abbé Ricard sur ce passage et sur celui que nous avons cité.

sons le système d'éducation qui fit de la place publique le principal théâtre d'une influence qui doit surtout s'exercer au foyer.

Que notre imagination nous conduise maintenant dans la ville rivale de Sparte.

Une femme va devenir mère, et un emblème, suspendu à la porte de sa demeure, nous apprendra le sexe de son enfant. La couronne d'olivier nous annoncera-t-elle qu'Athènes a un fils de plus, un fils que la cité de Minerve, la cité du travail, voue dès le berceau aux nobles et fécondes occupations de l'agriculture [1]; un fils en qui la nation qu'enivrent toutes les gloires, semble aussi pressentir et saluer la grandeur du citoyen, le génie de l'artiste, la vigoureuse beauté de l'athlète [2] ?... Non; mais une bandelette de laine, symbole des labeurs réservés à la femme, témoigne que dans cette maison est née une fille [3].

Toute la vie de la femme athénienne se lit dans ce tableau.

1. Barthélemy, *Anacharsis.*

2. La couronne décernée aux vainqueurs des jeux olympiques et à ceux des Panathénées était, comme nous l'avons vu, en feuilles d'olivier. Celle qui récompensait, à Athènes, les vertus civiques était en or.

3. Cependant l'Athénienne pouvait aussi être couronnée, comme prêtresse, peut-être même comme Errhéphore. Cf. Rangabé, *Antiquités helléniques*, inscr. 1122, 2276; Maury, *Religions de la Grèce.* Des femmes furent même couronnées aux courses des Panathénées; mais c'étaient des Argiennes et une Grecque d'Alexandrie. Cf. Rangabé, *même ouvrage,* inscr. 962.

Sévèrement renfermée dans le gynécée, la fille des Ioniens est privée de cette douce liberté dont jouissaient les héroïnes d'Homère. Ainsi, chez les Aryas de l'Inde, la femme a perdu au temps de Manou les priviléges qui lui appartenaient à l'époque védique[1]. La jeune Athénienne n'ose lever le regard que sur ses proches parents. Elle file la laine, ourdit et brode des tissus. Comme la vierge d'Israël, elle voit de quelle manière on distribue la tâche aux servantes ; mais on ne lui apprend pas, comme à la femme forte de l'Écriture, à ennoblir par l'élévation de son intelligence les humbles détails du foyer domestique. Comment se formerait son esprit? On lui dérobe avec un soin jaloux le spectacle de la vie; et si, par hasard, un coin du voile qui le lui cache venait à se soulever, si le besoin de savoir s'éveillait en elle, elle ne pourrait satisfaire cette curiosité qui est un si puissant moyen d'instruction : la jeune fille a été habituée à interroger le moins possible ceux qui l'entourent[2].

De temps en temps elle voit s'ouvrir les portes de sa prison, soit que, habillée d'un vêtement couleur de safran, elle se mêle aux filles de cinq à dix ans qui, allant en procession au sanctuaire de Diane Brauro-

1. Cf. notre ouvrage : *La femme dans l'Inde antique.*
2. Eschyle, *les Choéphores;* Sophocle, *Électre, Œdipe à Colone, Antigone*; Euripide, *Oreste, les Phéniciennes, Iphigénie à Aulis, Iphigénie en Tauride, les Héraclides, Ion*; Xénophon, *Économique*, VII.

nia, y sont consacrées à la déesse[1]; soit que, chargée de broyer l'orge sacrée, ou désignée pour les fonctions de Canéphore, d'Errhéphore[2], elle soit de nouveau appelée aux cérémonies du culte.

Certes nous n'ignorons pas ce qu'une pareille éducation avait de défectueux, et combien elle était peu conforme à la doctrine d'Aristote, le philosophe qui, reconnaissant que l'homme et la femme composent les deux parties de l'État, déclarait que les études politiques ne devaient pas négliger l'éducation des femmes[3]. Nous regrettons d'autant plus de ne pas savoir de quelle manière Aristote appliquait ce principe, que les tendances pratiques de son esprit le prémunissaient sans doute contre les utopies de Platon. Celui-ci se méprit en effet lorsque, pour régénérer la femme, il dépassa encore la pensée de Lycurgue, et

1. Pendant cette consécration, les jeunes filles contrefaisaient l'ours, l'un des animaux consacrés à Diane. Lenormant et de Witte, *Monuments céramographiques; Brauronia*, by Leonhard Schmitz (Smith's Dictionary).

2. Voir le tome précédent, pages 308, 316, note 2.

3. « Or, la vertu des parties doit se rapporter à celle de l'ensemble; il faut donc que l'éducation des enfants et des femmes soit en harmonie avec l'organisation politique, s'il importe réellement que les enfants et les femmes soient estimables pour que l'État le soit comme eux. Or il importe nécessairement qu'il en soit ainsi; car les femmes composent la moitié des personnes libres, et ce sont les enfants qui formeront un jour les membres de l'État. » (*Politique*, liv. I, chap. v, traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire.) « Partout où la constitution n'a point parlé des femmes, il faut dire que la moitié de l'État est sans lois. » (*Id.*, II, vi, même traduction.)

crut que les deux sexes, doués selon lui des mêmes aptitudes, mais à un degré inégal, pouvaient recevoir la même éducation, être soumis à la même règle et chargés des mêmes emplois[1].

L'éducation vraiment digne de ce nom, étant le développement harmonique de toutes les facultés propres à un individu, l'éducation athénienne qui négligeait l'intelligence de la femme, ne doit pas plus servir d'exemple que l'éducation spartiate qui traitait la femme en homme. Mais eussions-nous à choisir entre ces deux systèmes opposés, ce serait à l'éducation athénienne que nous accorderions la préférence. Si celle-ci ne cultivait pas l'esprit de la jeune fille, du moins elle n'étouffait pas son cœur. La retraite, trop sévère assurément, dans laquelle vivait cette ignorante enfant, concentrait néanmoins toutes ses affections dans le cercle de la famille, et leur donnait une force et une tendresse dont les poëtes tragiques nous offrent de sublimes exemples. Cette réclusion laissait aussi à sa chasteté ce parfum de modestie que la fille

1. *Lois*, VI, VII; *République*, V, VII. Platon ne se contente pas de trouver à la femme des aptitudes pour la philosophie, pour la médecine; il veut former des femmes guerrières qui puissent défendre leur pays. D'après ses principes, les filles « seront dressées à toute espèce de danses et de combats à armes pesantes; mariées, elles apprendront les évolutions, les ordres de bataille, comment il faut mettre bas les armes et les reprendre. » (*Lois*, VII, traduction de M. Cousin). A la guerre, toutefois, il prescrit de ne rien ordonner aux femmes « qui ne soit proportionné à leurs forces et bienséant à leur sexe. » (*Id.*, VI, même traduction.)

de Lacédémone perdait en se montrant trop hardiment au milieu des hommes ; et les habitudes sédentaires de la vierge athénienne préparaient plus sûrement en elle la douce gardienne du foyer que les jeux et les exercices publics de la jeune Spartiate.

La race éolienne et les peuples doriens autres que les Spartiates, préservèrent leurs filles des excès de ces deux éducations. Tout en laissant à la femme le goût des occupations domestiques, ils favorisèrent en elle l'épanouissement de l'intelligence.

Les antiques législations prolongeaient le temps pendant lequel les jeunes filles attendaient l'heure du mariage. On ne sait pas précisément à quel âge Lycurgue permettait l'hymen[1] ; mais ce qu'on n'ignore pas, c'est qu'il défendit aux jeunes gens de s'unir avant qu'ils eussent atteint le complet développement de leur vigueur. Toutefois, si l'homme se mariait trop tard, il s'exposait à une accusation publique dont se trouvaient aussi menacés, et celui qui contractait une union mal assortie, et celui qui demeurait célibataire. L'homme qui refusait de donner des enfants à Sparte, était particulièrement noté d'infamie. Entre autres châtiments, il était, pendant une fête, traîné autour d'un autel par les femmes, qui le frappaient;

1. Plutarque, *Lycurgue, Id. et Numa*; *Apophthegmes des Lacédémoniens*. Il paraît qu'à Sparte les femmes se mariaient généralement à vingt ans, et les hommes à trente. Robinson's *Antiquities*; Ottfried Müller, *Die Dorier*.

et il ne pouvait assister aux combats gymniques des jeunes filles parmi lesquelles il avait dédaigné de se choisir une compagne[1].

A Athènes, l'âge de l'hymen était autrefois fixé à trente-cinq ans pour l'homme, à vingt-six ans pour la femme. Cet âge fut abaissé dans la suite[2]. Quant au célibataire, si la loi qui, dit-on, le décrétait d'accusation, tomba en désuétude, il ne put du moins être général ou orateur, fonctions réservées à ceux qui, pères de familles et propriétaires, protégeaient dans leur pays leur propre foyer[3].

Dans beaucoup de pays grecs, ce n'était qu'entre les enfants d'un même État que se contractaient les mariages[4]. Les Athéniens surtout proscrivaient sévèrement les unions avec les étrangers. Gardiens jaloux de la pureté de leur sang et de la possession de leurs libertés, ils se refusaient à des alliances qui eussent

1. Plutarque, *Lycurgue*, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, *Lysandre*; Athénée, *Banquet des savants*, XIII, 1.

2. Solon, *Poésies*; Robinson's *Antiquities*. D'après Platon, la femme doit avoir de seize à vingt ans, et l'homme, de trente à trente-cinq. *Lois*, V, VI. Aristote veut que l'une ait dix-huit ans, et l'autre trente-sept ou un peu moins. *Politique*, IV (VII), 14.

3. Dinarque, *Contre Démosthène*; Robinson's *Antiquities*; Ottfried Müller, *Die Dorier*; *Matrimonium*, by Robert Whiston (Smith's Dictionary).

4. Robinson's *Antiquities*. D'après une loi lacédémonienne, les Héraclides, c'est-à-dire les membres des familles royales, ne pouvaient s'allier à des étrangers. Plutarque, *Agis et Cléomène*. Ottfried Müller croit certain que cette défense s'étendait à tous les autres Spartiates. *Die Dorier*.

introduit dans leur cité les descendants d'autres races, et qui eussent fait participer ces intrus à leurs glorieux priviléges.

L'étranger ou l'étrangère qui épousait un membre de la nation athénienne, était vendu comme esclave ; ses biens étaient confisqués, et le tiers en était remis au dénonciateur qui l'avait traduit devant les thesmothètes. L'Athénien qui, faisant passer une étrangère pour sa fille, l'avait frauduleusement mariée à l'un de ses concitoyens, se voyait enlever sa fortune de la même manière, et perdait ses droits civils. Quant à celui qui s'était uni à une étrangère, la loi le jugeait sans doute assez puni par le chagrin de voir vendre sa compagne, et le condamnait simplement à une amende de mille drachmes. Les enfants nés de ces unions étaient rayés des registres de l'état civil; et si, après avoir appelé de cette mesure devant un tribunal, ils perdaient leur procès, alors, eux aussi, ils étaient vendus comme esclaves [1].

1. La loi concernant les alliances étrangères ne fut pas toujours appliquée. Mégaclès épousa la fille d'un tyran de Sicyone, et Miltiade celle d'un roi de Thrace. Les épitaphes attiques prouvent que les Athéniens s'unissaient souvent aux belles et opulentes Ioniennes de Milet. Périclès, au gré de ses intérêts personnels, fit tour à tour revivre et révoquer la loi, qui fut remise en vigueur sous l'archontat d'Euclide. Hérodote, VI, 39, 130; Isée, *Succession de Ciron;* Eschine, *Procès de la couronne;* Démosthène, *Contre Eubulide*, l'introduction et les notes du traducteur, M. Stiévenart; *Contre Néæra*; Plutarque, *Thémistocle, Périclès, Cimon*; Robinson's *Antiquities*; Ottfried Müller, *Die Dorier;* Rangabé, *Antiquités helléniques*.

Les fréquentes entrevues que le Lacédémonien avait avec les filles de son pays, les plus belles femmes de la Grèce, lui permettaient de se choisir lui-même une compagne suivant son cœur [1], privilége dont jouissait bien rarement l'Athénien qui n'entrevoyait guère les vierges que dans les pompes religieuses.

Les législateurs de Sparte et d'Athènes s'accordèrent pour proscrire ou pour limiter la dot. Lycurgue avait voulu que seules les vertus d'une jeune fille attirassent les regards de ceux qui la recherchaient, et que rien d'étranger à sa personne ne contribuât à les éblouir. Il lui défendit aussi bien de demander au fard et aux parures un éclat emprunté, que d'offrir à ses prétendants une fortune qui leur fît oublier sa valeur individuelle [2].

Les Spartiates comprirent cette double pensée de leur législateur, témoin ce père qui, craignant que ses filles ne lui parussent moins belles en étant moins simples, refusait les vêtements précieux que leur envoyait Denys, tyran de Sicile [3]; témoin aussi cette jeune et pauvre Lacédémonienne à qui l'on demandait

1. Plutarque, *Lycurgue;* Ottfried Müller, *Die Dorier.*

2. Plutarque, *Solon, Apophthegmes des Lacédémoniens;* Élien, *Histoires diverses,* VI, 6. Justin (III, 3) ajoute que la proscription de la dot, à Sparte, eut aussi pour but de fortifier l'autorité de l'époux.

3. Plutarque, *Apophthegmes des capitaines grecs.* Cette anecdote est racontée de plusieurs manières différentes dans les œuvres dues ou attribuées à Plutarque. *Préceptes de mariage, Apophthegmes des Lacédémoniens.*

pauvre fut menacée de vieillir dans le célibat, à moins que son père ne l'eût expo ée dès sa naissance, ou que, de même que l'Arabe de l'époque antéislamique, il ne se fût armé à son égard du droit qu'avaient les chefs de famille sur la vie de leurs enfants.

L'apport de la dot fut ce qui distingua surtout l'épouse, de la femme illégitime. Aussi la première fût-elle même sans fortune, s'était-elle vu reconnaître par son fiancé une dot qui assurait sa dignité de maîtresse de maison[1].

1. Eschyle, *les Suppliantes;* Euripide, *Médée, Andromaque;* Isée, *Succession de Pyrrhus;* Démosthène, *Premier plaidoyer contre Stéphanos;* Plutarque, *Aristide*, 1; Térence, *Heautontimorumenos;* Robinson's *Antiquities; Dos*, by Robert Whiston (Smith's Dictionary). Selon M. Böckh, cité par M. Whiston, les filles du peuple même avaient des dots de dix à cent vingt mines; la fille d'Hipponicus reçut dix talents, et on lui en promit dix autres. Toutefois, d'après Démosthène et Lucien, M. Whiston croit avec raison que cinq talents constituaient unc fort belle dot. Ajoutons que le père de Démosthène, homme riche, laissa une succession d'environ quatorze talents, et qu'il assigna deux talents pour la dot de sa fille. Sa femme lui avait apporté cinqusnte mines. En mourant, il la legua à l'un des tuteurs de son fils, avec une dot de quatre-vingts mines. Cf. les troi plaidoyers de Démosthène *Contre Aphobos.* (Pour l'évaluation des monnaies attiques, voir le tome précédent, page 340, note 1.) La dot de la femme demeurait sa fortune particulière et le patrimoine de ses enfants. Aussi l'époux, qui en avait la géiance, devait-il en garantir l'inaliénabilité. Il pouvait donner en hypothèque, aux tuteurs de sa compagne, soit une terre, soit une maison. Si sa fortune était confisquée, ce bien ou le douaire même de l'épouse échappait à la saisie. (Démosthène, les deux plaidoyers *Contre Onétor; Contre Évergos et Mnésibule;* Robinson's *Antiquities;* Rangabé, *Antiquités helléniques,* insc. 887.) L'Athénien qui répudiait sa femme, était obligé de lui rendre sa dot ou de lui en payer l'intérêt mensuel à raison de neuf oboles par mine (18 pour 100). Refusait-il de lui restituer son

A Sparte, aussi bien qu'à Athènes, la femme pouvait voir sa fortune singulièrement accrue, lorsque n'ayant point de frère, elle héritait des biens paternels[1]. En ce cas, la fille unique, ou la plus âgée des filles que laissait un Spartiate, lui succédait dans la

douaire ou de lui faire une pension, il pouvait être poursuivi judiciairement par les tuteurs de l'épouse. (Démosthène, les trois plaidoyers *Contre Aphobos; Contre Néæra;* Térence, *l'Hécyre; Dos,* by Robert Whiston, et *Sitou dike,* by Charles Rann Kennedy, Smith's Dictionary). Abandonnait-elle elle-même son mari d'une manière légale, la femme avait le droit de reprendre sa dot (Robinson's *Antiquities*). Il en était encore ainsi lorsque, veuve, et ayant même des enfants, elle se retirait dans sa famille qui la dotait de nouveau quand elle se remariait (Isée, *Succession de Ciron;* Démosthène, *Contre Bœotos*). D'après la loi, quand elle restait dans la maison de son mari, son fils, majeur, disposait de sa dot, mais lui faisait partager la jouissance des biens qu'il possédait. (Démosthène, *Contre Phænippos; Dos,* étude citée plus haut.) Si l'héritier de l'époux détenait injustement la dot de la femme ou lui refusait une pension alimentaire, un procès lui était intenté par les tuteurs de la veuve. (Isée, *Succession de Pyrrhus; Dos,* étude ci-dessus). L'épouse mourait-elle la première sans enfants, sa dot retournait à sa propre famille (Isée, *Succession de Pyrrhus*). Laissait-elle des mineurs, sa fortune était gérée par son époux, et les intérêts en servaient à leur entretien et à leur éducation. Un procès nous montre un Athénien qui, ayant perdu sa mère tout enfant, n'en reçoit pas la dot à sa majorité, mais attend la mort de son père pour la revendiquer. (Démosthène, *Contre Bœotos.*)

1. Les femmes athéniennes héritaient aussi de leurs collatéraux. S'il n'y avait ni frère ni enfant de frère, les sœurs, ou bien la sœur vivante et le fils de la sœur morte, se partageaient également la succession du frère aussi bien que celle du père. Quant à l'héritage des autres collatéraux, la ligne féminine, même à un degré de parenté égal ou plus rapproché, le cédait à la ligne masculine. La mère ne pouvait hériter de son fils. (Isée, *Succession d'Apollodore, Id. d'Hagnias:* Démosthéne, *Contre Macartatos, Contre Léocharès*).

possession d'une des terres qui avaient été également distribuées par Lycurgue entre neuf mille citoyens, et qui étaient léguées aux aînés des familles. L'héritière épousait probablement alors celui de ses compatriotes qui n'avait point d'apanage, et qui était choisi, d'abord parmi ses parents, puis dans le sein de sa tribu, et enfin dans le reste de la cité. La désignation du fiancé devait être faite par le père de la jeune fille, mais non pas arbitrairement; et si celui-ci était mort sans avoir rien statué à cet égard, le sort de l'orpheline était remis à la justice du roi[1].

L'Athénien qui avait une fille, ne pouvait instituer un autre légataire qu'en la lui fiançant[2]. Mourait-il intestat, l'héritière devait épouser son plus proche parent[3]. Laissait-il plusieurs filles, elles se parta-

1. Hérodote, VI, 57; Ottfried Müller, *Die Dorier*. La loi de l'éphore Épitadée ayant permis au chef de famille de léguer ses biens à qui il voulait, le père put aussi fiancer librement sa fille. A sa mort, ce dernier droit était exercé par son héritier. Aristote constate que, soit par leurs dots, soit par leurs héritages, les femmes possédaient, au temps de la domination spartiate, les deux cinquièmes du territoire. (*Politique*, II, 6; Plutarque, *Agis et Cléomène;* Ottfried Müller, *ouvrage cité*.)

2. Isée, *Succession de Pyrrhus; Id. d'Aristarque*.

3. Les Grecs qui autorisaient les mariages entre d'autres collatéraux que les frères et les sœurs germains, avaient horreur des alliances que contractaient, dans d'autres pays, les parents qu'unissaient des liens de famille plus étroits. Les Athéniens permettaient le mariage d'enfants issus du même père et de différentes mères. Contrairement aux Spartiates, ils proscrivaient l'alliance de ceux qui devaient le jour à la même mère et à différents pères. (Plutarque, *hémistocle, Cimon*; Robinson's *Antiquities*.

gaient également ses biens, et épousaient ceux de leurs collatéraux que les nœuds de la parenté rattachaient le plus intimement à elles.

L'héritière devait être revendiquée devant l'archonte éponyme, protecteur des faibles, par le parent qui se croyait autorisé à réclamer sa main. Si un autre collatéral disputait son alliance, il devait signifier au premier une citation devant ce magistrat suprême; et celui-ci portait la cause en litige, devant un tribunal qui décidait auquel des deux prétendants appartenait, selon le degré de parenté, le droit d'épouser la jeune fille.

Fût-elle déjà mariée par son père, l'orpheline devait suivre le nouvel époux que lui donnait la loi. L'homme à qui venait à échoir la revendication d'une héritière, pouvait répudier sa première femme[1].

L'enfant qui naissait de l'orpheline, recevait le nom de son aïeul maternel. Considéré comme le fils de ce dernier, il perpétuait sa race et son héritage[2].

Par ces dispositions qui rappellent les lois de Moïse

1. Pour les lois concernant les héritières, voir Andocide, *Sur les mystères;* Isée, *Succession de Pyrrhus, Id. de Ciron, Id. d'Aristarque;* Démosthène, *Contre Eubulide, Contre Macartatos,* le second plaidoyer *Contre Stéphanos;* Plutarque, *Solon;* Térence, *Les Adelphes, Le Phormion; Epiclerus,* by Charles Rann Kennedy (Smith's Dictionary); *Archon,* by Robert Whiston (Id.).

2. Isée, *Succession de Ciron;* Démosthène, *Contre Macartatos; Epiclerus,* étude citée. A seize ans, le fils de l'héritière devenait le tuteur de sa mère veuve, et lui devait une pension alimentaire. (Démosthène, le second plaidoyer *Contre Stéphanos.*)

et de Manou, se trouvait atténuée chez l'Athénien, la douleur de mourir sans enfants. Comme l'Hébreu, il voulait que son nom ne fût pas retranché de son héritage, et que sa postérité perpétuât sa foi religieuse. Comme l'Hindou, il voulait que ses descendants honorassent ses mânes des offrandes funèbres, non qu'il crût, ainsi que son frère du Gange, que son expiation d'outre-tombe pût être abrégée par ces sacrifices, mais il aimait à penser que le culte de sa mémoire vivrait encore dans ces pieuses coutumes[1].

Si, dans la ville de Minerve, le plus proche parent de l'orpheline avait le droit de participer à sa fortune, il avait aussi le devoir d'alléger sa pauvreté. Il ne pouvait renoncer à sa main qu'en lui accordant une dot calculée d'après la classe à laquelle il appartenait [2]. Les collatéraux à degré égal se cotisaient pour établir la jeune fille ; mais si plusieurs sœurs avaient perdu leur père, l'une d'elles seulement était

1. Platon, *Lois*, IV, VI; Isée, *Succession d'Apollodore*. Cf. *Nombres*, XXVII, XXXVI ; Mânava-Dharma-Sâstra, liv. IX, çlokas 127-142, et nos deux précédents ouvrages, *La femme dans l'Inde antique* et *La femme biblique*.

2. Le pentacosiomédimne, c'est-à-dire celui dont les terres rapportaient au moins 500 médimnes de grains ou de liquides, devait 500 drachmes à sa pupille. On en demandait 300 au chevalier, qui, jouissant d'un revenu de 300 médimnes, pouvait entretenir un cheval de guerre. Le zeugite, à qui une récolte de 200 médimnes permettait la possession d'un attelage de bœufs, était obligé de donner à l'orpheline 150 drachmes. Aucune charge de cette nature n'était imposée aux thètes, dont les ressources étaient inférieures à celles des zeugites, et qui formaient la quatrième classe.

épousée ou dotée par celui de ses parents à qui cette obligation était imposée.

L'archonte devait soigneusement veiller à l'exécution d'une loi si humaine. Négligeait-il de la faire observer, il était condamné à une amende de mille drachmes, somme qui enrichissait le temple de la déesse qu'il avait offensée : Junon, la protectrice du mariage[1].

La loi de Solon, d'après laquelle les orphelines pauvres étaient établies par leurs proches, fut une de celles que le législateur Charondas donna à Thurium, colonie athénienne de la Grande-Grèce.

Voulant prévenir la trop grande facilité avec laquelle les États corrompaient leurs constitutions, Charondas établit que, quiconque proposerait la révision d'une loi, serait conduit, la corde au cou, devant l'assemblée. Si le peuple adoptait cette motion, le citoyen qui en avait pris l'initiative était libre. Sinon, il était immédiatement étranglé.

Deux fois seulement, des Thuriens avaient osé braver ce péril. Or, un jour vint où une femme parut devant l'assemblée. Orpheline et noble, elle était pauvre, et la dot de 500 drachmes que lui assurait la loi, était trop humble pour lui attirer un époux. Tout en pleurant, la jeune fille retraçait l'abandon où

1. Démosthène, *Contre Macartatos*, etc.; Plutarque, *Solon; Census*, by Leonhard Schmitz (Smith's Dictionary).

elle se trouvait ; et exposant sa vie pour échapper à son isolement, elle demandait à ses compatriotes d'ordonner que le parent d'une orpheline fût forcé de remplacer le don d'une dot modique par celui de sa main, lorsque sa pupille le poursuivrait en justice.

Tant de douleur, tant de courage, émurent le peuple. En votant la réforme proposée par l'une de ses filles, il lui sauva la vie et l'arracha au malheur : un riche parent de la jeune Thurienne dut l'épouser[1].

La nation athénienne dota elle-même les filles ou les descendantes d'un grand homme[2]. Ajoutons que des orphelines furent aussi établies par des citoyens étrangers à leurs familles[3].

A Sparte, lorqu'un père avait accepté pour gendre un jeune homme[4], celui-ci devait enlever sa fiancée. Il la déposait chez la femme qui avait négocié le mariage, et qui, après avoir dépouillé la nouvelle épouse de sa chevelure, lui donnait un habit et une chaussure d'homme. Ayant, comme d'ordinaire, sobrement partagé le repas public qu'il prenait avec ses camarades, le marié entrait alors dans la maison où se trouvait sa compagne et où cette dernière demeurait pendant

1. Diodore de Sicile, XII, 17, 18.

2. Chacune des deux filles d'Aristide reçut de l'État une dot de trois mille drachmes. (Plutarque, *Aristide;* Eschine, *Contre Ctésiphon.*)

3. Démosthène, *Procès de l'Ambassade*, *Premier plaidoyer contre Aphobos.*

4. Selon Ottfried Müller, si la Spartiate n'avait plus de père, le choix de son époux dépendait de son frère (*Die Dorier.*)

quelque temps encore. Les deux époux ne pouvaient se voir qu'à la dérobée jusqu'au moment où la jeune femme était installée par son mari dans la maison de celui-ci. Suivant une coutume qui paraît avoir existé aussi en Crète, il arrivait qu'elle était déjà mère quand elle entrait dans la demeure conjugale [1].

Chez les Athéniens, de même que chez les Hébreux, les fiançailles étaient la partie essentielle du mariage, celle qui en constituait la légalité. Aussi la dot de la femme y était-elle mentionnée.

Les jeunes gens ne pouvaient contracter ce lien sans le consentement de leurs pères et de leurs mères. Si l'Athénienne était orpheline du côté paternel, son frère, ou son aïeul, ou son tuteur, disposait d'elle.

En présence des deux familles, le père de la jeune fille, prononçant l'une des formules usitées dans les fiançailles, s'adressait ainsi à l'homme dont il agréait l'alliance : « Afin que naissent des enfants légitimes, je te donne ma fille [2]. » Les fiancés échangeaient leurs serments en unissant leurs mains droites ou en s'embrassant; et la jeune personne recevait, en témoignage d'amour, un don de son nouveau protecteur [3].

1. Xénophon, *République de Sparte*, I; Plutarque, *Lycurgue*; Ottfried Müller, *Die Dorier*.

2. Παίδων σπόρῳ τῶν γνησίων δίδωμί σοι τὴν ἐμαυτοῦ θυγατέρα.

3. Euripide, *Iphigénie à Aulis*; Démosthène, *Second plaidoyer contre Stéphanos*; Ménandre, *Fragments*; Térence, *l'Andrienne*, etc. : cf. Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 5; Robinson's *Antiquities*; *Matrimonium*, by Robert Whiston (Smith's Dictionary).

Le mois attique, spécialement consacré aux solennités nuptiales, se nommait Gamélion, et correspondait en partie au mois de janvier.

Dans divers États grecs, la veille du mariage en général, on cherchait à attirer sur les futurs époux, par des prières et des sacrifices, la bienveillance des divinités favorables ou hostiles au mariage. Selon les cultes particuliers à chaque localité, c'était le Ciel et la Terre, couple primordial; Jupiter et Junon, protecteurs spéciaux de l'hymen; Vénus, souriante personnification de la beauté et de la fécondité; les Parques qui président à la vie; la Bonne Renommée et les Grâces qui en font l'honneur et le charme. C'était aussi l'austère Minerve à qui la fiancée athénienne ou argienne faisait agréer le sacrifice expiatoire de sa chevelure[1]; c'était encore la farouche Diane dans le bois de laquelle la fiancée syracusaine se présentait, portant dans une corbeille de mignonnes offrandes destinées à apaiser la déesse, tandis que des animaux féroces, entourant la canéphore, témoignaient devant Diane, par leur présence, que les êtres les plus sauvages se courbaient sous la puissance de l'hymen[2].

1. Dans quelques pays, cette poétique offrande était faite à d'autres divinités. Chez les Déliens, c'était aux vierges hyperboréennes; voir le tome précédent, page 39, note 1.

2. Euripide, *Iphigénie à Aulis;* Théocrite, *Idylles*, II, et la note d'un traducteur, M. B. de L.; Plutarque, *Aristide*, et la note de la version due à l'abbé Ricard; Barthélemy, *Anacharsis;* Robin-

Par d'autres sacrifices, on cherchait à savoir si les dieux étaient favorables au mariage qui allait être contracté. Les entrailles de la victime étaient consultées, et suivant que les devins y découvraient des présages ou heureux ou funestes, l'hymen était ou cimenté ou rompu. L'apparition de deux tourterelles ou de deux corneilles était aussi d'un joyeux augure : les premières annonçaient que l'amour unirait les fiancés; les secondes, remarquables par leur longévité et par leur fidélité, promettaient que cet amour serait sans fin, et charmerait encore l'extrême vieillesse des époux. Mais rappelons-nous ce chant nuptial : « Jeune fille, chasse la corneille[1]. » Ah! c'est que cet oiseau est aussi, lorsqu'il est seul, le symbole du veuvage inconsolable.

Dans le sacrifice offert à Junon nuptiale, le fiel de la victime était jeté derrière l'autel. On désirait ainsi éloigner des fiancés le courroux céleste, et leur montrer en même temps qu'aucune aigreur ne devait troubler leurs relations[2].

Comme en Palestine, le bain était l'une des cérémonies du mariage. L'eau qu'on y destinait était, à Athènes, la seule qui provînt d'une source; c'était celle de la fontaine Callirhoé, la fontaine *au beau cours*

son's *Antiquities*; Lenormant et de Witte, *Monuments céramographiques*; *Matrimonium*, étude citée.

1. Κορὴ ἐκκόρει κορώνην. Robinson's *Antiquities*.

2. Plutarque, *Préceptes de mariage*; Robinson's *Antiquities*.

près de laquelle se réunissaient les femmes, et que Pisistrate fit décorer avec élégance.

A la célébration de l'hymen, les fiancés, vêtus de pourpre, les cheveux flottants et parfumés, sont couronnés de fleurs consacrées à Vénus[2]. La mariée n'a pas acheté les pavots, les sésames, les autres plantes qui ceignent son front. Chez les Hellènes, une couronne nuptiale qui aurait été échangée contre de l'argent, serait devenue d'un mauvais présage[3]. Aussi la jeune fille a-t-elle cueilli de sa main ces riants emblèmes de l'amour. N'y a-t-il pas dans cette touchante coutume, autre chose encore qu'une superstition ? N'y lit-on pas que les chastes tendresses de l'hymen ne s'achètent pas plus que les fleurs qui les symbolisent ?

La couronne placée sur le voile de la fiancée béotienne se composait d'asperges sauvages. Si la tige de cette plante est armée d'aiguillons, le fruit en est aussi doux que ce bonheur dont les époux ne jouissent qu'en supportant mutuellement les aspérités de leurs caractères[4].

1. Cette fontaine dut aux neuf canaux d'où Pisistrate la fit jaillir, le nom d'Ennéakrounos, neuf fontaines. Thucydide, II, 15 ; Pausanias, I, 14; *Matrimonium*, étude citée; Beulé, *Histoire de l'art grec avant Périclès.*

2. Euripide, *Iphigénie à Aulis;* Barthélemy, *Anacharsis;* Robinson's *Antiquities.*

3. *Corona*, by Anthony Rich (Smith's Dictionary).

4. Plutarque, *Préceptes de mariage.*

Une première fête a lieu dans la demeure de la fiancée. Est-ce alors que le père opulent, remplissant de vin une coupe d'or massif, l'offre à son gendre comme un souvenir destiné à passer de génération en génération[1]? Chez les Gaulois, nous verrons aussi apparaître la coupe nuptiale; mais celle-ci, présentée par la jeune fille à l'homme qu'elle choisit pour époux, devient le signe d'une alliance librement contractée par elle.

Dans la soirée, la fiancée grecque monte dans le char qui la conduira à sa nouvelle habitation. Elle s'y place entre le marié et le plus intime ami de celui-ci, le paranymphe[2].

Homère nous ayant déjà fait suivre le brillant cortége des jeunes époux, nous n'en retracerons plus l'aspect.

Nous sommes arrivés devant la maison nuptiale, étincelante de lumières. Cette demeure, ainsi que celle que nous venons de quitter, se pare aujourd'hui de guirlandes de laurier et de lierre. La plante chère à Apollon, et dont le feuillage aromatique inspire le génie et couronne la gloire, cette plante ne nous paraît pas destinée à saluer spécialement l'entrée de la femme. A l'époux, le laurier! Mais à sa jeune compa-

1. Pindare, *Olympiques*, VII.
2. Si le marié était un veuf, il ne pouvait chercher lui-même sa compagne; il déléguait ce soin à l'un de ses amis. (Robinson's *Antiquities*.)

gne, le lierre, le lierre faible et gracieux qui, recherchant la force, s'enlace à l'arbre ou s'appuie sur le roc, le lierre qui devient ainsi le symbole de l'attachement conjugal!

Lorsque les époux, se tenant par la main, atteignent le seuil de la porte, une corbeille de figues et de fruits divers est momentanément placée sur leurs têtes : c'est ainsi qu'avec le jeune couple l'abondance entre dans la maison.

Mais cette prospérité dépend de la manière dont la femme saura remplir ses devoirs de maîtresse de maison. Aussi, au milieu des festons et des illuminations qui ornent sa nouvelle demeure, la mariée a-t-elle vu au-dessus de la porte l'instrument qui sert à piler les grains; une de ses suivantes porte un crible, et elle-même pénètre dans sa maison avec un de ces vases de terre où l'on fait griller l'orge.

C'est dans cette demeure, c'est là *seulement* que s'exercera désormais son activité bienfaisante. Le seuil qu'elle vient de franchir sera maintenant la limite de sa liberté; et, en Béotie, on le lui fait particulièrement comprendre en brûlant devant la maison conjugale l'essieu du char qui, après y avoir conduit la fiancée, ne pourra plus en ramener l'épouse[1].

Comme aux temps homériques, la solennité nup-

1. Euripide, *Alceste*; Plutarque, *Préceptes de mariage*, *Questions romaines*; Barthélemy, *Anacharsis*; Robinson's *Antiquities*; *Matrimonium*, étude citée.



tiale consistait en un banquet dont les convives étaient autant de témoins de l'union contractée. Bien qu'à Athènes, les femmes ne fussent pas invitées aux repas où figuraient les hommes, on dérogeait à cette coutume pour les mariages; mais il paraît que la fiancée, toujours voilée, et les autres femmes, occupaient une table particulière[1].

Des chants et des danses fêtent les dieux de l'hymen. A moitié couvert d'aubépine et de chêne, un enfant, portant une corbeille de pains, module un hymne qui débute ainsi : « J'ai fui le mauvais, j'ai trouvé le meilleur[2]. » Que d'images fait surgir cette apparition! L'aubépine, blanche parure des forêts, le chêne dont les glands nourrissaient les Pélasges, rappellent l'époque antique où les hommes vivaient sans liens sociaux. Mais les pains dont le jeune Hellène est chargé, témoignent qu'en abandonnant leurs retraites, les Grecs goûtèrent ensemble les grains du blé, et s'unirent par le mariage, cette institution qui devait son caractère sacré au fondateur d'Athènes[3]. « J'ai fui le mauvais, j'ai trouvé le meilleur, » pouvaient se dire les Grecs primitifs, quittant leurs habitudes sauvages pour constituer régulièrement la famille, la

1. Euripide, *Iphigénie à Aulis;* Isée, *Succession de Pyrrhus;* Démosthène, *Contre Onétor.*

2. Ἔφυγον κακόν, εὗρον ἄμεινον. Hésychius et Suidas, cités par Robinson.

3. Barthélemy, *Anacharsis.*

première et la plus douce des sociétés[1]; la cité, la famille agrandie! « J'ai fui le mauvais, j'ai trouvé le meilleur, » pense aussi l'heureux époux, renonçant à l'isolement du célibat, et recevant sous son toit la femme qui consolera sa vie et fondera sa race! « Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, » avait dit le Dieu de la Genèse, le Dieu de l'humanité.

Les mariés se dirigent vers leur appartement à la lueur des flambeaux. Leurs mères surtout observent avec un soin pieux la coutume de porter les torches nuptiales[2].

Puis, quand, à Athènes, les époux ont vu s'éloigner leurs familles, la loi leur ordonne de manger ensemble un coing, fruit dont la douceur symbolise celle qui doit présider à leurs relations[3].

Mais que nous soyons dans une cité ou dorienne ou ionienne, quels accents frais et gracieux, quels poétiques échos du Cantique des cantiques[4] nous appellent hors de l'appartement nuptial!

1. Aristote, *Politique*, I, I; *Morale à Nicomaque*, VIII, 12.

2. Euripide, *Les Phéniciennes*, *Médée*, *Iphigénie à Aulis;* Robinson's *Antiquities*.

3. Plutarque, *Solon*, *Préceptes de mariage*, *Questions romaines*. En Béotie, un autre usage remplaçait celui-ci. La prêtresse de Cérès, de la Terre féconde, donnait à l'union des époux une consécration religieuse. (*Préceptes de mariage*.)

4. M. Villemain a retrouvé, dans l'épithalame de Théocrite, l'influence hébraïque du *Cantique des Cantiques*. (*Essais sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique, dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*. Paris, 1859.)

Douze vierges, couronnées d'hyacinthe, chantent l'épithalame, et leurs pieds frappent la mesure. Elles regrettent celle qui, sous les yeux de sa mère, partageait leurs jeux, et dont elles louent les charmes et les talents.

« O belle, ô aimable fille! te voilà maintenant au rang des épouses. Nous, dans nos courses du matin, lorsque nous irons cueillir les fleurs des prairies pour en tresser des couronnes odorantes, nos cœurs soupireront après toi comme l'agneau nouveau-né soupire après le lait de sa mère [1]. »

Et continuant leurs chants d'hyménée, les jeunes filles se proposent de suspendre une couronne de lotos sous un platane qu'elles arroseront avec les essences parfumées contenues dans un vase d'argent. Une inscription, gravée sur l'écorce de l'arbre, prescrira au passant de le respecter : le majestueux platane sera l'arbre de leur compagne à jamais absente.

Les vierges saluent les nouveaux époux, et demandent pour eux aux Immortels une noble postérité, un mutuel amour, une opulence durable. Elles se retirent enfin, non sans annoncer leur retour :

« Demain, dès que le chantre du matin, dressant sa crête superbe, appellera le jour, nous reviendrons chanter l'hymen.

1. Théocrite, *Idylles*, XVIII, traduction de Gail.

« O Hymen, réjouis-toi de cette union ! [1] »

Théocrite, le poëte dorien, nous a fait entendre l'épithalame du soir ; c'est un chantre de l'Ionie, c'est Anacréon qui nous livre le chant nuptial du matin :

« Vénus, reine des déesses ; Amour, puissant vainqueur ; Hymen, source de vie, c'est vous que je célèbre dans mes vers. C'est vous que je chante, Amour, Hymen et Vénus. Regarde, jeune homme, regarde ta maîtresse ; lève-toi, Stratocle, favori de Vénus, Stratocle, mari de Myrille, admire ta jeune épouse; sa fraîcheur, ses grâces et ses charmes la font briller entre toutes les femmes. La rose est la reine des fleurs : Myrille est une rose au milieu de ses compagnes.... Puisses-tu bientôt voir croître dans ta maison un fils qui te ressemble ! [2] »

A Athènes, cette aurore ouvrait encore un jour de fête : c'était probablement celui qui était consacré à la réception des présents nuptiaux. Les époux échangeaient des dons et agréaient ceux de leurs amis. Comme la jeune femme paraissait pour la première fois sans être voilée, les souvenirs que lui offraient son mari et les amis de celui-ci, étaient destinés à rappeler ce moment.

Les dons que les époux recevaient en commun du

1. Théocrite, *Idylles*, XVIII, traduction de Gail.
2 Anacréon, *Fragments*, traduction de M. Falconnet.

père de la mariée, étaient solennellement apportés. Un enfant, vêtu de blanc, et tenant une torche, précédait une jeune canéphore que suivaient des femmes chargées de vases précieux, de boîtes à parfums et d'autres objets.

Dans la soirée, la jeune femme revenait auprès de ses parents chez lesquels elle passait la nuit. Touchant retour qui adoucissait et pour sa famille et pour elle, l'amertume d'une première séparation [1].

Lorsque, dans la digne situation que lui assurait la monogamie [2], la femme grecque était installée dans la maison conjugale, une vie pleine de recueillement s'ouvrait à elle. Ce changement était très-sensible surtout dans l'existence de la jeune Spartiate. Pour elle, plus de ces exercices publics, plus de ces fêtes joyeuses, où un léger vêtement lui permettait de déployer en toute liberté son activité physique! Elle se retire maintenant dans cette humble demeure à la construction de laquelle la cognée et la scie ont seules pu être employées, et où l'on ne remarque d'autre luxe

1. Barthélemy, *Anacharsis;* Robinson's *Antiquities; Matrimonium*, étude citée. Il règne une grande incertitude sur la désignation du jour consacré à chacune des dernières coutumes que nous venons de décrire. Suivant l'exemple que nous donnait Barthélemy, nous avons groupé ces usages de la manière la plus simple.

2. Hérodote, V, 40; *Matrimonium*, étude citée. En Macédoine cependant, la polygamie offrait un pénible contraste avec l'importance qu'avait, dans ce pays, le rôle de la femme. Nous verrons plus loin les suites funestes de cette coutume.

que la bonne exécution des meubles les plus utiles, les lits, les siéges, les tables [1].

Quand la femme mariée sort de sa maison, un tissu abrite son visage. Comme on demandait à Charilaus pourquoi le voile qui ne couvrait pas la vierge, était porté par l'épouse, il répondit : « C'est que les filles ont besoin de trouver un mari, et les femmes de conserver le leur [2]. »

La beauté morale de la Spartiate ne devait pas plus être louée que sa beauté physique, par d'autres hommes que son mari. Dans les premiers temps de Lacédémone, sa chasteté était si bien reconnue qu'aucune loi pénale n'avait prévu le cas où la vertu de l'épouse pourrait défaillir [3].

Si, à Sparte comme à Athènes, des magistrats veillent à la conduite de la femme, nulle autre surveillance ne contraint l'épouse lacédémonienne. Si cette dernière sait garder la maison, si elle sait être fidèle, elle sait aussi être libre [4]. Quelle n'est pas son influence! Son mari, presque toujours sous les armes, lui abandonne le gouvernement de la maison, et le rude soldat se courbe sous la volonté de sa compagne. Ainsi Aristote remarque que les peuples guer-

1. Platon, *Lois*, VII; Plutarque, *Lycurgue*, *Apophthegmes des Lacédémoniens*; Ottfried Müller, *Die Dorier*.

2. *Apophthegmes des Lacédémoniens*, traduction de Ricard.

3. Plutarque, *Lycurgue*, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

4. *Apophthegmes des Lacédémoniens*; Barthélemy, *Anacharsis*; Robinson's *Antiquities*.

riers ont facilement subi l'ascendant des femmes, et que ce n'est pas en vain que l'union de Mars et de Vénus a été imaginée. — Le Spartiate ne craint même pas de reconnaître hautement cette autorité domestique, et il appelle sa femme *despoina*, maîtresse [1]. Ce titre du reste était un héritage de l'époque védique où le nom de *patnî*, maîtresse, s'appliquait à l'épouse, comme celui de *pati*, maître, désignait l'époux [2].

Au temps d'Aristote, Sparte n'était plus l'asile de l'austère simplicité et de la pauvreté fière. Pour plaire à ces Lacédémoniennes que dévorait alors la soif du luxe, il fallait des richesses, et c'est ainsi que s'introduisit dans la ville de Lycurgue, cet amour de l'or que le législateur avait cru étouffer. Sparte n'était même plus la cité des femmes courageuses et chastes. Devant cette décadence, Aristote fait à Lycurgue un reproche contre lequel le défend Plutarque : c'est de n'avoir pas étendu jusque sur les femmes les réformes qu'il opéra chez ses concitoyens. Le philosophe de Stagire rapporte une opinion d'après laquelle le législateur aurait tenté cette épreuve, mais n'aurait pu assouplir sous le même joug que les hom-

1. Aristote, *Politique*, II, 6; Plutarque, *Lycurgue;* Ottfried Müller, *Die Dorier.*

2. Cf. notre étude sur *La femme dans l'Inde antique.* Le grec πότνια, femme ou déesse vénérable, reine, etc., répond directement au mot sanscrit *patnî.* (Émile Burnouf, *Essai sur le Véda.* Paris, 1863; Émile Burnouf et Leupol, *Dictionnaire sanscrit-français.* Nancy, 1865.)

mes déjà domptés par la discipline des camps, les femmes habituées à régner dans leurs maisons[1].

Il fallait blâmer Lycurgue d'avoir, non pas négligé, mais faussé l'éducation des femmes lacédémoniennes. Une culture aussi artificielle pouvait, dans les premiers temps, faire naître des fruits d'une beauté extraordinaire, mais ne devait pas tarder à produire des sujets difformes.

Aux derniers temps de son existence politique, Sparte eut un admirable réveil auquel participèrent des femmes, pures et fortes comme celles de Lycurgue, mais chez lesquelles un courage viril n'exclut point la délicatesse morale de leur sexe.

La liberté, l'autorité des femmes, signes caractéristiques de la race dorienne, se retrouvent chez les Thessaliens et les Épirotes, ces populations pélasgiques dont les Doriens s'étaient séparés plus tard que les autres branches de la famille hellénique; et chez ces Macédoniens auxquels ils s'étaient unis.

Chez ces peuples aussi bien que dans certaines colonies doriennes, la femme pouvait régner[2].

1. Aristote, *Politique*, II, 6; Plutarque, *Lycurgue*.

2. Pour les femmes qui exercèrent le pouvoir suprême chez les Cyrénéens, les Cariens, les Macédoniens, etc., voir ci-après chap. v. Les souverains de la Macédoine donnaient fréquemment aux villes de leur royaume le nom de leurs mères ou de leurs femmes. Une médaille d'Eurydicée paraît représenter une reine, dont cette ville aurait reçu le nom. (Visconti, *Iconographie grecque*). — Voir aussi dans le même ouvrage, une médaille sicilienne consacrée à une reine

les droits dont jouissaient les femmes dans la Grèce septentrionale, développèrent en elles un caractère énergique, mû tantôt par la générosité, tantôt par la cruauté, ou sachant même s'inspirer de l'une et de l'autre.

L'indépendance de la femme dorienne se retrouve jusque dans son langage. L'idylle des *Syracusaines*, ce chef-d'œuvre où Théocrite nous apparaît avec le vif et scintillant esprit d'un homme de cour et la scrupuleuse et vivante fidélité d'un poëte de la nature, ce tableau de mœurs nous donnera une idée complète de l'allure hardie et fière qui était propre aux femmes de cette race.

Théocrite met en scène Gorgo et Praxinoé, Syracusaines qui habitent avec leurs maris la ville d'Alexandrie alors soumise à la dynastie grecque des Lagides. La cité égyptienne est en fête ; elle va célébrer Adonis, le beau favori de Vénus.

Gorgo vient chercher son amie pour la conduire à cette solennité. C'est ici que commence le poëme que nous allons essayer de traduire, tout en désespérant de faire passer dans notre langue la grâce, l'énergie, la spirituelle malice du modèle.

inconnue nommée Philistis. — Ottfried Müller fait toutefois remarquer que, dans leur mère patrie, les Doriens ne paraissent guère s'être laissé gouverner par des reines; et la domination de Périméda, souveraine de Tégée, ne lui semble qu'une exception. (*Die Dorier.*)

GORGO [1].

Praxinoé y est-elle?

PRAXINOÉ.

Chère Gorgo, comme tu viens tard! J'y suis. Je m'étonne que tu sois venue maintenant. Cherche-lui un siége, Eunoé, et mets-y un coussin.

GORGO.

C'est pour le mieux.

PRAXINOÉ.

Assieds-toi.

GORGO.

O l'âme extravagante[2]! C'est avec peine, Praxinoé, que je réchappe jusqu'à vous de cette multitude de peuple et de chars. Partout des crépides[3], partout des hommes portant la chlamyde[4]. La route interminable! Tu demeures trop loin de moi.

PRAXINOÉ.

C'est à cause de ce fou (*le mari....*) qui est venu acheter au bout du monde une tanière, non une maison, afin que nous ne fussions pas voisines l'une de l'autre. Pour la dispute, toujours le même, méchant jaloux!

1. Théocrite, *Idylles*, XIV (15), texte grec publié par M. Renier.
2. Ὢ τᾶς ἀλεμάτω ψυχᾶς. « Elle se reproche, dit M. Renier, d'avoir tenté une entreprise qui présentait tous les dangers qu'elle va énumérer. »
3. Chaussures des fantassins. Cf. les notes de M. Renier.
4. Manteau des cavaliers. Id.

GORGO.

Ne parle pas ainsi de ton mari Dinon devant le petit, ma chère. Vois, femme, comme il te regarde! Rassure-toi, Zopyrion, doux enfant, elle ne parle point de papa.

PRAXINOÉ.

Il comprend, le petit enfant, oui, par la vénérable déesse!

GORGO.

Il est beau, papa!

PRAXINOÉ.

Or, ce papa-là, dernièrement (je dis dernièrement, c'est-à-dire en tout temps), étant allé aux baraques du marché pour acheter du nitre et du fard, revint à la maison nous apportant du sel, le géant[1]!

GORGO.

Ce bourreau d'argent, Dioclède, (*encore un mari....*) en fait certes de pareilles. Hier il acheta au prix de sept drachmes chacune, cinq toisons, vraies peaux de chiens[2], vieilles besaces aux poils arrachés brin à brin.... Mais allons, mets l'ampéchonion et la péronétris[3]. Allons au palais de l'opulent Ptolémée, con-

1. Ἀνὴρ τρισκαιδεκάπηχυς, homme de treize coudées.
2. Notes de M. Renier.
3. L'ampéchonion était un petit manteau d'étoffe légère. On l'agrafait sur l'épaule droite avec une péronétris ou fibule. (Bernardo Quaranta, dans le *Museo Borbonico*, vol. V, tav. V; Raoul Rochette, *Monuments d'antiquité figurée*, pl. XXXIII, n° 1.) Le mot de péronétris s'appliquait aussi à un vêtement qu'on attachait sans doute avec des fibules.

templer l'Adonis. J'entends dire que la reine a préparé quelque chose d'admirable.

PRAXINOÉ.

Chez le riche, richesses partout. Des choses que tu as vues et de celles dont tu viens de parler, à qui n'a pas vu[1]....

GORGO.

Il est temps de se mettre en route.

PRAXINOÉ.

Pour les oisifs il est toujours fête. Eunoé, apporte de l'eau, fainéante.... Les chats demandent à dormir mollement. Remue-toi donc, apporte l'eau plus vite. C'est de l'eau qu'il faut auparavant. Elle apporte le savon ! Donne cependant. Ne verse pas tant d'eau, insatiable. Malheureuse, tu arroses ma tunique! Assez. Je me suis lavée comme il plaît aux dieux. La clé du grand coffre? Apporte-la ici.

GORGO.

Praxinoé, cet empéronéma[2] plissé te sied beaucoup. Dis-moi, combien t'en a coûté le tissage?

PRAXINOÉ.

Ne me le rappelle pas, Gorgo. Plus d'une mine d'argent pur ou deux; et quant au travail, j'y ai exposé ma vie.

1. Suivant l'interprétation de M. Renier, Praxinoé veut prier Gorgo de lui raconter ce qu'elle sait de la fête; mais son amie l'interrompt pour la presser de partir.

2. Vêtement s'attachant avec des fibules.

GORGO.

Mais du moins cela a réussi à ton gré.

PRAXINOÉ.

C'est parler avantageusement. (*A Eunoé*) Apporte mon ampéchonion, et place le chapeau rond [1] sur ma coiffure. Je ne t'emmènerai pas, mon fils : Mormô (*Croquemitaine*) *!* Le cheval mord. Pleure autant que tu le voudras ; il n'est pas nécessaire que tu deviennes boiteux. Allons-nous-en. Phrygia, prends le petit et joue avec lui ; appelle le chien à l'intérieur, ferme la porte de la cour. O dieux, quelle foule ! Comment et quand faudra-t-il la traverser ? Fourmis innombrables et immenses ! Tu as fait de grandes choses, ô Ptolémée, depuis que ton père est chez les Immortels. Nul méchant, se glissant furtivement à l'égyptienne, n'outrage le voyageur comme auparavant, lorsque ces hommes forgés de ruses, semblables les uns aux autres, tous querelleurs, s'amusaient à de mauvais jeux. Très-douce Gorgo, qu'allons-nous devenir ? Les chevaux de bataille du roi ! Mon ami, ne me foule pas aux pieds. Le cheval roux se dresse debout ! Vois

1. Ce chapeau rond, nommé tholia, est le même que le pétase, dont les anciens se servaient dans leurs excursions. Un paysage de Pompéi montre deux voyageurs, un homme et une femme, portant cette dernière coiffure que Guglielmo Bechi retrouve actuellement dans le chapeau épiscopal, emblème des courses apostoliques. (*Museo Borbonico*. vol. XI, tav. 26.) Le chapeau thessalien qui, dans l'*Œdipe à Colone*, couvre la tête d'Ismène, est l'une des trois variétés du pétase. Voir cette tragédie de Sophocle, et *Pileus*, by James Yates Smith's Dictionary).

comme il est sauvage! Eunoé, effrontée, ne songes-tu pas à fuir? Il tuera son cavalier. J'ai été grandement heureuse que mon petit enfant soit resté à la maison.

GORGO.

Rassure-toi, Praxinoé : nous sommes derrière eux. Ils s'en sont allés à la place.

PRAXINOÉ.

Enfin je me remets. Le cheval et le serpent qui glace, c'est ce que je crains le plus depuis l'enfance. Hâtons-nous. Une foule nombreuse afflue vers nous.

GORGO.

Viens-tu de la cour, ô ma mère?

UNE VIEILLE

J'en viens, ô mes enfants.

GORGO.

Est-il aisé d'y pénétrer?

LA VIEILLE.

C'est en essayant que les Grecs entrèrent dans Troie, la plus belle des enfants! Par l'effort on exécute assurément tout.

GORGO.

La vieille s'éloigne en rendant des oracles. . . . . Regarde, Praxinoé, combien de foule autour des portes!

PRAXINOÉ.

Immense! Gorgo, donne-moi la main. Prends aussi,

Eunoé, celle d'Eutychis. Tiens-toi auprès d'elle, ne t'écarte pas. Que nous entrions toutes ensemble! Tiens ferme auprès de nous, Eunoé. Hélas, malheureuse! mon vêtement d'été est déjà déchiré en deux, Gorgo.. Pour Dieu, si tu veux devenir heureux, ô homme, prends garde à mon ampéchonion.

L'ÉTRANGER.

Cela ne dépend pas de moi, cependant j'y veillerai.

PRAXINOÉ.

Quelle foule compacte!....

L'ÉTRANGER.

Rassure-toi, femme, nous sommes en bonne situation.

PRAXINOÉ.

Maintenant et toujours, toi qui m'es cher parmi les hommes, puisses-tu être heureux, toi qui nous as protégées! Homme bon et compatissant! Eunoé est pressée contre nous. Pousse, ô infortunée, force-toi un passage. C'est au mieux. Tous sont entrés....

GORGO.

Praxinoé, approche-toi d'ici. Regarde d'abord ces étoffes brodées. Combien elles sont délicates et gracieuses! tu dirais les vêtements des dieux.

PRAXINOÉ.

Vénérable Minerve, quelles ouvrières en laine y ont travaillé? Quels peintres ont exécuté ces tendres dessins? Combien naturellement ces figures se tien-

nent et combien naturellement elles se meuvent ! Elles sont vivantes et non tissues. Assurément l'homme est un être d'une singulière sagesse....

UN AUTRE ÉTRANGER.

Cessez, ô malheureuses, tourterelles jasant sans fin ! Ouvrant une grande bouche [1], elles nous étourdiront partout.

GORGO.

Par Cérès ! Comment cela, ô homme? Que t'importe si nous sommes babillardes? Commande à ceux qui t'appartiennent. Commandes-tu aux Syracusaines? Que tu saches que nous sommes d'origine corinthienne, comme Bellérophon. Nous parlons péloponésien. Il est permis, je crois, aux Doriennes de dorienniser.

PRAXINOÉ.

Ne fais pas naître, ô Proserpine, l'homme qui nous dominerait ! Je ne m'inquiète que d'un seul maître. Que tu ne me traites pas en esclave [2] !

GORGO.

Silence, Praxinoé ! Elle se prépare à chanter l'Adonis, la fille d'Argos, l'habile chanteuse qui remporta

1. Allusion à l'accent des Doriens.

2. Μή μοι κενεὰν ἀπομάξῃς, litt. « : Que tu ne racles pas pour moi un (boisseau) vide. » Proverbe s'appliquant aux intendants qui, pour distribuer les rations de blé destinées aux esclaves, raclaient le boisseau dans lequel le grain était mesuré. Voir la note de M. Renier

le prix du Sperchis, l'hymne plaintif. Elle chantera, je le sais bien, avec talent. Elle minaude déjà.

(*La chanteuse module son hymne, et lorsqu'elle l'a terminé, Gorgo, enthousiasmée, dit à son amie*):

Praxinoé, c'est plus beau que je ne croyais. Heureuse femme, qu'elle est instruite! Tout à fait heureuse, qu'elle chante doucement! Il est l'heure cependant de rentrer à la maison. Quand Dioclède n'a pas dîné, cet homme est tout vinaigre. Je ne vais jamais à lui lorsqu'il a faim. Adieu, aimable Adonis, et viens parmi ceux qui se réjouissent[1].—

Nous n'avons voulu interrompre par aucun commentaire, le mouvement si rapide et si naturel de cette scène. Avec quelle vérité se dessinent les caractères et les situations! Ces femmes qui, à peine réunies, se plaignent de l'époux absent, et louent la toilette de l'amie.... présente, ces femmes ont réellement vécu, peut-être vivent-elles encore! Mais ce qui est particulier au caractère dorien, c'est le ton impérieux avec lequel la femme parle de son mari ou s'adresse à son esclave. Son mari, c'est l'homme qui pourrait devenir son maître; son esclave, c'est la chose dont elle est elle-même maîtresse. Avec le premier, elle sauvegarde son indépendance; avec la seconde, elle maintient son autorité. Elle a le grand

1. ..... καὶ ἐς χαίροντας ἀφίκευ. Nous devons l'interprétation de ces quatre mots à l'obligeance d'un savant helléniste, M. Pillon.

défaut de sa race : l'amour effréné de la liberté et de la domination.

A un moment, il est vrai, l'esclave reçoit de sa maîtresse, des preuves de sollicitude. Mais est-ce par pitié pour Eunoé, ou par intérêt pour elle-même, que Praxinoé s'inquiète de la pauvre fille qui est sa propriété? Le sentiment qui lui fait craindre que son esclave ne soit écrasée, n'est-il pas le même que celui qui lui fait regretter que son vêtement soit déchiré?

Que notre héroïne se nomme Gorgo ou Praxinoé, la Dorienne se retrouve surtout lorsqu'un homme, un inconnu, se moque de son accent, et veut lui imposer silence. Eh quoi, cet étranger critique son langage, et de plus il lui donne des ordres! Par quelle audace se permet-il de railler une Syracusaine, et même, chose inouïe, de la traiter en esclave! Aussi, en lui répondant avec une vivacité dédaigneuse, défend-elle à la fois la noblesse de son origine et la fierté de son sexe.

La hardiesse de son langage ne l'empêche pas d'être sujette à toutes les terreurs des femmes. Elle se laisse effrayer par la foule, par les chevaux. Les craintes qu'elle exprime, les exclamations qui lui échappent, nous transportent avec elle dans ce flot mouvant qui l'entraîne, et dont l'agitation est reproduite avec une fidélité qui tient de la magie.

Empressons-nous de dire encore que cette hautaine fille de Syracuse sait montrer quelquefois un carac-

tère aussi solide que charmant. Elle ne quitte sa maison qu'après en avoir assuré la sécurité. Elle a soin de son petit enfant qu'elle ne veut pas faire estropier au milieu de la foule, et qu'elle laisse prudemment jouer au logis avec l'une de ses femmes. Puis, si elle sent vivement un mauvais procédé, comme elle sait remercier l'homme qui, dans la cohue, lui a rendu quelque bon office! Que de gracieuse simplicité, que d'effusion naïve et touchante dans l'expression de sa gratitude!

Enfin, si notre Syracusaine a l'enthousiasme du bon, elle a aussi à un très-haut degré, le sentiment du beau. La manière dont elle loue les tentures intérieures du palais, décèle un goût exquis. En vraie fille de la Grèce, ce qu'elle apprécie surtout dans une œuvre d'art, c'est le naturel; et lorsque cette œuvre lui paraît vivante à force d'être vraie, alors elle admire le génie créateur de l'homme.

Après avoir entendu la femme qui a composé et chanté l'hymne d'Adonis, elle envie le bonheur de celle qui sait concevoir et exprimer le beau. Toutefois son exaltation ne lui fait pas oublier les soins prosaïques du ménage. Elle se souvient que son mari doit avoir faim; mais elle ne quitte pas le palais sans avoir prié l'aimable Adonis d'embellir de sa présence, l'une de ces fêtes qui répandent de temps à autre sur la vie leur charme poétique.

N'importe. Après avoir suivi dans une foule

bruyante, nos libres et impérieuses Doriennes, nous éprouvons le besoin de nous reposer dans la maison athénienne où nous avons vu entrer une fiancée.

Plus profonde que large, cette maison est simple, car les Athéniens réservent à leurs dieux les splendeurs de leur architecture. Après avoir franchi le seuil de la porte, nous nous trouvons dans un corridor étroit placé entre la loge du portier et les écuries[1].

Ce couloir nous mène dans le péristyle, cour entourée des quatre portiques qui décorent l'appartement des hommes. Là se trouve l'autel des dieux domestiques.

Mais rappelons-nous que nous sommes à Athènes : ne jetons pas de trop curieux regards sur des appartements où n'apparaissent que craintives et voilées ces femmes qui, même mariées, ne peuvent s'entretenir librement avec les hommes étrangers à leur famille. Une porte située en face du corridor d'entrée, nous conduira dans le péristyle du gynécée.

Ici les portiques n'environnent la cour que de trois côtés, et limitent diverses pièces que nous allons rapidement parcourir.

Dans la salle à manger, d'élégantes petites tables

1. Comme il n'existe aucune habitation ancienne de style purement hellénique, le plan d'une maison grecque, aux temps de la guerre du Péloponnèse, ne peut être basé que sur des rapprochements de textes. Nous avons suivi celui qu'a adopté, d'après M. Bekker, M. Philippe Smith (*Domus*, Smith's Dictionary).

rondes ont pour pieds trois jambes de biche ou trois têtes et trois pattes de lion [1] Un lit de repos est destiné au chef de la maison qui s'y étendra pour prendre ses repas, tandis que les femmes de sa famille se placeront sur des chaises à forme droite ou renversée, et qui seront munies de draperies jetées sur leurs dossiers, ou de coussins posés sur leurs siéges. Des marchepieds ajouteront encore à la gracieuse commodité de ces chaises [2].

Remarquons le cellier où les amphores de vin, d'huile, de miel, de viandes marinées, sont parfois fixées dans la terre par leurs extrémités inférieures [3].

N'oublions pas non plus la cuisine dont les casseroles même témoignent que le goût du beau guidait encore les anciens, dans la fabrication des plus humbles objets. Les fines incrustations des ustensiles qui nous sont parvenus, ne se bornent pas à reproduire des feuilles, des poissons, des quadrupèdes, sujets qui sont ici tout à fait à leur place; mais élevant l'esprit jusqu'aux conceptions mythologiques, elles font régner jusque dans les cuisines, le charme

1. *Museo Borbonico*, vol. I, tav. 25, Antique peinture d'Herculanum, de Clarac, *Musée de sculpture*, Cat. 535; Musée, 283; pl. 161.

2. *Mémoire* de Mariette, publié par Barthélemy dans les notes du *Voyage d'Anacharsis*; *Museo Borbonico*, vol. VIII, tav. 5; vol. XII, tav. 3; Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi*, pl. XIII; Clarac, *Musée de sculpture*, Cat. 231; Musée, 262; pl. 153, 253; Jowett, *Cœna* (Smith's Dictionary).

3. *Amphora*, by Philip Smith (Smith's Dictionary).

de l'idéal. Et le trépied sur lequel est mis le vase où l'on fait probablement bouillir de la viande ou des légumes [1], le trépied lui-même ne rappelle-t-il point par son nom et par sa forme, le siége de l'enthousiasme qui anime la prophétesse d'Apollon ?

Le portique manque à la façade du fond : c'est là que se trouve vraiment le foyer de la femme athénienne. Au milieu de cette façade est un vestibule qui sépare d'une pièce, peut-être consacrée aux visites, la chambre à coucher où sont déposés les vases et les tapis les plus précieux de la maison, et où se dresse le lit incrusté d'ivoire, garni d'un coussin et d'une couverture brodée [2]. C'est dans cette dernière pièce probablement que l'Athénienne essaye de corriger en elle les erreurs de la nature, tandis qu'une esclave tient devant elle par le manche, l'un de ces miroirs de bronze ovales ou ronds qui, dans leurs fines gravures, représentent des scènes fabuleuses [3].

Filles du Midi, les Grecques ont le plus souvent les cheveux noirs; mais la couleur blonde étant préférée par les Hellènes, une poudre donne à la chevelure la teinte d'or que chantent les poëtes [4]. Femmes

1. *Museo Borbonico*, vol. V, tav. 58, 59.
2. Xénophon, *Économique*, IX; Mariette, *Mémoire cité;* Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi.*
3. *Museo Borbonico*, vol. XII, tav. 43; *Speculum* (Smith's Dictionary).
4. Barthélemy, *Anacharsis; Coma* (Smith's Dictionary).

d'Orient pâlies par la réclusion, nos Athéniennes ont recours aussi à des secrets que certains flacons antiques de cristal ou d'ivoire trahissent encore aujourd'hui. On y a trouvé une couleur dont les nuances, plus ou moins claires, se rapportent invariablement au rouge. L'un de ces petits vases explique en même temps, la coquetterie de celle qui s'en servait. Sur la mate blancheur de l'ivoire, se dessine en relief la figure de l'Amour, l'Amour présentant une coupe[1] ! Comment résister à une pareille invitation, et ne pas accepter ce que l'on croyait être offert par le fils même de la Beauté? Comment s'imaginer que ce fard n'était pas un des dons les moins perfides du malicieux enfant, et devait produire plus de ravages qu'il n'en pouvait masquer?

Pour voir nos Athéniennes dans l'éclat de leur parure, il nous faut passer dans la salle de réception[2]. Toutes portent la tunique ionienne à manches plus ou moins longues, et qui descend jusqu'aux pieds chaussés de souliers ou de sandales. Une ceinture par-dessus laquelle ce vêtement déborde, le maintient à la taille[3].

Plusieurs de ces femmes s'enveloppent d'un péplus; si celui-ci ne leur sert pas de voile, elles le

1. *Museo Borbonico*, vol. IX, tav. 15.
2. Mariette, *Mémoire cité*.
3. Élien, *Histoires diverses*, I, 18; *Calceus*, by James Yates, *Sandalium*, by Leonhard Schmitz, *Tunica* (Smith's Dictionary).

font généralement passer sous le bras droit et sur le bras gauche[1]. D'autres ont jeté sur leurs épaules, une écharpe, l'anaboladion[2].

Une Athénienne porte sur une longue tunique blanche, une deuxième tunique bleu de ciel, courte et à manches larges. Une troisième tunique, ronde, descendant un peu moins bas que la précédente, nous paraît être l'encycle[3]. Les étoiles qui scintillent sur ce vêtement, le cercle rayonnant qui le décore dans sa partie supérieure, la bordure qui le termine, se détachent en argent sur sa pourpre éclatante[4].

Les cheveux ondulés des Athéniennes, se nouent généralement en corymbe sur le sommet du crâne[5]. La coiffure est retenue par des épingles d'or et d'ar-

1. *Museo Borbonico;* Raoul Rochette, *Monuments d'antiquité figurée, Peintures antiques inédites, Choix de peintures de Pompéi; Peplum, Velum* by James Yates (Smith's Dictionary). Un voile spécial figurait aussi dans la toilette des femmes. (Élien, *ouvrage cité*, VII, 12.)

2. Élien, *Histoires diverses*, VII, 12.

3. Id., *id.*, id., id.

4. Raoul Rochette, *Peintures antiques inédites :* Les Athéniennes au tombeau de leurs proches, d'après un vase attique de Salamine. Parmi les couleurs recherchées des femmes grecques, citons la nuance du safran, qui donna son nom à une tunique courte, la crocota. Les peintures d'Herculanum et de Pompéi attestent la faveur qui s'attachait aux tuniques et aux péplus teints en jaune. *Museo Borbonico;* Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi*, *Peintures antiques inédites; Crocota*, by Leonhard Schmitz (Smith's Dictionary).

5. *Coma* (Smith's Dictionary).

gent, dont une pomme de pin, un lotus, forme la tête[1].

Ici les cheveux sont cachés par un bonnet rond, le saccos; là ils sont emprisonnés dans le cécryphale, résille d'or, de soie, ou de ce byssus éléen avec lequel la fabriquent les femmes de Patras. Ailleurs, la tête est entourée de la mitre, large bandeau d'étoffe; ou le front se pare de l'ampyx d'or, le diadème des déesses[2].

L'exquise simplicité qui caractérise la beauté hellénique, se retrouve aussi bien dans les bijoux d'or que dans les vêtements des femmes grecques. De petites amphores suspendues à des rosettes, forment les pendeloques d'un collier dont la chaîne est tressée en bandes plates d'une rare délicatesse[3]. Une autre chaîne soutient des boutons d'asphodèle[4]. Voici des colliers qui se composent de boules d'or et de grenats entremêlés, ou d'émeraudes alternant avec des perles fines et reliées à celles-ci par des chaînettes[5].

Les bracelets doivent leur principal nom grec[6] à la

1. Musée Campana, écrin VI, 27, 45.

2. Pausanias, VII, 21; *Museo Borbonico*; *Ampyx*, by James Yates, *Coma* (Smith's Dictionary).

3. Musée Campana, écrin XV, 197. Voir le catalogue.

4. Collier trouvé à Athènes. Cabinet des médailles, catalogue de M. Chabouillet, 2548; nouveau classement, 2785.

5. Collection de M. le duc de Luynes (Cabinet des médailles).

6. Ὄφις.

forme que leur donnaient généralement les Hellènes, celle du serpent. Ils s'attachent au poignet, au-dessus du coude et même du pied [1]. Parfois ce sont des cercles d'or interrompus de distance en distance par des médaillons enchâssant, soit des émeraudes, soit des grenats et une perle fine qui occupe le centre du joyau [2].

Les motifs des pendants d'oreilles sont d'une grâce et d'une originalité charmantes : c'est un cygne d'émail blanc dont le bec, les ailes, les pattes et la queue sont en or [3]; c'est une colombe posée sur un mignon piédestal [4]; c'est un sphinx [5]; c'est une tête de panthère [6]; c'est une grappe de raisin à la tige d'or, aux grains d'émail, suspendue à un disque où s'épanouit une fleur [7]; c'est enfin un petit vase d'améthyste dont la partie inférieure et les anses sont en or ciselé [8].

1. *Museo Borbonico*; Raoul Rochette, *Peintures antiques inédites*, etc.

2. Collection de M. le duc de Luynes.

3. Style gréco-étrusque (Musée Campana, écrin IX, 106). Voir le catalogue.

4. Trouvé à Athènes. Cabinet des médailles; catalogue de M. Chabouillet, 2582, 2583; nouveau catalogue, 2841, 2842.

5. Trouvé à Athènes. Cabinet des médailles; catalogue de M. Chabouillet, 2576, 2577; nouveau catalogue, 2833, 2834.

6. Trouvé à Athènes. Cabinet des médailles; catalogue de M. Chabouillet, 2568-2571; nouveau catalogue, 2825-2828.

7. Style greco-étrusque. Musée Campana, écrin IX, 105. Voir le catalogue.

8. Il n'y a pas de ciselure au goulot même. Collection de M. le duc de Luynes.

Quant aux fibules qui agrafent sur les épaules et sur les bras, les deux parties de la tunique, et qui retiennent le péplus, elles se courbent souvent en arc[1]; mais il en est une qui nous frappe par son ingénieuse disposition et sa rare beauté : l'épingle en est supportée par un corps de serpent, à l'extrémité duquel se tend une petite main où se distinguent une bague et un bracelet cordelés, ornés tous deux d'un chaton qui encadre une pierre fine[2].

Cette petite bague nous offre ainsi un modèle des bijoux analogues que portaient les femmes grecques. Nous ne savons si celles-ci se servaient comme leurs époux, d'anneaux à pierres gravées. Par les cornalines, les agates, les sardonix, les améthystes, les opales, dont les admirables intailles nous ont conservé d'intéressantes représentations de la mythologie de l'histoire et des mœurs helléniques, nous pouvons juger de la valeur que donnaient de semblables pierres aux bagues qui les enchâssaient[3].

Contemplons maintenant la femme athénienne sous un aspect plus simple et plus touchant. La porte placée au fond du vestibule nous conduira dans les salles consacrées au travail, et qui s'étendent vers le

1. Élien, *Histoires diverses*, I, 18; Musée Campana, écrins XXX-XXXIII; voir le catalogue de cette collection.
2. Musée Campana, écrin XXXI, 276. Voir le catalogue.
3. Voir au Cabinet des médailles la belle collection d'intailles antiques, et le catalogue de M. Chabouillet.

jardin[1]. Là un objet attire nos sympathiques regards : c'est le calathus, cette corbeille à ouvrage que l'on a vu représenter jusque sur la tombe d'une femme laborieuse[2]. Le haut calathus dont le fond est étroit, et qui s'évase dans sa partie supérieure, contient avec le fuseau cette quenouille qui a inspiré à Théocrite une idylle d'un charme intime et profond. Qu'il nous soit permis de traduire ici ces vers qui entourent d'une poétique auréole les humbles détails de la vie domestique[3].

« O quenouille, amie de la laine, don de Minerve aux yeux d'azur, les femmes utiles à leurs maisons, comprennent ta signification[4]. Viens sans crainte avec moi vers la brillante ville de Nilée, au lieu où, sous le tendre et vert roseau, est le hiéron de Cypris. C'est ici que nous demandons à Dieu de nous faire naviguer par un vent favorable, afin que j'aie la joie de voir mon hôte, et de rendre amitié pour amitié à Nicias, rejeton sacré des Muses à la voix charmante.

1. Mariette, *Mémoire cité*; *Domus*, étude citée.

2. Clarac, *Musée de sculpture*, cat. 590; Musée, 296; pl. 180; Froehner, Musée du Louvre, *Les inscriptions grecques interprétées*. Paris, 1865; *Inscriptions sépulcrales*, 170, 249.

3. *Idylles*, XXIV, texte grec publié par Gail.

4. Γλαυκᾶς, ὦ φιλέριθ' ἀλακάτα, δῶρον Ἀθανάας,
Γυναιξὶ νόος οἰκωφελέεσσι σᾶς ἐπήβολος.

Littéralement, ce dernier vers se traduirait ainsi : Ton intelligence est obtenue par les femmes utiles à leurs familles.

Et toi, offrande, née de l'ivoire avec beaucoup de peine, nous te remettrons aux mains de l'épouse de Nicias. Avec elle, tu produiras à la fin d'abondants matériaux pour les péplus d'hommes, pour les longues robes transparentes comme de l'eau[1], telles qu'en portent les femmes. Deux fois par an, les mères des agneaux devraient, dans les pâturages, être dépouillées de leurs molles toisons, en faveur de Theugenis aux beaux pieds: tant elle est laborieuse! Elle aime tout ce qu'aiment les femmes sages.

« Ce n'est pas, en effet, dans les maisons inertes et oisives que je voulais te donner, toi qui est sortie de notre terre. Car ta patrie que fonda Archias d'Éphyre, c'est la moelle de la Sicile, c'est la ville des hommes éprouvés. Certes, maintenant tu occuperas la maison d'un homme qui connaît de nombreux et de sages remèdes pour éloigner des mortels les tristes maladies; tu habiteras l'aimable Milet avec les Ioniens, afin que Theugenis à la belle quenouille tourne (le fuseau)[2] parmi ses concitoyennes, et que tu lui présentes toujours le souvenir du poëte, son hôte. Qu'après t'avoir regardée, on dise : « Certes, grande est « la reconnaissance pour un faible don : tout est pré- « cieux de la part d'un ami. »

L'art d'exécuter les ouvrages féminins, tel est d'or-

1. Cf. les notes de M. Renier dans son édition de Théocrite.
2. Ὡς εὐαλάκατος Θευγενὶς ἐν δαμότισιν πέλῃ.

dinaire le seul talent qu'apporte la jeune Athénienne[1], lorsque, selon la touchante pensée d'Aristote, elle vient dans la demeure conjugale comme ce suppliant qui se présente au foyer, et à qui le maître de la maison accorde le titre sacré et les priviléges de l'hôte[2]. Ainsi que cet étranger, elle sera reçue avec un affectueux respect; mais, de même aussi que cet homme qui, hier encore, était un inconnu, et qui, demain, aura repris le bâton du voyageur, elle n'entrera généralement pas dans l'intimité morale de celui qui lui a ouvert sa demeure.

Il y eut toutefois des Athéniens qui surent être des époux. Parfois, en recevant sous son toit, cette jeune fille si ignorante des choses de la vie, l'homme lui témoignait, avec la tendresse d'un ami, la sollicitude d'un père. Il devenait l'instituteur de cette enfant inexpérimentée; et se penchant vers elle pour l'élever jusqu'à lui, il faisait pénétrer dans son âme neuve encore la connaissance de l'honnête et du beau[3].

Ischomaque, l'un de ces époux, apprit lui-même à Socrate comment il avait rempli son rôle d'initiateur[4], et Xénophon nous a conservé le récit de cet

1. Xénophon, *Économique*, VII.
2. Aristote, *Économique*, I, 4; Guillaume Guizot, *Ménandre*, étude historique et littéraire sur la comédie et la société grecques. Paris, 1866.
3. Xénophon, *Économique*, III, VII.
4. Id., *id.*, VII-X. Le récit d'Ischomaque a donné à M. Egger le sujet d'une conférence faite en 1867, à l'Asile de Vin-

entretien où se retrouve à un degré éminent, le caractère élevé et pratique de la philosophie de Socrate.

Ce fut sous les auspices de la religion qu'Ischomaque plaça son bonheur ; ce fut par la prière qu'il inaugura sa mission d'initiateur. L'époux et l'épouse sacrifièrent ensemble à la Divinité, et lui demandèrent, pour le maître, la grâce de bien diriger sa pupille ; pour l'élève, le don de comprendre ce qui devait être utile au bonheur de tous deux.

Sommes-nous donc dans une famille chrétienne? Quel exemple nous recevons ici de ces philosophes antiques qui, sachant déjà chercher au ciel le principe du bien, ne séparaient pas la morale de sa base religieuse ; ces philosophes qui pressentaient aussi que les époux ne s'unissaient réellement qu'en appelant au milieu d'eux la Divinité !

La compagne d'Ischomaque s'engagea même devant les dieux à remplir fidèlement ses devoirs ; et, en l'entendant, son époux comprit qu'elle ferait fructifier les leçons qu'il lui donnerait.

Il attendit qu'elle le connût mieux, qu'elle fût avec lui moins timide, plus confiante ; et quand ce moment fut venu, il dit à la jeune femme, une parole qui contenait le germe de tout son enseignement. Savait-

cennes. (*Un ménage d'autrefois*, étude de morale et d'économie domestique).

elle pourquoi il l'avait épousée, et pourquoi elle lui avait été confiée elle-même par son père et par sa mère? Était-il donc si difficile de les marier autrement? Non, mais le fiancé et les parents de la fiancée avaient dû rechercher les convenances morales qui préparent le bonheur d'un ménage. Désormais tout devenait commun entre le mari et la femme, l'administration de la fortune, aussi bien que l'éducation des enfants que Dieu leur accorderait. L'époux ne voulait pas qu'on examinât lequel des deux avait apporté le plus de fortune dans la demeure conjugale : c'était à celui des deux qui gérerait avec le plus d'intelligence les biens de la communauté, c'était à celui-là seulement que reviendrait l'honneur d'avoir le plus enrichi la maison.

La jeune femme s'étonnait de ce langage si nouveau pour elle : « Et en quoi pourrai-je t'aider? disait-elle. De quoi suis-je donc capable? N'est-ce pas sur toi que tout doit rouler? Ma mère m'a toujours dit que mon affaire à moi, c'était d'être sage et réservée.

— Eh! mais, ma femme, mon père me recommandait la même chose. Or il est du devoir d'un homme et d'une femme sensés de se comporter de manière qu'ils administrent le mieux possible les biens qu'ils possèdent, et qu'ils en acquièrent de nouveaux par des moyens justes et honnêtes.

— Mais en quoi vois-tu que je puisse coopérer avec toi à l'accroissement de notre maison? — En

remplissant de ton mieux les fonctions que la nature te destine, et que, d'accord avec la nature, la loi déclare légitimes. — Quelles sont donc ces fonctions[1] ? »

Ischomaque les énumère, et détermine en même temps les limites qui séparent des devoirs de l'homme ceux de la femme. Il se plaît à reconnaître la sagesse avec laquelle la Divinité a préparé l'union des deux sexes, et a fait du mariage une association utile à chacun des époux, une association qui leur réserve encore dans leurs enfants, les soutiens de leurs vieux jours.

A l'homme qui doit acquérir le pain de la maison, présider aux travaux agricoles, veiller au soin des troupeaux, et se défendre contre les ennemis dont les attaques troubleraient ses occupations, Dieu a départi la vigueur, le courage. A la femme qui, dans sa demeure, doit conserver et préparer les aliments, transformer la laine en vêtements ; à la femme qui doit trouver en elle-même le lait dont elle nourrira son nouveau-né, Dieu a donné la délicatesse physique qui la retient au foyer, l'exquise tendresse de cœur qui lui fait un besoin de son amour maternel, enfin la timidité vigilante qui jette au moindre danger le cri d'alarme.

Mais chacun des épouxest doué des mêmes facultés

1. Xénophon, *Économique*, VII, traduction de la Boétie, revue par Gail. Toutes nos citations de l'*Économique* se réfèrent à cette version.

d'attention et de mémoire. Chacun des deux a la même force d'âme pour dompter les passions, et celui qui se distingue le plus par l'exercice de cette vertu, obtient par la volonté de Dieu une meilleure récompense.

« Cependant, ajoute Ischomaque, comme aucun des deux n'est parfait, ils vivent dans une dépendance réciproque ; et leur union leur est d'autant plus utile, que ce qui manque à l'un, l'autre peut le suppléer [1]. »

Ces dernières paroles ne nous reportent-elles pas au début de la Genèse? L'homme et la femme, moitiés du même tout, et se réunissant pour se compléter, n'est-ce pas là ce mariage dont l'Éden avait vu s'épanouir la fleur sitôt fermée, mais destinée à se rouvrir sous les chauds rayons de l'Évangile?

Après avoir aussi nettement défini les attributions de l'homme et celles de la femme, Ischomaque fait observer que les époux, en remplissant leurs fonctions respectives, se conforment aux règles du beau et du bien. La femme quitte-t-elle souvent la maison, l'homme au contraire s'y retire-t-il, l'un et l'autre violent les lois de la nature [2].

1. Xénophon, *Économique*, VII. Cf. Aristote, *Politique*, II, 3; *Morale à Nicomaque*, VIII, 11, 12; *Morale à Eudème*, VII, 10.

2. Aristote qui, tout en basant l'obéissance de la femme sur son infériorité, compare les rapports conjugaux, tantôt au gouvernement républicain, tantôt au gouvernement aristocratique, Aristote déclare

Une aimable idée qu'Ischomaque avait déjà rapidement évoquée, traverse de nouveau son esprit. Il compare les fonctions de la femme à celles de la mère-abeille qui, sans quitter sa ruche, répand autour d'elle son activité, envoie ses compagnes aux champs, reçoit et conserve les provisions que celles-ci lui apportent, veille à la construction des cellules, élève les petites abeilles, et lorsque ces dernières savent travailler, les envoie fonder une colonie avec l'assistance d'une de ses sujettes.

Néanmoins il est une mission qu'Ischomaque semble redouter de confier à la délicatesse de la jeune épouse : celle de soigner ses domestiques malades. Mais à cette crainte répond le cœur de la femme, ce cœur avide d'affection, ce cœur que l'aspect de la souffrance attire et ne rebute pas : « Que dis-tu? Je n'aurai pas de plus grand plaisir, puisque, reconnaissants de mes bons offices, ils doubleront leur attachement pour moi[1]. »

Ce généreux élan pénètre de joie le noble époux.

« N'est-ce pas, ma femme, un intérêt aussi tendre de la mère-abeille qui lui concilie un tel amour, que si elle quitte la ruche, aucune des abeilles ne

aussi que chacun des époux doit commander dans sa sphère d'action, et ne pas empiéter sur celle de l'autre. C'est une conséquence de cette loi de justice qu'il applique au mariage. (*Politique*, I, 5; *Morale à Nicomaque*, VIII, 10-12; *Grande morale*, I, 31.)

1. Xénophon, *Économique*, VII.

croit pouvoir y rester? Toutes s'empressent de suivre leur reine[1]. »

Leur reine! Ce titre effraye tout d'abord la jeune femme plus qu'il ne la charme. Sans doute, elle sait qu'elle n'est pas une captive. Ainsi que le pensait généreusement Aristote, la femme n'est assimilée à l'esclave que là où l'homme lui-même n'est pas libre[2]. — Mais enfin l'éducation de la fille d'Athènes lui a appris à considérer l'obéissance passive comme le premier devoir de l'épouse. Et c'est son mari lui-même qui lui confie une autorité qu'elle jugeait devoir être l'unique partage du chef de la maison; c'est son mari qui remet entre ses mains un sceptre qu'elle se croit inhabile à tenir!

— « Voilà qui me surprend. Est-ce que l'exercice de l'autorité ne t'appartiendrait pas plus qu'à moi? Quelle étrange intendance j'exercerais dans l intérieur, si tu ne veillais à ce qu'on apportât quelque chose du dehors! » — « Et mes soins à moi ne seraient-ils pas ridicules, si je n'avais personne pour conserver ce que j'apporte? Vois-tu quelle pitié inspirent ces fous que l'on dit vouloir remplir un tonneau percé, parce que l'on connait l'inutilité de leur travail? » — « Assurément. Qu'une telle conduite les rend malheureux! » — « Tu auras, ma femme, d'autres soins

1. Xénophon, *Économique*, VII.
2. Aristote, *Politique*, I, 1.

non moins touchants à remplir ; par exemple, lorsque d'une esclave, que tu auras prise ne sachant pas filer, tu feras une bonne fileuse dont les services doubleront pour toi ; lorsque d'une femme de charge maladroite et d'un service désagréable, tu auras fait une femme intelligente en ménage, fidèle, prompte au service, un trésor en un mot; lorsque tu seras en droit soit de récompenser les serviteurs sages et utiles, soit de punir ceux dont tu aurais à te plaindre.

« La plus douce de toutes tes jouissances, ce sera quand, devenue plus parfaite que moi, tu trouveras en moi le plus soumis des époux ; quand, loin de craindre que l'âge n'éloigne de toi la considération, tu sentiras au contraire que plus tu te montreras bonne ménagère, gardienne vigilante de l'innocence de nos enfants, plus tu verras, avec les ans, s'accroître les respects de toute la maison. Dans le monde, ce n'est point la beauté qui acquiert de nouveaux droits à l'estime, au véritable respect; ce sont les vertus [1]. »

Ainsi se termina le premier entretien qu'Ischomaque se souvenait d'avoir eu avec sa femme. Ce fut ainsi que la nouvelle épouse acquit, avec le sentiment de son utilité, la conscience de sa responsabilité.

Ischomaque fut si bien compris que, dans une circonstance où la jeune femme ne put trouver un objet que son mari lui avait demandé, elle se troubla et

1. Xénophon, *Économique*, VII.

rougit comme une enfant surprise en délit de négligence. Toujours indulgent et bon, l'époux déclara que c'était lui qui était en faute et non pas elle, puisque, en livrant à sa compagne les meubles du ménage, il ne l'avait pas avertie de la place qu'occupait chacun d'eux. Il profita de cette circonstance pour enseigner à son élève l'ordre tel que l'entendaient les Hellènes, l'ordre dans le sens le plus vaste et le plus élevé; l'ordre, c'est-à-dire l'harmonie ! La disposition d'un chœur dont les personnages divers concourent à l'unité de l'ensemble; le mouvement d'une armée dont les hoplites, les troupes légères, les chevaux et les chars s'avancent sans confusion au-devant de l'ennemi; la marche d'un vaisseau dirigé par des navigateurs dont les efforts individuels, loin de se heurter, s'unissent en une action commune, tous ces spectacles fournirent à Ischomaque des comparaisons aussi frappantes que justes. Il proposa à sa femme d'assigner avec lui une place déterminée à tout ce qui leur appartenait : « Par là nous connaîtrons ce que nous aurons perdu et ce qui nous reste. La place elle-même nous avertira de ce qui manque : un coup d'œil nous fera découvrir ce qui demande des soins. Enfin, l'arrangement une fois pris, tout se trouvera sous la main [1]. »

Avec cette simplicité naturelle aux hautes intelligen-

1. Xénophon, *Économique*, VIII.

ces, Ischomaque n'hésita même pas à confesser qu'il trouvait de la beauté jusque dans des marmites symétriquement placées.... Et cet aveu ne nous étonne pas, surtout quand nous pensons aux élégants ustensiles de cuisine dont nous avons précédemment parlé[1]. Mais il n'est pas nécessaire de justifier par une raison d'art, le plaisir qu'éprouvait Ischomaque à voir régner l'ordre dans les plus humbles objets du ménage. Et d'ailleurs l'homme dont l'âme est pure, ne subit-il pas le charme intime et paisible qui s'attache aux détails de la vie domestique?

La jeune femme fut enchantée du projet de son mari. Tous deux parcoururent la maison pour disposer le plan de leurs nouveaux arrangements; puis ils classèrent leurs effets, remirent à leurs domestiques ceux qui devaient habituellement servir à ces derniers; et, confiant les plus précieux à la servante qui, par sa sagesse, par son intelligence, avait mérité l'emploi de femme de charge, ils lui montrèrent où ces objets devaient être posés, et en dressèrent un état par écrit. Ils donnèrent encore d'autres instructions à cette esclave, et s'appliquèrent à s'attacher son cœur, à élever son caractère.

Enfin Ischomaque dit à sa compagne que tous les soins qu'ils venaient de prendre seraient inutiles si la maîtresse de maison ne veillait elle-même à ce que

1 Voir page 50.

l'ordre établi ne fût pas troublé. La comparant aux magistrats qui font respecter les lois d'une ville, il lui parla ainsi :

« Ma femme, regarde-toi donc comme la conservatrice des lois de notre ménage. Telle qu'un commandant de garnison qui fait la revue de ses troupes, procède, lorsque tu le juges convenable, à la revue de nos meubles, vois s'ils sont bien tenus ; fais ton inspection comme le conseil fait celle des chevaux et des cavaliers. Reine de ta maison, use de tout ton pouvoir pour honorer et louer ceux qui le mériteront, pour réprimander et châtier ceux qui rendront ta sévérité nécessaire[1]. »

Et comme si l'époux craignait que la jeune femme ne fût mécontente de ce qu'il lui donnât une charge plus lourde que celle des domestiques, il lui fit remarquer que ceux-ci n'avaient pas le même intérêt qu'elle à conserver des objets qui étaient, non leur propriété, mais la sienne.

Jusqu'à présent, c'est l'enfant aimante et inexpérimentée qui a répondu à son maître. Maintenant, c'est la femme, c'est la maîtresse de maison qui apparaît, et qui, dans un langage à la fois sérieux et enjoué, s'adresse ainsi à son époux, à son ami :

« Tu me jugerais mal si tu pensais que j'accepte à

1. Xénophon, *Économique*, IX.

regret des fonctions et des soins dont tu me démontres la nécessité. Tu me ferais bien plus de peine en m'abandonnant à ma négligence. Il est naturel à une bonne mère, il lui en coûte moins, de soigner ses enfants que de les délaisser. Il est de même dans la nature, qu'une femme raisonnable trouve plus de plaisir à prendre soin des possessions auxquelles l'attache le sentiment de la propriété qu'à les négliger [1]. »

Quand Ischomaque rapporta cette réponse à Socrate, le grand penseur y découvrit l'indice d'une intelligence virile, et, voyant que l'époux n'avait pas encore terminé l'éloge de l'épouse, il l'encouragea à parler et ajouta :

« Xeuxis me montrerait une beauté, chef-d'œuvre de son pinceau, que j'aimerais mieux contempler la vertu d'une femme [2]. »

C'était une courageuse action qu'Ischomaque voulait raconter à la gloire de sa compagne. La nouvelle épouse lui était un jour apparue, alors que les flacons qui nous occupaient tout à l'heure [3], avaient répandu sur son visage des roses et des lis artificiels. De plus, la hauteur de ses semelles grandissait sa sta-

1. Xénophon, *Économique*, IX.
2. Id., *id.* X.
3. Voir page 52.

ture. Ischomaque lui demanda s'il lui paraîtrait plus aimable en lui montrant comme une sérieuse partie de sa fortune, de l'argent faux, des bracelets aux grains de bois dorés ou argentés, de la pourpre d'une mauvaise teinte? La jeune Athénienne déclarant à son mari que s'il la décevait ainsi, elle ne l'aimerait plus jamais, Ischomaque lui dit avec bonté que l'homme et la femme, en se donnant l'un à l'autre par le mariage, ne devaient pas se tromper non plus en se parant d'un éclat emprunté [1].

La jeune femme ne se montra plus devant son mari qu'avec un extérieur simple et naturel : « ce fut sa réponse [2]. » Toutefois elle le pria de lui indiquer « le moyen non-seulement de paraître, mais d'être véritablement belle [3]. »

L'époux lui conseilla de ne pas se borner à surveiller les travaux de ses domestiques, et de s'y associer d'une manière active. Elle trouverait ainsi plus de saveur à sa nourriture; et, fortifiant sa santé, elle augmenterait la beauté de sa carnation.

Ischomaque, s'enorgueillissant du mérite de son élève, disait à Socrate : « L'énumération de ses devoirs fait l'énumération de ses vertus [4]. »

1. Aristote conseille aussi aux époux de se montrer l'un à l'autre aussi naturels dans leurs personnes que dans leurs discours. La parure ne les distinguerait pas des comédiens. (Aristote, *Économique*, I, 4; Guillaume Guizot, *Ménandre*.)

2. Xénophon, *Économique*, X.

3. Id., *id.* — 4. Id., *id.*

Il était devenu alors ce qu'il avait promis d'être : le plus soumis des époux. Écoutons-le plutôt luimême :

« Plus d'une fois je me suis vu condamné à une peine, à une amende déterminée. » — « Par qui Ischomaque? » lui demanda Socrate. « Voilà du nouveau pour moi. » — « Par ma femme. » — « Et comment te défends-tu avec elle? » — A merveille, quand heureusement, j'ai la vérité pour moi; mais quand je ne l'ai pas, j'ai beau faire, il m'est impossible de faire une bonne cause d'une mauvaise [1]. »

La communion morale de l'homme et de sa compagne, cette communion que ne sut pas comprendre la grande âme de Platon, fut pressentie par Aristote aussi bien que par Xénophon; mais ce fut un philosophe issu de cette race éolienne où la femme montra un si grand caractère et put donner à son esprit un si libre essor, ce fut Plutarque qui, quelques siècles après, posa les vraies bases de la fusion morale et intellectuelle des époux [2].

Le moraliste qui prescrit au mari et à la femme de respecter également la sainteté du lien nuptial, demande que tout soit commun entre eux, les bonnes mœurs et les croyances aussi bien que les richesses; et qu'ils soient si intimement unis qu'ils forment un

1. Xénophon, *Économique*, XI.
2 Plutarque, *Préceptes de mariage*, *De l'amour*.

seul et même être. L'épouse s'attachera à fuir le vice, qui rend la laideur plus repoussante; à cultiver la vertu, qui fait épanouir sur le visage sa fleur immatérielle : la beauté! L'épouse devra aussi rendre cette vertu souverainement aimable et séduisante, se taire quand son mari s'emportera, lui parler avec douceur quand il gardera un sombre silence.

Pour préparer la femme à sa mission, Plutarque l'a initiée aux fortifiantes doctrines de la philosophie. En la mariant, il demande à l'époux de continuer l'éducation de l'épouse, et de se rendre lui-même digne d'un pareil rôle. Que le mari soit pour la femme un exemple vivant de vertu et d'honneur. Qu'avec une autorité contenue par une indulgente bonté, il la fasse renoncer aux goûts futiles. Qu'il s'instruise lui-même, et que, butinant parmi les fleurs des connaissances utiles, il en fasse goûter à sa compagne le miel le plus pur. Et Plutarque, rappelant les noms de père, et de mère, et de frère, qu'Andromaque donnait à Hector, déclare que l'époux ne serait pas moins honoré de s'entendre dire par l'épouse qu'il est son « maître » et son « instituteur dans les sciences les plus belles et les plus sublimes [1]. »

Alors la femme méritera plus que jamais l'estime et l'amour de son mari. Elle dédaignera les amusements frivoles; et, disciple de Platon et de Xénophon,

1. *Préceptes de mariage*, traduction de Ricard.

elle méprisera les pratiques superstitieuses. L'étude de ce qui est, remplira son esprit d'idées justes qui en éloigneront ces opinions erronées, ces goûts déréglés dont se peuple une intelligence vide. De même que les femmes célèbres, l'épouse sera parée d'une instruction moins coûteuse et plus précieuse que les pierreries et les tissus de pourpre. Enfin si Sappho a pu préférer à l'or d'une femme opulente, les roses que la poétesse a cueillies sur l'Hélicon, l'épouse ne pourrait-elle pas se glorifier « à plus juste titre » quand elle aura « cueilli, non des roses passagères, mais ces fruits précieux que les Muses prodiguent à ceux qui cultivent les lettres et la philosophie[1] ? »

C'est ainsi que les époux sont dignes de réaliser cet idéal que Plutarque leur a montré, et de rechercher l'un dans l'autre, non les agréments extérieurs et fugitifs, mais cette beauté divine, impérissable, source d'un amour qu'ils se garderont encore sous leurs rides et sous leurs cheveux blancs[2].

Pour formuler les préceptes du mariage, Plutarque n'avait eu, a-t-on dit, qu'à décrire son propre intérieur[3]. Pour dessiner le type de l'épouse, il n'avait eu qu'à regarder Timoxène, sa compagne, la femme simple et courageuse dont l'esprit élevé comprenait les devoirs d'ici-bas et les espérances de la vie éternelle.

1. *Préceptes de mariage*, traduction de Ricard.
2. *De l'amour.*
3. Opinion de Dacier, citée par Ricard.

Ne nous y méprenons pas toutefois, et ne croyons pas que les préceptes de Plutarque aient été souvent pratiqués en Grèce. Quand vécut le philosophe de Chéronée, la voix de saint Paul s'était fait entendre aux Hellènes. L'Évangile avait répandu dans le monde le souffle de liberté et de pureté qui releva la femme, l'atmosphère en était comme imprégnée; et Plutarque et Timoxène purent recevoir à leur insu l'influence spiritualiste de croyances qu'ils ne partageaient pas.

Ce qui a perdu la société athénienne, c'est l'absence trop fréquente de ce lien intellectuel qui doit unir les époux. Certes, dans les rares occasions où la femme franchissait le seuil de sa demeure[1], elle voyait les temples, les statues, les peintures que l'art des Phidias, des Praxitèle, des Apelle, multipliait à Athènes. Elle pénétrait aussi dans ce théâtre immense[2] qui, entouré de portiques, avait pour dôme la voûte du ciel, pour flambeau le disque du soleil, pour horizon, la mer et les montagnes; dans ce théâtre où se révélaient la grandeur d'Eschyle, la noble et touchante simplicité de Sophocle, la douceur passionnée d'Euri-

1. Solon avait réglé par une loi les excursions des femmes. Il ne permit pas qu'elles s'absentassent d'Athènes avec plus de trois robes, ni qu'elles portassent des provisions dont le prix dépasserait une obole. Il mesura même jusqu'à la grandeur de leurs corbeilles. Il leur prescrivit de ne voyager la nuit que sur un chariot précédé d'un flambeau. (Plutarque, *Solon.*)

2. Les femmes n'assistaient pas aux comédies; mais la vue des tragédies leur était permise. Egger, *Mémoires de littérature ancienne.* Paris, 1862.

pide. Mais si l'esprit de l'Athénienne n'avait pas été préparé à recevoir les impressions de l'art, si un guide n'était pas auprès d'elle pour éveiller et pour régler son goût, ce qu'elle voyait pouvait charmer ses regards, ce qu'elle entendait pouvait toucher son cœur, mais les sensations qu'elle éprouvait ne dégageaient pas dans son intelligence le type même de la beauté.

L'éducation défectueuse de la femme, telle est donc la cause essentielle de l'éloignement que les Athéniens eurent trop souvent pour le foyer domestique. Ajoutons-y cette absence de sympathie morale qui accompagnait certaines unions auxquelles l'or seul avait servi d'appât. Il arrivait, alors déjà, qu'en se mariant, l'homme avait supputé avec soin les mines, les talents, les drachmes de la dot; mais dans cette addition, il avait oublié de compter les qualités ou les défauts de la fiancée. Un jour, l'or était parti, mais la femme restait, et, avec elle, le regret de sa présence : « J'ai épousé un démon qui avait une dot. Ne te l'ai-je pas dit déjà? Vraiment ne te l'ai-je pas dit? Ma maison et mes champs me viennent d'elle : mais, pour les avoir, il a fallu la prendre aussi, et c'est le plus triste marché[1]........ »

Privé des ressources et des consolations que l'homme

1. Ménandre, fragments traduits par M. Guillaume Guizot; *Ménandre*, Étude historique et littéraire sur la comédie et la société grecques. Paris, 1866.

trouve dans une compagne intelligente et aimée, l'Athénien cherchait donc hors de sa maison les jouissances qui lui manquaient chez lui. Ainsi commençait le règne de l'hétaïre, la courtisane!

Comment les pures, mais ignorantes Athéniennes qui, assurées des droits que leur donnait la loi, pouvaient dédaigner de plaire à leurs époux, auraient-elles lutté contre ces femmes qui, pour maintenir leur puissance irrégulière, joignaient aux dangereuses séductions d'une beauté moins chaste, les attraits enchanteurs d'un esprit cultivé?

Qu'elle se nomme Aspasie ou Phryné, Thaïs ou Glycère, l'hétaïre est la véritable reine d'Athènes. Elle réunit autour d'elle la plupart des hommes éminents de la Grèce. L'homme d'État lui sacrifie la paix de son pays, et le juge, la justice. Le philosophe perd la sagesse auprès d'elle. Le poëte célèbre ou maudit son immoral empire. L'artiste la trouve si belle qu'il oublie d'élever le regard au-dessus de cette créature périssable, et que, donnant à Vénus les traits de la femme aimée, il présente ainsi l'hétaïre à l'adoration de la Grèce. La statue de la courtisane est même placée sous son véritable nom dans cet édifice où une femme austère rend les oracles d'Apollon, et les magistrats de Delphes ne renversent pas cette image, eux qui lisent au-dessus de la porte du temple, que l'accès de ces lieux est interdit à ceux dont les mains sont souillées! L'hétaïre veut même que son opprobre soit utile à

son pays. A sa voix, l'incendie du palais de Xerxès venge Athènes brûlée par le grand roi. Elle propose de faire rebâtir Thèbes avec cette fortune qui est le salaire de sa honte; mais il faudra que, dans la nouvelle cité, une inscription rappelle que la ville détruite par Alexandre, a été réédifiée par une courtisane. Les Thébains ont trop d'honneur pour ne pas refuser cette offre; mais, dans une autre circonstance, les Athéniens, acceptant d'un lieutenant d'Alexandre un considérable envoi de blé qu'il leur fait en l'honneur d'une hétaïre, les Athéniens sont aux pieds de la courtisane, la saluant du titre de reine, et l'entourant des respects dus à leurs épouses, à leurs mères[1].

Corinthe, la cité où les courtisanes se multiplièrent le plus, et qui eut pour prêtresses ces femmes d'une élégante corruption, Corinthe asservie et agonisante, fit survivre le souvenir de Laïs à celui de ses monuments détruits. Une médaille gréco-romaine de cette ville, représente sur une face, la courtisane; et sur l'autre, le groupe qui à Corinthe, décorait son tombeau : une lionne déchirant un bélier, triste emblème de l'avidité qui caractérisait Laïs[2]. La Thessalie disputait à Corinthe l'ignominieux privilége de posséder les cendres de cette femme. Sur les bords du Pé-

1. Plutarque, *Périclès, Alexandre*; Pausanias, X, 14; Athénée, XIII; Élien, IX, 32; Barthélemy, *Anacharsis;* G. Guizot, *Ménandre; Hateræ*, by Leonhard Schmitz (Smith's Dictionary), etc.

2. Pausanias, II, 2; Visconti, *Iconographie grecque*. Paris, 1808.

née s'élevait un monument avec cette inscription : « La Grèce, glorieuse et invincible, fut esclave de la divine beauté de Laïs, que l'Amour engendra, que Corinthe nourrit, et qui repose dans les belles campagnes de la Thessalie[1]. »

Lorsque les Hellènes se prosternaient ainsi devant les impures images de la beauté, ils tombaient dans une fange plus profonde encore que celle où ils cherchaient leurs indignes idoles.

La courtisane, cette créature si adulée dans sa déchéance, savait néanmoins rougir devant l'honnête femme. Dans deux pièces dont l'une est imitée d'Apollodore et l'autre de Ménandre, Térence a délicatement exprimé ce trouble. Au moment de se rendre chez une jeune épouse à laquelle cependant elle apporte le bonheur, l'hétaïre avoue la honte qu'elle va éprouver devant la maîtresse de maison. Ailleurs, la courtisane est prise d'un sentiment de respect et de mélancolie en parlant à une pauvre et vertueuse jeune fille. Elle compare le sort de l'hétaïre à celui de la femme de bien : l'une, après avoir allumé des flammes coupables, les voit s'éteindre quand s'évanouit la beauté qui en a été l'aliment; l'autre au contraire, s'unit-elle à un homme dont les goûts sont assortis aux siens, on croirait les deux époux rivés l'un à l'autre, et rien ne trouble jamais leur mutuelle tendresse[2].

1. Athénée, XIII, 6, traduction de Lefebvre de Villebrune.
2. Térence, l'*Hécyre* et l'*Heautontimorumenos*.

Les courtisanes d'Athènes étaient d'origine étrangère. Il arrivait très-rarement qu'une Athénienne augmentât leur nombre et perdît ainsi le titre de citoyenne[1]. Une seule faute exposait la femme mariée à de terribles châtiments. Son complice pouvait être tué par son époux. Si cet époux lui-même restait auprès d'elle, il était condamné à la perte de ses droits civils[2]. Honteusement exclue de la demeure conjugale, où l'épouse coupable cherchera-t-elle un refuge si la maison paternelle même vient à lui être fermée? Le rameau d'olivier à la main, se jettera-t-elle comme une suppliante, dans les temples des dieux? Démosthène va nous répondre:

« Notre législation permet à l'étrangère, à l'esclave d'entrer dans nos temples, soit pour regarder, soit pour prier: la femme adultère est la seule à qui le sanctuaire soit fermé. Si elle force la barrière élevée par la loi, le premier venu a droit de punition sur elle, et peut lui faire subir toutes sortes de mauvais traitements, excepté la mort. En vain demanderait-elle vengeance aux tribunaux: il faut qu'elle expie le scandale de sa présence, et la vengeance n'appartient ici qu'au temple souillé, au culte profané. On a pensé que, pour la contenir dans le devoir, il suffisait de lui inspirer de la crainte, et d'annoncer que l'épouse infi-

1. *Hetæræ*, étude citée.
2. Démosthène, *Contre Aristocrate*, *Contre Néæra*.

dèle serait chassée à la fois du domicile conjugal et de nos temples[1]. »

Au premier aspect on est tenté d'admirer les prescriptions dont s'autorise ici Démosthène.... Mais non. Qui donc, si ce n'est la Divinité, pourra relever la femme coupable? Certes, la loi antique qui préservait le sanctuaire d'un contact impur, cette loi était grande. Combien est plus sublime néanmoins la pensée du Verbe qui n'éloigna pas la pécheresse pleurant à ses pieds, du Verbe qui savait que Dieu, étant le principe de la pureté, ne reçoit aucune atteinte de la présence du criminel, mais que celui-ci trouve dans la présence de Dieu la source de sa régénération!

Même innocente, l'épouse grecque ne jouissait pas d'une complète sécurité. A Sparte, où cependant la loi punissait d'une amende l'homme qu'une autre affection éloignait de sa compagne, l'épouse stérile pouvait être répudiée[2]. Cette exception était naturelle chez le peuple qui n'élevait dans la femme que la mère à venir.

Bien qu'à Athènes l'épouse fût protégée par la loi contre les mauvais traitements de son mari, elle était répudiée pour des causes futiles. Pour se séparer d'elle, il suffisait à l'époux de lui rendre sa dot[3] et de

1. *Contre Néæra*, traduction de M. Stiévenart.
2. Hérodote, V, 39, 40.
3. Voir plus haut, page 17, la note consacrée au douaire de la femme.

lui remettre un écrit constatant les motifs du divorce. Les tuteurs de la femme avaient, il est vrai, le droit d'intenter une action judiciaire à l'homme qui avait trop légèrement renvoyé sa compagne, et de soumettre à l'archonte l'acte de répudiation. Mais la loi qui permettait la réintégration de l'épouse au foyer conjugal, valait-elle celle qui l'eût préservée d'un affront immérité? La femme pouvait-elle rentrer avec joie dans une demeure dont le maître l'avait injustement bannie, et ne la recevait que par contrainte?

Que le divorce fût accepté ou provoqué par l'épouse, il ét it toujours humiant pour elle. Aussi ne pouvait-elle en prendre l'initiative aussi aisément que son mari. Les expressions seules qui désignaient le divorce, marquaient cette différence. L'homme répudiait-il sa compagne, c'était un *renvoi* (ἀποπομπή). La femme se séparait-elle de son époux, c'était une *désertion* (ἀπόλειψις).

Quand le divorce était demandé par l'épouse, cet acte était entouré de formalités très-pénibles pour elle. Il fallait que cette femme timide, habituée à une vie cachée, se résignât à paraître elle-même devant l'archonte, à lui remettre un mémoire contenant l'exposé de ses griefs. Plutôt que de tenter cette démarche, et de découvrir à des regards étrangers les blessures de son cœur et celles de son amour-propre, elle préférait souvent rester et souffrir à son foyer. Nous approuvons la loi qui avait ce résultat salutaire; mais

nous voudrions qu'elle eût été égale pour les deux époux; nous voudrions même qu'elle eût, non pas seulement entravé, mais proscrit le divorce. Ajoutons cependant que la comparution de la femme devant l'archonte, a semblé avoir pour but de donner à son mari une occasion de la revoir et de se réconcilier avec elle. Ainsi le plus beau et le plus volage des héros athéniens, — est-il besoin de nommer Alcibiade? — rejoint chez l'archonte, Hipparète, sa vertueuse compagne, au moment où celle-ci, après avoir beaucoup souffert, se dispose à rompre un lien qu'elle n'a que trop chéri, mais que l'époux n'a pas su respecter.... Alcibiade saisit sa femme dans ses bras, l'emporte chez lui en traversant la place publique, et la foule applaudit, et l'épouse ne résiste pas.

Lorsque le mari s'opposait à une séparation, et qu'il n'avait pas, pour reconquérir sa femme, l'irrésistible séduction d'Alcibiade, il avait le droit de faire un procès à la partie adverse.

Si les époux se quittaient à l'amiable, leur consentement mutuel suffisait pour rompre leur mariage.

Par le divorce, l'homme et la femme retrouvaient la liberté de contracter d'autres liens. Parmi les exemples qui l'attestent, il en est un qu'Isée retrace avec une simplicité émue.

Uni à une jeune orpheline, un vieillard pensait avec chagrin que les glaces de son hiver attristeraient le printemps de sa compagne, et que, sous son toit,

celle-ci serait toujours étrangère au bonheur de la maternité. Il préféra souffrir seul, et proposa à sa femme une séparation qui lui permettrait un nouvel hymen. Elle ne voulut pas en entendre davantage. Le jour arriva enfin où, non sans lutte, elle consentit à quitter pour un autre époux le vieillard qui, restant son père, augmenta sa dot et adopta pour fils un de ses frères[1].

Comme la femme d'Israël, l'épouse spartiate devait doublement se glorifier d'une maternité qui la protégeait au foyer domestique. Lorsqu'elle avait l'espoir de devenir mère, on plaçait sous ses yeux les portraits des héros ou des immortels les plus renommés pour leurs charmes physiques[2]. C'est ainsi que, s'imprégnant des images du beau, elle se préparait à mettre au monde un mortel semblable aux dieux. Elle ne connaissait pas alors cette religion qui, substituant le culte de la beauté morale à celui de la beauté physique, allait exciter la mère future à rechercher dans l'essence d'un Dieu immatériel, ce qui pourrait sanctifier l'âme de son enfant.

L'heure qui donnait un fils à la femme lacédémonienne, était encore pleine d'angoisses. Le nouveau-

1. Euripide, *Médée;* Démosthène, *Contre Eubulide;* Plutarque, *Périclès, Alcibiade;* Barthélemy, *Anacharsis;* Robinson's *Antiquities;* Egger, *Mémoires de littérature ancienne; Divortium*, by Leonbard Schmitz (Smith's Dictionary); *Matrimonium* by Robert Whiston (Id.), etc.

2. Oppien, *La Chasse*, I.

né était enlevé à sa mère, et porté par son père au lieu de l'assemblée publique, au Lesché où il était examiné par les anciens de sa tribu[1]. Sa faiblesse n'annonçait-elle en lui qu'un homme inutile à la défense de l'État, le père rentrait seul, et le corps du pauvre enfant gisait au fond du gouffre où l'avaient fait précipiter les vieillards. La constitution du nouveau-né promettait-elle au contraire un citoyen robuste, alors seulement sa mère le revoyait.... Ces rudes Spartiates ne savaient-ils donc pas quelles âmes généreuses et fortes peuvent animer les corps les plus frêles? Ne se souvenaient-ils donc pas que ce fut aux mâles accents d'un Tyrtée, d'un poëte infirme, qu'ils durent un jour le courage héroïque qui sauva leur nationalité menacée?

On a rendu le fils à la mère; mais de ce moment, elle a appris à sacrifier à l'État son amour maternel Aussi, imitant Alcmène, donne-t-elle à son fils pour berceau, un bouclier[2].

« Ayant une fois baigné et rassasié de lait Hercule, âgé de dix mois, et Iphiclée, d'une nuit plus jeune, Alcmène de Midée les déposa sur le bouclier d'airain, la belle armure dont Amphitryon dépouilla Ptérélaus abattu. Or, touchant les têtes des enfants, la femme dit : Dormez, mes nouveau-nés, d'un sommeil doux

1. Plutarque *Lycurgue*.
2. Robinson's *Antiquities*.

et dont on peut se réveiller; dormez, mes âmes, couple fraternel, enfants qui vivez au sein du bonheur; heureux endormez-vous, et heureux parvenez à l'aurore.

« En parlant ainsi, elle fit tourner le vaste berceau : le sommeil les prit[1]. »

Quelle grâce et quelle douceur a, dans le texte grec, cette poésie que nous avons si imparfaitement traduite! C'est bien là une de ces mélodies que murmure une jeune mère en berçant son enfant!

Mais nous n'avons pas le loisir de nous abandonner à la rêverie de l'idylle. Cette armure qui sert de berceau à l'enfant, évoque des tableaux moins tendres que celui-là. Le jour est venu où la mère elle-même remet à son fils, devenu homme, un bouclier semblable à celui qui a abrité le sommeil du nouveau-né, un bouclier que le lâche peut perdre, mais sur lequel est porté le soldat mort à son poste : « Reviens avec lui, ou sur lui, » dit la mère à son fils[2]. — Le jeune homme se plaint d'avoir une épée trop courte : « Allonge-la d'un pas[3]. » — Le guerrier est-il boiteux : « A chaque pas que tu feras, souviens-toi de la vertu[4]. »

1. Théocrite, *Idylles*, XXI (24), v. 1-10, texte publié par M. Renier.

2. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, traduction de Ricard.

3. Id., *id.* — 4. Id., *id.*

La bataille s'engage. Qu'un de ses fils tombe, la mère le fait remplacer par le frère de celui-ci. Avec quelle avidité elle attend aux portes de la ville, l'issue du combat! Enfin elle voit un compagnon d'armes de ses enfants; elle lui demande comment s'est terminée la mêlée. Ses cinq fils sont morts, c'est cet homme qui le lui apprend. — « Misérable, est-ce là ce que je te demande? Je veux savoir quel a été l'événement de la bataille. » — « Nous l'avons gagnée. » — « J'apprends donc sans regret la mort de mes enfants[1]. »

Mais il ne suffit pas à une Lacédémonienne de savoir que son fils a été tué. Elle va examiner les blessures du guerrier. Ces blessures témoignent-elles qu'il a été frappé dans sa fuite, alors seulement elle se cache pour pleurer non sa mort, mais son déshonneur. Quant au cadavre, elle le fait enterrer secrètement, ou l'abandonne à la sépulture commune. Mais si le Spartiate a été plusieurs fois atteint à la poitrine, c'est avec fierté que sa mère fait porter au tombeau de ses ancêtres celui qui est mort digne d'eux[2].

Pendant qu'elle célèbre les rites funéraires, une femme s'approche d'elle pour la plaindre et la consoler: la mère réclame des félicitations. « Je l'avais mis

1. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, traduction de Ricard.
2. Élien, *Histoires diverses*, XII, 21.

au monde afin qu'il mourût pour sa patrie. Je l'ai obtenu[1]. »

Une Lacédémonienne apprend-elle que son fils est vivant et qu'il a fui, elle lui écrit : « Ou justifie-toi, ou meurs[2]. » Revient-il, elle saura le tuer. Pourquoi hésiterait-elle? Il n'était pas son fils! Elle l'aurait reconnu pour tel s'il était mort en homme de cœur.

C'est de l'héroïsme, a-t-on dit en vantant le courage de ces femmes. Soit, mais trop souvent aussi, c'est de là cruauté. Ces femmes ont pu être de bonnes citoyennes; mais la plupart d'entre elles ont été des mères barbares. N'était-ce pas le résultat de leur éducation toute masculine? On avait étouffé en elles les instincts de leur sexe; on leur avait donné en échange des habitudes viriles qui, ne leur étant pas naturelles, se manifestaient avec une affectation exagérée.

Athènes ne nous offrira pas de ces mères cruelles que produisit Sparte. Nous y trouverons plutôt une femme écrivant à son fils qui a fui le champ de bataille, qu'elle lui sait bon gré de ce qu'il se soit conservé pour elle[3]. Comme nous n'aimons pas plus la faiblesse que la dureté, nous ne citons pas ce trait à la gloire de nos Athéniennes. Mais cherchons-nous

1. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, traduction de Ricard.
2. Id., *id.*
3. Barthélemy, *Anacharsis*.

une mère qui soit fière, sinon des succès guerriers, du moins des victoires morales de son fils, Démosthène, plaidant contre ses tuteurs, nous apprendra qu'elle existe à Athènes : « Ma mère ! elle m'attend pour m'embrasser, vainqueur de l'injustice[1]. »

Bien qu'il existât peu d'Athéniennes dont l'esprit fût assez élevé pour qu'elles pussent transmettre à leurs enfants toute leur existence morale, bien qu'on ne nous en cite aucune qui, comme l'Illyrienne Eurydice, se fût instruite pour mieux remplir ses devoirs de mère éducatrice[2], les œuvres de Sophocle et d'Euripide prouvent que les qualités essentielles de la femme, la douceur, la pureté, la tendresse, pouvaient être léguées par les Athéniennes à leurs fils.

Le peuple formé par Solon, avait un si profond sentiment du respect filial, que le fils dénaturé ne pouvait monter à cette tribune où tout citoyen avait le droit de se faire entendre[3]. N'est-ce pas Solon lui-même qui disait à Crésus que parmi les hommes qu'il avait vus les plus heureux, figuraient au second rang ces deux Argiens qu'avait immortalisés leur piété filiale? Une prêtresse de Junon devait se rendre à la fête de la déesse sur son char traditionnel[4]. Mais les

1 *Deuxième plaidoyer contre Aphobos*, traduction de M. Stiévenart.

2. Plutarque, *Sur l'éducation des enfants*.

3. Eschine, *Contre Timarque*.

4. Voir le tome précédent, page 297.

bœufs qui devaient le conduire, n'étant pas arrivés des champs, Cléobis et Biton, fils de la prêtresse, s'attelèrent eux-mêmes au char, et le traînèrent au temple éloigné de quarante-cinq stades[1]. Les hommes louaient le dévouement filial de ces nobles jeunes gens; les femmes reconnaissaient le bonheur de leur mère.... Et la prêtresse, heureuse et fière, ne pouvait dans sa joie, que demander à Junon d'accorder à ses fils « ce que l'homme peut obtenir le meilleur[2]. » La déesse exauça cette prière, mais non pas, hélas ! comme l'eût espéré la pauvre mère.... S'endormant dans le temple, les pieux jeunes gens quittèrent cette vie où les eût attendus la douleur... « Celui qui est aimé de dieux meurt jeune[3]. »

Solon ajoutait à ce récit que les Argiens avaient placé dans le temple de Delphes les statues de Cléobis et de Biton[4].

Quand, plus heureuse que la prêtresse argienne, la mère athénienne mourait avant son fils, celui-ci eût regardé comme une affliction amère de ne pouvoir la porter dans le tombeau de ses aïeux[5], dans ce tombeau où il devait la rejoindre[6].

1. « Plus de 7 kilomètres. » Note de l'ouvrage ci-après.
2. Hérodote, I, 31, traduction de Saliat, revue par M. Talbot.
3. Ménandre, *Fragments*, traduction de M. Guillaume Guizot.
4. A Argos même, un bas-relief les représentait traînant le char de leur mère. Pausanias, II, 20.
5. Démosthène, *Contre Eubulide*.
6. « Constant à l'amitié que je te portais, j'occupe, ô ma mère, la

Peut-être était-elle déjà attendue dans le sépulcre par son mari........ Des bas-reliefs funéraires de l'Attique, parmi lesquels figurent les beaux vases de marbre pentélique trouvés à Marathon [1], représentent les suprêmes adieux d'époux qui vont se séparer pour toujours sur la terre. Comme au jour de leurs fiançailles, ils se donnent la main. Le costume de voyage que porte le mari, le cheval qui le suit, peuvent déceler que c'est lui qui est parti le premier; mais quand ces indices manquent, on distingue difficilement du mourant qui regrette de laisser sur la terre l'objet de sa tendresse, le survivant qui s'afflige de voir s'abîmer dans les enfers ce qu'il a aimé ici-bas [2].

partie droite de ton tombeau. » Épitaphe traduite par M. Rangabé, *Antiquités helléniques*, inscription 1653, datant des beaux jours d'Athènes, et appartenant à la nécropole du Pirée.

1. Conservés au musée du Louvre, salle de la sculpture grecque primitive. Clarac, *Musée de sculpture*, cat. 706; Musée, 272; pl. 152, 153; Froehner, *Inscriptions grecques*, 155-157.

2. Cf. la dernière remarque que fait le comte de Clarac, au n° 264 du *Musée de sculpture*. Voir aussi Rangabé, *Antiquités helléniques*, inscriptions 1356, 1479, 1699, etc.; Froehner, *Inscriptions grecques*, 245, 258. — Sur la position légale de la veuve athénienne, voir plus haut, page 17, la note consacrée au douaire de l'épouse. De même que l'Athénienne, la Spartiate pouvait se remarier; mais d'après Cornélius Népos, *Préface*, les veuves lacédémoniennes n'auraient que trop participé à la dépravation morale qui rongea leur patrie.

CHAPITRE II.

LES HÉROINES DES POËTES TRAGIQUES.
THÉATRE D'ESCHYLE.

Femmes athéniennes considérées comme les modèles des héroïnes dramatiques. — Les Suppliantes. — Les Océanides. — Atossa. — Antigone. — Clytemnestre, Cassandre, Électre.

Dans le chapitre précédent, nous avons rassemblé les traits qui pouvaient nous aider à reconstituer la figure de la femme grecque. La jeune fille, l'épouse, la mère, nous ont successivement occupée. Mais ces types généraux ne pouvaient être le plus souvent que des statues auxquelles manquait le mouvement de la vie. Maintenant, comme Galatée, que le marbre se fasse chair, qu'il descende de son piédestal, qu'il se meuve à travers le monde, que son cœur palpite et que son individualité se dessine au contact des vertus et des passions humaines.

Après avoir contemplé les types généraux, regardons les portraits. Toutefois ne les demandons pas encore à l'histoire; celle-ci constate les faits politiques,

en juge les causes, analyse les caractères qui se sont mêlés aux événements ; mais elle pénètre rarement à ce foyer où ont vécu les hommes; elle ne compte pas chaque pulsation de leur existence. Ce que l'historien tait, le poëte tragique le dira, et les révélations du théâtre compléteront l'esquisse que nous avons faite des mœurs domestiques.

Femmes de Sparte, vous qui jouez un si grand rôle dans les annales de votre pays, mais dont les traits n'ont pas été reproduits par un poëte lacédémonien, restez maintenant dans l'ombre; nous vous retrouverons plus tard. Mais vous, femmes d'Athènes, vous qui avez inspiré les Eschyle, les Sophocle, les Euripide, apparaissez dans les œuvres de leur glorieux génie!

Dans le théâtre d'Eschyle, la femme, aussi bien que l'homme, se présente à nous plus grande que nature. Elle s'enivre de ses souffrances, elle s'abandonne à ses dévouements, elle se livre à ses crimes, avec une intensité surhumaine.

Les Suppliantes nous initient aux malheurs des cinquante Danaïdes qui, conduites par leur père, et accompagnées de leurs femmes, ont fui d'Égypte en Grèce le mariage de leurs cousins[1], et débarquent

1. Certains passages des *Suppliantes* autoriseraient à penser que les Danaïdes repoussent l'hymen de leurs cousins comme contraire aux lois égyptiennes; mais un tel mariage était aussi conforme aux institutions de l'Égypte qu'à celles de Grèce. En l'absence de rensei-

près d'Argos, Argos, patrie d'Io, leur aïeule, la femme qu'aima le roi des cieux.

Les Danaïdes forment le chœur des suppliantes; et l'importance qu'Eschyle a laissée à ce personnage collectif, est l'une des causes par lesquelles la pièce qui nous occupe, est celle qui se rapproche le plus de la tragédie primitive[1].

Quel cadre le poëte a donné aux douleurs de ses héroïnes! Les Danaïdes se réfugient sur une colline où s'élèvent les statues des dieux ; et les rameaux des suppliantes ombragent l'autel qui est leur sauvegarde. Mais, près de leur asile, s'étend la vaste mer, la mer qui a favorisé leur fuite, et qui conduira aussi leurs ravisseurs sur leurs traces!

Leurs angoisses décèlent la faiblesse de leur sexe, mais une faiblesse toute physique et qui laisse à leur âme sa fermeté. Quand un homme de leur sang, le souverain des Pélasges, partagé entre le désir de leur accorder l'hospitalité, et la crainte d'exposer son pays à la vengeance de leurs cousins, veut consulter son peuple avant de les sauver, c'est avec une royale

gnements précis, M. Patin penche vers l'opinion du scoliaste d'Eschyle, opinion suivant laquelle les Danaïdes repoussent dans leurs parents des prétendants qui s'imposent à elles par la contrainte, et dont l'un doit être, d'après un oracle, l'assassin de leur père. Nous avons adopté cette hypothèse. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, ou Examen critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, précédé d'une Histoire générale de la tragédie grecque. Paris, 1841.

1. Voir *l'ouvrage ci-dessus*.

fierté qu'elles lui rappellent ses droits absolus; c'est avec une douce gravité qu'elles l'avertissent que le roi du ciel veille sur les suppliants délaissés par leurs proches, et qu'il ne faut redouter aucun danger alors qu'en défendant les opprimés, on soutient la cause même de la Divinité. Quand elles invoquent Jupiter, elles mêlent, il est vrai, à leurs prières des fables païennes; mais, pour peindre sa puissance créatrice, elles ont l'accent de Moïse et celui du Psalmiste: « Nulle puissance ne l'emporte sur la puissance de « Jupiter; nul trône n'est plus élevé que le sien et « n'a droit à ses respects. Il parle, et l'effet suit: ce « que décide sa volonté s'accomplit aussitôt[1]. »

Quels cris déchirants jettent les Danaïdes devant le héraut que leur envoient leurs cousins, et qui, profitant de leur isolement, veut les entraîner vers le vaisseau des ravisseurs! Néanmoins leur terreur ne les courbe pas sous le joug qui les attend; et, pour s'y soustraire, elles appellent la mort. A l'énergie de leur désespoir, on devine que ces frêles créatures qui sacrifieraient leur vie à l'horreur d'un odieux hymen, n'hésiteraient pas à y immoler l'existence d'autrui. Mais, dans cette tragédie du moins, le poëte ne nous les montre pas sous ce sinistre aspect; et, à la fin de la pièce, les Danaïdes, sauvées par les Argiens, n'ont

1. Traduction de M. Pierron. Nous continuerons à employer cette version.

employé qu'une arme, le rameau des suppliants! Par leurs dernières paroles, elles remercient avec effusion leurs libérateurs, et prient Jupiter d'éloigner d'elles le malheur qu'elles redoutent encore. En disparaissant de la scène, elles conservent enfin leur virginal et touchant attrait de jeunes filles et de victimes innocentes.

Eschyle qui fit exprimer à la femme de poignantes douleurs, mit aussi sur ses lèvres d'ineffables consolations.

Prométhée est enchaîné sur son roc. Les mortels qu'il a sauvés au prix de ses souffrances, les mortels pleurent sur lui, mais ne peuvent penser à secourir celui qu'a frappé la colère céleste. Les dieux le plaignent, et cependant les dieux eux-mêmes le fuient, avertis par sa vue, que leur rang ne les soustrairait pas à la vengeance de leur maître.... Mais ce supplice qui repousse l'homme, attire la femme.... Modestes comme des vierges d'Athènes, les Océanides se sont dépouillées de leur timide réserve pour aller consoler leur parent; et l'air qu'elles parfument, doucement agité par les ailes de leur char aérien, enveloppe et caresse le martyr. A sa prière, elles quittent les sereines régions de l'azur, et posent sur le roc leurs pieds nus. Il éprouve du charme à dire le noble motif de ses malheurs aux belles immortelles dont il fait couler les larmes, et qui néanmoins lui reprochent tendrement la généreuse imprudence avec laquelle il a couru à sa perte.

Prométhée sent si vivement la douceur d'être plaint par les Océanides qu'il veut la faire partager à une victime de la jalousie de Junon, l'Argienne Io, dont la métamorphose en génisse est indiquée par des cornes, et qui, poursuivie par un taon, s'arrête auprès du captif, l'interroge sur son avenir, et échange avec lui cette touchante pitié que leurs propres souffrances leur permettent encore de s'accorder mutuellement !

Les Océanides sont bouleversées à l'aspect des tortures que la malheureuse femme retrace avec de frénétiques transports. Prométhée prédit qu'après avoir traversé des épreuves plus terribles encore, la jeune Argienne sera sauvée, qu'elle donnera le jour à un fils de Jupiter, et que, de sa race, naîtra un héros qui le délivrera lui-même. Aiguillonnée par le taon, Io reprend à travers le monde sa course insensée, et les Océanides, méditant sur les infortunes qu'attire à la femme un hymen trop brillant, demeurent auprès de leur ami.

A diverses reprises, Prométhée a annoncé que Jupiter tomberait ; et que, par ses avis seulement, le maître des dieux éviterait cette chute. Au nom de Jupiter, Mercure vient le sommer de lui livrer le mystère que cachent ces paroles. Si Prométhée résiste à cette injonction, la foudre brisera la montagne à laquelle il est rivé ; et, après avoir été longtemps enseveli sous les débris du roc, il ne sera rendu à la lumière que pour devenir la proie immortelle d'un

vautour. Ainsi l'initiateur, brisé par la lutte, demeure oublié jusqu'au jour où la lumière se posant de nouveau sur son front, éclaire encore les soucis rongeurs que lui cause son œuvre[1]....

Le chœur des Océanides exhorte vainement le Titan à se soumettre. Mais le messager des dieux engage-t-il les immortelles à se retirer avant que le tonnerre ne retentisse, elles repoussent avec indignation l'idée d'abandonner leur parent dans ce péril suprême ; et s'exposant au même danger que lui, elles bravent plus que la mort qui ne peut les atteindre : l'éternité des supplices !

Cependant, à un nouvel avertissement de Mercure, elles renoncent à un sacrifice inutile.... Ah! qu'elles partent, qu'elles se hâtent! La terre s'ébranle, la foudre éclate, la tempête se déchaîne; et le martyr mêlant sa voix au fracas de la nature, prend à témoin de son inique châtiment, la Justice, sa mère, la Justice pour laquelle il souffre....

La figure féminine où Eschyle s'inspira le plus des mœurs athéniennes, est celle d'Atossa, femme de Darius, mère de Xerxès.

Bien qu'Atossa paraisse avec tout le prestige du rang suprême, sur cette scène où s'élèvent le tombeau de Darius et le palais de Suse, ce qui nous frappe

1. Nous avons développé le mythe de Prométhée au ch. III du tome précédent.

immédiatement en elle, c'est moins la reine que la mère. Inquiète et préoccupée comme la mère de Sisara[1], elle arrive sur un char au milieu des Fidèles, les vieux compagnons de Darius, qui gouvernent l'État pendant que le jeune roi Xerxès est allé demander aux Hellènes la revanche de Marathon.

A l'aspect de la souveraine à laquelle ils sont entièrement dévoués, les vieillards se jettent à ses pieds et lui rendent leurs hommages.

Un songe a troublé Atossa. Elle a vu deux femmes d'une beauté pure et majestueuse. L'une avait le costume perse ; l'autre, l'habit des Hellènes. Bien que vivant dans des pays divers, c'étaient deux sœurs. Admirable symbole de la parenté des races âryennes[2]! Les vainqueurs de Darius et de Xerxès n'ont pas oublié qu'ils eurent le même berceau que leurs ennemis d'aujourd'hui ; et en faisant exprimer par la reine des vaincus ce touchant souvenir, le poëte qui, lui aussi, combattit à Marathon et à Salamine, dispose les spectateurs à suivre d'un intérêt fraternel leurs adversaires abattus !

Mais, dans le récit même d'Atossa, la fierté nationale des Hellènes va éclater. Une contestation s'étan élevée entre les deux femmes que les rêves de la nuit ont montrées à la reine, Xerxès les a calmées, et les

1. Villemain, *Essais sur le génie de Pindare*.
2. Notes de la traduction d'Eschyle par M. Pierron.

a attelées à son char. L'une acceptait le frein auquel elle devait le harnais dont elle était fière; mais l'autre, saisie d'un élan d'indignation, brisait avec le joug que Xerxès lui avait imposé, le char qu'il avait cru pouvoir lui faire traîner.... Le grand roi tombait, et son glorieux père accourant pour le consoler, cette vue augmentait son humiliation, et Xerxès déchirait ses vêtements.... Nation grecque, toute frémissante de ce patriotisme qui rejette les servitudes étrangères, quelque brillantes qu'elles soient, tu t'es reconnue dans celle de ces deux femmes que l'amour de la liberté a fait triompher!

D'autres présages encore ont attristé la reine quand, à son réveil, elle cherchait dans la prière un remède à ses craintes. Ce qu'elle redoute le plus, ce n'est pas la défaite des Perses, c'est la mort de son fils, de ce Xerxès qui, souverain absolu, n'est pas comptable envers son peuple du sang qu'il a fait verser, et qui, quelle que soit l'issue de la guerre, régnera toujours.

Consultés par la reine au sujet de ce songe, les Fidèles l'engagent à prier les dieux pour que son rêve ne se réalise qu'autant qu'il serait propice; et à implorer aussi les mânes de l'époux qui lui est apparu. Ils croient que le songe qui a effrayé la mère de Xerxès, n'aura ainsi que d'heureux résultats.

Saisissant avec avidité cette espérance, Atossa se dispose à rentrer chez elle pour préparer les sacrifice

qu'elle offrira aux Immortels et à l'ombre de Darius. Mais avant de se retirer, elle adresse aux vieillards des questions dont la naïve ignorance atteste la profonde retraite où vivaient les habitantes du gynécée[1].

La reine interroge les Fidèles sur ces Athéniens que son fils désirait soumettre. Elle veut connaître la situation de leur pays, les forces et les richesses dont ils disposent, la nature même de leurs armes. Épouse et mère de despotes orientaux, elle n'imagine pas qu'une nation puisse exister sans être conduite par un maître, et demande aux vieillards quel est le roi des Athéniens.

LE CHOEUR.

« Nul mortel ne les a pour esclaves, ni pour sujets.

ATOSSA.

« Comment pourraient-ils donc soutenir l'attaque de leurs ennemis ?

LE CHOEUR.

« Comme ils ont fait jadis pour cette immense, cette belle armée de Darius : ils l'ont détruite.

ATOSSA.

« Funeste pensée pour les pères de ceux qui sont partis[2] ! »

Au moment où ce souvenir inquiète le cœur maternel d'Atossa, un messager accourt, et annonce que

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. *Les Perses.*

l'armée de Xerxès a péri tout entière. Les douloureuses exclamations des vieillards répondent à celles du courrier. Quant à la reine, elle est muette de terreur et de désespoir. Est ce le désastre national qui l'abat ainsi?... Lorsque le messager parle des femmes auxquelles ce malheur coûte un fils, un époux[1], alors seulement Atossa peut articuler une question qu'elle n'a pas encore osé adresser à cet homme, une question qui nous initiera au motif de ses angoisses.... « Quels sont les chefs qu'il faut pleurer?... » Le courrier a compris. Il répond que Xerxès vit encore.

« Ah! s'écrie la reine, cette parole, c'est pour ma maison une brillante lumière ; c'est le jour éclatant après une sombre nuit[2]. »

Cependant le transport égoïste de sa joie n'est que passager. Elle a des gémissements pour tous les deuils que cause à la Perse la défaite de Xerxès. Pour ne pas faire peser trop cruellement sur son fils la responsabilité de tant de malheurs, elle se persuade volontiers que les dieux ont secouru la cité de Pallas.

Le messager dit comment les Hellènes s'avançaient au combat en chantant: « Allez, ô fils de la Grèce, « délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes,

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. *Les Perses.*

« et les temples des dieux de vos pères, et les tom-
« beaux de vos aïeux: un seul combat va décider de
« tous vos biens[1]. » C'est ainsi que les Grecs se préparaient à une victoire qui devait sauver ce qu'ils avaient de plus cher et de plus sacré.

La reine sait maintenant que ce n'était pas en vain que son dernier rêve l'avait tant inquiétée. Elle reproche aux vieillards les illusions qu'ils lui ont données. Cependant elle suivra leurs conseils: elle priera. Si le présent est triste, l'avenir peut être heureux.... Mais Atossa ne quitte point la scène sans avoir recommandé aux Fidèles de consoler son fils s'il arrive pendant qu'elle s'absentera. Qu'ils ne le délaissent pas, qu'ils entrent avec lui au palais! Atossa prévoit sans doute les reproches amers que les vieillards n'épargneront pas à celui qui les a privés de leurs soutiens; et elle redoute le désespoir de son enfant!

Au retour de la reine, quel changement! Elle n'est plus sur son char; c'est à pied qu'elle s'avance, apportant des offrandes aux mânes du roi qui fut père de Xerxès.

Elle exhorte les Fidèles à évoquer l'ombre de Darius pendant qu'elle versera les libations sur sa tombe. Le spectre surgit; mais les vieillards craignent encore en lui cette majesté royale qui les courbait naguère: ils n'osent lui parler; et Darius est obligé de deman-

1. *Les Perses.*

der à sa femme en pleurs, pourquoi on l'a arraché au sombre séjour. Tout en enviant le sort de son mari, Atossa lui annonce que la puissance des Perses est anéantie.

Darius blâme la folle présomption de son fils ; mais la reine disculpe Xerxès, et accuse les flatteurs qui ont excité le jeune prince à une entreprise téméraire.

Le chœur demande au grand roi comment l'avenir deviendra heureux pour ses anciens sujets, et le fantôme répond que ce ne sera que lorsque les Perses ne combattront plus contre les Hellènes. Ce qu'il vient d'apprendre lui rappelle d'anciens oracles[1], et il prédit qu'une autre calamité encore atteindra le royaume de Xerxès. Il charge les Fidèles de ramener son successeur à la sagesse ; mais si Xerxès fut coupable, il est maintenant malheureux : Darius ne l'oublie pas, et après lui avoir préparé dans les vieillards, de sévères conseillers, il lui réserve dans sa mère une douce consolatrice :

« Et toi, vénérable et tendre mère de Xerxès, retourne au palais ; choisis pour ton fils les splendides vêtements qui lui conviennent, et va au-devant de ses pas ; car les habits magnifiques qui couvraient son corps, dans l'excès de sa douleur il les a déchirés en lambeaux. C'est à toi, par tes discours, d'adoucir sa peine ; seules tes consolations, je le sais, peuvent lui

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

faire supporter son infortune. Pour moi, je retourne au fond des ténèbres souterraines[1].... »

Le chœur rêve avec tristesse aux infortunes de la Perse. Fidèle à son rôle jusqu'au bout, Atossa pense à son fils :

« O fortune ! que j'endure de souffrances ! Surtout une humiliation est sensible à mon cœur : mon fils, le corps couvert de vêtements en lambeaux ! Je cours au palais ; je veux réparer le désordre de mon fils : tâchons de prévenir son arrivée. N'abandonnons point, au jour du malheur, un objet si cher[2]. »

Pour faire apparaître Xerxès, Eschyle choisit le moment où la vieille reine s'est éloignée. Par une touchante délicatesse du poëte, la mère n'entend pas les sanglantes accusations que le chœur adresse au jeune souverain et dont celui-ci s'accable lui-même ; elle n'entend pas les lamentations et les cris qui confondent dans la même explosion de désespoir le roi et les sujets, et qui donnent au dénoûment de cette tragédie un caractère lugubre et émouvant.

Vraie mère athénienne, Atossa n'a pas appris comme la Spartiate, à sacrifier à la gloire de son pays sa tendresse maternelle. Elle aime son enfant plus que sa patrie ; elle se console d'une défaite à la pensée

1. *Les Perses.*
2. *Id.*

que son fils est vivant; et lorsque le fugitif regagne le sol natal, loin de lever sur lui un bras meurtrier, elle a hâte d'abriter dans son sein l'humiliation et la douleur du vaincu.

Les sept contre Thèbes nous montrent encore la femme sous un doux aspect.

Nous sommes dans la citadelle de Thèbes. La malédiction d'Œdipe pèse lourdement sur ses fils qui se disputent, par les armes, la possession de son royal héritage. Injustement spolié par Étéocle, Polynice assiége la ville, et six chefs alliés le soutiennent.

En voyant les tourbillons de poussière que soulève la cavalerie ennemie, en entendant le cliquetis des lances, le roulement des chars, les femmes et les vierges thébaines courent sur la scène, éperdues de terreur, et embrassent les statues des dieux. Leurs cris, leurs gémissements, frappent l'oreille d'Étéocle. Avec des paroles peu sympathiques à leur sexe, et qui dénotent l'état d'infériorité sociale où vivait la femme dans la patrie d'Eschyle[1], le roi leur reproche durement de répandre le trouble parmi les défenseurs de la cité, et leur dit que leur place est au foyer domestique.

Les jeunes Thébaines répondent avec douceur qu'effrayées par le tumulte guerrier, elles ont demandé le salut de leur patrie aux dieux dont il dépend. Malgré les menaces du roi, elles ne peuvent réprimer ni leurs ex-

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

clamations de frayeur, ni leurs appels à la pitié divine; elles ne peuvent détacher leurs bras tremblants de ces statues qui sont leur refuge. Avant de se retirer, Etéocle leur enjoint d'entonner un hymne d'heureux présage et qui insuffle au soldat une belliqueuse ardeur; mais lorsque le roi est parti, les femmes, au lieu d'évoquer les joyeuses espérances de la victoire, décrivent les scènes qui désolent une ville prise d'assaut. A la lueur de l'incendie qui embrase la cité, au bruit des rugissements qui la remplissent, les guerriers s'égorgeant, les nouveau-nés exhalant avec leur vie leur dernier vagissement sur le sein maternel, les vainqueurs se disputant le butin, les fruits roulant dans la fange tandis que les ménagères versent des larmes brûlantes, les mères brutalement arrachées à leurs familles; les jeunes filles, heureuses jusqu'alors, enlevées à la demeure paternelle, et n'ayant, pour échapper au déshonneur, à la captivité, à l'exil, qu'une espérance, la mort, toutes ces images sont reproduites par le chœur avec une poignante vérité.

Un éclaireur vient renseigner le roi sur la position des ennemis. Étéocle se hâte de le rejoindre. A chacun des chefs qui assiégent six portes de la ville. le monarque oppose un vaillant homme de guerre; et du chœur s'élèvent des vœux enthousiastes pour les défenseurs de Thèbes, des imprécations contre ses ennemis. Mais l'éclaireur nomme celui qui attaque la septième porte : c'est Polynice... Le farouche Étéocle

a-t-il entendu la voix du sang? Il gémit.... Emotion, hélas, trop passagère! Le roi ne veut confier à personne le soin de combattre son frère : c'est à lui qu'il réserve cette tâche. Œdipe a prédit que ses deux fils s'égorgeraient : Étéocle court accomplir cet oracle. Peu lui importe qu'il meure, s'il tombe en frappant son frère! Les Thébaines s'épouvantent de cette horrible perspective. Avec un courage qui fait taire leur timidité, elles supplient le roi de n'être pas fratricide.

Étéocle est parti. Les femmes sont seules. Un envoyé leur apprend que Thèbes a triomphé, mais qu'elle a perdu ses deux princes.... Puis on apporte les corps des deux frères. Ce Polynice que les Thébaines maudissaient vivant, elles le pleurent mort; et les deux victimes obtiennent d'elles les mêmes respects funèbres. Elles voient arriver les sœurs de leurs princes, Antigone, Ismène; et, par une délicate inspiration, elles s'associent au deuil des jeunes filles en les recevant avec des chants lugubres.

Après un silence expressif, les princesses répondent aux lamentations du chœur par des plaintes qui nous offrent encore un modèle du myriologue[1]. Antigone et Ismène déplorent à la fois le crime et le châtiment de leurs frères, et reconnaissent dans ces tragiques

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs;* Ampère, *La Grèce, Rome et Dante.* Voir aussi le tome précédent, page 144, note 1.

événements une nouvelle victoire de ce Destin qui est le grand et invisible acteur du théâtre d'Eschyle.

Les princesses se disposent à ensevelir les deux cadavres. Mais un héraut leur annonce une décision du sénat. Étéocle qui a défendu Thèbes, aura seul droit aux honneurs funèbres. Quant à Polynice, qui a attaqué sa patrie et y a conduit une armée étrangère, ses restes seront abandonnés aux oiseaux du ciel. C'était en Grèce le plus cruel des châtiments : l'ombre de celui qui n'avait pas reçu la sépulture, errait au seuil des demeures éternelles sans pouvoir y pénétrer[1].

Ismène se tait, mais Antigone déclare énergiquement au sénat que dût-elle ensevelir seule son frère, elle bravera cette défense. La voix de la nature sera plus puissante que celle de la loi. Antigone est toujours la sœur de ce mort.

« Non, ajoute-t-elle, des loups au ventre affamé ne se repaîtront point de ses chairs ; non, n'en croyez rien! Moi-même, faible femme, je creuserai la fosse, j'élèverai le tombeau ; moi-même, dans les plis de ma robe de lin, je porterai la terre, j'en couvrirai le cadavre[2]. »

Entraînée par ce généreux élan, la moitié du chœur

1. Patin, *ouvrage cité*.
2. *Les sept contre Thèbes*.

le suit avec courage ; tandis que l'autre moitié, se proposant d'accompagner avec Ismène le corps d'Étéocle, se justifie d'adopter le parti le moins périlleux, en proclamant qu'il lui faut rendre cet hommage au soutien de sa patrie[1].

Ici, le caractère d'Antigone est tout épisodique, mais c'est déjà la femme dans laquelle Sophocle célébrera la sublime incarnation du dévouement.

De toutes les tragédies qui nous restent d'Eschyle, c'est dans la trilogie consacrée aux malheurs d'Agamemnon et de sa race, c'est dans l'*Orestie* que le poëte a accordé la plus grande place à l'élément féminin. Disons aussi que c'est la seule de ses œuvres connues où il fasse remplir à notre sexe un rôle cruel. Cette dernière remarque peut nous laisser espérer qu'Eschyle ne rencontra pas souvent chez les Athéniennes les modèles d'une Clytemnestre.

La première partie de cette trilogie, l'*Agamemnon* nous introduit à Argos, devant le palais des Atrides. Sur le toit de l'édifice, un veilleur de nuit dirige son regard vers l'horizon étoilé. Cet homme est chargé par la femme d'Agamemnon, l'impérieuse Clytemnestre, de découvrir le fanal qui doit apprendre à Argos la prise d'Ilion. Depuis dix ans, la sentinelle n'a vu rayonner au sein des ténèbres qu'une lumière, celle des astres.... Mais voici que surgit la flamme

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

qui annonce à l'esclave que le repos lui est rendu, que sa patrie a triomphé, que son maître reviendra.... A l'élan de son bonheur se mêle une inquiétude : le veilleur de nuit laisse entendre que les murs du palais renferment un mystère....

Il se rend chez Clytemnestre, et les personnages du chœur s'avancent : ce sont des vieillards argiens, chargés, soit d'administrer l'État, soit de garder la ville, et qui viennent saluer la reine à son réveil[1].

Le chœur chante les luttes des Grecs et des Troyens.... Tout à coup, la flamme des sacrifices s'élance de tous les autels d'Argos. Qu'y a-t-il, qu'a donc appris Clytemnestre? Les vieillards interpellent la reine absente. Qu'elle les rassure, si elle le peut!

Se reportant au début de la guerre, ils se souviennent des oracles de Calchas et du sacrifice d'Iphigénie, fille de Clytemnestre, cette immolation dans laquelle le devin voyait le prix de l'heureuse navigation des Grecs, mais aussi la source de terribles vengeances domestiques....

La reine s'avance, et le chœur la prie respectueusement de lui faire connaître les nouvelles qu'elle a reçues ou qu'elle espère.

Clytemnestre répond que les Argiens se sont emparés d'Ilion, et les vieillards sentent monter à leurs yeux les larmes de la joie. Cependant ils n'osent croire

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

à ce bonheur. Peut-être un songe a-t-il abusé la reine ? Et celle-ci se défend de cette foi superstitieuse qui s'appuie sur les illusions du sommeil. Peut-être aussi Clytemnestre se fie-t-elle à une rumeur mal fondée ? La souveraine s'impatiente de se voir attribuer une crédulité juvénile. Dans un récit plein d'animation et de couleur, elle montre ce feu qui, allumé sur l'Ida, a jailli de montagne en montagne, éclatant comme la victoire qu'il annonçait et qui avait été remportée dans la nuit même.

Au chœur qui ne peut se lasser de l'entendre, Clytemnestre représente le tableau que doit en ce moment offrir la cité conquise. Elle croit voir les Troyennes, maintenant captives, penchées sur les cadavres de ceux qu'elles aimaient, tandis que les Grecs, souffrant de la faim et de la fatigue, peuvent enfin réparer leurs forces. La reine souhaite que les vainqueurs n'offensent pas les dieux, dont la colère troublerait leur retour.... Amer pronostic[1] !... Les vieillards ne savent pas quel serait au foyer d'Agamemnon, le ministre de la vengeance céleste.... Ils louent Clytemnestre de la virile sagesse qui respire dans ses paroles ; ils déclarent qu'ils sont complétement assurés de l'événement dont elle les a informés, et qu'ils sont prêts à en remercier les dieux.

La reine se retire, et le chœur rend hommage à

1. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs*

Jupiter qui, protecteur des droits de l'hospitalité, a châtié le ravisseur d'Hélène. Mais, pour cette femme, que de victimes! Que diront les Argiens quand, au lieu d'embrasser les fils qui sont partis dix ans auparavant, ils recevront les urnes qui contiennent leurs cendres? Les malédictions publiques ne puniront-elles pas les Atrides d'avoir lavé dans le sang de leurs sujets la honte de leur maison? Et même, qui sait si la prise d'Ilion n'est pas une fausse nouvelle? Que la reine, qui est femme, croie aveuglément à cette victoire, soit! Quant aux vieillards, rendus sceptiques par l'âge, ils redoutent de se préparer une nouvelle déception.

Clytemnestre paraît avoir entendu le chœur exprimer ce doute. Elle se montre. On n'en croit pas cette flamme qui, de l'Ida, a couru en Grèce! Acceptera-t-on enfin le témoignage d'un vivant messager que la reine voit venir du rivage?

Le front couronné d'olivier, le héraut Talthybius s'avance, et salue le sol natal que va fouler son roi, le vainqueur d'Ilion!

Et la reine triomphe. C'est elle, c'est elle qui, la première, a accueilli avec transport l'heureuse nouvelle; c'est elle qui, la première, en a rendu grâces aux dieux! On ne la croyait pas alors; on attribuait son exaltation à la crédulité de son sexe! Maintenant que lui importe ce que le messager pourrait ajouter? C'est d'Agamemnon qu'elle apprendra le reste. Elle se pré-

pare à le recevoir. Non, pour une femme, il n'est pas de bonheur plus grand que celui d'accueillir après la guerre, l'époux que les dieux ont protégé contre les périls ! Que le héraut dise au roi qu'il revienne promptement au milieu de ce peuple qui le chérit, auprès de cette femme qui a la garde de son foyer et qu'il retrouvera telle qu'il l'a quittée, chaste et dévouée !

Devant la vivacité avec laquelle la reine témoigne de sa fidélité, Talthybius prononce une parole où se lit quelque étonnement :

« Un tel éloge de soi-même, quand il est conforme à la vérité, ne messied pas à la bouche d'une femme généreuse[1]. »

Quand il est conforme à la vérité ?.... Ah ! le langage de la vérité est plus simple, et la vertu ne se rend pas à elle-même un si bruyant témoignage !

Que dira donc Clytemnestre quand son mari lui-même reparaîtra ? Quels sont les transports auxquels elle se livrera ?

Les vieillards, en recevant avec affection leur roi, ont semblé le prémunir contre les démonstrations d'une tendresse affectée[2]....

Quel étrange tableau ! Agamemnon est sur son char ; une captive est auprès de lui. Sa femme qui le revoit après dix années d'absence, sa femme va au-devant

1. *Agamemnon.*
2. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

de lui. Pour deux êtres qui se seraient aimés, il est un silence qui, dans un pareil moment, aurait plus d'éloquence que la parole.... Mais la joie de Clytemnestre s'épanche dans un torrent de protestations. La reine prend les Argiens à témoin de sa tendresse pour son époux. Elle parle des souffrances qu'elle a éprouvées pendant ces longues années, alors que des rumeurs effrayantes parvenaient jusqu'à elle. Que de fois on disait le monarque blessé, tué même ! Et l'épouse essayait de se donner la mort.... Si Agamemnon ne voit pas maintenant auprès d'elle Oreste, leur fils, l'espoir de la maison royale, c'est que la reine, craignant les dangers que courait le souverain et la révolte qui pouvait éclater à Argos, s'est résignée au départ de cet enfant, confié d'ailleurs à des mains amies.

« Aujourd'hui enfin, après tant de peines, je puis le dire, dans mon bonheur : cet époux, il est pour moi ce qu'est le chien pour l'étable ; il est le câble sauveur du vaisseau, la colonne qui soutient le haut édifice, un fils unique aux yeux de son père, la terre qui se montre aux matelots désespérés, un jour resplendissant après la tempête, une source d'eau vive pour la soif du voyageur. Oh ! qu'il m'est doux de le voir délivré de tant de périls ! Oh ! qu'il mérite bien tous ces noms ! Prodiguons-les : j'ai si longtemps souffert de son absence ! Et maintenant, ô tête chérie ! descends

de ce char; mais ne pose point sur la terre, ô mon roi! ce pied qui a renversé Ilion. Et vous, esclaves, que tardez-vous? Ne vous ai-je pas commandé de couvrir de tapis le chemin qu'il doit parcourir? Hâtez-vous; que la pourpre s'étende sous ses pas; qu'il soit dignement reçu dans ce palais où l'on n'espérait plu le revoir. Le reste regarde mes soins vigilants: avec le secours des dieux, j'accomplirai les décrets du destin[1]. »

Le roi ne saurait comprendre le sens énigmatique de ces derniers mots; mais il accueille avec froideur, avec ironie même, un discours dont l'étendue lui paraît proportionnée à celle de son absence. Agamemnon refuse de poser le pied sur les tissus qui tapissent le sol. Aux dieux seuls il appartient de fouler la pourpre! Le roi ne veut pas, en participant à ce privilége, attirer sur lui l'envie des Immortels et l'indignation du peuple. Les instances de Clytemnestre excitent son mécontentement; il cède cependant; mais il enlève ses sandales, afin que les dieux s'irritent moins en voyant avec quelle humilité il marche sur un tapis digne d'eux.

Après avoir recommandé à sa femme la captive qui l'accompagne, Agamemnon foule cette pourpre, la pourpre, éclatante comme la puissance royale, mais rouge aussi comme le sang....

1. *Agamemnon.*

Avant d'entrer au palais, Clytemnestre a prié le roi des cieux : « Jupiter, tout-puissant Jupiter, exauce ma prière ; songe à l'accomplissement de tes décrets [1] ! »

De sombres pressentiments troublent les vieillards et mettent sur leurs lèvres, au lieu d'un hymne de triomphe, un chant funèbre....

Quittant le palais, Clytemnestre parle avec douceur à la captive d'Agamemnon, Cassandre, fille de Priam. Elle l'invite à entrer dans la demeure de ses nouveaux maîtres. Cette maison n'est point celle de ces parvenus qui sont durs à l'esclave. Un traitement convenable y attend Cassandre.... Le chœur conseille à la jeune fille d'obéir à la souveraine. Mais l'étrangère, silencieuse, farouche, demeure toujours assise sur le char.... Clytemnestre s'impatiente. Dans le palais va se célébrer un sacrifice. Les brebis sont là, prêtes à être immolées.... Enfin, blessée dans sa dignité, la reine se retire après avoir dit ces étranges et menaçantes paroles [2] : « Elle ne saura pas porter le frein, avant de l'avoir couvert d'une écume sanglante. Mais je ne m'abaisserai point à lui parler davantage [3]. »

Les vieillards ne partagent pas l'irritation de Clytemnestre ; ils éprouvent un intérêt sympathique pour cette fille de roi, arrachée au foyer de ses pères.

1. *Agamemnon.*
2. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
3. *Agamemnon.*

Soudain la captive a des accents désespérés :

« Grands dieux! grands dieux! Ah! ciel! terre! Apollon, Apollon[1]! »

Le chœur s'étonne de cet appel. Pourquoi l'esclave invoque-t-elle le dieu qui, insoucieux de la douleur, ne jette pas devant les malheureux, un voile de deuil sur son éblouissante lumière? Les cris de Cassandre redoublent, et avec ces cris, la surprise des vieillards.

La fille de Priam accuse Apollon de la perdre, Apollon, le dieu-prophète qui l'a aimée et lui a départi l'amère connaissance de l'avenir.

La prêtresse prononce des prédictions brèves, sinistres, entrecoupées. Elle voit des faits étranges: les crimes qui se sont commis dans ce palais, ceux qui s'y commettront encore.... Un homme est dans un bain; sa femme jette sur lui un voile. « Furies insatiables du sang de cette race, poussez le cri du triomphe : l'exécrable sacrifice va se consommer[2]! »

Ici, le Destin, le mystérieux et redoutable personnage d'Eschyle, se manifeste dans la prophétesse[3].

La terreur glace les vieillards. Mais Cassandre continue de retracer sa vision.... Cet homme est frappé, il tombe; la captive mourra avec lui....

Le chœur compare l'étrangère au plaintif rossignol;

1. *Agamemnon.*
2. *Id.*
3. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

et la jeune fille envie le sort du chantre des bois. Que n'a-t-elle comme lui des ailes pour échapper au fer meurtrier !

Aux angoisses du trépas s'ajoutent les souvenirs de la patrie, et peut-être aussi les regrets de l'avenir.... A ces vieillards qui ne devinent pas le sens de ses prédictions, elle déclare que si l'oracle s'est, comme une jeune mariée, enveloppé de voiles, désormais ce n'est plus à travers ceux-ci qu'il regardera l'avenir. Comparaison attendrissante! Au milieu des scènes horribles qu'elle évoque, la prêtresse n'oublie pas qu'elle est femme; et la vierge pense aux parures de l'hymen[1] qui ne remplaceront jamais ses insignes prophétiques.

Les fantômes des victimes qui ont péri dans le palais d'Argos, se dressent devant l'étrangère. Voici les enfants de Thyeste, innocentes créatures qu'Atrée, leur oncle, fit dépecer et dont il servit les membres à leur propre père, à son frère! Le petit-fils d'Atrée, Agamemnon, va expier le forfait paternel. Cassandre le nomme enfin, c'est lui qui doit mourir! La prophétesse est en proie à une indicible anxiété. Elle sait que l'épouse infidèle, accusant son mari de la même faute qu'il pourrait lui reprocher, tuera sous ce prétexte Agamemnon et la captive qu'il a amenée. Cassandre

1. Villemain, *Cours de littérature française*. Tableau de la littérature au dix-huitième siècle.

brise son sceptre de prophétesse, elle foule aux pieds ses bandelettes, autres attributs de sa mystérieuse puissance. Ces emblèmes que ses compatriotes ont dédaignés, ne peuvent maintenant la sauver[1]. Apollon l'a abandonnée.... Mais la femme qui va la frapper sera punie : un fils se souviendra de son père et le vengera.... La captive se demande cependant si c'est à elle qu'il appartient de pleurer sur les destructeurs de sa patrie, sur ceux que la justice des dieux a enfin atteints. Elle s'avance vers la maison des Atrides. Elle salue dans l'entrée de ce palais la porte de la mort. Que son trépas soit prompt, que l'agonie ne le prolonge pas ! C'est son dernier vœu. Elle va résolûment au-devant du coup qu'elle ne peut éviter, et son courage n'est que cette résignation qu'impose la fatalité.

« Le temps m'entraîne, dit-elle.... Le jour est arrivé; la fuite serait inutile[2]. »

Mais qu'a-t-elle ? Elle recule, elle jette un cri d'horreur.... Une odeur de sang émane de la maison.

LE CHOEUR.

« N'est-ce pas l'odeur des sacrifices qu'on fait au foyer ?

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. *Agamemnon.*

CASSANDRE.

« On dirait plutôt la vapeur qui s'exhale des tombeaux[1]. »

La prêtresse dompte son émotion. Elle appelle la vengeance divine; et, méditant sur le néant de ce que l'homme appelle bonheur ou malheur, elle craint plus encore l'oubli où tomberont ses souffrances que la perte de la félicité. O poëte! votre héroïne ne devait pas redouter cet oubli. Sa figure, sombre et touchante, ne pouvait disparaître, immortalisée par vous!

Les cris d'Agamemnon apprennent au chœur que les prédictions de Cassandre se sont réalisées. Les vieillards concertent les mesures qu'ils doivent prendre.... Puis, le palais s'ouvre. Une hache à la main, Clytemnestre en sort; auprès d'elle sont étendus deux cadavres.

Jusqu'à présent elle a été contrainte de dissimuler ses véritables sentiments; mais ceux-ci éclatent enfin dans des paroles semblables aux fanfares de la victoire. « L'ennemi a été vaincu; il est tombé, et moi je suis restée debout[2]. » Elle se glorifie des perfides précautions qu'elle a prises pour que le succès ne pût lui échapper; elle compte les coups mortels qu'elle a

1. *Agamemnon*.
2. *Id.*

donnés à son mari. Lorsque le sang de celui-ci a rejailli sur elle, l'épouse a éprouvé le même bien-être que les blés mûrissants qui reçoivent la pluie du ciel. Maintenant, que les vieillards d'Argos apprécient son acte comme ils l'entendront. Quant à elle, elle en est fière. « S'il était permis de verser des libations sur un cadavre, c'est ici surtout qu'il serait juste de remercier les dieux : cet homme avait comblé d'exécrables horreurs la coupe des Pélopides; et c'est lui-même qui l'a bue au retour.

LE CHOEUR.

« Nous admirons l'impudence de ton langage! Une femme insulter ainsi à son époux!

CLYTEMNESTRE.

« Vous me prenez pour une femme sans résolution; mais, quand je vous prends à témoin de ce que j'ai fait, mon cœur ne tremble pas. . . . . (*Montrant le cadavre d'Agamemnon*). Voilà Agamemnon, mon époux; et voilà la main qui l'a tué. L'ouvrage est d'une bonne ouvrière. J'ai dit[1]. »

Révoltés de ce cynisme, les vieillards demandent à cette femme qu'ils n'osent plus nommer leur reine, par quel aliment, par quel breuvage, elle a ainsi troublé ses sens. Ils lui annoncent qu'elle sera exilée

1. *Agamemnon.*

pour toujours, et elle s'indigne de ce qu'on veuille la châtier, alors que le roi d'Argos a immolé impunément sa fille, l'enfant bien-aimée de sa compagne! Elle répond par un défi aux menaces des Argiens. Qu'un combat décide si c'est à eux, ou à elle, qu'il appartiendra de commander.

Le chœur croit que le carnage enivre Clytemnestre; mais il la prévient que le sang qui tache sa joue sera vengé. Alors elle livre aux vieillards le secret de son audace. Par de redoutables serments, elle jure qu'elle n'entrera jamais dans le palais de la Crainte, tant que la flamme de son foyer sera alimentée par Égisthe, l'homme qui l'aime. C'est dans cette affection qu'est sa force.

Quelle étrange profanation! La flamme de Vesta, la flamme pure et sacrée comme les affections du foyer, est entretenue ici par l'homme qui a déshonoré le sanctuaire domestique.

La reine contemple avec fierté le cadavre de l'époux qui l'a trahie pour les Chryséis[1] ; et celui de la dernière femme qu'il ait aimée, la prophétesse qui, de même que le cygne, a chanté sur elle-même l'hymne funèbre.

Les vieillards appellent le trépas. Ils ont perdu leur roi! Sous les murs d'Ilion il avait combattu pour une femme; et, à son retour, c'est par une femme

1. Voir le tome précédent, ch. IV.

qu'il est tombé. Ainsi Hélène, cause de tant de morts, a encore amené la perte d'Agamemnon, d'Agamemnon qui expie le sacrifice d'Iphigénie.

Et Clytemnestre, sœur d'Hélène, disant que ce n'est pas l'épouse de Ménélas qu'il faut accuser de tous ces maux, le chœur reprend :

« O génie attaché à une race fatale! Une femme a donc égalé l'affreuse audace des deux Tantalides[1]. Ta nouvelle victoire déchire mon cœur. Elle, l'impie! elle se dresse sur le cadavre, comme un corbeau dévorant; elle se fait gloire de chanter l'hymne du triomphe[2]! »

La reine se hâte de se défendre avec l'arme que lui donnent les vieillards :

« Hé bien! tu as redressé la sentence prononcée: tu l'accuses enfin, le tout-puissant génie de cette race! C'est lui qui nourrit dans nos entrailles l'inextinguible soif du sang : avant qu'une plaie se ferme, un nouveau sang a coulé[3]. »

Clytemnestre rejette ainsi la responsabilité de son crime. D'après elle, ce n'est pas l'épouse d'Agamemnon qui a frappé son mari; c'est l'antique vengeur du festin de Thyeste qui s'est incarné dans cette femme.

1. Atrée, aïeul d'Agamemnon, était petit-fils de Tantale.
2. *Agamemnon.*
3. *Id.*

Mais la reine ne sera pas absoute. Éclairés par les prédictions de Cassandre, les vieillards pressentent que le roi sera vengé par la main d'un parricide. Eperdus, ils croient voir s'écrouler ce palais dont les murs souillés sont battus par des flots de sang. Ainsi toujours l'expiation appellera l'expiation. Et maintenant le chœur se préoccupe des funérailles du roi. Clytemnestre répond que la main qui a frappé Agamemnon, saura aussi l'ensevelir. Si le mort quitte la terre sans qu'à ses funérailles il ait reçu les larmes de sa famille, du moins la fille qu'il a sacrifiée l'embrassera aux enfers!

Les vieillards se demandent quand la loi du talion cessera de gouverner la maison royale, et la reine déclare avec hauteur que c'est elle-même qui se charge de vaincre une fatalité dont tout à l'heure encore elle se reconnaissait l'instrument.

Égisthe paraît : c'est le dernier des enfants de Thyeste; et le lâche qui s'est tenu dans l'ombre, se vante d'avoir conduit la main de Clytemnestre. Une altercation s'élève entre le chœur et le nouvel époux de la reine, l'homme qui se prépare à usurper le trône d'Agamemnon aussi bien qu'il lui a pris sa femme. De part et d'autre, on se dispose à combattre: mais Clytemnestre, perdant alors son implacable fermeté, s'élance vers son complice, et le supplie d'arrêter l'effusion du sang.

Quant aux vieillards, la reine les exhorte à se re-

tirer; elle s'humilie même auprès d'eux : « Nous avons cédé au destin : il fallait que ce qui s'est fait s'accomplît. Un châtiment, d'ailleurs, serait de trop : c'est bien assez de la lourde colère du ciel qui s'est appesantie sur nous. Tel est le conseil d'une femme; veuillez l'écouter[1]. »

Les adversaires ne se servent pas de leurs armes; mais ils échangent encore des paroles amères. Clytemnestre engage Égisthe à dédaigner les vaines menaces des vieillards. « Nous sommes, toi et moi, les maîtres en ces lieux; nous saurons partout mettre l'ordre[2]. »

Quand commence la seconde pièce de l'*Orestie*, les deux complices sont depuis plusieurs années en pleine possession de leur autorité. Comme dans la tragédie précédente, la sinistre maison des Atrides se voit sur le théâtre; mais cette fois la scène se passe près d'un tombeau : celui d'Agamemnon.

Le fils de la victime, le vengeur prédit par Cassandre, annoncé aussi par le chœur[3], Oreste, a quitté son exil; et accompagné de Pylade, son ami, le jeune prince dépose sur le tombeau paternel une boucle de sa chevelure. Pendant qu'il remplit ce pieux devoir, un cortége de femmes en deuil s'avance. A la douleur de l'une d'elles, il a reconnu Électre, sa sœur; et il

1. *Agamemnon.*
2. *Id.*
3. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

sent redoubler en lui le désir de venger celui que pleure l'orpheline.... Il se retire pour assister sans être vu à ce qui va se passer.

Les femmes qui accompagnent Électre sont des esclaves troyennes qui se frappent la poitrine, se meurtrissent le visage, et déchirent leurs vêtements. Elles portent des libations comme l'indique le titre même de la tragédie dont elles forment le chœur : *Les Choéphores*. Elles sont chargées d'aller sous la conduite d'Électre, apaiser l'âme d'Agamemnon ; et c'est Clytemnestre qui les envoie, Clytemnestre, effrayée par un rêve. Mais devant cette tombe, les captives n'osent se faire les interprètes de celle qui l'a creusée.... Elles savent que la justice éternelle attend encore l'auteur du crime, et que tous les fleuves de la terre ne pourraient purifier la main que souille une tache de sang[1]. Cette dernière pensée devait, vingt siècles après, être exprimée par le poëte anglais dont la sombre énergie rappelle celle d'Eschyle ; mais Shakspeare la rendit plus terrible encore en la mettant sur les lèvres de la femme homicide, cette Lady Macbeth, frottant toujours, frottant vainement, la petite main que ne pourraient jamais blanchir tous les parfums de l'Arabie.

Revenons auprès d'Électre. Jusqu'à présent elle est

1. « C'est une allusion aux purifications des anciens. » Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

demeurée muette comme une statue de la douleur; il faut cependant qu'elle s'acquitte de la mission qui lui est confiée; il faut qu'elle répande sur la tombe du roi les libations que la femme qui l'a assassiné, lui offre par une main pure, par une main chère à ses mânes[1]. La jeune fille demande à ses compagnes comment elle fera agréer au mort l'hommage de cette femme qui est sa mère. Le lui présentera-t-elle comme un témoignage d'amour conjugal? Elle ne l'oserait pas.... Demandera-t-elle alors à son père qu'il récompense selon leurs mérites les assassins qui lui envoient ce funèbre souvenir? Ou, comme dans un sacrifice expiatoire, jettera-t-elle en silence le vase des libations, et se retirera-t-elle sans se retourner? Que ses amies la conseillent, elles qui partagent ses haines!

Les Troyennes engagent la princesse à former sur cette tombe, des vœux pour ceux qui aimaient le mort, pour elle, pour ses compagnes..., pour l'exilé enfin, cet Oreste qui, à leur insu, les entend. Ce n'est pas tout. Qu'elle fasse aussi des souhaits pour les assassins! Des souhaits! Lesquels? Mort pour mort! Mais la conscience d'Électre proteste. La princesse craint que les dieux ne trouvent impie cette prière d'une fille pour sa mère. Et le chœur déclare juste et sainte la peine du talion.

1. Laharpe, *Lycée*.

La peine du talion, juste et sainte! Oui, selon l'esprit des temps antiques; mais cinq siècles après Eschyle, cette loi tombera devant la religion qui enseignera à l'homme qu'en opposant la générosité à la vengeance, le bienfait à l'injure, l'amour à la haine, il ressemblera au Dieu éternel dont la miséricordieuse Providence veille sur les coupables aussi bien que sur les justes.

Malheureusement, chez les Hellènes, le maître de l'univers n'était pas le Dieu de l'Évangile; c'était surtout le Destin, puissance implacable qui, nous l'avons déjà remarqué, armait elle-même la main du meurtrier et le châtiait ensuite.

Aussi Électre n'écoute-t-elle pas la voix intérieure qui l'avertit de ne pas associer les dieux à ses ressentiments; et sa prière, d'abord douce et touchante comme la plainte du malheur et de l'innocence, devient sombre et terrible comme le cri de la haine!

Le chœur entonne un chant lugubre.... Mais quel trouble saisit la princesse! Sur la tombe d'Agamemnon, elle a reconnu des cheveux semblables aux siens..., à ceux de son frère, et des larmes brûlantes inondent son visage. D'autres indices encore augmentent son émotion. Elle se sent défaillir.... Oreste s'avance alors, il se nomme.... La jeune fille ne peut croire à ce bonheur inespéré. Mais le prince lui montre la place où manque la boucle qu'il vient d'offrir

à son père, il lui fait remarquer le vêtement qu'il porte et qu'Électre a elle-même brodé. Alors il est obligé de contenir les élans de cette sœur bien-aimée; et celle-ci, non contente de lui prodiguer les témoignages de son amour fraternel, lui livre tous les trésors de tendresse qu'elle ne peut plus ouvrir au père dont la tombe est près d'elle, à la mère qui lui a ravi ce père, à la sœur qui a péri sous le couteau de Calchas.

Que d'images cruelles succèdent à ces doux épanchements! Le dieu qui a aimé Cassandre et qui maintenant la venge, Apollon a prescrit à Oreste un devoir barbare. Si le fils d'Agamemnon laisse impuni l'assassinat de son père, il expiera cette indifférence par les fléaux qui accableront les Argiens, par la lèpre qui le réduira lui-même à une vieillesse prématurée; son père le réprouvera; la nuit, le regard étincelant de ce spectre poursuivra le maudit qui, fuyant sa patrie, repoussé des autels, abandonné des hommes, terminera enfin par la mort une lente agonie. Dédaignât-il les oracles du dieu, Oreste se croirait encore obligé d'accomplir une mission que lui imposent la mort de son père, sa propre détresse, et le malheur de ces nobles Argiens « soumis ainsi aux lois de deux femmes[1] »: Clytemnestre et le lâche Égisthe.

Maintenant se déroule une scène d'un caractère

1. *Les Choéphores.*

étrange et farouche. Aux pleurs des orphelins, aux amers regrets que cause à Électre l'indigne trépas du héros alors qu'il aurait pu glorieusement expirer devant Ilion, à ces plaintes le chœur répond par des cris de vengeance qui font tressaillir la jeune fille et qui cependant l'exaltent. Électre dit alors comment est tombé Agamemnon. C'est d'abord à la justice des dieux qu'elle signale ce forfait. Mais lorsque, selon son dessein probablement, son récit a enflammé d'indignation le cœur d'Oreste, elle s'adresse directement à son frère. Elle lui montre leur mère mutilant leur père, et le déposant ainsi dans la tombe; elle raconte aussi à son protecteur les affronts qu'elle a soufferts à ce foyer qui devrait être le sien, et dont elle a été dédaigneusement éloignée. Et elle ajoute : « Voilà ce qu'ils ont fait : ce qui doit suivre, demande-le à ta haine. Mais, pour descendre au combat, il faut un cœur que rien n'ébranle. O mon père, sois avec ceux qui t'aiment! Je pleure, je t'appelle par mes cris; et la troupe qui m'entoure répond à mes cris par des cris. Entends-nous, parais au jour; contre tes ennemis sois avec nous! La force va lutter contre la force, la vengeance contre la vengeance : dieux justes, faites triompher la justice[1]! »

Le chœur, tout en frémissant des vœux qu'il a lui-même suscités, le chœur chante l'hymne des Furies,

1. *Les Choéphores.*

et implore en faveur des orphelins les divinités infernales.

Oreste demande à son père la royauté; Électre, la grâce d'éviter la mort et la force de tuer Égisthe. Si Agamemnon réalise les vœux de ses enfants, sa fille, en se mariant, lui offrira, comme libation d'hymen, les biens qu'elle emportera de la maison paternelle.

Oreste et sa sœur espèrent qu'en rappelant sur cette tombe les outrages qu'a subis Agamemnon, le roi d'Argos surgira de terre. Mais, malgré leurs appels délirants, le sépulcre ne s'ouvre pas.

Oreste est prêt à agir. Cependant il désire savoir pourquoi l'impitoyable Clytemnestre a éprouvé le besoin de fléchir les mânes de sa victime. Les Choéphores lui apprennent que, pendant la nuit, la reine a songé qu'elle donnait le jour à un serpent. Elle nourrissait le nouveau-né quand celui-ci l'a mordue, et le lait de la mère a été rougi par son sang.

Oreste a reconnu quel était ce monstre.... Il fait rentrer Électre au palais, et s'éloigne pour revêtir un costume de voyage.

Le chœur médite sur les infortunes qu'ont amenées les femmes sans vertu. Oreste revient. Il s'approche de la demeure paternelle; il frappe. Au troisième coup seulement, le portier ouvre. Le voyageur lui dit qu'il apporte des nouvelles aux maîtres de la maison. La reine se montre. Gracieuse, bienveillante, elle offre à

Oreste et à Pylade une cordiale hospitalité. Le premier se déclare Phocéen; il vient annoncer aux parents d'Oreste que celui-ci est mort. Électre feint une vive douleur : c'est sa dernière apparition dans la trilogie qui nous occupe.

Clytemnestre demeure calme ; les entrailles de la mère n'ont pas tressailli, et cette indifférence ne doit pas désarmer le fils qu'elle croit mort et qui la voit.

La reine ordonne que les voyageurs soient successivement introduits dans l'appartement des hôtes. Elle rentre au palais, et bientôt une femme âgée traverse la scène en pleurant : c'est Gilissa, la nourrice d'Oreste. Clytemnestre, dérobant sous un air triste le contentement qu'elle éprouvait, lui a dit de chercher Égisthe afin que celui-ci vérifiât par lui-même le récit des étrangers.

Gilissa pense à la satisfaction qu'aura son maître en apprenant la nouvelle qui brise son pauvre cœur. La vieille femme subit la plus cruelle des épreuves qu'elle ait endurées dans cette lugubre maison. Son Oreste, l'enfant auquel elle a versé son lait, l'enfant sur le berceau duquel elle a veillé, cet enfant, le sien, a cessé de vivre. Elle énumère avec une naïveté qui ferait sourire ailleurs, mais qui est navrante ici, tous les soins que réclamait le nouveau-né, toutes les fatigues dont elle ne recevra pas le fruit. La sensibilité de la nourrice est heureusement opposée ici à la

dureté de la mère [1]. Au milieu des violentes agitations du drame, les épanchements si familiers et si tendres de la vieille Gilissa reposent doucement le cœur.

Les Troyennes arrêtent la nourrice au moment où elle va se rendre chez le roi, et lui demandent si Clytemnestre fait dire à celui-ci de se présenter avec des soldats ou sans escorte. Gilissa répond que des gardes doivent accompagner Égisthe; et les captives lui enjoignent d'avertir le prince, d'un air joyeux, qu'il vienne seul et qu'il s'empresse!

« Sous ce message, ajoutent-elles, tout notre bonheur est caché [2]. »

— « Notre bonheur [3]! » dit Gilissa qui ne peut comprendre ce que signifie ce mot après la perte de son nourrisson; mais le chœur fait passer dans son âme une lueur d'espoir. Elle fera ce que lui ont prescrit les Choéphores.

Les compagnes d'Électre prient le ciel pour que leur prince triomphe, et pour que la dernière exécution qui se prépare, termine enfin les meurtres dont le palais est souillé. Elles exhortent Oreste absent à ne pas s'émouvoir quand il entendra cet appel : « O

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. *Les Choéphores.*
3. *Id.*

mon enfant[1] ! » Qu'il regarde en Clytemnestre, non sa mère, mais l'assassin de son père!

Le roi entre dans le palais.... Le chœur l'a vu.... Quel moment! Quelle attente! La mort ou la victoire d'Oreste!

Un cri de détresse a retenti : c'est la voix d'Égisthe Le portier vient annoncer le meurtre de son maître; il veut faire ouvrir l'appartement de la reine. Clytemnestre sort.

« Hé bien! qu'y a-t-il? Pourquoi remplir ce palais de tes cris?

LE PORTIER.

« Je dis que les morts tuent les vivants.

CLYTEMNESTRE.

« Ah! dieux, je comprends l'énigme. Nous avons tué par la ruse, nous périssons par la ruse[2]. »

Elle demande une hache. Il est trop tard. Oreste est là, l'épée à la main.

ORESTE.

« Toi aussi je te cherche; lui, il a son salaire.

CLYTEMNESTRE.

« Hélas! cher Égisthe, tu es mort!

ORESTE.

« Tu l'aimes, cet homme? hé bien, tu seras dans le

1. *Les Choéphores.*
2. *Id.*

même tombeau : tout mort qu'il est, sois-lui fidèle encore.

CLYTEMNESTRE.

« Arrête, ô mon fils! Respecte, cher enfant, ce sein sur lequel tu t'endormis tant de fois, où tes lèvres sucèrent le lait nourricier[1] ! »

Le cœur du fils a battu. Oreste interroge son ami :

« Pylade, que ferai-je? Faut-il que je recule devant le meurtre de ma mère[2]? »

Pylade lui rappelle les oracles d'Apollon, ses propres serments; il lui fait craindre le courroux des dieux, plus terrible que celui de tous les hommes réunis.... Oreste ordonne à sa mère de le suivre : c'est auprès du complice de cette femme qu'il l'égorgera.

Vingt-deux siècles après, un poëte chrétien et français, s'inspirant de Shakspeare, n'étouffera pas ainsi la voix de la nature chez un fils prêt à faire expier à sa mère le meurtre de son père; et l'*Hamlet* de Ducis se jetant aux pieds de sa mère évanouie, lui adresse ces paroles où frémit le souffle de la charité évangélique et où vibre l'accent de la piété filiale :

Ah! revenez à vous;

1. *Les Choéphores*. Il faudrait conclure de ce passage que Clyemnestre partagea avec la nourrice d'Oreste les soins de l'allaitement.

2. *Les Choéphores*.

Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux!
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous, si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux[1].

Dans des circonstances à peu près semblables, Voltaire avait fait dire à Ninias :

Ah! je suis votre fils; et ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux[2].

Mais reportons-nous aux temps où vivait Eschyle : la veuve alors était soumise à son fils; et celui que la loi constituait son maître, pouvait malheureusement s'attribuer le droit de devenir son juge.

Clytemnestre essaye de réveiller chez Oreste cette pitié que, tout à l'heure, elle a surprise en lui. Elle attribue sa faute au Destin. Elle cherche même à faire craindre à son fils la malédiction maternelle.

Mais ces appels désespérés ne touchent plus Oreste. Il refuse de reconnaître une mère dans la femme qui l'a exilé, qui l'a frustré d'un royaume au profit de l'homme qu'elle a eu pour complice; dans la femme enfin qui a assassiné son père et déshonoré son foyer.

En vain elle lui fait redouter les Furies vengeresses; en vain ses larmes tentent de racheter sa vie,

1. Acte V, scène IV.
2. *Sémiramis*, acte IV, scène IV.

chaque seconde la rapproche du sépulcre où elle va tomber.... Soudain elle se souvient de son rêve. La terreur que lui a causée le serpent qu'elle avait enfanté, nourri, cette terreur était un pressentiment de son sort!

Le prince entraîne sa mère dans le palais. C'est là qu'elle doit mourir, d'après les règles de ce goût antique qui ne permettait pas qu'une exécution sanglante souillât la scène.

Avec une magnanimité qui nous fait penser à celle de nos anciens Hindous, le chœur s'attriste de la chute de ses ennemis. Mais le triomphe d'Oreste le console.

Le fils d'Agamemnon est sauvé, il est roi! Mais à quel prix? Comme dans la tragédie précédente, nous voyons sur le théâtre un meurtrier et deux cadavres.

Oreste a besoin d'énumérer les crimes de sa mère pour s'absoudre à ses propres yeux. Il montre le voile qui a servi au meurtre de son père.... Mais son exaltation trahit le trouble qui, à son insu, se glisse dans son âme. Il s'efforce de prendre le ton calme et sévère d'un juge, et voici que les larmes qui lui échappent, l'avertissent qu'en frappant sa mère il a atteint son propre cœur, et que le sang qu'il a versé est le sien.... La crainte et la rage bouleversent son âme. Il cherche à se rassurer. N'a-t-il pas rempli un devoir de justice; n'a-t-il pas obéi à l'oracle d'Apollon?

Par sa résistance, ne se fût-il pas exposé à un châtiment cruel? Mais il va se réfugier dans le temple du dieu.... Ah! qu'est-ce donc? Des femmes, vêtues de noir, couronnées de reptiles, les yeux injectés de sang, se dressent devant lui; leur nombre augmente.... Lui seul, il les voit.... Elles le poursuivent.... Il fuit.

Ce sont les Furies, ce sont les remords qui harcèlent le parricide, le maudit!

En tuant sa mère, Oreste a encouru le châtiment dont l'oracle l'avait menacé s'il ne la punissait pas du meurtre de son père. C'est ainsi qu'errait la justice antique lorsqu'elle se confondait avec la vengeance.

Les Furies que les Athéniens appelaient par euphémisme, les *Euménides, les bienveillantes*[1], donnent ce dernier nom à la troisième pièce de l'*Orestie.*

La Pythie, femme âgée, est devant le temple d'Apollon, à Delphes. Elle invoque les Immortels, sollicite l'inspiration divine, et déclare que si des Grecs veulent consulter l'oracle, ils doivent se rendre auprès d'elle dans l'ordre que leur a assigné le sort. La prophétesse franchit le seuil du temple.... Éperdue, elle recule, s'affaisse, se traîne sur ses mains.... Quel spectacle a frappé ses regards! Un suppliant, les mains tachées de sang, armé d'une épée nue, mais tenant aussi le rameau d'olivier, un suppliant est as-

1. Maury, *Religions de la Grèce.*

sis à cette place que les Hellènes considéraient comme le centre du monde. Devant lui sont des femmes d'un aspect repoussant; leur bruyante respiration annonce qu'elles dorment : ce sont les Furies qui ont suivi le parricide jusque dans le sanctuaire où celui-ci s'est réfugié; mais là, le sommeil les a vaincues. Le remords a cessé de faire souffrir l'homme régénéré par l'expiation.

La Pythie disparaît; et dans le temple qui s'ouvre, nous voyons Apollon auprès d'Oreste. Le dieu l'engage à fuir les Euménides qui vont se réveiller, et qui le poursuivront sur la terre, sur les eaux, jusqu'à ce qu'il atteigne la ville de Pallas, Athènes, où il embrassera la statue de la Sagesse, et où il trouvera des juges.

Le dieu et son protégé ont quitté le sanctuaire. Les Euménides dorment toujours. Mais un fantôme se dresse devant elles: c'est Clytemnestre qui s'indigne du repos où elle les voit plongées. Même dans les enfers, le mépris des ombres la punit encore; et, dans les cieux, il n'est personne qui se courrouce de sa mort violente. Elle veut lancer de nouveau la meute vengeresse sur les pas de son fils.... Les Furies dorment toujours, et ce n'est plus qu'en rêve qu'elles s'acharnent sur leur proie.

Clytemnestre ne se lasse point. Qu'à sa voix, les Furies suivent la piste du meurtrier, que leur haleine embrasée le consume! Le spectre s'évanouit. Les Eu-

ménides s'éveillent[1], se désespèrent d'avoir cédé à la fatigue, et jettent d'amères paroles à ce dieu prophète, ce dieu nouveau, qui ose soustraire un mortel au joug du Destin, le dieu antique qu'elles représentent aussi bien que les Parques. Apollon vient chasser les hideuses apparitions qui profanent son temple. Elles lui reprochent d'avoir armé le bras du parricide. Le dieu leur rappelle que si Oreste a tué sa mère, c'est que celle-ci avait égorgé son père. Les Furies trouvent Clytemnestre moins coupable que son fils : en frappant son mari, ce n'était pas son sang qu'elle répandait.

Bientôt la scène change. Noyée dans l'ombre de la nuit, Athènes apparaît aux spectateurs. Oreste entoure de ses bras la statue de Pallas. Bien que les Furies le traquent toujours, l'expiation lui a rendu la paix intérieure; et le dieu de la lumière a rasséréné son âme. Mais si sa conscience est tranquille, ce n'est pas sans anxiété qu'il doit attendre son jugement suprême.

Invoquée par le fils d'Agamemnon, Minerve décidera entre les Euménides et lui. Elle rassemble les plus intègres de ces Athéniens auxquels elle a in-

1. A ce moment, dit-on, l'effroi fut tel parmi les spectateurs que des femmes éprouvèrent de graves désordres physiques, et que des enfants succombèrent à des convulsions. Patin, *Études sur les tragiques grecs*; Pierron, *Histoire de la littérature grecque*.

sufflé son esprit, et pour juger Oreste, elle institue l'aréopage.

Grâce au suffrage de Minerve, l'accusé est absous. La Sagesse a vaincu le Destin; mais elle sait aussi l'apaiser. Elle offre aux Furies qui menacent Athènes de leurs imprécations, un temple souterrain dans cette ville [1]. Elles seront invoquées au jour de l'hymen, à celui de la maternité. Dans les fêtes, les hommes et les femmes leur prodigueront les honneurs. Nulle maison ne sera prospère sans le concours des redoutables déesses qui, inconnues toujours à l'innocent, ne se précipitent que sur le criminel.

Les Furies se calment. A leurs anathèmes succèdent les bénédictions dont elles comblent les Athéniens. Les prêtresses de Minerve portant des flambeaux, les Athéniennes vêtues de pourpre, escortent les Euménides vers leur temple où les conduit la fille de Jupiter. Athènes, la ville de la sagesse et du progrès, la cité des dieux nouveaux, aura désormais les sourires de l'antique Destin.

Trois figures féminines se détachent de l'*Orestie*.

Bien que épisodique, le rôle de Cassandre n'en est pas moins important. La fille de Priam a la fierté de son sang et la farouche grandeur de sa mission prophétique. Comment son esprit ne serait-il pas sombre?

1. D'après Sophocle, le culte des Euménides aurait déjà existé à Athènes, quand vivait Œdipe, personnage antérieur à Oreste. *Œdipe à Colone.*

A qui connaît l'avenir, l'espérance est-elle facile? L'homme n'est heureux que parce qu'il ignore ce secret que les temps futurs recèlent dans leurs impénétrables replis. D'abord Cassandre se débat contre l'inflexible étreinte de ce qu'elle nomme la destinée. Elle voudrait échapper à la mort, et elle sait que chaque moment avance l'heure fatale. Mais, dans cette même nécessité qui la glaçait d'épouvante, elle trouve enfin une force qui la fait marcher avec fermeté au supplice attendu.

Clytemnestre se préoccupe moins de la destinée que Cassandre. Elle ne reconnaît guère la puissance de la fatalité que pour excuser son forfait, et encore espère-t-elle que si le Destin lui devient contraire, elle saura le vaincre.

Combien cette nature hautaine a dû souffrir de la contrainte qu'elle s'est imposée pour attirer Agamemnon dans le piége où il tombe! Aussi, comme elle se hâte de jeter le masque après son affreuse victoire! Le calme et l'ironie de Clytemnestre ne l'abandonnent pas devant les cadavres de ses victimes. Elle se complaît à retracer les détails de son odieuse action, à décrire l'agonie de l'homme qui fut son époux. Une fille à venger, un mari infidèle à punir, seraient-ce là les vrais mobiles de sa cruauté? Non, ce n'est pas en elle-même qu'elle puise cette sauvage et froide énergie : c'est dans un autre, c'est dans l'homme qu'elle aime! Ici la femme reparaît; elle reparaît encore

dans cette crainte du meurtre qui la saisit quand se prépare un nouveau carnage, et qui, décelant les premières angoisses du remords[1], courbe sa tête altière devant les dieux auxquels elle a osé demander de favoriser son crime, devant les vieillards dont elle a dédaigné les reproches. La femme reparaît surtout dans la deuxième partie de la trilogie, lorsque cette fière créature qui déclarait qu'elle ne croyait pas aux avertissements des rêves, s'inquiète si fortement d'un songe, qu'elle tente d'apaiser l'âme de sa victime; et lorsque, cherchant à échapper à son supplice, elle implore la pitié du fils pour qui elle a été une marâtre ! Mais quand elle a expiré, et que les terreurs de la chair ne l'agitent plus, son ombre n'hérite que de son inflexibilité première; et pour se venger de son fils, Clytemnestre veille encore lorsque les Furies dorment.

Il fallait redire ce que fut Clytemnestre pour juger sa fille.

Électre était née aimante et dévouée. Les transports auxquels elle s'abandonne en retrouvant son frère, les larmes qu'elle répand sur la tombe de son père, l'attestent suffisamment. Mais que d'épreuves refoulèrent trop souvent dans son âme cette exquise sensibilité ! Dans la femme qui lui avait donné la vie, elle ne pouvait voir que celle qui l'avait privée d'un

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

père et qui avait sacrifié ses enfants à une affection coupable. Et cependant, l'horreur que lui font éprouver ces souvenirs, ne l'égare pas au point d'étouffer complétement en elle le sentiment moral : ce n'est pas elle qui, de sa propre initiative, appellerait, comme Clytemnestre, les dieux au secours de sa vengeance ! Une pareille prière lui paraît d'abord sacrilége, et, si elle la prononce enfin, c'est que le chœur lui a fait considérer comme juste l'acte qu'elle repoussait. Ici commence sa faute, faute à laquelle, hélas ! la préparaient d'amères souffrances. Par le récit de ses malheurs, elle fortifie encore le bras qui va tuer sa mère. Elle a sa part de responsabilité dans le parricide d'Oreste. Elle est coupable. Mais du moins, par un sentiment délicat qui honore Eschyle, le poëte la fait disparaître au moment où le fils d'Agamemnon exécute son œuvre. Électre ne frappe même pas Égisthe comme elle en avait le projet ; et lorsque la mère tombe, la fille n'apparaît pas derrière le meurtrier pour le surexciter.

CHAPITRE III.

LES HÉROINES DES POETES TRAGIQUES (SUITE).
THÉATRE DE SOPHOCLE.

Impressions différentes causées par les personnages d'Eschyle et ceux de Sophocle. — Jocaste, Antigone, Ismène. — L'Électre et la Clytemnestre de Sophocle comparées aux mêmes héroïnes d'Eschyle et d'Euripide. — Tecmesse. — Déjanire.

Eschyle nous a fait vivre dans une région orageuse où, à la fulgurante lueur des éclairs, nous avons vu se développer sous l'action même de la lutte, des caractères d'une étrange grandeur. C'est avec une impression d'effroi que nous assistions à ces événements où l'homme s'épuisait en stériles efforts contre l'inflexible Destin auquel il croyait. Rarement une émotion douce venait détendre nos nerfs. La pitié même que nous donnions à d'immenses infortunes, émanait moins de notre cœur que de notre imagination surexcitée.

Mais, avec Sophocle, nous entrons dans une sphère plus sereine; nous y contemplons l'homme, non plus grand qu'il ne peut l'être, mais tout rayonnant de la

lumière idéale dont le poëte le baigne. Ce n'est pas que les héros de Sophocle n'aient à endurer des chagrins tout aussi cruels que ceux des héros d'Eschyle; mais, au lieu de se révolter fiévreusement contre une puissance aveugle et immuable, ou de s'abattre avec désespoir devant elle, ils s'élèvent par leurs vertus au-dessus de leurs malheurs, et la notion du devoir corrige la foi qu'ils ont dans la fatalité. Le Prométhée d'Eschyle nous avait déjà offert ce sublime exemple de la grandeur d'âme qui dompte la douleur; mais Prométhée garde dans son supplice la hautaine inflexibilité d'un Titan. Les personnages de Sophocle sont plus rapprochés de nous, et le mélange d'admiration et de pitié dont ils nous pénètrent, est un enseignement d'autant plus fécond que nous apprenons ainsi comment des êtres semblables à nous peuvent s'épurer par la souffrance.

Ce sont principalement les tragédies consacrées à Œdipe et à Antigone qui provoquent en nous ces réflexions.

La peste ravage la ville de Thèbes. Œdipe qui, après avoir délivré du sphinx les Thébains, a reçu en récompense le trône de Laïus, leur dernier roi, et la main de Jocaste, veuve de celui-ci, Œdipe souffre profondément du nouveau malheur qui a frappé son peuple. Pour y remédier, il a fait consulter l'oracle de Delphes par son beau-frère Créon. Ce dernier rapporte la réponse du dieu. Apollon a déclaré que le

fléau ne cesserait que lorsque les Thébains auraient expulsé de leur territoire le meurtrier de Laïus. Ce roi ayant été tué en voyage, on n'a eu sur sa mort que des renseignements incertains, et, à cette époque, les maux amenés par le sphinx n'ont pas laissé aux Thébains le loisir de rechercher le régicide.

Œdipe voue à de terribles imprécations l'inconnu dont la présence est pour Thèbes une source de calamités. Suivant le conseil de Créon, il mande le devin Tirésias pour que celui-ci lui révèle le nom du coupable. Le prophète, vieux et aveugle, se fait conduire auprès du souverain par un enfant; mais quand Œdipe l'interroge, il refuse de répondre. Enfin, irrité par les insultes du roi qui ne peut comprendre le motif de son silence, Tirésias lui déclare que le criminel qui souille la ville, c'est lui, lui le roi !

Œdipe, si noble et si bon, laisse éclater une indignation qui est le cri de l'innocence outragée. Mais, à en croire le devin, le roi ne saurait pas encore toute l'étendue de son malheur : il aurait formé des liens affreux.... Œdipe ne conçoit pas ce que cette dernière allusion peut signifier; il n'y voit qu'une nouvelle injure; et soupçonne son beau-frère d'avoir suborné le prophète.

Dans une entrevue d'Œdipe avec Créon, le roi accuse ouvertement celui-ci, et le menace de mort. Au bruit de la querelle, Jocaste arrive. La reine blâme sévèrement son mari et son frère de se livrer à de

mesquines disputes pendant que leur patrie se débat contre la mort. Créon se plaint auprès d'elle des mauvais traitements que lui réserve OEdipe; et quand le souverain lui impute devant Jocaste, le crime de trahison, il proteste avec un accent dont sa sœur ne peut méconnaître la sincérité. Aussi Jocaste supplie-t-elle son époux de croire son frère. Le chœur des vieillards thébains joint ses instances à celles de la reine; mais OEdipe ne se laisse point persuader, et ce n'est qu'à regret qu'il change en une sentence d'exil l'arrêt de mort qu'il vient de prononcer.

Créon se retire, et Jocaste qui ne sait pas encore pourquoi il est appelé traître, prie le roi de lui faire connaître le motif de son courroux.

— « Je te dirai, ô femme, car je te révère plus que ces hommes, quels complots Créon a tramés contre moi[1]. »

Et OEdipe apprend à sa compagne que son beau-frère l'a fait accuser par Tirésias d'avoir tué son prédécesseur. Mais Jocaste méprise l'art trompeur du devin. N'a-t-elle pas éprouvé par elle-même la fausseté des oracles? N'avait-on pas prédit autrefois à Laius qu'il mourrait de la main de son fils? Pourtant le dernier roi a été, dit-on, mortellement frappé par des brigands sur une route qui se divisait en trois sentiers. Quant à l'enfant, peu de jours après sa nais-

1. *Œdipe Roi*, traduction de M. Artaud. C'est à cette version qu'appartiennent toutes nos citations de Sophocle.

sance, son père lui avait percé les pieds et l'avait fait exposer sur une montagne. La mère n'ose pas avouer que c'est elle-même qui a livré le nouveau-né au serviteur chargé de l'abandonner[1]....

Jocaste a cru rassurer son mari, et c'est un incident de son récit, c'est la description du lieu où fut tué Laïus, qui jette le trouble dans l'âme du prince. Il interroge sa femme sur les circonstances du crime. Les réponses de la reine font croître son anxiété. Enfin, lorsque Jocaste lui a dépeint Laïus, et lui a parlé de la ressemblance qu'elle a remarquée entre ce roi et lui, Œdipe reconnaît avec stupeur que les malédictions qu'il a lancées sur le meurtrier de son prédécesseur, retombent sur lui-même.

La reine frémit, et néanmoins elle a encore la force de donner à son époux les renseignements qu'il lui demande. C'est par un serviteur de Laïus, le seul homme de son escorte qui n'eût point partagé son sort, c'est par lui que Jocaste a connu les détails de l'événement. Mais cet homme n'est plus au palais. Lorsque, rentré à Thèbes, il vit Œdipe sur le trône, il prit la main de sa souveraine et supplia Jocaste de l'envoyer loin de la ville et de lui confier la garde des troupeaux. La princesse y consentit, et cependant ce serviteur était digne d'une meilleure récompense.

Œdipe a hâte de faire venir le pasteur. « Il vien-

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

dra, dit Jocaste; mais moi aussi je suis digne d'apprendre ce qui trouble ton cœur, ô roi! »

— « Je ne te refuserai pas, à ce point d'attente cruelle où je suis arrivé. Car à qui pourrais-je mieux le dire qu'à toi, dans la situation critique où je me trouve[1]? »

Le prince raconte à sa femme que, fils de Polybe, roi de Corinthe, et de Mérope, il s'entendit un jour accuser, par un homme ivre, d'être un enfant supposé. Ce fut en vain que ses parents le rassurèrent à ce sujet, le soupçon avait pénétré dans son âme. Il alla secrètement consulter l'oracle de Delphes. Apollon ne répondit pas aux questions qu'il lui posa, mais le dieu annonça que, parmi les infortunes auxquelles il était prédestiné, il épouserait sa mère et tuerait son père. Loin de revenir à Corinthe, Œdipe s'éloigna de cette ville pour éviter le sort qui l'y attendait. Ce fut pendant ce voyage qu'à l'endroit décrit par Jocaste, il rencontra un char conduit par un héraut et sur lequel était un vieillard tel que la reine a dépeint Laïus Ces deux hommes le repoussèrent brutalement, le vieillard le frappa même. Alors le prince leva sur celui-ci son bâton; l'inconnu tomba mort à ses pieds, et les gens qui le suivaient, furent tués par Œdipe. Maintenant si cet étranger était Laïus, que deviendra le nouvel époux de Jocaste? Obligé de quitter son

1. *Œdipe Roi.*

royaume, retournera-t-il dans cette patrie où, selon l'oracle, il est exposé à commettre deux forfaits exécrables ? Que les dieux le préservent de cette souillure, et puisse-t-il mourir avant que d'en avoir été atteint ! Il n'a plus qu'une espérance. La reine lui a dit que plusieurs hommes avaient tué Laïus. Si cette version est exacte, Œdipe qui était seul lorsqu'il vengea son outrage, Œdipe n'est point le meurtrier du dernier roi. Mais il saura la vérité par le serviteur qui s'est dérobé au massacre de Laïus et de son escorte.

Jocaste cherche à prouver à son mari que, quel que soit le récit du berger, on ne saurait accorder nulle foi à des prédictions dont elle connaît le peu de valeur. Tous deux rentrent au palais, mais la reine ne réussit pas à rassurer Œdipe; elle ne peut plus que prier pour lui, et vient offrir des guirlandes et des parfums à Apollon, le dieu dont la statue est placée devant la demeure royale, le dieu dont tout à l'heure elle dédaignait les interprètes.

Un messager de Corinthe annonce à Jocaste qu'il vient informer Œdipe que les anciens sujets de son père l'appellent au trône rendu vacant par la mort de Polybe. Ce que la reine voit dans ces événements, c'est un nouveau témoignage de la fausseté des oracles qui avaient averti Œdipe qu'il serait l'assassin de son père. Elle fait venir le roi, et celui-ci, soulagé de n'avoir plus à craindre le parricide, reconnaît que sa

femme a eu raison de ne point approuver ses superstitieuses alarmes. Une inquiétude lui reste pourtant. N'a-t-il pas encore à redouter l'hymen de sa mère? Le messager à qui Œdipe confie sa crainte, se décide, pour le calmer entièrement, à lui révéler un secret. Que le roi n'évite pas sa patrie pour fuir un mariage criminel : Mérope n'est pas sa mère! C'est le messager lui-même qui l'a donné à Polybe, privé de postérité; c'est lui qui l'avait recueilli dans les vertes vallées du Cithéron; c'est lui qui avait ôté de ses petits pieds les liens auxquels l'enfant dut son nom. Le nouveau-né lui avait été remis par un pasteur qui, disait-on, appartenait à la maison de Laïus.

Œdipe demande aux vieillards thébains si l'un d'eux connaît ce berger. Le chœur croit que c'est le même serviteur que le roi voulait interroger. Jocaste a tout compris....

ŒDIPE.

« Femme, penses-tu que le berger que nous avons envoyé chercher tout à l'heure soit celui dont parle cet homme?

JOCASTE.

« Quel est celui dont il a parlé? Ne t'inquiète de rien, et oublie de vaines paroles[1]. »

Jocaste supplie le roi de ne pas chercher à connaître

1. *Œdipe Roi.*

la vérité; mais Œdipe, qui croit que le trouble de la reine est causé par la crainte d'avoir épousé un homme de basse extraction, Œdipe rejette avec impatience les conseils qu'elle lui donne.

JOCASTE.

« Infortuné! puisses-tu ne jamais savoir qui tu es!

ŒDIPE.

« M'amènera-t-on enfin ce berger? Pour elle, laissez-la se réjouir de son illustre naissance.

JOCASTE.

« Hélas! hélas! malheureux! car c'est là le seul nom que je puisse te donner désormais! et je ne t'en donnerai plus d'autre[1]. »

La reine se retire avec un morne silence qui inquiète les vieillards. Quant à Œdipe, continuant d'attribuer à l'orgueil féminin la douleur de Jocaste, il pénétrera le mystère de son origine. Que lui importe l'humble condition dans laquelle il a pu naître? Il est le fils de la Fortune, qui l'a fait passer de la misère au rang suprême. A la fierté de sa parole, on devine que le sauveur de Thèbes se sent assez grand par lui-même pour se passer d'aïeux illustres et pour ennoblir la bassesse de son origine. Mais celui que ne ferait pas rougir l'obscure naissance qui ne pourrait ternir l'éclat de sa vertu, celui-là même sera écrasé en con-

1. *Œdipe Roi.*

naissant la royale extraction qui le rend incestueux et parricide. Lorsque le fatal secret lui est révélé par le berger qu'il a mandé, lorsqu'il sait que Jocaste elle-même l'a remis au berger pour l'exposer, et qu'il n'a dû son salut qu'à la pitié de cet homme, alors Œdipe rentre dans ce palais où l'a précédé la reine. Il veut savoir où est la femme qu'il ne peut appeler ni son épouse, ni sa mère. On ne le lui dit pas; mais il se précipite vers l'appartement nuptial; Jocaste, qui s'y est réfugiée pour s'abandonner à son délire, en a fermé les portes avec violence. Le roi fait sauter les battants de leurs gonds.... et voit la souveraine étranglée.

A l'aspect de ce suicide, le malheureux a le rugissement du lion; il détache le lacet fatal; puis enlevant les agrafes d'or qui attachaient la robe de la reine, il s'en déchire les yeux, ces yeux qui n'ont pas vu ses forfaits, et qui ne doivent plus voir une postérité à laquelle le crime a donné naissance.... L'aveugle, épouvanté des ténèbres où il se trouve, dirige vers ses sujets sa marche incertaine. Il les prie de l'exiler de cette terre où il ne peut plus aimer personne, de cette terre pour laquelle sa présence est une malédiction; c'est aussi la faveur qu'il implore de son beau-frère après lui avoir exprimé son regret de ses injustes accusations. Créon ne veut pas accéder à ce désir avant d'avoir consulté Apollon. Œdipe le prie aussi d'ensevelir Jocaste....

« Quant à mes enfants,... je ne te recommande point mes fils, ô Créon ! ils sont hommes, et, partout où ils seront, ils ne manqueront de rien ; mais je laisse deux filles dignes de pitié ; autrefois elles s'asseyaient à ma table, et je ne touchais à aucun aliment dont elles n'eussent leur part ; veille sur elles, et surtout permets-moi de les toucher encore, et de pleurer avec elles notre misère.

« Créon, roi dont la naissance est pure, Créon ! ah ! s'il m'était permis de les toucher de mes mains, il me semblerait les voir encore.... Que dis-je? ne les entends-je pas verser des larmes? O filles chéries ! la pitié de Créon vous aurait-elle envoyées auprès de moi? ne me trompé-je pas[1]? »

Non, il ne se trompe pas, et Œdipe bénit le prince qui lui a réservé cette dernière consolation. Mais l'aveugle demande à ses filles où elles sont. Qu'elles s'approchent, qu'elles posent leurs mains sur les siennes! Le malheureux qui jusqu'alors a été tour à tour agité par la fureur et par le désespoir, sent son cœur se fondre à ce doux contact ; il pleure sur les jeunes enfants que sa paternité a déshonorées, et qui désormais ne pourront assister à nulle fête sans y puiser de nouveaux sujets de douleur. Et plus tard, quels sont les hommes qui rechercheraient leur alliance? Œdipe les re-

1. *Œdipe Roi.*

commande à son beau-frère avec de navrantes paroles. Que Créon soit un père pour les orphelines; qu'il ne les livre pas à la mendicité! Qu'il ait pitié de leur âge si tendre, de leur cruel abandon! Qu'il le promette à leur père en lui donnant la main! Le frère de Jocaste lui enjoint durement de faire trêve à ses pleurs, de rentrer au palais et de quitter ses filles. Œdipe qui, tout à l'heure, croyait qu'il lui serait impossible de sentir ses enfants auprès de lui, Œdipe ne peut se résoudre à abandonner les objets de sa tendresse, à éloigner de son cœur cette satisfaction si triste, mais si douce.

D'autres tragédies nous font retrouver les filles d'Œdipe; mais ne nous séparons pas de Jocaste sans lui accorder un souvenir de douloureuse sympathie.

Jocaste montre une âme vraiment royale lorsque, à son entrée en scène, elle déplore qu'au milieu des calamités publiques, son époux et son frère n'imposent pas silence à des rancunes privées. Respectée d'Œdipe, elle a sur lui la supériorité de l'âge, et les conseils qu'elle lui donne sont graves et doux comme ceux d'une sœur aînée. D'un caractère plus ferme et moins impressionnable que lui, elle voudrait le guérir des craintes qu'elle trouve superstitieuses. Elle s'applique constamment à éloigner de son mari toute préoccupation pénible; et même, devant la situation qui s'impose à elle et qui l'accable de honte et de désespoir, son souci dominant est d'épargner au roi les angoisses

qui la déchirent. Un sentiment tout personnel doit cependant aussi se confondre avec cette sollicitude. Comment Jocaste se résignerait-elle à ce qu'Œdipe vît en elle, non plus une épouse entourée de sa vénération, mais une mère, et dans cette mère, la complice de son forfait? Comment la mère consentirait-elle à paraître devant son fils avec le stigmate ignominieux qu'elle porte désormais au front[1]? Une telle préoccupation la rend plus malheureuse encore qu'Œdipe. Aussi, bien que plus énergique que le roi, faiblit-elle plus que lui sous une épreuve plus dégradante pour elle que pour lui; et si Œdipe ne peut plus souffrir la lumière, Jocaste ne sait même plus supporter la vie.

Elle aurait pu s'éloigner de son époux sans avoir recours au suicide; mais l'homme ignorait alors que son existence, quelque misérable qu'elle soit, ne lui appartient pas; et que le Dieu qui la lui a donnée, a seul le droit de la reprendre.

Dans quelle sereine et paisible nature nous transporte l'*Œdipe à Colone!* Si, dans le lointain, nous ne découvrions les tours d'Athènes, nous nous croirions

1. Euripide, Sénèques et les écrivains modernes qui ont chanté les malheurs d'Œdipe, ont eu moins de délicatesse morale que Sophocle. Lorsque le fils a reconnu sa mère, celle-ci ne s'est pas dérobée pour toujours à ses regards. Cf. Patin, *Études sur les tragiques grecs*. Voltaire fait dire à Jocaste par Œdipe :

« .... C'en est fait; nos destins sont remplis.
Laïus était mon père, et je suis votre fils. »
(*Œdipe*, acte V, scène v.)

dans une complète solitude. Sur la hauteur de Colone, voici le bois sacré des Euménides, terre qui, un jour, sera consacrée, non plus aux Furies vengeresses, mais au Dieu des miséricordes[1]. Les lauriers parfument cette retraite, les vignes y enroulent leurs pampres, les oliviers y déploient leur pâle verdure. Là il doit être doux de vivre, là il doit être doux de mourir[2], et cependant nulle voix humaine n'a le droit d'animer le mystérieux bocage où le rossignol niché dans la feuillée, module son hymne d'amour.

Conduit par une jeune fille, un homme âgé s'approche. Il parle, écoutons-le :

« Fille d'un vieillard aveugle, Antigone, en quelle contrée, en quelle ville sommes-nous arrivés? Qui accueillera aujourd'hui, avec une chétive aumône, Œdipe errant? Il demande peu, il obtient moins encore, et ce peu lui suffit, car les souffrances, la vieillesse, et enfin mon courage m'enseignent la résignation[3]. »

Œdipe désire s'arrêter; et sa fille, après lui avoir décrit le site ravissant où ils ont porté leurs pas, ajoute

1. Cf. Ampère, *La Grèce, Rome et Dante.*

2. A Colone, lieu du trépas d'Œdipe, s'élèvent aujourd'hui deux monuments funéraires consacrés à deux vaillants hellénistes, morts pendant leurs explorations en Grèce. L'un de ces tombeaux contient les cendres d'Ottfried Müller; l'autre, le cœur de Charles Lenormant. Cf. M. Félix Nève, *Charles Lenormant et le prosélytisme de la science.* Bruxelles, 1861.

3. *Œdipe à Colone.*

ces douces paroles : « Repose tes membres sur cette roche grossière, car tu as fait un long chemin, pour un vieillard.

OEDIPE.

« Assieds-moi, maintenant, et garde ton père aveugle.

ANTIGONE.

« Depuis le temps que je remplis ce devoir, je n'ai plus à l'apprendre[1]. »

Par un étranger qui passe devant le bois, Œdipe apprend qu'il se trouve dans un lieu sacré dédié aux Euménides, et qu'en y pénétrant, il a violé les lois qui interdisent l'approche de cette retraite. Mais il refuse de quitter l'endroit où il se tient; il exprime aussi le vœu de parler à Thésée, roi d'Athènes.

L'étranger s'éloigne pour aller chercher les Coloniates; et l'exilé, priant les déesses redoutables, nous révèle la cause qui l'attache à ces lieux : l'oracle lui annonça autrefois ses infortunes, lui promit aussi qu'il cesserait de souffrir lorsqu'il aurait été reçu dans le séjour des Euménides; c'est là qu'il devait terminer sa pénible existence, pour le bonheur de ses nouveaux hôtes et pour la perte de ses proscripteurs. Œdipe supplie les déesses de lui accorder la grâce à laquelle il aspire : la mort!

1. *Œdipe à Colone.*

Les vieillards auxquels est confiée la garde de ce bois, ne permettent pas que l'aveugle y reste. Avec de bonnes et de miséricordieuses paroles, ils lui enjoignent de quitter une place où le frapperaient les malédictions des Euménides. Œdipe consulte sa fille, qui l'exhorte à ne pas enfreindre les coutumes du pays. Les vieillards lui promettent que nul mal ne lui sera fait hors de son asile, et Antigone, le soutenant, le conduit en deçà de l'enceinte sacrée: « C'est à moi, mon père, de diriger doucement tes pas; appuie sur ce bras ami ton corps affaibli par les ans[1]. »

Les Coloniates veulent savoir l'origine de leur hôte, et celui-ci ne peut se résigner à prononcer devant eux un nom fatal. C'est encore à sa jeune gardienne qu'il demande ce qu'il doit faire, et Antigone lui dit de parler.

Les vieillards s'effrayent en apprenant le nom du suppliant. La crainte les rend cruels : ils renvoient l'homme qui, par sa seule présence, attire les fléaux sur la contrée qu'il habite. Alors la jeune fille, qui jusqu'alors n'a pas adressé la parole aux Coloniates, sort de cette modeste réserve :

« Étrangers compatissants, si vous ne voulez pas entendre de mon vieux père le récit de ses crimes involontaires, moi, du moins, infortunée, nous vous en conjurons, prenez-moi en pitié, moi qui vous implore

1. *Œdipe à Colone.*

pour mon père, moi qui vous supplie en attachant sur vos yeux mes yeux, qui ne sont pas aveugles, comme si j'étais issue de votre sang, et demande votre compassion pour ce malheureux. En vous, comme en un dieu, nous plaçons notre espoir; accordez-nous une faveur inespérée. Je t'implore par ce que tu as de plus cher, ton enfant, ta promesse, l'office que tu remplis en ces lieux, le dieu que tu adores....[1] »

Le chœur, ému de cet appel, redoute encore la colère divine. Mais, dans Œdipe, quelle transformation morale! Ce n'est plus l'homme de la tragédie précédente, l'homme qui se maudit et a horreur de lui-même. Quand son désespoir s'est changé en tristesse, il a eu la claire perception de ses actes, et au calme de sa conscience, il a senti qu'il était innocent. Pourquoi, en effet, se courberait-il sous le poids de crimes qui n'ont pas été les siens? Abandonné dès sa naissance par ses véritables parents, savait-il qu'il frappait son père en se défendant contre un injuste agresseur; savait-il, en acceptant la main de Jocaste, qu'il épousait sa propre mère? L'intention seule constitue la faute. Œdipe n'a donc pas été coupable, il n'a été que malheureux. Les sentiments que nous venons de retracer, inspirent à l'exilé une fière et magnifique réponse. Il proteste de son innocence, il rappelle sé-

1. *Œdipe à Colone.*

vèrement les Coloniates au respect de l'hospitalité. Non, il ne se présente pas à eux pour les souiller d'un contact maudit : « Je viens à vous comme un homme pur et sacré, et j'apporte à cette cité de précieux avantages[1]. »

La vertu de l'homme et la majesté du roi respirent dans ces paroles. Les Coloniates sont saisis de respect devant ce proscrit, plus grand encore avec le bâton de l'aveugle qu'avec le sceptre du souverain. Pour décider du sort d'Œdipe, ils s'en réfèrent au jugement de leur souverain qu'ils attendent ici; car le messager qui les a cherchés, a fait connaître aussi à Thésée le désir de cet illustre aveugle dont le nom a dû depuis arriver jusqu'à lui.

Tout à coup Antigone éprouve une vive surprise. Une femme, la tête couverte du chapeau thessalien, vient à eux montée sur un coursier au pas rapide. Son regard sourit à Antigone. C'est la seconde fille d'Œdipe, c'est Ismène, et bientôt elle serre dans ses bras son vieux père et sa sœur. L'âme inondée de joie, l'aveugle veut savoir pourquoi Ismène est venue, et elle lui répond que c'est pour lui. « Tu me regrettais[2]? » demande encore l'exilé. La jeune fille lui dit que son voyage a encore un autre but : celui de lui apprendre ce qui se passe à Thèbes Tels sont les motifs pour

1. *Œdipe à Colone.*
2. Voir plus haut, page 42, note 1.
3. *Œdipe à Colone.*

lesquels Ismène s'est éloignée de cette ville avec le seul serviteur qui lui eût gardé son dévouement.

Œdipe pense alors à ses fils. Où sont-ils, eux jeunes et forts? Et sans faire attention à la réponse évasive et triste de la princesse, le vieillard reprend :

« Oh! que leur caractère et leur conduite ressemblent aux mœurs des peuples de l'Égypte! Là, en effet, les hommes restent assis à la maison, occupés à tisser de la toile, tandis que leurs compagnes vont toujours au dehors, se procurer la subsistance de la famille. Ainsi, mes filles, ceux qui devaient naturellement prendre soin de moi, se renferment dans leur maison comme des vierges timides, et vous laissent supporter à leur place tous les maux d'un père malheureux. L'une, depuis qu'elle est sortie de l'enfance et que son corps a pris des forces, toujours errante et malheureuse avec moi, a accompagné ma vieillesse, supporté la faim, marché nu-pieds à travers les ronces des forêts, et bravant les pluies ou les feux du soleil, méprisé toutes les jouissances de Thèbes, pour soutenir l'existence d'un père. Et toi, ma fille, t'échappant à la vue des Thébains, tu es venue m'informer des oracles dont ma personne était l'objet; tu fus mon gardien fidèle, quand j'étais chassé de ma patrie. Et maintenant, Ismène, que viens-tu annoncer à ton père?...[1] »

La jeune fille ne veut pas retracer à Œdipe toutes les

1. *Œdipe à Colone.*

souffrances qu'elle a endurées en le cherchant, et que son récit renouvellerait. Elle lui parle de ses frères qui, après avoir voulu laisser le trône à Créon, se disputent la royauté. Chassé par Étéocle, Polynice s'est, dit-on, retiré à Argos, où il a contracté une alliance qui lui permet de marcher contre sa patrie. Ismène ajoute que l'oracle de Delphes a déclaré que d'Œdipe, même mort, dépendrait le salut de ses anciens sujets, et que ceux-ci seraient atteints par sa colère lorsqu'ils feraient irruption sur la terre qui abriterait ses restes. Aussi Créon va-t-il chercher le vieux roi, non pour le ramener à Thèbes, mais pour le fixer sur les frontières thébaines.

Œdipe lance des imprécations contre ces fils qui l'ont laissé bannir à une époque où il ne désirait plus l'exil, et où il regrettait le châtiment immérité qu'il s'était infligé. De nouveau il compare l'indifférence de ses fils au dévouement de ses filles. Non, il ne rentrera pas dans Thèbes, et si ses hôtes consentent à le secourir, sa présence au milieu d'eux sera pour Athènes, le salut, pour les ennemis d'Œdipe, une calamité.

Suivant l'avis des vieillards, l'ancien monarque thébain offrira aux Euménides un sacrifice expiatoire afin qu'elles lui pardonnent d'avoir foulé leur séjour sacré. Mais sa faiblesse et sa cécité l'empêchant de remplir lui-même ce pieux devoir, il en charge une de ses filles. Avant de s'enfoncer dans le bois sacré où

elle va chercher les objets nécessaires à la cérémonie, Ismène, confiant à Antigone la garde de leur père, exprime une admirable pensée d'abnégation et de dévouement : « Pour les auteurs de nos jours, alors même qu'on souffre, on n'en doit pas garder le souvenir[1]. »

Thésée se rendant auprès du royal exilé, lui témoigne une touchante déférence. Il lui offre de le recevoir dans son palais; mais Œdipe doit rester et mourir dans le bois des Euménides : c'est là que la terre couvrira son corps, c'est là qu'il boira le sang de ses proscripteurs. Après avoir promis au malheureux prince de le défendre contre ceux qui voudraient l'arracher à cet asile, Thésée se retire. Le moment approche où le généreux souverain d'Athènes devra secourir son hôte. Créon, suivi d'une nombreuse escorte, vient pour chercher Œdipe. Le vieux roi le reçoit avec hauteur. Mais Créon lui apprend que déjà Ismène est en son pouvoir, et par un raffinement de cruauté, le menace de lui ravir Antigone. Les Coloniates ordonnent au barbare de s'éloigner; mais, trop faibles pour lutter contre les soldats de Créon, ils ne peuvent qu'assister avec indignation à l'enlèvement de cette malheureuse jeune fille qui invoque Athènes, au désespoir de ce vieux père qu'on prive du bras qui le soutenait, de l'œil qui voyait pour lui, du cœur qui

1. *Œdipe à Colone.*

le faisait vivre. Les Coloniates appellent au secours; Antigone, entraînée par les soldats, jette des cris de détresse; l'aveugle, ne sachant même pas dans quelle direction est emmenée sa fille, demande à la prisonnière de lui tendre les bras; mais Antigone qui l'entend, ne peut courir à lui, et les ravisseurs s'éloignent. Alors Créon, insultant aux nouveaux malheurs d'Œdipe, l'invite à jouir d'un triomphe qui lui coûte les appuis de sa vieillesse. Il se prépare à se saisir de l'infirme lui-même; mais Thésée accourt et oblige le misérable de le guider à la recherche des jeunes filles.

Œdipe attend.... Le chœur l'informe que ses filles reviennent, et le premier cri d'Antigone en le rejoignant, est l'ardent souhait que les dieux lui permettent de voir le sauveur de ses enfants. Hélas! Œdipe est privé d'une joie bien plus douce encore: celle de contempler les filles qui lui sont enfin rendues. Mais s'il ne peut les voir, qu'il puisse au moins les toucher! Elles se rapprochent, et l'aveugle leur donnant les noms les plus tendres, s'enivre de leur présence. Maintenant il peut mourir! Mais qu'elles se serrent contre sa poitrine, qu'elles le pressent sur leur cœur, pour qu'il s'assure mieux encore qu'elles sont près de lui et qu'il est sauvé de l'isolement! Qu'avec la brièveté qui sied à la jeunesse, elles lui racontent ce qui leur est arrivé! Et Antigone, lui faisant remarquer que leur libérateur est ici, répond qu'il convient d'écouter Thésée.

Œdipe s'excuse alors de ce que, tout entier au bonheur de retrouver ses enfants, il ne se soit pas encore adressé au roi qui lui a donné cette félicité.

Le magnanime Athénien apprend à son hôte qu'un étranger demande à lui parler. Œdipe sait que l'inconnu est Polynice. Malgré les sollicitations de Thésée, il refuse de le recevoir. Antigone joint ses instances à celles de son défenseur. Elle prie son père de ne pas rejeter les généreux conseils de Thésée, et de permettre aussi que sa sœur et elle revoient leur frère. Que lui en coûtera-t-il d'entendre Polynice ? Qu'il n'oublie pas qu'il est le père de ce malheureux, et qu'on ne doit pas se venger d'un fils même coupable! Qu'Œdipe suive l'exemple des pères qui ont pardonné! Lui-même, n'est-ce pas à ses parents qu'il a dû ses infortunes? Qu'il cède! Que celui qui a eu besoin de la pitié des autres, ne refuse pas son concours à qui le lui demande!

Ces conseils, empreints d'une respectueuse et douce sévérité, touchent le vieillard qui n'a pas le courage de contrister ses jeunes soutiens. Thésée s'éloigne, remplacé bientôt par Polynice. A la vue de l'état misérable où il a laissé vivre son père, à la vue de ses sœurs exilées avec leur père, le fils d'Œdipe sent combien il est coupable, et pleure sur ces royales infortunes. Il implore la clémence de son père; le vieillard se tait.

Polynice invoque l'appui de ses sœurs, et Antigone

l'engage à dire le motif de sa présence et à faire rompre ainsi un mutisme que son père, irrité ou attendri, ne pourra conserver jusqu'à la fin.

Lorsque le vieux roi apprend de Polynice que si celui-ci l'implore, c'est que les oracles ont prédit la victoire au parti qu'il soutiendrait, sa colère fait explosion. Il ne reconnaît pour ses enfants que les filles qui, avec un courage viril, l'ont soutenu alors que ses fils le laissaient bannir. Il maudit Polynice, et souhaite qu'un jour les deux frères s'égorgent réciproquement. Le jeune prince n'a plus qu'un vœu à formuler : celui que ses sœurs lui accordent la sépulture si elles retournent à Thèbes. Elles augmenteront ainsi la glorieuse renommée que leur a value leur piété filiale.

Antigone supplie ce frère qu'elle appelle même « mon enfant[1] » de ne pas s'exposer à l'effet des imprécations qu'Œdipe a proférées contre lui, et de ne pas attaquer son pays. Il est trop tard. Polynice ne croit plus pouvoir reculer. Il part, emportant avec les malédictions de son père, les larmes de ses sœurs, les tendres regrets d'Antigone ; et priant les dieux d'épargner tout malheur à ces jeunes filles qui n'ont pas mérité de souffrir[2].

Les éclairs sillonnent les nues ; la foudre gronde ;

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

2. « Il sort en les bénissant, lui, chargé des malédictions d'un père. » Patin, *Id.*

ses roulements répétés épouvantent le chœur, mais annoncent à Œdipe la fin de sa cruelle existence. Antigone, Ismène, n'ont revu leur père que pour le perdre à jamais! Le proscrit mande Thésée, et se dispose à le conduire au tombeau où il va descendre, sépulture que le roi d'Athènes doit seul connaître, et dont les filles d'Œdipe elles-mêmes ignoreront l'emplacement. Cependant, que celles-ci suivent encore leur père : c'est lui qui maintenant les guidera! Ses yeux ne se sont pas rouverts ; mais de divins conducteurs lui montrent le chemin.

Nous n'assistons pas aux derniers moments d'Œdipe. Un messager vient apprendre aux Coloniates qu'arrivé au bord du gouffre que l'on regardait comme l'entrée des enfers, Œdipe s'était fait purifier par ses filles. Elles l'avaient couvert d'un vêtement nouveau quand le tonnerre se fit entendre ; les jeunes filles tremblantes se jetèrent en sanglotant aux pieds de leur père qui, les entourant de ses bras, leur dit :

« Mes enfants, de ce jour vous n'avez plus de père; tout est fini pour moi ; désormais vous n'aurez plus à me donner des soins, qui, je le sais, ont été pénibles; mais un seul mot vous récompense de vos peines, personne ne vous aimait plus tendrement que moi, et quand vous ne m'aurez plus, le reste de votre vie sera tranquille[1]. »

1. *Œdipe à Colone.*

Le père et les deux filles se tenant embrassés, confondaientt leurs larmes et leurs gémissements. Ils se turent enfin. Et au milieu du silence, une voix effrayante retentit et appela Œdipe. Le vieillard demanda avec une vive affection à son défenseur de lui donner la main en gage de la protection que le roi d'Athènes accorderait à ses filles; et dit aussi à Antigone et à Ismène d'unir leurs mains à celles de leur libérateur.

Thésée jura de veiller sur les orphelines Œdipe posant sur ses filles sa main mourante, leur enjoignit de s'éloigner. Le roi d'Athènes seul devait assister à ses derniers moments. Les compagnons de Thésée revinrent avec les jeunes filles. Lorsqu'ils se retournèrent, leur souverain était seul, et abritait de sa main ses regards frappés sans doute par un spectacle surnaturel; puis il se prosterna devant les dieux.

Des voix plaintives annoncent le retour d'Antigone et d'Ismène. Oubliant que c'était elle qui soutenait son vieux père, Antigone se demande avec chagrin comment sa sœur et elle trouveront en errant dans les pays lointains une misérable subsistance. Ismène souhaite de rejoindre le mort, et le chœur essaye de consoler les enfants d'Œdipe.

ANTIGONE.

« On peut donc regretter même le malheur! En effet, ce qui faisait ma joie était bien peu de chose, et cependant c'était ma joie, quand je le tenais entre

mes bras. O mon père, mon tendre père, aujourd'hui plongé sous terre dans les éternelles ténèbres, tu ne seras jamais privé de ma tendresse ni de la sienne [1]. »

Une idée fixe préoccupe Antigone. La jeune fille qui n'a jamais quitté son père, n'a même pas l'amère consolation de connaître la tombe où elle eût retrouvé, non l'âme immortelle, mais les restes sacrés de celui qu'elle pleure. Antigone souhaite de voir le dernier séjour d'Œdipe. Ismène lui reproche ce vœu qu'elle trouve impie. Qu'importe à Antigone! Que sa sœur la guide vers ce tombeau, et qu'elle l'offre comme une victime funèbre de plus! A cette perspective, Ismène se sent plus isolée encore. La pensée d'Antigone se porte de la sépulture paternelle à la patrie où vont souffrir ses frères. La princesse cherche par quels moyens les filles d'Œdipe rentreront à Thèbes. Thésée vient aux jeunes filles délaissées, les assure encore de la bienveillance d'Athènes. Elles se jettent à ses genoux, et Antigone lui dit que sa sœur et elle veulent voir l'endroit où repose leur père. Ismène n'ose protester contre le désir que lui attribue Antigone; mais le roi nommant les orphelines ses enfants, répond qu'il ne peut enfreindre la défense d'Œdipe en les conduisant vers ce tombeau.

Antigone n'insiste plus. Elle ne désobéira pas à

1. *Œdipe à Colone.*

Œdipe, son père. Maintenant elle n'a plus qu'un désir, celui de porter son dévouement à ceux qui en ont besoin, et de chercher à prévenir le double fratricide qui se prépare à Thèbes. A sa prière, Thésée promet qu'il la fera conduire dans cette ville avec sa sœur.

L'*Antigone* nous montre notre héroïne à Thèbes, après le fratricide qu'elle n'a pu empêcher. Comme Eschyle, Sophocle la peint résolue à donner elle-même la sépulture à celui de ses deux frères qui doit en être privé ; mais le dernier poëte la représente plus héroïque encore. Ce n'est pas devant les cadavres de ses frères qu'elle s'inspire de sa courageuse résolution, c'est dans le palais de Créon ; ce n'est pas seulement une défense du sénat qu'elle brave, c'est la peine de mort décrétée par le roi ! Et pour accomplir cette mission, elle n'est pas soutenue par le dévouement d'une partie de ses compagnes ; elle s'avance seule à la mort.

L'opposition entre la généreuse imprudence d'Antigone et la prévoyance d'Ismène, est plus fortement marquée dans Sophocle que dans Eschyle. C'est Antigone elle-même qui informe sa sœur de l'édit que Créon a fait proclamer. Elle l'invite à enlever avec elle le cadavre de Polynice, et elle s'irrite de ne pouvoir faire passer dans cette âme tendre, mais faible, la flamme du sacrifice, cette flamme qui dévore son propre cœur. Elle déclare à Ismène que maintenant

ce ne serait pas de bon gré qu'elle la verrait partager la mission qu'elle choisit et pour laquelle elle saura mourir : « Je reposerai, saintement criminelle, auprès d'un frère chéri; car j'ai à plaire aux dieux des enfers plus longtemps qu'aux hommes sur cette terre. Là, en effet, mon séjour doit être éternel. Toi, si tel est ton sentiment, méprise les ordres respectables des dieux[1]. »

Ismène ne peut que trembler pour sa sœur. Elle lui promet le silence, et Antigone l'engage au contraire à divulguer ses projets. Lorsque sa compagne l'exhorte à ne pas entreprendre une tâche impossible, Antigone menace Ismène de son inimitié. Le supplice qu'on lui réserve, quelque horrible qu'il soit, ne lui enlèvera pas la gloire de sa mort. Et Ismène ne peut s'empêcher d'admirer un dévouement dont elle blâme la témérité.

Nous ne reverrons Antigone qu'au moment où elle est amenée à Créon par l'un des gardes qui veillent sur le corps de Polynice. Déjà cet homme avait informé le roi qu'une couche de poussière avait été répandue sur le cadavre. Depuis, ses compagnons et lui ont de nouveau exposé à l'air la dépouille du malheureux prince; mais, au moment où le soleil les brûlait de ses plus ardents rayons, un violent ouragan leur a fermé les yeux, et quand ils ont pu les rouvrir, ils ont vu Antigone criant et pleurant devant

1. *Antigone.*

le cadavre découvert, et maudissant les profanateurs. La jeune fille qui sacrifiait sa vie à sa mission, a bravé la chaleur du jour, le souffle de la tempête, pour achever son œuvre pieuse: elle n'a pas été rebutée, pour la recommencer, par les émanations pestilentielles du cadavre, ces émanations qui ont éloigné les gardes eux-mêmes. C'est ainsi qu'elle a été arrêtée; elle ne s'est pas laissé dominer par le trouble, elle n'a pas nié l'acte dans lequel elle a été surprise. Devant Créon, elle n'interrompt pas le garde qui la dénonce au roi. Son regard ne trahit alors ni la fierté de son noble rôle, ni la crainte du châtiment auquel elle s'est exposée : ses yeux baissés ne décèlent que la modestie d'une jeune fille entraînée au milieu des hommes. Antigone répond avec calme aux interrogations du roi. Créon lui offre encore un moyen de s'excuser : connaissait-elle son édit? Elle déclare qu'elle le connaissait; cependant les décrets d'un mortel comme Créon, ne lui ont point paru devoir l'emporter sur les lois non écrites, mais éternelles, que la Divinité a mises dans la conscience humaine. Antigone a préféré encourir la vengeance des hommes plutôt que le châtiment des dieux. Elle savait que le trépas serait le prix de son action. Mais, sans l'arrêt de Créon, ne mourrait-elle pas aussi? Et n'est-ce pas pour elle un bonheur que de quitter un peu plus tôt le monde où elle a tant souffert? Elle ne pourrait être malheureuse qu'autant qu'elle n'aurait pas accompli

le devoir auquel elle s'immole. Si Créon l'accuse de démence, c'est à un fou qu'elle devra une semblable imputation.

Dans cette fermeté que n'ébranle point l'infortune, le chœur des vieillards thébains reconnaît l'inflexibilité d'Œdipe. Créon s'irrite de cette résistance; mais ses menaces n'altèrent pas la sérénité d'Antigone. Le roi peut-il lui ravir plus que la vie? Qu'attend-il donc pour la lui prendre? Quant à elle, par son dévouement fraternel, elle a conquis la gloire la plus pure. Elle sent que si la tyrannie de son oncle ne paralysait les Thébains qui assistent à cette scène, elle recevrait l'hommage de leur admiration. Mais le roi tente de lui donner des doutes sur la valeur morale de l'acte dont elle est fière. En rendant les honneurs funéraires à l'un de ses frères, n'a-t-elle pas outragé l'autre? La conscience de la jeune fille demeure calme. Éclairée par un rayon précurseur de la lumière chrétienne, Antigone sait que la haine ne survit pas au corps, et que l'ombre d'Étéocle ne la jugera pas comme son oncle. Et Créon, fidèle aux croyances païennes, persistant à attribuer aux âmes des morts les passions des vivants, la fille d'Œdipe prononce ces sublimes paroles qui devraient être la devise de toutes les femmes: « La nature m'a faite pour partager l'amour et non la haine[1]. »

1. *Antigone.*

Une dure épreuve attend encore la courageuse princesse. Ismène, mandée par Créon qui la soupçonne d'être la complice de sa sœur, Ismène se présentant tout en larmes, accepte une accusation qui lui permet de mourir avec Antigone. Celle-ci repousse ce sacrifice avec des paroles dures destinées sans doute à éloigner d'Ismène les soupçons du roi. Celle qui ne s'est point associée à sa désobéissance, ne doit point partager son châtiment. Que sa sœur vive ! Quant à elle, son âme est depuis longtemps morte au monde et ne peut plus se dévouer qu'aux morts.

Une seule ressource demeure à Ismène : celle d'attendrir son oncle sur le sort de sa sœur. Elle rappelle au tyran que le fils de celui-ci, Hémon, doit épouser Antigone, et elle lui demande s'il osera enlever au jeune homme une fiancée aimée. Créon reste insensible, et ordonne que ses nièces soient désormais renfermées comme des femmes.

Hémon tente d'obtenir la grâce d'Antigone. Il prélude par la douceur. Ne paraissant agir que dans l'intérêt paternel, il répète au roi les réflexions que fait faire au peuple le sort de la vierge royale, et le jeune prince prête ainsi aux Thébains les sentiments qui l'agitent lui-même et qu'il ne peut exprimer en son nom. Cette jeune fille que le roi punit comme une rebelle, comme une coupable, le peuple l'admire comme une héroïne, la pleure comme une victime innocente. Tels sont les jugements des Thébains. Et

c'est pourquoi Hémon, soucieux de la gloire de son père, en appelle à sa clémence.

L'opiniâtreté du souverain fait éclater l'indignation de son fils. Créon le nomme avec mépris l'esclave d'une femme, et veut même faire mourir sa fiancée sous ses yeux. Hors de lui, Hémon part en assurant à son père qu'il ne reparaîtra plus devant lui.

Créon se dispose à conduire Antigone dans une caverne, sépulcre où elle sera enterrée vivante. Lorsque les vieillards de Thèbes voient la fille et la sœur de leurs rois s'avancer à la mort, leurs larmes coulent. A ce moment Antigone laisse échapper les premières plaintes qu'elle ait proférées depuis qu'elle a été arrêtée. Elle fait ses adieux à la lumière qu'elle voit pour la dernière fois, à l'hymen qu'elle n'a pas connu. Cédant à un entraînement qu'ils répriment bientôt, les vieillards, ces hommes à qui chaque jour enlève une parcelle de leur vie, les vieillards félicitent la jeune fille de descendre aux demeures éternelles dans l'éclat de la gloire et d'une existence qui n'a été ni épuisée par la maladie, ni fauchée par le glaive d'un vainqueur. Cette réflexion ne rappelle à Antigone que la nature de son supplice. Comme Niobé, elle sera enveloppée d'un vêtement de pierre qui étouffera en elle les palpitations de la vie. Se méprenant sur les encouragements que lui donne le chœur pour lui faire accepter un sort semblable à celui d'une déesse, elle croit avec douleur que les Thébains la

raillent. Invoquant et sa patrie, et ses concitoyens, et les sources de Dircé, et les bois sacrés de la ville, elle les prend à témoin que nul regard ami ne se mouille de pleurs en se reposant sur elle, et que des lois iniques la forcent de s'acheminer vers la tombe qui la séparera des morts et des vivants.

Aux plaintes si touchantes de la jeune fille, les vieillards répondent par ces paroles cruelles qu'inspire parfois la crainte aux natures timorées. Ils reprochent à Antigone la hauteur de caractère qui, selon eux, l'a perdue; ils rouvrent même sa plaie la plus brûlante en disant au soutien d'Œdipe, à la fille du vieillard aveugle, qu'elle expie sans doute un crime de son père. Ils l'obligent ainsi à rappeler des souillures sur lesquelles son respect filial et sa pureté de vierge ne peuvent s'arrêter sans d'amères souffrances[1]. Froissée dans toutes les délicatesses de son être, Antigone déplore plus que jamais l'absence d'un cœur sympathique. Quand Créon, importuné de ces plaintes, ordonne que sa nièce soit plus promptement conduite au supplice, elle voit dans la tombe la seule chambre nuptiale qui désormais l'attende. Une consolation se mêle cependant à sa douleur. A la fin de son agonie, elle ira rejoindre ceux dont elle a adouci la vie et ho-

1. M. Nisard fait remarquer avec quelle délicatesse, dans l'*Œdipe à Colone*, Antigone évite de parler de ces taches à son père. *Études de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la décadence*. Paris, 1834.

noré la mort : son père, sa mère, son frère Étéocle. Elle nomme enfin Polynice pour qui elle s'immole, sacrifice juste d'ailleurs, et qu'elle n'eût accompli ni pour un époux, ni pour des enfants, ces êtres qui, à la différence d'un frère, peuvent, croit-elle, se remplacer [1]. Mais elle n'a été, a-t-on dit, ni épouse, ni mère [2]; et nous ajouterons que si elle eût possédé ces titres, ils lui eussent imposé, au besoin, des sacrifices égaux à celui qu'elle consomme maintenant ! On le sent au regret qu'elle éprouve de n'avoir connu ni l'hymen, ni la maternité !

La pensée de son isolement arrache à Antigone un cri de révolte. Quel mal a-t-elle donc fait ? Si les dieux approuvent son châtiment, soit, elle se reconnaît coupable ; mais s'il n'en est pas ainsi, que ses persécuteurs n'endurent pas plus de souffrances qu'ils ne lui en font subir !

Cette dernière exclamation active encore l'heure du supplice d'Antigone. La princesse s'éloigne, non sans avoir montré aux chefs thébains avec une fierté toute

1. Ce fut pour un semblable motif que l'épouse d'Intapherne, femme à qui Darius offrait de gracier suivant son choix, l'un de ses parents prisonniers, préféra la vie de son frère à celle de son mari ou de l'un de ses enfants. (Hérodote, III, 119.) M. Artaud fait remarquer que Sophocle dut s'inspirer de cette anecdote.

2. M. Patin a groupé les interprétations qui ont été données de l'étrange argument qu'emploie ici Sophocle. (*Études sur les tragiques grecs.*)

royale[1], comment la seule descendante de leurs princes[2] est récompensée de sa piété.

Le devin Tirésias annonce au souverain que bientôt la mort du fils qui lui reste, le châtiera d'avoir enfermé dans un tombeau un être vivant, et d'avoir au contraire privé de sépulture un cadavre. Créon est troublé; il consulte les vieillards qui l'engagent à délivrer Antigone, à enterrer Polynice. Le roi cède à regret; mais le salut de son fils l'aiguillonne. Créon part, et va réparer le mal causé par sa cruauté.

Il est trop tard. Pendant l'absence du monarque, un envoyé vient apprendre au chœur le suicide d'Hémon.

La reine Eurydice, figure triste et sympathique qui ne traverse qu'un instant la scène, a entendu des paroles vagues et sinistres au moment où elle ouvrait la porte de la royale demeure pour aller prier Pallas. Elle s'est évanouie; mais elle a retrouvé assez de force pour paraître et pour interroger le messager. Elle veut entendre ce qu'il a dit: elle n'est pas novice au malheur.

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.* M. Patin fait remarquer la gradation des mouvements intérieurs qui agitent Antigone dans cette tragédie : l'enthousiasme du sacrifice qu'elle va consommer, le sentiment plus calme du devoir accompli, la réaction de douleur qui se produit si naturellement en elle après la lutte, enfin la fierté avec laquelle « elle marche en reine au supplice où l'entraînent les bourreaux de Créon. »

2. « Elle juge Ismène indigne d'être nommée. » Note de M. Artaud.

L'envoyé rapporte qu'après les honneurs funéraires rendus à Polynice, le roi et son escorte s'approchaient du tombeau d'Antigone quand la voix gémissante d'Hémon a alarmé le roi. Créon a fait enlever la pierre du sépulcre.... Hémon était étendu auprès d'Antigone, encore suspendue au lacet par lequel la princesse avait abrégé son agonie. Le jeune homme la pressait, en pleurant, dans ses bras, et gémissait sur la perte de sa fiancée, sur la barbarie de son père, et sur les noces funèbres dont il formait le lien. Alors le tyran a disparu en Créon, il n'est plus resté que le père. Croyant déjà son fils atteint du coup fatal, le roi s'est approché de lui, et, tout en sanglotant, il a voulu l'arracher à ce sombre séjour.... Un regard farouche est la seule réponse qu'il ait obtenu de ce fils naguère si respectueux.... Hémon a tiré son épée, son père a fui; mais ce n'est pas vers lui que cette arme était dirigée[1]... Le jeune prince s'est précipité lui-même sur la pointe de son glaive, et recueillant ses forces défaillantes, s'est enlacé entre les bras de sa fiancée, et ses lèvres ont exhalé leur souffle suprême sur le visage de la morte.

Eurydice rentre au palais; son silence semble aux Thébains d'un sinistre augure.... Et quand Créon, portant son fils inanimé, reparaît en s'accusant de cette mort, il apprend que sa femme s'est tuée en le maudissant.

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

Le trône peut élever l'homme au-dessus de la justice humaine, mais ne le rapproche que plus de l'atteinte de la justice divine.

L'ancien oppresseur de Thèbes appelle maintenant la mort. De quel prix lui sera désormais une puissance à laquelle il doit ses crimes et ses malheurs?

Il est temps de résumer nos impressions sur l'héroïne que nous avons suivie jusqu'à sa mort.

Antigone est demeurée la plus pure expression de l'amour filial et de l'amour fraternel. Aux yeux de la postérité, elle a surtout personnifié le premier de ces sentiments; et aujourd'hui encore, vingt-trois siècles après Sophocle, le nom d'Antigone est un titre d'honneur pour les imitatrices de sa piété filiale[1].

Dans l'*Œdipe-roi*, de même que sa sœur, Antigone apparaît, enfant encore, et les larmes qu'elle répand sur son père trahissent seules sa présence. Dans l'*Œdipe à Colone*, la jeune fille a remplacé l'enfant, et à son tour, et sans qu'elle le sache elle-même, elle protége son vieux père aveugle. C'est elle

1. « Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre :
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre. »

(Ducis, *Œdipe chez Admète*, acte III, scène II; et *Œdipe à Colone*, acte II, scène III.) — « C'est par Ducis, presque autant que par Sophocle, qu'Antigone est devenue le symbole de la piété filiale. » Patin, *Études sur les tragiques grecs*.

qui soutient les pas chancelants du malheureux roi; c'est elle qui lui indique les lieux qu'ils traversent, les hommes qui se présentent à sa vue[1]. Mais dès qu'il faut parler aux étrangers, elle se tait; elle laisse la parole à son père, tout en le conseillant lorsqu'il le lui demande. Elle n'ose s'adresser aux vieillards coloniates que lorsque ceux-ci veulent chasser Œdipe comme un être impur; le cri de l'amour filial s'échappe alors à travers la réserve de la vierge. Un autre péril va encore lui faire élever la voix : c'est quand elle est arrachée au vieillard dont sa sollicitude l'a rendue la mère. Qu'elle est belle et touchante dans les angoisses de la séparation et dans les ineffables joies du retour!

Et quel prix sa retenue donne à cette gratitude que lui inspire son sauveur, cette gratitude qu'elle n'ose exprimer directement à Thésée et qu'elle retrace à son père en présence de ce libérateur! Et quand Œdipe repousse Polynice repentant, comme la fermeté du caractère d'Antigone se révèle à côté de la miséricordieuse tendresse de son cœur! On devine déjà dans cette scène que le modèle des filles saura être le modèle des sœurs.

Antigone accompagne son père jusqu'aux portes de la mort; et, lorsqu'elle le perd, son désespoir est celui d'une enfant privée de toute protection. Son énergie se retrouve dans l'insistance qu'elle met à connaî-

1. Cf. D. Nisard, *Études de mœurs et de critique sur les poëtes latins de la décadence.*

tre le mystérieux tombeau d'Œdipe, et qu'elle n'abandonne que devant la défense formelle que Thésée lui transmet au nom du mort.

Entre cette tragédie et celle qui lui est spécialement consacrée, une grande transformation s'est opérée dans Antigone. Le malheur l'a complétement mûrie : c'est une femme. L'habitude de la souffrance, le besoin du sacrifice, ont donné à son dévouement quelque chose de viril et d'impétueux. Elle s'irrite lorsque, à côté d'elle, la prudence humaine cherche à entraver l'élan de sa générosité. La jeune fille qui, pour suivre dans l'exil son vieux père et mendier avec lui, a renoncé aux jouissances du luxe, aux espérances de la jeunesse, cette jeune fille a aussi le courage de sacrifier sa vie et son hymen au repos éternel de son frère[1]. Lorsqu'elle a rempli ce devoir, le calme revient dans son cœur. Pourquoi cette faible femme dont le regard est modestement baissé, trouble-t-elle un roi puissant? C'est que cet homme comprend que s'il peut briser dans les supplices le corps de la rebelle, l'âme de celle-ci puise dans la pensée de l'éternité le mépris

1. « .... Ce que la tragédie n'avait pas encore montré, ou du moins ce qu'elle n'avait laissé entrevoir qu'une seule fois, dans l'avant-scène du *Prométhée*, c'était l'héroïque peinture de l'homme qui, pour accomplir une loi morale, non seulement accepte le malheur, mais va le chercher, mais se sacrifie, s'immole volontairement, et par cet acte, le plus sublime qu'il lui soit donné d'exécuter, rend témoignage à la dignité de son être et de sa vocation terrestre. Voilà, on doit le croire, ce qui excita si vivement l'admiration dans l'*Antigone* de Sophocle.... » Patin, *Études sur les tragiques grecs*.

de la mort, et dans le respect des lois divines, le dédain du pouvoir humain qui s'écarte de la justice.

L'Antigone si douce et si tendre de l'*Œdipe à Colone* se retrouve lorsque la sœur de Polynice s'achemine vers le tombeau. Celle qui se disait éloquemment née pour l'amour, non pour la haine, gémit de ne pas sentir auprès d'elle un cœur ami. Frémissante de vie, elle redoute la froide tombe où elle descend, le seul appartement nuptial qu'elle habitera désormais! Ardemment aimée d'un fiancé sur lequel elle garde cependant un modeste silence et que nous ne verrons auprès d'elle qu'à son trépas, elle s'afflige de n'avoir pas connu les noms d'épouse et de mère. Avant de mourir, celle qui souffrait si cruellement d'être abandonnée, put-elle encore voir les pleurs que son fiancé répandait sur elle? put-elle sentir l'étreinte de ces bras qui la serraient avec désespoir, et le contact de ce noble cœur qui cessa de battre sur le sien? Le poète nous laisse ignorer si une telle consolation adoucit les derniers moments de la mourante. Peut-être aussi a-t-il voulu que l'expression même du plus chaste amour n'animât point la virginale créature qui ne devait symboliser que les premiers attachements du foyer paternel. — Le type d'Ismène est bien effacé auprès de celui d'Antigone. Et cependant, elle aussi, la douce jeune fille, elle aime à se dévouer[1]. Si elle n'ose obéir

1 M. Patin relève le grand art avec lequel Sophocle a nuancé les

à l'héroïque impulsion d'Antigone, du moins elle a rejoint son père dans l'exil, elle voudra même partager le trépas de sa sœur. Mais son abnégation est plutôt passive qu'active : Ismène sait mourir, elle ne sait pas lutter.

La tragédie d'*Antigone* valut à Sophocle un commandement militaire[1]. Le général put ainsi appliquer les maximes du poëte qui avait exalté l'immolation de la vie au devoir.

Sous le rapport de l'énergie, la différence de caractère que nous avons signalée entre les filles d'Œdipe, se retrouve entre les filles d'Agamemnon dans l'*Électre* de Sophocle.

Bien que le sujet de cette tragédie, déjà traité dans les *Choéphores* d'Eschyle, ait été abordé par Sophocle avec cette originalité de conception qui rajeunit et renouvelle les thèmes les plus connus, nous n'en ferons pas l'objet d'une analyse dont la rapidité ne nous permettrait pas d'insister sur les traits particuliers à cette œuvre. Nous nous bornerons à indiquer la manière dont Sophocle a compris le personnage d'Électre, principale héroïne de sa tragédie.

Cette fois, ce n'est pas Clytemnestre qui a éloigné

caractères des deux sœurs : « Peu de poëtes ont, comme Sophocle, imaginé de faire ressortir un caractère héroïque, non pas seulement par son contraire, mais par sa ressemblance affaiblie. » *Études sur les tragiques grecs.*

1. Patin, *ouvrage cité.*

Oreste; c'est Électre qui a soustrait l'enfant aux meurtriers d'Agamemnon. Ce frère qui a grandi dans l'exil, elle l'attend comme un vengeur et comme un défenseur; elle accuse même la lenteur de son retour. Lorsque la fausse nouvelle de sa mort est apportée à Clytemnestre par son gouverneur, Électre qui est présente, ignore que c'est une feinte, et exhale un poignant désespoir. Plus tard, en l'absence de la reine, Électre reçoit des mains même d'Oreste, l'urne où elle croit renfermées les cendres du jeune prince. Elle parle aux restes de son frère avec cette tendresse particulière à une sœur aînée, et dans laquelle l'amour fraternel se confond avec l'amour maternel.

A l'aspect de cette sœur dont la beauté s'est empreinte du caractère ascétique que la souffrance imprime sur le visage, Oreste comprend que jusqu'à ce moment il n'a rien connu de sa propre infortune. Il ne peut résister au besoin de sécher les pleurs qu'Électre répand sur lui, et dût son imprudence lui coûter la vie, il se découvre à elle devant les femmes qui entourent la princesse. De quel bonheur Électre est alors inondée! Maintenant les larmes de la joie succèdent à celles de la tristesse. Avec quel enivrement la fille d'Agamemnon presse sur son cœur le seul ami qui lui reste sur la terre et qu'elle avait cru perdu pour toujours! Oreste lui-même qui sait que les transports de sa sœur peuvent trahir sa présence, et qui tente d'abord de les contenir, n'a pas la force de les réprimer

plus longtemps, et de priver Électre, ainsi que lui, du premier mouvement de félicité que tous deux éprouvent depuis leur séparation. Ainsi un beau groupe d'Herculanum représente Électre appuyée sur son frère, et l'écoutant avec une douce joie, mais aussi avec cette mélancolie que les natures fortement éprouvées par l'infortune, gardent encore dans leurs moments les plus heureux [1].

Lorsqu'Électre apprend que l'homme qui avait annoncé la mort d'Oreste, est ce même gouverneur à qui elle avait confié naguère le prince enfant, sa gratitude a un magnifique élan, et c'est comme un père que la fille d'Agamemnon salue le sauveur de son frère !

Si l'Électre de Sophocle est d'une tendresse plus expansive que celle d'Eschyle, elle est aussi plus vindicative. Loin d'exciter l'indignation de la princesse contre les meurtriers de son père, le chœur a plutôt besoin d'en calmer l'âpreté. Puis Sophocle, avec une hardiesse que n'a pas eue son prédécesseur, a rendu les spectateurs témoins d'une scène où Électre, répondant à Clytemnestre qui essaye de se justifier, lui reproche ouvertement les actes criminels et ignominieux dont elle s'est souillée. Quelle que soit la légitimité de ses griefs, il nous répugne de voir la chaste fille d'Agamemnon flétrir de-

1. Cf. Raoul Rochette, *Monuments d'antiquité figurée*, pl. XXXIII, n° 1, groupe du Museo Borbonico.

vant sa mère la conduite de celle-ci. Enfin, au moment de l'expiation, Électre est sur la scène; et quand les cris qui partent du palais, lui annoncent que sa mère se meurt, elle jette de loin au parricide ce mot qui nous révolte : « Frappe, redouble les coups[1]. »

Comment donc la muse si pure de Sophocle a-t-elle, dans ces dernières circonstances, manqué de cette délicatesse qu'avait naturellement rencontrée le rude génie d'Eschyle ? N'est-ce point parce que, traitant un sujet déjà abordé par celui-ci, Sophocle se crut obligé de tracer un sentier où il ne rencontrerait pas l'empreinte de son devancier ?

La préoccupation de ne point imiter des œuvres consacrées au thème sur lequel on écrit, se retrouvera dans la manière dont Euripide accentuera les traits d'Électre [2]. Chez ce poëte, la fille d'Agamemnon sera plus haineuse encore envers les meurtriers de son père que chez le précédent tragique; elle n'aura même que rarement dans son amour fraternel, cette effusion qu'Eschyle rend si touchante, et que Sophocle porte au dernier degré du pathétique.

Frapper sa mère de la hache qui a immolé son père, et mourir après avoir accompli sa vengeance, telle est l'horrible ambition qu'avoue l'Électre d'Euripide. Lorsque Oreste et Pylade vont châtier Égisthe, elle s'arme

1. *Électre.*
2. En plaçant l'*Électre* d'Euripide après l'*Électre* de Sophocle, nous avons suivi M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

d'un glaive avec lequel elle se frappera si son frère est tué dans cette entreprise. Elle couronne de bandelettes les vainqueurs, et invective contre le cadavre du vaincu. Attirant sa mère dans un piége infâme, elle lui adresse avant de la livrer à la mort, des reproches dont nous avons déjà remarqué l'inconvenance en étudiant la tragédie de Sophocle. Oreste, enlacé dans les bras de Clytemnestre, n'a-t-il plus la force de tenir son glaive; se voile-t-il de son manteau pour atteindre le sein maternel, Électre encourage le parricide, elle l'aide dans son forfait! Et même, après avoir exprimé les remords qui suivent son crime, après avoir entendu Oreste lui reprocher de l'avoir entraîné au mal, elle paraît s'enorgueillir d'avoir manié le fer meurtrier!

La conduite d'Électre nous indigne d'autant plus que Clytemnestre n'a pas dans la pièce d'Euripide, la froide cruauté que lui ont attribuée Eschyle et Sophocle. Ses entrailles de mère s'émeuvent encore, soit qu'elle sauve la vie d'Électre, soit qu'elle ne réponde qu'avec douceur aux injurieuses paroles de sa fille, soit enfin que, devant le dénuement de la princesse, elle sente combien elle fut coupable.

Que deux héroïnes de Sophocle, Tecmesse et Déjanire, nous ramènent au rôle doux et miséricordieux de la femme.

Captive d'Ajax, Tecmesse est devenue la femme du héros, la mère de son enfant. Ajax heureux faisait rejaillir sur elle sa prospérité. Mais un jour est venu

où le châtiment céleste a atteint le prince orgueilleux qui se fiait plus à sa valeur qu'à la protection de Minerve. En voyant adjuger à Ulysse les armes d'Achille, il a été pris d'un sombre délire ; et le héros, dirigeant contre les troupeaux du butin et les bergers, les coups mortels dont il croyait frapper ses ennemis, a montré ce que devient l'homme le mieux doué quand il a outragé la Sagesse divine.

Tecmesse veille sur Ajax, au moment où, se rendant compte de ses actes insensés, l'inflexible guerrier connaît enfin le désespoir. Elle appelle les matelots salaminiens afin qu'ils secourent leur chef malheureux. Mais, entend-elle Ajax nommer le fils qu'elle lui a donné, l'épouse disparaît un instant, et la mère trahit par un cri du cœur, l'effroi que lui inspire la perspective d'exposer son enfant à la vue d'un fou furieux [1].

Tecmesse conjure le prince de se calmer, et quand il appelle le trépas, elle lui dit de faire les mêmes vœux pour l'épouse qui ne saurait vivre sans lui. Ce qui l'afflige particulièrement, c'est de surprendre dans le héros dont elle était fière, la faiblesse et le découragement. Lorsqu'il se relève de son abattement, non pour lutter contre sa destinée, mais pour courir à la mort, elle ne se souvient plus de cette parole qu'il lui disait tout à l'heure : « Femme, le silence est l'ornement de ton

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

sexe [1]. » Elle n'hésite pas à faire entendre longtemps à son époux sa voix douce et touchante comme celle d'Andromaque [2]. Femme de noble naissance, elle n'est pas seulement l'épouse d'Ajax, elle est aussi sa captive. Si celui à qui l'étrangère a voué toute sa tendresse, vient à l'abandonner, elle sera l'esclave d'un autre, et son fils, le fils d'Ajax, partagera cette ignominieuse situation. Elle attire la pensée du guerrier sur les vieux parents qu'il a laissés en Grèce, sur sa mère qui prie pour lui, sur son fils encore que sa mort privera de toute protection ; puis, de nouveau aussi, sur elle, sur elle dont la destinée est attachée à la sienne, sur elle qu'il a aimée... « L'homme ne doit point oublier ce qui a pu lui plaire [3]. »

Les marins sont attendris. Ajax lui-même n'interrompt pas sa compagne. Il ne tarde pas à demander son fils à Tecmesse ; et il approuve celle-ci avec douleur en sachant pourquoi elle a éloigné de lui cet enfant pendant son délire. Après une courte hésitation, Tecmesse fait venir le jeune Eurysacès. Le prince donne à son fils des conseils que celui-ci ne peut encore comprendre [4]. Qu'Eurysacès, devenu homme, soit digne de sa race ! « Jusqu'alors, nourrie de la douce haleine des zéphyrs, que ta jeune âme croisse en

1. *Ajax.*
2. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
3. *Ajax.*
4. Patin, *ouvrage cité.*

paix pour les délices de ta mère[1]. » Ajax émet le vœu que son frère Teucer conduise à son père et à sa mère cet enfant, appui futur de leur vieillesse. Après avoir exprimé ses dernières volontés, il éloigne sa femme et son fils. Tecmesse ne peut se résoudre à le quitter, elle le supplie de ne pas la priver à jamais de sa présence. Le guerrier ordonne qu'on l'emmène; il se retire dans sa tente; sa compagne s'attache à ses pas[2].

En reparaissant sur la scène, Ajax semble ému par les touchantes paroles de Tecmesse. Il vivra, il acceptera son sort, et il demande à sa femme de prier les dieux pour que ceux-ci exaucent les vœux de son cœur.... Quels vœux! Ajax n'a pas renoncé à mourir.... Il s'éloigne.

C'est Tecmesse qui aide les matelots à chercher le prince sur le rivage; c'est elle qui trouve dans un bois le corps d'Ajax; c'est elle qui, au milieu de ses gémissements, a la force de l'ensevelir dans son voile, afin que des regards étrangers ne voient pas ce sang, horrible spectacle que peut seule supporter la tendre et courageuse piété d'une épouse. Un noble mouvement de fierté interrompt sa plainte : les marins ont redouté les railleries que provoquera chez les ennemis de leur chef le délire de celui-ci; et Tecmesse

1. *Ajax.*
2. Patin, *étude citée.*

annonce qu'un jour viendra où ceux qui ont dédaigné Ajax vivant, pleurerontson trépas. D'ailleurs la mort n'a eu que des charmes pour le héros qui se l'est lui-même donnée. A lui le triomphe; mais à sa compagne les larmes! Tecmesse quitte ainsi la scène, et n'y revient que pour rendre avec son fils les derniers devoirs au cadavre, et pour voir le petit enfant déposer sur les restes paternels, ses cheveux unis à ceux de sa mère et à ceux de son oncle.

Cet époux tant aimé, tant regretté, fut néanmoins pour Tecmesse plus un maître qu'un ami. Si, selon l'expression des matelots salaminiens, Ajax l'aimait et l'honorait comme une épouse, le ton impérieux qu'il prenait parfois avec elle, témoignait qu'il n'oubliait pas en elle la fille des vaincus, l'esclave! Au moment même où il se donnait la mort, la seule femme qu'il plaignît, c'était sa mère!

La reine Déjanire, l'une des épouses d'Hercule, n'a ni moins de grâce ni moins de douceur que la compagne d'Ajax, et cependant sa patience est plus éprouvée que celle de Tecmesse. Ce n'est qu'à de rares intervalles que Déjanire revoit son mari, absorbé par les travaux héroïques qui l'appellent au loin. Maintenant, chez le roi de Trachine, elle attend, après une longue absence, le père de ses enfants; et lorsque le héraut Lichas vient enfin annoncer une nouvelle victoire d'Hercule et sa prochaine arrivée, les chagrins de l'épouse ne deviennent pas moins amers.

Parmi les captives que Lichas amène à la princesse de la part d'Hercule, et qui la touchent d'une maternelle pitié, il en est une qui l'émeut particulièrement par la fermeté que cette jeune fille conserve au milieu de ses pleurs. Elle l'interroge avec bonté sur sa condition, mais l'esclave se tait. Déjanire s'adresse alors à Lichas, et celui-ci lui répond d'une manière évasive. Après avoir tenté vainement une dernière fois, d'obtenir la confiance de l'étrangère, la reine n'insiste plus. Avec une généreuse délicatesse, elle ne veut pas ajouter l'ennui de ses importunités aux chagrins qu'éprouve la captive. Ainsi ne répondit pas Clytemnestre au mutisme de Cassandre... [1].

Déjanire se dispose à entrer au palais avec les esclaves. Ces femmes y pénètrent. Au moment où leur maîtresse va les rejoindre, un messager la retient hors de sa demeure, et lui apprend que le héraut est mieux informé qu'il ne veut le paraître, de ce qui concerne l'étrangère; mais qu'avant de parvenir au palais, il a avoué à ceux qui l'entouraient, que cette jeune personne, nommée Iole, était fille d'Eurytos, roi d'Œchalie, et que, pour la conquérir, Hercule avait tué son père et ruiné sa patrie. Iole n'est pas une esclave....

Déjanire reconnaît toute l'étendue de son malheur. Lichas reparaît. Interrogé par la reine, pressé de

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

questions par le messager, il ne peut se résoudre à confirmer la pénible nouvelle qui accable l'épouse d'Hercule. Enfin Déjanire, tout en lui reprochant un mensonge qu'elle déclare indigne d'un homme libre, lui adresse une irrésistible prière. Au nom de Jupiter, qu'il ne la leurre pas! Qu'il ne craigne point d'éveiller en elle de mauvais sentiments : elle n'est pas cruelle! Puis elle sait qu'un long bonheur n'est pas de ce monde. Pourquoi en voudrait-elle à son mari de ce qu'il ait contracté une autre alliance? Par l'affection qui l'enchaîne elle-même à Hercule, ne sait-elle pas combien il est difficile de lutter contre l'amour? D'ailleurs est-ce donc la première fois que son époux lui donne des rivales? Cependant aucune des femmes d'Hercule n'a été insultée par elle. Déjanire aura les mêmes égards pour la pauvre enfant que Lichas vient de lui confier, et qui lui inspire une sympathie d'autant plus douloureuse que la fille d'Eurytos a involontairement causé les désastres de son pays natal.

La résignation et l'indulgence de la reine émeuvent Lichas, et le héraut ne peut plus celer la vérité à cette femme qui, « mortelle, » a « les sentiments d'une mortelle [1]. »

Cependant, par cela même que Déjanire est mortelle, nous ne saurions exiger d'elle une abnégation

1. *Les Trachiniennes.*

que, d'ailleurs, le culte de ses dieux n'aurait pu lui enseigner. Elle n'est pas irritée; mais comment ne souffrirait-elle pas amèrement de l'étrange position que lui fait son mari? L'épouse plusieurs fois mère, et qui a perdu le premier éclat de la jeunesse, ne sera-t-elle pas vaincue par l'adolescente dont la beauté a tout l'attrait de la fleur fraîche éclose? Déjanire ne peut se résigner à être entièrement délaissée d'Hercule; et elle se souvient qu'elle possède un charme qui peut lui ramener l'infidèle. Enfant encore, elle venait de se marier, quand, outragée par le centaure Nessos, elle appela son défenseur, et Hercule lança au coupable une flèche empoisonnée. Le centaure mourant conseilla à la jeune femme de recueillir le sang qui s'était figé sur sa plaie: ce philtre obligerait Hercule à n'aimer aucune femme plus que sa compagne.

Déjanire essaye maintenant la puissance de ce charme, et teint, avec le sang de Nessos, une tunique qu'elle va envoyer à son mari par le héraut. Simple et bonne, elle est loin de vouloir pratiquer l'art perfide des magiciennes; mais si, à l'aide de son philtre, elle pouvait reconquérir celui qu'elle aime! Ce n'est pas toutefois sans scrupule qu'elle se sert d'un pareil moyen. Aussi ne confie-t-elle son projet qu'aux jeunes Trachiniennes qui composent le chœur, et dont le nom désigne la pièce qui nous occupe. Rien de plus frais ni de plus suave que ce groupe virginal qui, ignorant

les épreuves de la vie, forme un heureux contraste avec Déjanire, la femme mûrie par les soucis du mariage et de la maternité.

Après avoir remis à Lichas le don qu'elle offre à Hercule, après lui avoir laissé entendre qu'il pourrait informer le prince de l'affectueux accueil qu'elle a fait à l'étrangère, Déjanire ajoute une parole où se lisent, avec la dignité de la femme, l'amour et la tristesse de l'épouse trahie :

« Que pourrais-tu dire encore? car je crains de te faire parler du désir que j'ai de le revoir, avant de savoir si je suis moi-même désirée par lui[1]. »

Lichas est parti. Jusqu'à présent, suivant les prescriptions du centaure, Déjanire a mis le sang de Nessos à l'abri du soleil et du feu. Elle a aussi renfermé dans un coffre le vêtement que le héraut porte à Hercule.... Mais voici que le flocon de laine à l'aide duquel elle a teint ce tissu, se consume de lui-même après avoir été exposé à la lumière du jour.... Déjanire redoute un horrible événement, et déclare que si son mari meurt par elle, elle le suivra.

Pendant que la reine se livre à de cruelles perplexités, l'un de ses fils, Hyllos, récemment envoyé par elle à la recherche d'Hercule, vient l'accabler de sanglants reproches. Cette tunique qu'elle a fait par-

1. *Les Trachiniennes.*

venir au héros et que celui-ci a revêtue avec joie, s'est collée à lui comme les draperies qui suivent les formes d'une statue. Brûlé et déchiré par ce contact vénéneux, Hercule, en proie à d'affreuses convulsions, a broyé contre un rocher le messager de Déjanire, et maudi l'hymen de cette princesse. C'est mort ou mourant que Déjanire va le revoir ici.

Tout en laissant éclater contre sa mère la plus vive indignation, Hyllos ne pense même pas à lever sur elle ce bras parricide qu'Oreste avait fait retomber sur Clytemnestre; et ce n'est même pas sans hésitation qu'il souhaite que la Justice vengeresse châtie la coupable.

D'un mot, Déjanire pourrait prouver son innocence. Ce mot, elle ne le prononce pas, malgré les exhortations des jeunes Trachiniennes. Elle rentre silencieusement au palais, se jette au pied des autels domestiques avec des cris de désespoir, erre en gémissant dans sa demeure, se précipite dans la chambre d'Hercule, pare le lit du héros, et, après s'y être assise et y avoir répandu d'abondantes larmes, s'y frappe du coup mortel. Hyllos, qui assiste à ce suicide sans pouvoir s'y opposer, Hyllos sait maintenant que Déjanire n'était pas coupable. Il se repent de l'avoir injustement accusée; et ses pleurs et ses caresses adoucissent l'agonie de sa mère [1].

1. Patin, Saint-Marc Girardin, *ouvrages cités*.

Un devoir, qui est en même temps une suprême consolation, est encore réservé à Hyllos, ce fils si respectueusement attaché à ses parents. Lorsque Hercule expirant veut châtier Déjanire, Hyllos peut du moins dire à son père que sa mère est morte innocente. Mais quelles dures épreuves attendent encore le jeune homme, et lui sont prescrites par Hercule! Il en est une qui l'oblige de s'unir à la jeune captive à laquelle Hyllos doit les malheurs de ses parents.... Malgré la généreuse indignation avec laquelle le fils de Déjanire repousse d'abord cet hymen, il est contraint d'obéir au dernier vœu d'un père....

Déjanire est la première victime de l'amour que nous offre le théâtre grec. Inconsciente du crime auquel l'entraîne sa passion pour son mari, elle ne nous inspire que cette affectueuse pitié qu'elle-même ne refusa jamais à l'infortune; et nous pouvons l'estimer sans que cet hommage rendu au malheur soit un outrage à la vertu.

CHAPITRE IV

LES HÉROINES DES POETES TRAGIQUES (SUITE). THÉATRE D'EURIPIDE.

Caractère des œuvres d'Euripide. — Phèdre. L'héroïne de Racine. — Médée. — Créuse, mère d'Ion. — Hermione, Andromaque. Les mêmes figures peintes par Racine. — Hécube, Polyxène. — Hélène, Théonoé. — Iphigénie à Aulis, Clytemnestre. La fille de Jephte. L'Iphigénie et la Clytemnestre de Racine. Praxithée, suivant un fragment de l'*Érechthée*, tragédie perdue d'Euripide. — Iphigénie en Tauride. — L'Électre de l'*Oreste*. — Mégara. — Macarie, Alcmène. — Jocaste et Antigone comparées aux types créés par Sophocle. — Éthra, Évadné. — Alceste.

Euripide nous fait descendre sur la terre. Nul ne connut mieux le cœur humain; nul ne reproduisit avec plus de vérité les sentiments et les instincts de l'homme, nul ne les rendit avec un accent plus pathétique. Suivant l'expression attribuée à Sophocle, il peignit les hommes tels qu'ils sont. C'est une méthode qui a son utilité, mais qui a aussi ses écueils. Il est certains côtés de la nature humaine qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre. Or, Euripide est le premier tragique qui ait retracé les égarements de la

passion. Le moraliste, il est vrai, n'abandonna pas alors le poëte, et la voix sévère de l'un se mêla toujours aux accents enchanteurs de l'autre. Mais il ne faut pas familiariser l'homme avec l'aspect de la dépravation morale. On ne le fortifie pas en lui découvrant à nu ses faiblesses. On ne le prépare pas à vaincre ses mauvais instincts en lui montrant en ceux-ci les irrésistibles tendances de son être. Quelles que soient les luttes de la vertu, il suffit qu'elle succombe pour que cet exemple soit mauvais. Quel que soit le châtiment qui suive la violation du devoir, les âmes vulgaires sont plus séduites par la brillante peinture du mal qu'elles ne sont averties par la punition du coupable. Euripide lui-même ne s'est-il pas condamné en mettant sur les lèvres de Cassandre cette grande parole : « Mieux vaut taire les choses honteuses, et que ma muse reste sans voix plutôt que de célébrer des crimes [1] ! ».

C'est à la tragédie d'*Hippolyte*, que se rapportent si naturellement les remarques que nous venons de faire.

Vénus elle-même nous apprend qu'Hippolyte, fils de Thésée et de l'Amazone [2], ayant méprisé son joug pour suivre dans les forêts, Diane, la vierge chasseresse, elle châtiera le jeune homme de son inviolable

1. *Les Troyennes,* traduction de M. Arlaud. A moins d'indication contraire, nos citations d'Euripide se réfèrent à cette traduction.
2. Antiope, suivant Plutarque, *Thésée.*

pureté. Elle a donc allumé pour lui dans le cœur de Phèdre, sa belle-mère, une passion coupable qui causera la mort d'Hippolyte. Phèdre en sera aussi victime; qu'importe à la déesse une créature qui, il est vrai, ne l'a jamais offensée, mais dont la perte lui servira à se venger d'un ennemi!

Cependant Phèdre, dévorée par la flamme secrète dont elle a horreur et qui la consume, Phèdre veut échapper au crime par la mort, et se prive de toute nourriture. Étendue sur sa couche, la jeune reine abrite sous un voile sa belle tête à la blonde chevelure. Après s'être renfermée dans le palais, elle désire revoir cette radieuse lumière si chère aux Grecs, et sa nourrice la porte devant sa demeure. Là se trouvent les femmes de Trézène [1], informées de la maladie de Phèdre par une de leurs compagnes qui lavait à une source, des vêtements de pourpre, et les exposait ensuite aux rayons du soleil sur la pente du rocher.

Encore affaissée sur son lit de douleur, la mourante n'a plus la force de se mouvoir; son voile même lui pèse. Que ses femmes la soulèvent! Que sa nourrice découvre sa tête et laisse tomber sa chevelure sur ses épaules!

Phèdre promène sa pensée dans les sites riants où

1. La scène se passe à Trézène, ville où Thésée avait dû s'exiler à la suite d'un meurtre.

le calme de la nature contraste avec l'agitation de son cœur. Que n'est-elle au bord d'une source dont l'eau limpide apaiserait sa soif! Abritée par les peupliers, que n'est-elle étendue sur l'herbe! Puis son rêve prend une direction moins pure, et suit l'objet de son criminel attachement. Qu'on la guide vers la montagne! Elle veut s'enfoncer dans la forêt de pins. Que ne peut-elle exciter de sa voix les meutes acharnées à la poursuite de la bête fauve, et faire voler sur celle-ci le trait rapide; ou plutôt, que n'est-elle sur la plage où elle dompterait des coursiers!

Et comme la nourrice que les vœux de la reine plongent dans la stupeur, lui fait remarquer l'étrangeté de ses paroles, Phèdre a peur de s'être trahie dans son délire. Que sa nourrice la couvre de son voile et cache ainsi ses larmes et sa honte!

La vieille esclave souhaite de mourir. Sa vie tout entière repose sur la frêle créature qui s'éteint devant elle et dont elle ignore le mal. Une absence de Thésée ne lui permet pas de faire partager à l'époux de la reine le fardeau de ses inquiétudes. Elle supplie Phèdre de lui avouer la cause de ses souffrances.... La jeune femme ne répond pas.

La nourrice tente alors d'émouvoir le cœur de la mère. Que Phèdre le sache! Par sa mort, elle aura trahi les enfants dont elle est la protectrice, et qui seront frustrés de l'héritage paternel par le fils de l'Amazone, Hippolyte.... Ce nom arrache un cri à la

reine, un cri dans lequel la nourrice croit avec satisfaction, lire la haine d'une marâtre....

PHÈDRE.

« Tu me fais mourir, nourrice. Au nom des dieux, je t'en prie, à l'avenir garde le silence sur cet homme.

LA NOURRICE.

« Vois-tu? ta haine est juste, et cependant tu refuses de secourir tes fils et de sauver tes jours.

PHÈDRE.

« Je chéris mes fils; mais ce sont d'autres orages qui m'agitent.

LA NOURRICE.

« O ma fille! tu as gardé tes mains pures de sang.

PHÈDRE.

« Oui, mes mains sont pures; mais mon cœur est souillé [1]. »

Pressée par les instances de cette femme qui s'attache à ses genoux, Phèdre résiste longtemps à ces ardentes prières : elle veut garder le secret d'une lutte intérieure où elle peut encore obtenir une glorieuse victoire.... Enfin elle va céder à celle qui l'a nourrie.... Elle évoque les malheurs de sa race, le

1. *Hippolyte.*

crime de sa mère. Pasiphaé, la faute d'Ariane, sa sœur....

« Et moi, je meurs la dernière et la plus misérable [1]. »

Elle avoue que c'est à l'amour qu'elle doit ses souffrances.

LA NOURRICE.

« Que dis-tu? O mon enfant, aimes-tu quelque homme?

PHÈDRE.

« Tu connais ce fils de l'Amazone?

LA NOURRICE.

« Hippolyte, dis-tu?

PHÈDRE.

« C'est toi qui l'as nommé [2]. »

Cette révélation est le coup de foudre qui éclaire d'une effrayante lumière les nuages amoncelés.... La nourrice éprouve un sentiment d'horreur que partagent les femmes de Trézène. Mais Phèdre reprend la parole. Elle dit que la passion n'obscurcit pas la perception qu'elle a de sa faute; elle retrace ses luttes contre son amour, luttes qui l'ont brisée, et auxquelles le trépas seul peut la soustraire. Elle meurt

1. *Hippolyte.*
2. *Id.*

pour préserver de toute souillure son époux et ses enfants; elle meurt pour que ses fils, fiers de leur mère, soient heureux et libres à Athènes; « car l'homme, même le plus audacieux, devient esclave dès qu'il a rougi de sa mère ou de son père [1]. »

Jusqu'à présent, Phèdre n'a eu à combattre qu'elle-même; mais voici que sa constance subit une plus rude épreuve. La nourrice qui d'abord a frémi de sa passion criminelle, n'éprouve plus que la terreur de sa mort prochaine. Forcée de choisir entre la vie et l'honneur de la reine, elle tente de faire succomber celui-ci pour sauver celle-là. Phèdre repousse d'abord avec indignation les infâmes conseils que dicte à cette femme une aveugle tendresse. Elle lui ordonne de se taire. La nourrice brave la défense de la reine; elle lui parle d'un charme qu'elle possède et qui unit les cœurs. Phèdre ne résiste plus que faiblement aux suggestions de l'esclave; elle ne l'empêche même plus de chercher son philtre. Elle redoute seulement que cette femme ne trahisse auprès d'Hippolyte le secret qu'elle s'est laissé arracher; mais la nourrice ne la quitte pas sans l'avoir rassurée.

Plus près du palais que le chœur qui occupe le devant de la scène, Phèdre entend des cris qui la bouleversent. C'est la voix d'Hippolyte, d'Hippolyte, qui adresse à la nourrice des menaces dont l'expres-

1. *Hippolyte.*

sion prouve à la compagne de Thésée que sa confidente a initié le prince au sentiment dont elle se meurt!

Hippolyte et la nourrice paraissent. Hors de lui, le jeune homme ne voit pas la malheureuse reine ou ne daigne pas remarquer sa présence. Il accable de son indignation la vieille femme qui, effrayée, embrasse ses genoux. Il enveloppe dans le même mépris le sexe auquel appartiennent Phèdre et la nourrice. Toutefois il ne dénoncera pas à son père la honteuse intrigue qui lui a été dévoilée. Il n'oublie pas que lorsque la misérable esclave est venue à lui, elle lui a fait jurer de ne point révéler ce qu'elle allait lui dire. Il s'éloigne en protestant de la haine qu'il a vouée aux femmes.

Et pendant ce temps, Phèdre est là et dévore sa honte [1]. Après le départ d'Hippolyte, son désespoir et sa colère éclatent. Elle profère des imprécations contre sa nourrice, et la chasse. La reine mourra; mais ce ne sera pas sans avoir entraîné dans sa perte l'homme qui a dédaigné ses souffrances.

Thésée, à son retour, ne trouve plus que le cadavre de sa femme. La princesse s'est suspendue à un lacet [2]. Rempli de douleur, le roi veut suivre Phèdre dans son dernier séjour.... Il aperçoit dans la main

1. Une peinture d'Herculanum reproduit celte scène. (*Museo Borbonico*, vol. XI, tav. 2.)

2. Phèdre tenant le lacet qui va terminer ses jours, est représentée

de la morte, des tablettes que scelle l'anneau d'or de la reine. Il les prend, il les lit, et s'affaisse.... Cet écrit accuse Hippolyte du même crime auquel il ne s'est pas laissé entraîner.

Thésée se souvient que Neptune, son père, lui a promis d'exaucer trois de ses vœux. Qu'avant la fin du jour, le roi des mers punisse Hippolyte!

Accouru aux cris de son père, le jeune prince est accablé de reproches par Thésée. Il jure qu'il est innocent; mais, enchaîné par le serment qu'il a fait à la nourrice, il ne peut révéler le secret qui le sauverait.... Insensible à ses protestations et à ses larmes, le roi le bannit.... Et quand Diane elle-même apparaît au roi d'Athènes pour lui dévoiler la vérité, il est trop tard : le malheureux père sait déjà que Neptune l'a exaucé et que son fils se meurt. Thésée ne peut plus que recevoir le pardon que l'agonisant lui accorde avec une touchante générosité.

Selon les remarques préliminaires de ce chapitre, l'un des défauts que nous reprochons à l'*Hippolyte*, est d'intéresser le spectateur à des souillures qui appelleraient ce voile sous lequel Phèdre cachait la honte de son visage. Cette tragédie a encore un autre inconvénient : c'est de faire jouer au Destin un rôle qu'il ne remplit dans aucune autre production du théâtre grec.

sur une peinture de la villa de Munatia Procula. Raoul Rochette, *Peintures antiques inédites.*

En ouvrant les œuvres de Sophocle, nous avons vu sans doute cette mystérieuse puissance s'exercer d'une manière terrible. Mû par une inexorable fatalité, l'homme commettait des actions qui ne lui paraissaient pas répréhensibles et dans lesquelles il découvrait plus tard des crimes qui le faisaient frémir. Mais il n'était que l'aveugle instrument du Destin, et sa conscience restait pure de toute mauvaise intention. La Phèdre d'Euripide, au contraire, sait quel est l'acte auquel elle est entraînée; elle en a la conscience, elle en a le remords; mais c'est en vain qu'elle se débat contre la puissance inique que personnifie ici Vénus.... Elle a perdu son innocence du moment où elle a permis à sa funeste conseillère de chercher le philtre magique qui la fera aimer d'Hippolyte.

Le Destin apparaît donc dans cette tragédie sous son côté le plus odieux. Ailleurs il fait perdre à l'homme la liberté de ses actes; ici, il lui enlève la liberté de sa conscience.

Quels dieux que ceux vers lesquels les Grecs croyaient pouvoir faire remonter la responsabilité de leurs plus indignes erreurs! Que nous avons de peine à concevoir que de semblables divinités aient pu être vénérées, nous, enfants du Dieu qui n'inspire aux hommes que le bien et qui les secourt dans leurs tentations!

Euripide est d'autant plus coupable d'avoir célébré la pernicieuse et irrésistible influence d'une déesse

que lui-même n'y croyait pas. Disciple d'Anaxagore, adorateur de l'Être immatériel qui a créé l'univers et qui éclaire l'âme humaine [1], Euripide ne dit-il pas ailleurs, que les passions des mortels sont la Vénus à laquelle ils obéissent [2] ?

Le poëte chrétien qui, après le tragique grec, chanta les malheurs de Phèdre, adoucit en elle des traits qui eussent blessé les justes susceptibilités de son auditoire. La Phèdre de Racine avoue, il est vrai, elle-même, son affection à Hippolyte; mais c'est au moment où elle se croit veuve. Ce n'est pas elle qui le dénonce à Thésée, bien qu'elle n'empêche pas sa nourrice de le faire. Enfin, c'est elle qui, après s'être empoisonnée, s'accuse elle-même auprès de son époux. Son repentir corrige ici l'antique fatalité.

La notion du Destin, idée qui, pour Euripide, n'était qu'un ressort dramatique, est presque absente dans la tragédie de *Médée :* ce qui y domine, c'est la volonté humaine, entraînée toutefois par la puissance de la passion [3].

Médée a tout sacrifié à sa tendresse pour ce Jason qui, par elle, a conquis la toison d'or. Cet amour lui a fait trahir son père et sa patrie; cet amour lui a fait égorger son frère et l'a rendue coupable d'autres

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. *Les Troyennes.*
3. « La fatalité nouvelle de la passion, » suivant l'expression de M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.* Cf. M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique.*

crimes encore ; et c'est dans ce même amour que la justice éternelle la frappe.

Hôte de Créon, roi de Corinthe, Jason aime la fille de ce souverain, et l'hyménée va l'unir à la jeune princesse. Médée connaît la trahison de son mari. Étendue sur le sol, refusant tout aliment, elle regrette l'ingrat que ses reproches n'ont pu ébranler. Ses amis essayent de la consoler, elle ne les regarde pas, elle ne les écoute pas ; et si un mouvement l'agite, c'est qu'elle a détourné son visage pour cacher les larmes que lui arrache le souvenir du père et de la patrie envers lesquels elle a été si coupable. Elle sait maintenant ce qu'il y a d'amertume à pleurer l'abandon sur une terre étrangère.

Mais ce désespoir sera terrible. Médée n'est pas l'une de ces natures qui, soit qu'elles s'arment d'une divine résignation, soit qu'elles cèdent à leur propre inertie, souffrent l'outrage en silence. La fière princesse fera cruellement expier à Jason les larmes qu'il lui a causées. Ce n'est pas seulement à lui et à sa rivale qu'elle souhaite la mort. Déjà ses regards se sont portés sur ses enfants avec une expression farouche ; déjà elle a formé le vœu qu'ils périssent avec leur père, et elle a appelé sur sa propre tête les éclats de la foudre.

Et après ces fureurs de lionne, elle exprime des sentiments remplis de grâce et de mélancolie. Elle retrace les douleurs des femmes trahies, douleurs que leur vie sédentaire rend plus poignantes encore. « Un

homme, dit-elle, quand l'intérieur de sa famille lui devient à charge, peut en sortir, et délivrer son âme de tout ennui par le commerce de quelque ami ou des personnes de son âge : mais nous, nous ne pouvons regarder que dans notre cœur [1]. »

Elle ignore cependant toute la profondeur de son infortune. Elle n'a prévu que le triomphe de sa rivale : maintenant le père de la jeune épouse vient signifier à Médée qu'il la condamne, ainsi que ses enfants, à un exil immédiat, car sa présence seule est un danger pour la nouvelle compagne de Jason. Il sait que, chez Médée, l'art de la magicienne peut aider à la vengeance de la femme.

La princesse accueille en gémissant l'arrêt de Créon ; mais ses plaintes, loin d'être amères, ont une douceur attendrissante. Elle paraît souffrir des craintes qu'elle provoque, et déplore cette réputation de science et d'esprit à laquelle elle les doit. Que le roi ne la redoute pas ! Pourquoi lui ferait-elle du mal ? Ce n'est pas lui, c'est Jason qu'elle hait. Que Créon ne l'éloigne pas, elle saura se résigner au nouvel hymen de son mari ! Et comme le roi, se méfiant de ces séduisantes paroles, résiste aux supplications de la femme belle et fière qui gémit à ses pieds et embrasse ses genoux, Médée n'implore plus de lui qu'une grâce : celle de retarder d'un seul jour son exil, afin qu'elle

1. *Médée*. Cf. M Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*.

puisse chercher un refuge pour elle et pour ses enfants. Que Créon, qui est père, ait pitié de ceux-ci. Ce n'est pas sur elle qu'elle pleure, c'est sur eux !

Le roi ému lui accorde à regret cette faveur, tout en la prévenant que si le lendemain elle se trouve encore sur le territoire corinthien avec ses enfants, elle expiera sa désobéissance par sa mort. Un jour! Un seul jour! Créon ne pense pas que ce délai suffise à Médée pour se venger.... Un jour! La magicienne saura renfermer dans ce court délai toute une série de crimes! C'est pour arriver à ce but qu'elle s'est humiliée et courbée devant un roi à qui, sans une telle intention, elle n'eût pas daigné seulement adresser la parole.

L'épouse délaissée médite sa vengeance. Par une préoccupation personnelle indigne de sa fierté et de son énergie [1], elle dit que si elle est assurée de trouver un asile après l'exécution de ses sinistres projets, elle fera mourir en secret ses ennemis. Sinon, elle agira ouvertement contre eux, et saisissant le glaive, elle les tuera, dût-elle tomber avec eux. Par Hécate, sa souveraine, la déesse qui préside aux enchantements, Médée jure que jamais elle ne sera impunément outragée.

Jason se rend auprès de Médée pour concerter avec

1. C'est l'opinion de W. Schlegel, appuyée par M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

elle les mesures qui assureront son avenir et celui de ses enfants. Mais la princesse n'ayant aucun besoin de son mari, ne s'humilie pas devant lui comme elle l'a fait devant Créon. Elle accuse de lâcheté et d'impudence l'homme qui affronte la présence de la femme qu'il abandonne. Elle lui reproche les bienfaits dont elle l'a comblé, les crimes qu'elle a commis pour lui. Croit-il donc que les dieux devant lesquels il a juré d'être fidèle à sa compagne, ont été renversés, et que les hommes sont soumis à des lois nouvelles? Mais elle veut lui parler comme à un ami. Où ira-t-elle maintenant? Rentrera-t-elle au foyer paternel qu'elle a trahi pour lui? Ira-t-elle chez les filles de Pélias, ces princesses qui, par ses conseils perfides, ont fait périr à leur insu leur propre père, le spoliateur et le persécuteur de la famille de Jason? Pour l'homme qui la trahit maintenant, Médée s'est exposée à la haine de ceux qu'elle aurait dû aimer : aussi a-t-elle reçu son salaire. Elle reconnaît avec une indescriptible ironie que Jason l'a rendue la femme la plus heureuse de la Grèce, et qu'elle-même a en lui le meilleur des époux. Quelle gloire pour lui de voir que ses propres fils et la femme à laquelle il doit la vie, errent misérablement sur la terre d'exil! Ah! pourquoi Jupiter a-t-il permis aux hommes de distinguer l'or véritable de l'or faux, quand aucune marque extérieure ne désigne le méchant?

Jason répond avec calme à cette impétueuse atta-

que. Il diminue la part de reconnaissance qu'il doit à Médée. Si celle-ci l'a sauvé, c'est qu'elle l'aimait, et qu'elle obéissait forcément ainsi, croit-il, à la puissance de Vénus. Il convient cependant qu'il a reçu d'elle des services; mais ne les lui a-t-il pas rendus avec usure en lui faisant habiter cette Grèce où son génie est honoré, et où elle a obtenu une gloire qui lui eût manqué dans sa lointaine patrie? Jason prétend même que son mariage avec une autre femme, prouve encore son affection pour Médée et pour les enfants dont elle l'a rendu père. Ici il est obligé de contenir la fougueuse princesse. Il lui explique que son royal hyménée assurera le sort de leurs fils. Il accuse Médée de méconnaître ses intentions, et exhale contre les femmes en général cette haine qui a laissé tant de traces dans les œuvres d'Euripide.

Médée repousse l'étrange bonheur dont Jason lui offre la perspective. Elle dédaigne une opulence que payeraient les tortures de son cœur. Elle refuse même l'asile que le prince lui ferait obtenir chez les hôtes de sa famille. Elle n'acceptera rien de cet homme.

Médée a souhaité de trouver un refuge qui lui permît de se soustraire aux suites des crimes qu'elle prépare. Elle rencontre Égée, roi d'Athènes. Elle lui apprend la perfidie de son époux, et cette ingratitude excite le blâme du généreux Athénien. Embrassant les genoux d'Égée et touchant son visage comme une

suppliante, Médée lui demande de la recevoir à Athènes, et le roi y consent.

Maintenant la magicienne peut agir. Elle feindra de se réconcilier avec Jason; elle le priera de conserver leurs fils auprès de lui; elle enverra à la nouvelle épouse ces enfants qui offriront à celle-ci un péplus et une couronne, et si la fiancée se pare de ces ornements, le poison qu'ils recèlent la dévorera! Puis.... Médée ne peut penser sans terreur au dernier acte de sa vengeance.... elle tuera les fils de Jason, ces fils qui, hélas! sont aussi les siens, et elle privera ainsi l'infidèle de la postérité qu'il a déjà et de celle qu'il aurait pu avoir de sa nouvelle épouse.

Jason et Médée sont en présence. La femme trahie demande pardon à son mari de la colère qu'elle a laissé éclater contre lui. Elle reconnaît qu'en se remariant, Jason assure le sort de leurs fils. Elle appelle les enfants, leur dit de se joindre à elle pour embrasser leur père.

« Prenez ma main. O cruelle pensée! comme mon cœur frémit en secret! O mes enfants, vous verrai-je encore longtemps, ainsi vivants, me tendre vos bras chéris? Ah malheureuse!... je sens couler mes pleurs et je frissonne. En me réconciliant avec votre père après de si longs débats, je sens mon visage inondé de larmes [1]. »

1. *Médée.*

Jason témoigne de sa sollicitude pour ses fils. Qu'ils croissent sous la protection de leur père et des dieux! Mais pourquoi, à ces mots qui devraient la rendre heureuse, Médée détourne-t-elle son beau et pâle visage? pourquoi pleure-t-elle?

« Je les ai mis au monde; et quand tu formais des vœux pour leur vie, j'ai frémi à la pensée que peut-être ils seraient vains [1]. »

Médée exhorte Jason à supplier sa fiancée en faveur de leurs enfants. Le prince espère que la fille de Créon cédera à une pensée de miséricorde: n'est-elle pas femme?

La magicienne remet à ses fils les présents qu'elle destine à la jeune épouse. Le père et les enfants sont partis.... Quelques instants après, l'esclave qui a la garde de ces derniers, apprend à Médée que la fille du roi a accepté leurs offrandes. Cet homme est surpris de la douleur avec laquelle Médée accueille une nouvelle qui devrait la combler de satisfaction. Elle l'envoie dans l'intérieur du palais pour préparer les soins quotidiens qu'il rend aux enfants. Ceux-ci restent auprès d'elle. Médée leur adresse d'émouvantes paroles. Ces enfants dont la naissance et l'éducation lui ont coûté tant de souffrances, ces enfants qui devaient soutenir sa vieillesse et ensevelir ses restes,

1. *Médée.*

ces enfants vont être séparés de leur mère qui languira loin d'eux.... Séparation plus effrayante et plus longue que celle dont l'exilée semble parler [1] !

Les enfants regardent leur mère, ils lui sourient ... Médée sent que sa force lui échappe.... Que va-t-elle faire?... Frapper ses fils? Oh! non, jamais! Elle les gardera, ils la suivront dans son exil. Pour châtier Jason, elle ne déchirera pas ses propres entrailles.... Mais la pensée de sa vengeance l'obsède.... Médée se débat entre son amour pour ses enfants et sa haine contre leur père.... Et ce dernier sentiment l'emporte dans une lutte acharnée qui laisse Médée affolée de douleur, mais résolue à terminer son œuvre, à glacer pour toujours ces petites mains et ces joues roses qu'elle baise avec transport; à arrêter pour toujours cette suave haleine qu'elle respire avec ivresse.

« Ah! sortez, sortez! je ne puis plus soutenir votre vue, je succombe à tant de maux. Je sais quels forfaits j'ose accomplir; mais ma colère est plus forte que ma volonté, et cette passion cause les plus grands malheurs des hommes [2]. »

Une joie sinistre éclairera encore cette âme tourmentée. Médée apprend que la nouvelle épouse de Jason est morte par elle, et que la jeune femme a

1. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. *Médée.* Cf. M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique.*

entraîné son père dans son trépas. Ce n'était point sans effort qu'elle était devenue la protectrice des fils de Médée. Quand Jason était entré chez elle avec ceux-ci, elle n'avait vu d'abord que lui, et son regard s'était reposé avec amour sur son fiancé; mais en apercevant les enfants, elle s'était voilée et détournée. Apaisée par Jason, et surtout par les dons que lui avaient offerts les petits messagers, elle avait promis de les soutenir. Que les parures qu'ils lui avaient remises étaient précieuses! A peine s'étaient-ils retirés avec leur père qu'elle déployait sur ses épaules le léger péplus; et que, plaçant sur ses boucles la couronne d'or, elle souriait devant un miroir à sa radieuse beauté. Alors elle a voulu juger de l'effet que produisait sur sa taille son riche vêtement. Elle est descendue de son trône, et marchant avec grâce, elle se retournait pour admirer la chute de ses draperies. Soudain, elle a pâli, reculé d'effroi, et se retenant péniblement à son trône, elle s'est évanouie. Elle n'est revenue à elle que pour subir un horrible supplice. Sa couronne dardait des jets de flamme; son péplus brûlait son corps. En vain, se levant, a-t-elle cherché à détacher sa couronne: par ses efforts elle n'a fait qu'activer l'ardeur du feu qui la dévorait. « Elle tombe à terre, vaincue par la douleur, méconnaissable à tout autre qu'à l'œil d'un père. Ses yeux défigurés n'offraient plus de formes certaines, son visage avait perdu toute sa beauté, le sang ruis-

selait de sa tête sur ses joues embrasées ; les chairs, comme des larmes de poix ardente, se détachaient des os, consumées par un invisible poison. »

Il accourt, ce père qui seul maintenant peut reconnaître sa fille dans ces restes sanglants et carbonisés. Il se jette sur ce cadavre dont tout le monde s'éloigne avec effroi. Serrant sa fille sur son cœur, il souhaite de mourir avec celle qui est ravie à sa vieillesse chancelante.... Ce vœu est exaucé.... Le tissu empoisonné s'attache à lui, et le roi expire auprès de sa fille.

Médée a encore une œuvre à accomplir : oublier qu'elle est mère, oublier qu'elle aime ses fils, et, après les avoir fait périr, s'abandonner au désespoir qui la trouble encore pendant qu'elle les sacrifie.

Par les cris de terreur que jettent les enfants, le chœur des femmes corinthiennes sait maintenant que Médée a terminé sa tâche.

Lorsque Jason, exhalant contre sa première femme le courroux dont l'animent la mort de sa fiancée et celle de Créon, vient pour soustraire ses fils aux représailles de la maison royale, il apprend que ceux-ci ne sont plus et que leur propre mère les a égorgés. Essayant de faire sauter les portes du palais, il veut revoir une dernière fois ses enfants et châtier Médée. La magicienne lui ravit l'une et l'autre de ces consolations. Lui apparaissant sur un char aérien, et emportant les jeunes victimes, elle dédaigne ses transports de fureur, ses imprécations, rejette sur lui la respon-

sabilité du double parricide qu'elle a commis, et demeure même insensible aux larmes avec lesquelles il la supplie de lui laisser toucher les deux cadavres.

Si Médée apparaissait seulement aux spectateurs comme une belle et dangereuse sirène, charmant avec perfidie les objets de sa haine; si elle ne se montrait encore à eux que dans les affreux résultats de ses desseins, elle leur causerait une horreur telle que ce personnage ne pourrait même pas être supporté sur la scène. Mais avec quel art Euripide a su nous faire accepter une semblable création! A force de génie, il est parvenu à nous inspirer plus de pitié que de répulsion pour cette femme énergique et intelligente qui aurait pu mettre dans le bien toute la force de volonté qu'elle déploie dans le mal, pour cette femme qui sait aimer comme elle sait haïr, et qui, même lorsqu'elle immole ses enfants à sa vengeance, peut encore avoir des larmes maternelles.

Médée doit moins ses crimes à une perversité naturelle qu'aux funestes entraînements de son cœur; et c'est la passion qui lui fait violer le devoir. C'est cette passion qui l'incite tantôt à servir par le crime l'homme qu'elle aime, tantôt à châtier encore par le crime l'homme qui lui est infidèle.

Le plus souvent, c'est par la souffrance que les héroïnes d'Euripide sont entraînées au mal. A l'origine de presque toutes leurs fautes, nous trouvons une amère affliction. Ainsi le malheur qui épure et for-

tifie les grandes âmes, abaisse les caractères moins magnanimes.

Nous avons vu Médée commettre ses derniers crimes en cédant aux douloureux ressentiments de la jalousie. Des chagrins de cette nature rendent coupables aussi deux autres femmes mises en scène par Euripide : Créuse et Hermione.

Créuse, fille d'Érechthée, roi d'Athènes, a été malgré elle aimée d'Apollon. Elle en a eu secrètement un fils qu'elle a abandonné dans la grotte de Pan, et le berceau du nouveau-né a été une corbeille qui pouvait être son cercueil. A la prière d'Apollon, Mercure a transporté sur les marches du temple de Delphes, l'enfant que la Pythie a recueilli sans connaître son origine. Le fils d'Apollon a grandi à l'ombre du sanctuaire, et, devenu homme, il a eu la garde des trésors du dieu.

Quant à Créuse, son père, dérogeant aux coutumes athéniennes qui ne permettaient pas qu'une citoyenne épousât un étranger, l'a mariée à un défenseur d'Athènes, Xouthos, petit-fils de Jupiter. Les deux époux n'ont pas eu d'enfants; et la tragédie d'*Ion* nous montre Xouthos à Delphes où il vient demander à Apollon le bonheur de la paternité. Créuse l'accompagne. Le désir de savoir ce qu'est devenu le fils qu'elle a naguère exposé, n'est pas étranger au voyage de la reine.

Créuse rencontre à l'entrée du temple un jeune

prêtre qui est entraîné vers elle par un doux attrait; et la reine qui partage cette sympathie, envie le sort de la femme qu'il nomme sa mère. Mais le jeune homme, qui est le propre fils de Créuse, ignore quels sont ses parents, et la maternelle sollicitude de la Pythie ne peut le consoler du chagrin qu'il éprouve de ne pas connaître sa mère.

Le pieux serviteur d'Apollon ne tarde pas à devenir pour Créuse un objet de haine. Guidé par l'oracle d'Apollon, Xouthos a donné à ce prêtre le nom de fils. Le roi a cru ainsi retrouver en lui un enfant de son sang et né d'une autre femme que la reine. Aussi a-t-il voulu cacher encore à Créuse un bonheur qu'il ne lui devait pas. Mais c'est en vain qu'il a menacé de faire mourir les esclaves de la reine si elles révélaient ce mystère à leur maîtresse; ces femmes, indignées de penser que Xouthos, un étranger, livre à un fils qu'il n'a pas eu de sa compagne, le trône que lui a valu son hymen, ces femmes dévoilent la vérité à la reine. La douleur de sentir que son mari est heureux sans elle, blesse l'épouse dans ses sentiments les plus délicats. Et Créuse, laissant alors échapper le secret de sa maternité, reproche amèrement à Apollon d'avoir donné un fils à son époux, tandis que l'enfant issu de son alliance avec le dieu a été dévoré par les oiseaux de proie.

Un ancien serviteur de sa famille excite la reine à embraser le temple; elle ne l'ose. Cet homme lui

conseille alors d'attenter à la vie du roi; Créuse, se souvenant que son mari l'a aimée, refuse de commettre ce meurtre. Mais quant au fils de Xouthos, quant à celui qui maintenant se nomme Ion, la reine, cédant au vieillard, consent à ce que celui-ci le fasse périr. Elle remet à ce serviteur un poison sûr; mais cette criminelle tentative est déjouée. Condamnée à mort par les magistrats de Delphes, poursuivie par le peuple de cette ville, Créuse se réfugie près de l'autel d'Apollon. Le fils de Xouthos la rejoint dans cet asile. Hors de lui, il oublie de quelle inviolable majesté le dieu couvre la suppliante, il va arracher son ennemie à l'autel, quand la Pythie se présente et l'arrête. Elle lui prescrit de retourner dans sa patrie, de chercher sa mère, et lui remet la corbeille dans laquelle elle l'a trouvé. La prophétesse se retire.... Ion pleure sur son enfance délaissée, et plaint la mère infortunée qui a dû souffrir en l'abandonnant. Il déroule les bandelettes qui enveloppent la corbeille que Créuse reconnaît.... La reine a retrouvé dans celui qu'elle voulait faire périr et qui lui-même allait la livrer au supplice, le fils même qu'elle regrettait. Bravant le trépas qu'elle peut trouver hors de son refuge, elle quitte l'autel et s'attache au jeune homme qui d'abord croit à une nouvelle ruse d'une marâtre, mais qui, bientôt convaincu, jouit avec ravissement des caresses maternelles dont la privation lui a été si amère. Créuse lui dit qu'il est le fils d'Apollon, et comme il

en doute, Minerve elle-même vient dissiper ses incertitudes, et lui prédire un heureux avenir. Ion sera la souche de la race glorieuse qui portera son nom, et qui, d'Athènes, fera jaillir sur les îles de l'Archipel et sur les rives asiatiques, ses rameaux féconds et brillants. De Xouthos et de Créuse naîtront Doros et Achaeos, pères des Doriens et des Achéens [1].

Après avoir satisfait la morale par les terreurs qui châtient Créuse de son attentat, le poëte lui rend à la fin de la tragédie, le charme touchant avec lequel elle avait paru tout d'abord sur la scène. Le dernier souvenir qui nous reste d'elle, n'est pas celui de l'empoisonneuse du jeune Ion, c'est celui de sa mère.

Avec Hermione, nous nous trouvons encore avec celles des femmes d'Euripide qui ne savent pas maîtriser la voix de la passion.

Mariée presque enfant à Néoptolème, fils d'Achille, Hermione rencontre dans le palais de son époux une femme en qui elle redoute une rivale : c'est Andromaque. La malheureuse veuve n'a suivi qu'à regret le fils de celui qui avait tué son mari, le maître qui l'arrachait aux ruines de sa patrie, aux cendres d'Hector et aux restes de ce pauvre enfant qu'elle avait vu précipiter du sommet d'une tour. Mais esclave, elle a dû obéir ; et elle a donné un fils au vainqueur de Troie.

1. Euripide modifie la généalogie des races helléniques. Voir le tome précédent, ch. III.

Hermione, fière de sa naissance, de son pays, et surtout de cette dot qui l'a suivie dans la maison conjugale et qui lui permet de parler librement, Hermione s'irrite d'avoir pour rivale une étrangère, une esclave ! Née dans une contrée où règne la monogamie, la Spartiate est blessée de voir à son foyer, sinon une autre épouse, du moins une femme qui pourrait le devenir. Ce qui l'aigrit le plus, c'est qu'elle n'est pas mère et qu'Andromaque a un fils. Hermione accuse même injustement la captive de lui ravir par des maléfices les joies de la maternité, et de vouloir gouverner à sa place la maison de Néoptolème. Cependant depuis son mariage avec la fille de Ménélas, le roi de Phthie a rompu les liens qui l'attachaient à Andromaque.

Profitant d'une absence de Néoptolème, Hermione, aidée par Ménélas qui est arrivé de Sparte pour la soutenir, veut faire périr la captive. Celle-ci cache son fils Molossos dans une maison, et se réfugie dans le temple de Thétis. Là une Troyenne qui donne encore le nom de maîtresse à sa compagne d'esclavage[1], la prévient que Ménélas recherche l'enfant. Désespérée, Andromaque envoie cette femme chercher le secours de Pélée, aïeul de Néoptolème. Pendant que la fidèle Troyenne, bravant le danger de cette démarche, se rend à Pharsale où règne le vieux souverain,

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

Hermione vient outrager la suppliante et la menacer de mort. Elle ose même lui reprocher l'alliance à laquelle l'a contrainte le fils du meurtrier d'Hector. Andromaque répond à ces injures avec tristesse, mais avec modération. Dans un langage grave et digne, elle demande à la reine à quel titre elle pourrait être sa rivale au foyer. Serait-ce par la gloire de sa patrie, par l'éclat de son sort, par l'épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté? Et quel serait le résultat de la victoire que remporterait la captive? Les Grecs consentiraient-ils à ce que sa postérité occupât le trône de Phthie? Andromaque déclare à la jeune épouse que celle-ci doit l'antipathie de son mari, non aux sortiléges d'une rivale, mais aux défauts de son caractère orgueilleux. « Le véritable philtre, le voici : ce n'est pas la beauté, ô femme, ce sont les vertus qui plaisent aux maris[1]. » La captive reproche à Hermione la jalousie qui la rend cruelle, et Andromaque oppose à ce sentiment la miséricorde qu'à Troie, elle eut pour ses rivales. Prémunissant avec sévérité la fille d'Hélène contre le manque de modestie qui a perdu sa mère, la veuve d'Hector ne lui laisse pas ignorer qu'en se plaignant de ces blessures morales sur lesquelles le foyer doit jeter une ombre discrète, la souveraine manque aux lois de la bienséance.

Ces avertissements irritent encore le ressentiment

1. *Andromaque.*

de la jeune femme. Elle somme la suppliante de quitter son refuge, menace même de la cerner de flammes; enfin, sachant un moyen plus sûr de l'arracher à son asile, elle se retire... Et peu après, nous voyons Ménélas tenant dans ses bras le fils d'Andromaque, l'enfant qu'elle avait caché et qu'il a découvert. Le roi de Sparte laisse à l'esclave le choix entre ces deux alternatives : sa mort ou celle de son fils.

Andromaque couvre de son mépris ce lâche souverain qui ne sait se montrer courageux que devant une femme. Quel résultat aura son supplice ou celui de son enfant? Le premier appellera sur Hermione et sur Ménélas le châtiment du peuple, le second les vouera à la vengeance du roi qui est le père de Mɔossos.

Ce n'est pas sans effroi et sans douleur qu'Andromaque voit le trépas suspendu au-dessus de sa tête.... Et la veuve d'Hector s'étonne de tenir encore à une existence qui lui a été si amère. Cette vie, ah! elle l'immole à son fils! Maintenant elle abandonne l'autel qui la protége, elle se livre elle-même à ses ennemis! Que Molossos n'oublie pas les chagrins qu'a éprouvés celle qui lui a donné l'existence et qui meurt pour la lui conserver; et quand son père l'embrassera, qu'il dise à celui-ci au milieu de ses larmes et de ses caresses, quel a été le sacrifice de sa mère : « Oui, pour tous les hommes, nos enfants sont notre vie; celui qui me blâme, parce qu'il ignore ce senti-

ment, a sans doute moins de souffrances, mais son bonheur n'est qu'un malheur [1]. »

Parole admirable! La femme qui paye de sa vie le salut de son fils, trouve digne de pitié l'homme qui ne comprendrait pas ce qu'il y a de divin à souffrir pour un être aimé!

Ce sacrifice est inutile. La proposition de Ménélas n'était qu'un piége infâme pour arracher la suppliante à son refuge.

Le traître apprend à Andromaque que le dévouement qui la perd ne sauvera pas son enfant, et que c'est à la reine qu'il appartient de décider si Molossos doit vivre. La femme d'Hector se retrouve une fois de plus dans la captive pour flétrir l'astucieux caractère du Lacédémonien. Que Ménélas frappe! Jamais elle ne s'humiliera devant sa fille et lui. Elle fut reine dans Ilion comme il est roi à Sparte.... Jamais, a-t-elle dit, elle ne s'abaissera.... Fière protestation que bientôt démentira son cœur de mère! Lorsque, marchant enchaînée au supplice, elle entend dire à Ménélas que si elle meurt par lui, Molossos est condamné par Hermione, elle frémit de n'être pas défendue par le bras et la lance d'Hector [2], puis.... elle fait agenouiller son fils devant leur bourreau....

1. *Andromaque.*

2. M. Patin fait remarquer par quel trait de génie, Euripide montre Andromaque invoquant le secours de son premier mari, pendant qu'elle tremble pour l'enfant qui doit le jour à un nouvel et odieux hymen. *Études sur les tragiques grecs.*

« O ami, ami, ne me livre pas à la mort[1] ! » dit l'enfant..... Ménélas demeure insensible. La mère et le fils vont périr.... Mais voici que se présente le seul appui qui reste à Andromaque, l'homme qu'elle a mandé à son secours : Pélée, le père d'Achille, l'aïeul de son maître ! La prisonnière tombe aux pieds du vieillard qui, devant cette femme soustraite par la ruse à l'autel de Thétis, sa divine compagne ; devant son arrière-petit-fils condamné à la même mort qu'elle, est transporté d'une telle indignation, qu'il menace le roi spartiate de le frapper avec son sceptre. Tout le mépris que le père d'Achille nourrissait contre l'époux d'Hélène, déborde alors. Si Ménélas et Hermione ne quittent pas le palais, Néoptolème, à son retour, chassera ignominieusement la jeune reine. La colère de Pélée contre les persécuteurs, ne lui fait pas oublier les secours que réclame la victime. Il détache en tremblant les liens d'Andromaque, ces liens qui ont ensanglanté les petites mains de la jeune femme, et qui, selon l'énergique expression de Pélée, auraient pu assujettir un taureau ou un lion. Le vieillard attire dans ses bras le fils de son petit-fils ; et afin, sans doute, que la mère se sente déjà soulagée par le contact de l'enfant, il veut que Molossos l'aide à détacher les liens de la captive. Le vieux roi dit à son jeune rejeton qu'il élèvera en lui l'ennemi des Spartiates.

1. *Andromaque.*

Ménélas part pour Lacédémone en dissimulant sous un air de bravade la honte de sa retraite, et Pélée emmène les deux faibles êtres que, faible lui-même, il a cependant arrachés au trépas.

Le poëte osera-t-il maintenant faire reparaître Hermione, cette femme qui, malgré sa tendre jeunesse, n'a pas même reculé devant le meurtre d'un petit enfant? Ah ! si le spectateur la revoyait en ce moment, pourrait-il tolérer son odieuse présence? Admirons avec quel tact Euripide prépare l'arrivée de cette femme criminelle.

Une esclave qui a paru devoir être la nourrice d'Hermione[1], précède sa maîtresse. Elle annonce que la jeune femme, privée de l'appui paternel et enfin livrée à elle-même, est torturée par le remords de son attentat, par la terreur de son châtiment, et qu'elle cherche à se donner la mort. Ses serviteurs ne réussissent que difficilement à prévenir ce suicide, et c'est en se débattant contre eux qu'elle se précipite sur la scène qui va retentir de ses gémissements. Puisque Hermione se repent, nous pouvons la revoir et la plaindre !

Au milieu de son amère affliction, Hermione revoit Oreste, son cousin, Oreste, le fiancé que Ménélas a écarté pour donner sa main à Néoptolème. Embras-

1. Opinion de Hardion, citée par M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

sant les genoux du prince, elle implore sa pitié. Oreste, surpris de ce mouvement, ému de cette douleur, questionne la reine avec intérêt. Elle s'accuse des fautes auxquelles elle a été entraînée par les conseils de femmes perfides, et prononce une violente diatribe contre l'influence néfaste de son sexe. O Euripide, ce n'est pas votre héroïne qui calomnie ainsi les femmes : c'est le poëte qui les a tant haïes qu'il semble les avoir beaucoup aimées ! — Tout en avouant sa faute, Hermione a supplié son cousin de lui faire quitter une terre qui lui a été si fatale. Elle ne s'est pas trompée en recourant au dévouement d'Oreste. Il savait qu'elle n'était pas heureuse, et c'est pourquoi il est venu, lui qui souffrait de l'avoir perdue ! Maintenant il va la ramener chez son père.

Pour toute réponse, la jeune femme dit que le don de sa main dépend de Ménélas, et elle presse son parent de l'emmener rapidement hors de sa demeure.

En partant, le fils d'Agamemnon profère de sinistres menaces contre Néoptolème, ce roi qui l'a naguère privé de sa fiancée. Et néanmoins Hermione n'hésite pas à suivre l'homme qui va assassiner son mari....

La manière dont la jeune reine fuit le toit conjugal, l'assentiment tacite qu'elle donne au meurtre d'un époux qui cependant ne l'a jamais offensée, sont des traits qui enlèvent à Hermione la pitié qu'elle commençait déjà à nous inspirer. A ce moment, du reste, elle disparaît complétement de la scène.

. . . .

Un messager vient informer Pélée que son petit-fils, victime d'un complot ourdi par Oreste, a trouvé la mort dans le temple de Delphes. Brisé de douleur, le vieillard déplore qu'Hermione n'ait pas été frappée de la foudre avant d'avoir causé ce malheur.

Une douce consolation est réservée à Pélée. La divine mère de son fils lui apparaît et l'exhorte à se calmer. Thétis lui annonce qu'Andromaque doit s'unir à Hélénos, fils de Priam, et habiter parmi les Molosses avec son enfant qui sera la tige des rois de cette nation. La Néréide ajoute qu'après que le vieillard aura rendu les honneurs funèbres à Néoptolème, il partagera l'immortalité de sa compagne, demeurera avec elle et reverra Achille.

Andromaque et Hermione éveillent l'intérêt à des degrés divers. Mais chez la première, cet intérêt s'attache à la vertu de la femme, au dévouement de la mère, aux malheurs qui la frappent dans sa personne et dans celle de son fils. C'est avec un tact particulier qu'Euripide nous a laissé voir surtout dans Andromaque la veuve d'Hector ; mais cette délicatesse sera encore surpassée par Racine.

Dans l'œuvre de ce dernier, Andromaque n'épouse le fils d'Achille que pour sauver son enfant qui est aussi celui d'Hector ; et elle a résolu de mourir après la cérémonie nuptiale qui ne l'aura rendue un instant

la femme de Pyrrhus[1] que pour assurer en celui-ci un protecteur à son fils.

Quant à l'Hermione d'Euripide, après avoir été pour nous un objet d'horreur, elle nous émeut pendant quelques moments par la violence de son repentir, par l'inexpérience de sa jeunesse. Ce qui la distingue surtout de l'Hermione de Racine, c'est qu'elle paraît plus sensible aux blessures de sa fierté qu'à celles de son amour. A la différence de l'héroïne qu'a immortalisée le poëte français, elle a plus de haine contre sa rivale que de colère contre le roi qu'elle lui dispute; elle ne provoque même pas la mort de celui-ci, bien qu'en la tolérant, elle soit plus criminelle encore que l'Hermione de Racine qui fait tuer en Pyrrhus, non un époux innocent, mais un fiancé infidèle. Chez le poëte grec, Hermione n'a pas non plus pour le roi épirote cet amour que, chez le poëte chrétien, elle lui garde encore en se vengeant de lui. Euripide ne nous dit pas que la fille de Ménélas ait fui Oreste après le meurtre de Néoptolème. Telle n'est pas l'Hermione de Racine quand elle reproche à l'assassin qu'elle a armé, la mort de la victime qu'elle lui a désignée, cette victime qu'elle pleure devant lui! Telle n'est pas non plus l'Hermione française lorsqu'elle se tue sur le cadavre de l'homme qu'elle a fait assassiner.

Si Euripide n'avait peint que Phèdre, Médée, Créuse

1. Le même que Néoptolème.

et Hermione, nous pourrions croire qu'il pensait tout le mal qu'il a dit des femmes, et qu'il ne voyait en elles que des esclaves de leurs instincts[1]. Mais dans Andromaque, nous saluons déjà l'un de ces types si purs et si touchants qui égalent plusieurs héroïnes d'Euripide aux plus nobles créations féminines de Sophocle.

Sans doute, parmi ces sympathiques figures, toutes n'ont pas une beauté morale sans mélange. Hécube, par exemple, n'a pas la sublime sérénité de Polyxène et d'Alceste; mais, dans ses fautes même, combien elle mérite de pitié!

La veuve de Priam remplit de ses malheurs deux tragédies d'Euripide: *Les Troyennes* et la pièce qui porte son nom.

La première de ces œuvres dramatiques nous présente Hécube après la prise de Troie. Reine, elle devient esclave à l'âge où plus que jamais elle aurait besoin d'être elle-même servie. Troyenne, elle doit quitter sa patrie. Veuve et mère, il lui faut abandonner les restes de son mari, ceux de ses fils; et privée de la consolation de pleurer avec les filles qui lui restent, elle se voit enlever Polyxène et Cassandre, l'une, destinée à être immolée sur le tombeau d'Achille, l'autre, condamnée à suivre Agamemnon. Mais il lui reste un petit-fils, Astyanax, l'enfant d'Hector et d'An-

1. Nous ne plaçons pas ici les *Bacchantes*, qui nous ont occupée quand nous décrivions les Bacchanales, et dont les caractères individuels disparaissent sous l'unique influence du délire orgiastique.

dromaque; cet enfant est un danger pour l'armée grecque : il périra. Hécube assiste à la poignante séparation d'Andromaque et d'Astyanax; elle voit l'enfant effrayé de sa mort prochaine, se serrer, en pleurant, contre le sein maternel qui ne peut, hélas, remplacer pour le protéger, le bras paternel! C'est elle, l'aïeule chargée d'ans, c'est elle qui reçoit le petit corps inanimé que lui envoie la jeune mère embarquée déjà sur le vaisseau de Néoptolème; c'est Hécube encore qui place l'enfant dans le cercueil que lui a destiné la veuve d'Hector: le bouclier de ce héros! Ainsi la vieille souveraine rend les derniers devoirs au petit-fils dont la voix enfantine les lui promettait naguère à elle-même.

Est-ce assez de ces épreuves pendant lesquelles la veuve de Priam tombe sur le sol, se frappe la tête et la poitrine? Non.. . Voyez-vous cette flamme immense qui s'élève? C'est l'incendie de Troie! En vain Hécube veut se précipiter dans ce brasier, elle est entraînée vers les vaisseaux des Grecs; ses regards ne distinguent même plus l'emplacement de son palais, mais elle entend encore le fracas d'Ilion qui s'écroule....

Dans la tragédie d'*Hécube*, la reine d'Ilion ne se borne pas à une douleur passive. Ici le poëte, retardant l'immolation de Polyxène, place cet événement dans la Chersonèse de Thrace où relâche l'armée grecque. Hécube, qui ignore la destinée réservée à sa fille, est agitée pendant la nuit par une sinistre vision.

Polydore, l'un des fils qu'elle a donnés à Priam et que le vieux roi a fait élever pendant la guerre chez son hôte Polymestor, est apparu à Hécube comme un fantôme.... La captive sait aussi que l'ombre d'Achille, se dressant sur la tombe du héros, a réclamé le sacrifice d'une Troyenne.... Que les dieux éloignent de sa fille Polyxène un semblable péril! Au moment où la reine forme ce vœu, le chœur des esclaves troyennes lui apprend que son dernier pressentiment n'était que trop fondé, et qu'Achille, naguère fiancé à Polyxène, exige que la jeune fille le suive chez les morts.

Attirée par les cris de sa mère, Polyxène quitte la tente des captives. Hécube lui annonce le sort qui l'attend, et la noble jeune fille ne voit dans cette catastrophe que la douleur de ne plus pouvoir partager les souffrances de sa mère : « Ah! c'est sur toi, mère infortunée, c'est sur toi que je pleure et que je gémis : quant à ma vie, tissu d'outrages et d'opprobre, je ne la pleure pas; mourir est plutôt un bonheur pour moi[1]. »

Ulysse qui a conseillé aux Grecs l'immolation que leur demandait Achille, Ulysse vient chercher la victime. La veuve de Priam fait appel aux souvenirs du héros. Ulysse se rappelle-t-il que le jour où il pénétra en espion dans Troie, Hélène le reconnut, le désigna à Hécube, et que le roi d'Ithaque, embrassant les ge-

1. *Hécube.*

noux de la souveraine, implora sa protection? Elle le sauva alors: il la perd aujourd'hui! Mais il peut encore lui rendre le bienfait qu'il a reçu d'elle. C'est elle maintenant qui est aux pieds d'Ulysse, c'est elle qui le supplie de ne pas la faire mourir dans sa fille.... Sa fille! Mais en cette enfant, elle possède et sa patrie et le bâton de sa vieillesse! Qu'Ulysse protége la jeune captive! Les Hellènes tueront-ils maintenant des femmes dont ils ont respecté la vie alors qu'ils les enlevaient aux autels d'Ilion?

Le roi grec reconnaît ce qu'il doit à Hécube; mais il ne croit pas juste de lui accorder la grâce qu'elle réclame, et de refuser à Achille le prix de son glorieux trépas.

La reine espère que les supplications de sa fille seront plus puissantes que les siennes. Ulysse n'est-il pas père, lui aussi? Le héros se détourne, et cache sous son manteau cette main que son cœur lui conseillerait peut-être de tendre à Polyxène, mais qu'il n'ose laisser toucher à la victime.... La jeune fille, qui a vu ce mouvement, rassure le roi. Qu'il ne craigne pas ses prières! Elle n'aura point recours à la pitié d'Ulysse; elle accepte le trépas! Fille et fiancée de rois, il ne lui a manqué que l'immortalité pour égaler les déesses. « Et maintenant je suis esclave!... Il commence à me faire aimer la mort, ce nom auquel je ne suis point faite[1]. »

1. *Hécube.*

La grandeur d'âme que laisse éclater la sœur d'Hector, fait plus sentir encore à Hécube la profondeur de la perte qu'elle va faire. Elle veut mourir pour sa fille ! N'est-elle pas plus coupable que cette dernière? N'a-t-elle pas donné le jour à Pâris, le meurtrier d'Achille? Ulysse lui répond que la victime désignée par Achille est Polyxène. La reine réclame du moins la grâce de tomber avec son enfant, et cette faveur lui est refusée. « La mort de ta fille suffit; n'y joignons pas d'autre sacrifice; et plût aux dieux que le sien ne fût pas dû par nous[1] ! »

La persistance d'Hécube à vouloir partager le trépas de Polyxène, et à refuser de se séparer d'elle, va contraindre Ulysse d'employer la violence pour repousser cette mère qui s'enlace à sa fille « comme le lierre s'attache au chêne[2]. » La princesse essaye de calmer sa mère par de douces paroles. Que la vieille reine ne s'expose pas à être renversée par un jeune homme: « Ce serait indigne. Mais plutôt, ô mère bien-aimée, tends-moi cette main chérie, et approche ton visage du mien.... Hélas! c'est pour la dernière fois[3].... » Adieu l'éblouissante lumière de la Grèce! Polyxène ne la reverra plus. Adieu l'hymen autrefois attendu! C'est son fiancé même qui l'appelle chez les ombres. Adieu les premières tendresses du foyer! C'est seulement

1. *Hécube.*
2 *Id.* — 3. *Id.*

dans son funèbre séjour qu'elle en retrouvera maintenant une partie : « Que dirai-je pour toi à Hector et à ton vieil époux ? »

HÉCUBE.

« Dis-leur que de toutes les femmes, je suis la plus infortunée[1]. »

Polyxène elle-même demande à Ulysse de l'emmener et de la voiler : elle ne peut plus supporter les gémissements d'Hécube, et devant le désespoir de sa mère, elle sent déjà les étreintes du trépas.

. . . .

La reine est étendue sur le sol quand le héraut Talthybios vient la chercher pour qu'elle rende à sa fille les derniers devoirs d'une mère. C'est en pleurant qu'il lui retrace la mort héroïque de Polyxène. L'armée grecque était réunie devant le tombeau d'Achille. Néoptolème a conduit sur ce tertre la fiancée de son père, et au milieu du silence de la foule, a prié Achille d'agréer les libations funèbres et de boire le sang de la vierge royale. Tirant son glaive, le prince a ordonné à de jeunes Hellènes de maintenir la victime ; mais Polyxène, déclarant qu'elle consentait à son immolation, a demandé que ses mains ne fussent pas liées. Elle a voulu mourir, non en esclave, mais en reine. De l'armée s'est élevé un sympathique murmure, et le dernier vœu de Polyxène a été exaucé.

1. *Hécube.*

Fléchissant le genou devant Néoptolème, la princesse a présenté sa poitrine au fer meurtrier.... Et à l'aspect de cette victime si noble et si pure, le jeune roi, ému de pitié, a hésité.... Le fils d'Achille a enfin frappé. En tombant, la vierge s'est chastement enveloppée de ses draperies. Morte, elle reçoit les hommages de ses meurtriers qui l'admirent; ils jonchent son corps de feuillage, lui préparent un bûcher et lui apportent les funèbres parures.

Pendant que la pauvre mère, à qui la gloire de sa fille a rendu quelque courage, va chercher dans sa tente les offrandes qu'elle destine à la morte, une esclave apporte un cadavre sur la scène. Hécube, qui revient, s'étonne de ce que le corps de Polyxène lui soit rapporté alors que les Grecs devaient accomplir les rites funéraires.... Hélas! ce ne sont pas les restes de sa fille, ce sont ceux de son dernier fils, le jeune prince que son mari confia au roi thrace avec des trésors.... Après le désastre d'Ilion, l'hôte perfide a assassiné l'enfant dont il convoitait les richesses ; et le cadavre du jeune prince, jeté à la mer, a été porté par les flots sur le rivage où l'esclave troyenne l'a recueilli. Pendant ce temps, selon la croyance hellénique d'après laquelle les enfers ne s'ouvraient pas à l'ombre d'un corps qui n'avait pas reçu la sépulture, le fantôme de Polydore errait non loin de sa mère; et c'est cette cruelle apparition qui, la nuit précédente, avait épouvanté Hécube.

Le désespoir a atteint son paroxysme chez la veuve de Priam et lui a donné une force fébrile. Agamemnon, surpris de ne point la voir paraître aux funérailles de Polyxène, vient la chercher; et remarquant le corps du jeune prince, lui demande quel est ce cadavre.

Méditant une prière qu'elle hésite d'adresser au roi, Hécube ne lui répond pas. Enfin, embrassant ses genoux, elle lui dit le crime du Thrace et le supplie de châtier ce forfait. Elle est esclave, il est vrai; mais elle est soutenue par la loi; la loi qui règne même sur les dieux! Elle tente d'éveiller en Agamemnon la pitié que ses infortunes doivent lui attirer; et, dans son égarement, la femme qui, tout à l'heure, invoquait avec majesté la souveraineté de la loi, appelle à son secours la passion que le chef de l'armée grecque a conçue pour sa fille Cassandre, la passion qui révoltait cette mère si pure[1]! Que le prince venge, dans le fils d'Hécube, le frère de la femme qu'il aime! La reine se courbe, elle s'humilie, elle flatte enfin le destructeur de sa race!

Le cœur d'Agamemnon l'entraînerait à exaucer Hécube; mais la politique lui dit qu'il ne peut obliger les Hellènes à punir leur allié parce que celui-ci a frappé le fils de leurs ennemis.

Tout en plaignant les hommes qui, même rois,

1. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

n'ont pas la liberté de suivre leur volonté personnelle, la captive déclare qu'aidée de ses femmes, elle suffira à sa vengeance. Que le souverain empêche seulement les Grecs de secourir Polymestor.

Après que, par une esclave, Hécube a mandé auprès d'elle le roi thrace et ses enfants, le maître de Cassandre la quitte en souhaitant qu'elle réussisse à châtier le traître qui a violé les lois de l'antique hospitalité.

Quelle entrevue que celle d'Hécube et de Polymestor ! Celui-ci croit que la reine n'a pas appris la mort de son fils. Il l'aborde avec des larmes hypocrites qu'il donne à ses autres malheurs.. . Hécube ne peut lever les yeux sur l'assassin de son fils; son regard la trahirait.... Elle prie Polymestor d'attribuer son attitude à la honte qu'elle éprouve de paraître ainsi déchue, devant l'hôte qui l'a vue si grande et si honorée.... Elle a un secret à lui confier ainsi qu'à ses enfants. Que son escorte s'éloigne ! Et le roi y consent.

HÉCUBE.

« Dis-moi d'abord si le fils que tu reçus de mes mains et de celles de son père dans ton palais est vivant; je te questionnerai ensuite sur le reste.

POLYMESTOR.

« Assurément; en ce qui le touche, tu es heureuse.

HÉCUBE.

« Ami chéri, que tes paroles sont bonnes et dignes de toi !

POLYMESTOR.

« Que veux-tu donc en second lieu savoir de moi?

HÉCUBE.

« Se souvient-il un peu de sa mère?

POLYMESTOR.

« Il voulait venir secrètement ici auprès de toi.

HÉCUBE.

« Et les trésors qu'il apporta de Troie sont en sûreté?

POLYMESTOR.

« En sûreté, sous ma garde, dans mon palais.

HÉCUBE.

« Conserve-les, et ne convoite pas ce qui appartient à tes proches[1]. »

L'assassin n'a pas tressailli....

Rien de plus saisissant que ce dialogue où chaque interrogation, chaque parole d'Hécube, a une signification terrible que ne comprend pas son interlocuteur.

La cupidité a rendu Polymestor criminel, c'est par la cupidité qu'il sera puni.

L'ancienne souveraine dit à son hôte qu'elle l'a fait

1. *Hécube.*

venir pour lui confier les richesses qu'elle a sauvées de sa ruine; les unes sont cachées à un endroit qu'elle lui indique; les autres sont sous sa tente où elle attire Polymestor. Qu'il se hâte ! L'armée va remettre à la voile. « Achève promptement ce que tu as à faire, dit-elle, afin que tu retournes avec tes enfants aux lieux où tu as mis mon fils[1]. »

Quel sens lugubre dans ces paroles!

Lorsque Polymestor quitte la tente, c'est en chancelant.... Il est aveugle! Mais ses yeux, avant d'être fermés à la lumière, ont vu le massacre de ses fils....

Hécube et ses compagnes d'esclavage ont accompli leur vengeance.

Choisi pour arbitre entre la captive et le roi thrace, Agamemnon légitime l'action d'Hécube. Suivant la loi du talion, il pouvait l'approuver. Il eût mieux fait de ne pas abandonner à Hécube le châtiment du coupable. Quand on est constitué juge en sa propre cause, sait-on quelles sont les limites où cesse la justice et où commence la vengeance?

Mais encore une fois, ne transportons pas dans la Grèce, des idées qu'elle ne comprenait pas. Dans la circonstance particulière qui nous occupe, nous n'avons pas d'ailleurs la force d'infliger un blâme trop sévère à une femme aimante qui éprouva tout ce que les douleurs humaines ont de plus poignant, et qui,

1. *Hécube.*

privée de son dernier fils par une infâme perfidie, fut entraînée par son exaspération, à un acte que ne comportait pas la générosité naturelle de son caractère.

Dans la même tragédie, nous avons admiré sans aucune restriction une autre figure féminine, celle de Polyxène, la vierge royale préférant la mort à l'esclavage, ne regrettant presque dans la vie que les maux dont elle déchargeait sa vieille mère; n'abaissant pas pour sauver son existence, la fierté de sa race; marchant au supplice sans se plaindre de ses bourreaux, et conservant dans sa mort la glorieuse couronne de son courage et l'auréole de sa chasteté.

Hélène qui traverse la pièce des *Troyennes* pour s'entendre flétrir par Hécube et menacer de mort par Ménélas, Hélène est réhabilitée dans la tragédie qu'Euripide lui a consacrée. Suivant le poëte, ce ne serait qu'un fantôme semblable à elle que Pâris aurait enlevé; et la véritable Hélène, transportée par Mercure en Égypte, serait demeurée pure.

Les angoisses de la femme innocente qui, vivant sur une terre étrangère, voit que son nom est maudit dans sa patrie, et que son déshonneur a tué sa mère, ses frères aussi peut-être, a rejailli sur sa fille, causé la mort de nombreux guerriers parmi lesquels figure, dit-on, son mari; — les transports de Ménélas en retrouvant, à son retour d'Ilion, sa compagne pure et fidèle; les larmes de joie que les époux versent dans

les bras l'un de l'autre; toutes ces émouvantes péripéties créées par l'imagination d'Euripide, nous intéresseraient bien plus encore, si la tradition reçue n'était là pour nous enlever toute illusion et pour faire évanouir le rêve charmant du poëte.

La tragédie d'*Hélène* développe un second caractère de femme, celui de la prophétesse Théonoé, jeune fille qui, malgré la passion que le roi égyptien, son frère, a conçue pour la belle Grecque, aide les deux époux dans leur fuite. Le sentiment du devoir lui dicte cette noble et périlleuse résolution, car, ainsi qu'elle le dit elle-même dans un langage élevé, son cœur « est le sanctuaire naturel de la justice. »

Si Hélène ne peut plus mériter l'intérêt qui s'attache à la vertu malheureuse, combien il en est autrement de sa nièce Iphigénie, la seule femme qui, dans cette famille des Atrides, ait été à la fois chaste et miséricordieuse!

Iphigénie nous transporte à Aulis, port béotien où l'absence d'un vent favorable retient les vaisseaux grecs prêts à partir pour Troie.

Le jour ne s'est pas encore levé. Les étoiles brillent, les flots sont assoupis, les oiseaux se taisent. Tout est calme, excepté le cœur d'un roi et d'un père. Agamemnon, quittant sa tente, appelle un vieux serviteur. Il envie l'obscure condition de cet homme, et déplore les honneurs dont la poursuite est si séduisante, et la possession si amère. Le vieillard s'étonne de ce lan-

gage, et fait observer au roi que celui-ci doit souffrir puisqu'il est homme. Cette nuit, l'esclave a vu son maître écrire la lettre qu'il tient, en effacer ensuite les caractères, y imprimer et en briser successivement le cachet, jeter enfin ces tablettes en pleurant. De quel malheur le roi est-il frappé?

Agamemnon avoue à ce fidèle serviteur le motif de ses luttes et de sa douleur. Le devin Calchas a déclaré que l'immolation d'Iphigénie, fille du roi argien, assurerait seule l'heureuse navigation des Hellènes et la ruine de Troie. Agamemnon eût préféré licencier l'armée grecque; mais les instances de Ménélas lui ont fait accepter l'arrêt des dieux; il a mandé à Clytemnestre de lui envoyer leur fille sous le prétexte trompeur d'unir la princesse à Achille. Le devin, Ulysse, Ménélas et lui, connaissent seuls l'horrible mystère. Maintenant le père n'a plus la force de consommer ce sacrifice. La même lettre que le vieillard lui a vu écrire avec tant d'indécision, défend à Clytemnestre de faire venir Iphigénie à Aulis, et annonce à la reine que le mariage de la jeune fille est remis à l'année suivante. Que l'esclave se hâte de porter cette lettre à Argos! qu'il ne s'arrête pas en route! qu'il parte!

A peine le messager s'est-il éloigné qu'il est surpris par Ménélas; le roi de Sparte lui arrache la lettre et la décachette. Son frère accourt aux cris du vieillard. L'époux d'Hélène, le prince qui va sacrifier une

multitude d'hommes à la conquête d'une femme infidèle, ose s'indigner de ce que le roi d'Argos préfère la vie de sa fille au triomphe de la Grèce!

L'arrivée d'un messager interrompt les paroles amères qu'échangent les deux souverains. Cet homme précède Iphigénie. Clytemnestre elle-même et le petit Oreste accompagnent la princesse. La mère et la fille se sont arrêtées au bord d'une fontaine, et y baignent leurs pieds: auprès d'elles sont les coursiers que les serviteurs ont dételés du char pour les laisser paître en liberté l'herbe des prairies. Les Hellènes vont en foule contempler la jeune princesse dont l'arrivée fait pressentir une fête nuptiale....

Le messager s'éloigne, et Agamemnon laisse échapper ses pleurs. A ses angoisses se mêle l'inquiétude de savoir que Clytemnestre, bien qu'elle n'ait pas été mandée par lui, accompagne leur fille et sera ainsi témoin de sa perfidie. Ses entrailles s'émeuvent à la pensée de cette vierge qui bientôt sera l'épouse de Pluton. Il entend déjà les supplications qu'elle lui adressera. Aux prières de sa fille, son imagination joint les cris d'Oreste, cet enfant qui ne peut encore parler....

En voyant couler les larmes de son frère, Ménélas n'a pu retenir les siennes. Il demande à Agamemnon de lui tendre la main, et le malheureux roi la lui abandonne. Entraîné par un noble mouvement, Ménélas, avouant l'attendrissement auquel il vient de céder,

se refuse à faire périr Iphigénie pour ses propres intérêts. Il renonce à la coupable Hélène; que son frère congédie l'armée!

Cette générosité est trop tardive. Agamemnon redoute que Calchas ou Ulysse ne révèle aux Grecs la cause de leur licenciement, et que ceux-ci n'égorgent avec Iphigénie, Ménélas et lui. Il ne peut plus que prier son frère de veiller à ce que Clytemnestre ignore le destin d'Iphigénie. Agamemnon recommande aussi le secret aux Chalcidiennes dont se compose le chœur et qui sont venues à Aulis pour voir la flotte hellénique.

Ces femmes éprouvent le plus affectueux intérêt pour les deux princesses qu'elles ne connaissent cependant pas encore, et qui s'acheminent vers le grand malheur que nulle des deux ne saurait soupçonner. Aussi, avec quelle tendre sollicitude les Chalcidiennes entourent les voyageuses! Comme leurs bras se tendent vers la reine pour l'enlever de son char! Émue de cet accueil, Clytemnestre y lit un heureux présage pour l'hymen de sa fille. Avant de quitter le char, elle en fait descendre Iphigénie, lui recommandant d'affermir les petits pieds que la vie du gynécée n'a pu fortifier, la confiant même aux bras des aimables étrangères. La reine accepte pour elle-même l'appui d'une Chalcidienne. Que ces femmes portent aussi l'enfant qui s'est endormi en route, et que celui-ci se réveille pour voir sa sœur s'unir à un héros dont l'al-
tr era plus encore sa race!

Voulant se présenter aux étrangères dans tout l'orgueil de sa maternité, la reine invite sa fille à se mettre auprès d'elle; puis elle lui montre Agamemnon; et Iphigénie courant au roi, prie sa mère de lui pardonner cet élan. Après avoir été si longtemps séparée de son père, qu'elle est heureuse de le serrer sur son cœur, de le revoir! Le prince reçoit avec affection les caresses de cette jeune fille, celle de tous ses enfants qui, d'après son propre aveu, l'a toujours le plus aimé. Une parole d'Iphigénie se rapporte cruellement à ses angoisses : la jeune fille s'exclame sur l'heureuse idée qu'il a eue en la faisant venir.... Et le roi exprimant à ce sujet quelque doute, la regarde avec tant d'inquiétude qu'Iphigénie s'en étonne; mais le chef des alliés grecs s'excuse sur les doubles préoccupations de la royauté et du commandement suprême.

IPHIGÉNIE.

« Sois à moi en ce moment, et laisse là tes soucis.

AGAMEMNON.

« Mais je suis à toi tout entier, je ne songe pas à autre chose.

IPHIGÉNIE.

« Eclaircis donc ce front sourcilleux, et prends un air serein.

AGAMEMNON.

« Eh bien! je me réjouis, ma fille, je me livre au plaisir de te voir.

IPHIGÉNIE.

« Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux.

AGAMEMNON.

« C'est qu'une longue absence va nous séparer encore.

IPHIGÉNIE.

« Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri! je ne les comprends pas[1]. »

Non, elle ne comprend pas! Cependant la séparation à laquelle son père fait allusion, ne lui paraissant devoir être que le départ du roi pour la Phrygie, elle engage celui-ci à ne pas quitter le foyer domestique, et maudit la guerre causée par Ménélas. Elle demande à Agamemnon où résident les ennemis qu'il va combattre. Que ne peut-elle l'accompagner! Le roi lui dit qu'elle aussi, elle entreprendra un voyage, un voyage pendant lequel il ne sera pas oublié d'elle, un voyage pour lequel elle s'embarquera sans ses parents.... Et la jeune fille rêve à un prochain hyménée.

Iphigénie souhaite à son père un glorieux retour Apprenant de lui qu'il doit célébrer un sacrifice avant de partir et qu'elle y assistera, elle lui demande :

1. *Iphigénie à Aulis.*

« Formerons-nous des chœurs de danse autour de l'autel, ô mon père?

AGAMEMNON.

« Heureuse ignorance, que je te porte envie[1] ! »

Le roi ne peut plus se contenir davantage. Il fait rentrer Iphigénie parmi ses compagnes; mais il ne la congédie pas sans lui demander sa main et son filial baiser. Pendant qu'il la tient embrassée, il pense à ce que va devenir cette jeune et blonde tête.... Ses larmes le trahissent encore.... Il éloigne sa fille.

Demeuré avec Clytemnestre, Agamemnon la prie d'excuser une émotion si naturelle chez un père qui donne à une autre famille l'enfant qu'il a élevée.

Comme si l'attendrissement dont elle ignore la véritable cause, était pour elle une leçon de sensibilité, Clytemnestre répond sèchement qu'elle-même, en mariant sa fille, n'aura pas besoin d'être excitée par son mari pour souffrir de cette séparation. Elle interroge le roi sur l'origine d'Achille, sur le jour de l'hymen, sur le lieu où les femmes célébreront le festin nuptial. Agamemnon lui conseille de ne pas assister à un hymen conclu dans un camp, et de retourner à Argos pour y veiller sur les autres filles qu'elle y a laissées. L'idée de ne pas être auprès de son enfant à une heure aussi solennelle, révolte justement la mère. La reine jure par Junon qu'elle n'obéira pas à son époux, et

1. *Iphigénie à Aulis.*

laisse le roi plus perplexe que jamais. Il sort pour aller consulter Calchas.

Paraissant devant la tente d'Agamemnon, Achille témoigne de l'impatience avec laquelle ses Thessaliens et lui se voient si longtemps retenus au port. Clytemnestre l'entend, sort du pavillon royal, s'approche du jeune héros, et Achille demande quelle est cette inconnue dont il admire la pudique beauté. La reine d'Argos se nomme, et le guerrier veut se retirer pour respecter ces coutumes qui, aux temps d'Euripide, ne permettaient pas que les hommes s'entretinssent librement avec les femmes d'autrui.

Clytemnestre pense qu'elle peut retenir le fiancé de sa fille; et comme elle prie Achille de lui donner la main en gage d'alliance, le jeune homme, surpris et mécontent, juge qu'il offenserait Agamemnon en accédant à cette demande. La princesse cherche à le rassurer. Achille n'a-t-il pas le droit de toucher sa main puisqu'il va épouser sa fille? L'étonnement de son interlocuteur redouble; Clytemnestre ne croit d'abord y lire qu'une extrême réserve. Elle comprend enfin qu'elle a été trompée, rougit du rôle qu'elle vient de jouer, et ne pouvant plus supporter la vue d'Achille, prend congé de lui. Le prince lui-même partage sa confusion et se dispose à se rendre chez son mari. Au moment où la souveraine et le fils de la Néréide vont se séparer, la porte de la tente royale s'entr'ouvre, et le vieillard qui, empêché par Ménélas, n'a pu pré-

venir l'arrivée d'Iphigénie, arrête d'une voix émue Achille et Clytemnestre.

Un secret semble l'oppresser. La reine lui tend la main pour l'encourager à parler. Cet homme rappelle à Clytemnestre qu'ancien serviteur de sa famille, il lui a été donné par Tyndare, son père, lorsqu'elle se maria, et qu'il lui est ainsi plus dévoué qu'au roi. Il lui révèle que l'hyménée auquel elle croyait conduire Iphigénie, n'était qu'un fallacieux prétexte pour attirer au camp la vierge dont l'immolation était nécessaire à la Grèce.

Clytemnestre sent avec désespoir que la mort de sa fille sera aussi la sienne. Elle prend à témoin de son malheur Achille qui, jusqu'à ce moment, s'est tu, et qui exprime alors l'indignation que lui cause la conduite du roi argien. La fière souveraine jugeant d'ailleurs qu'elle peut sans humiliation se courber devant le fils d'une déesse, tombe aux pieds du seul homme qui puisse sauver sa fille. Quelque illusoires qu'aient été de semblables fiançailles, qu'Achille ne laisse pas mourir la vierge qu'une mère a parée pour lui de la couronne nuptiale. Elle croyait l'amener à un époux, et c'est au supplice qu'elle la conduit! Au nom de Thétis, mère d'Achille, elle supplie le prince de sauver une mère qu'il a involontairement perdue. Clytemnestre est faible, elle est femme, ses ennemis sont nombreux, mais si le héros la protége, sa fille et elle n'auront rien à craindre.

Cet appel sera entendu. Achille accordera à une mère si cruellement traitée, son appui sympathique. Il ne souffrira pas que son nom tue la fille de Clytemnestre. Par Nérée, son aïeul, par Thétis, sa mère, il jure que le roi d'Argos ne frappera pas Iphigénie. En agissant ainsi, Achille venge l'outrage que lui-même a reçu dans son honneur. Agamemnon aurait dû demander son assentiment avant d'ourdir cette trame, et si le roi et la reine d'Argos lui eussent accordé la main de leur fille, il aurait pu consentir à sacrifier sa fiancée à la cause de la Grèce. Il ne supportera pas le dédain que les Atrides lui ont témoigné en cette circonstance; et avant la guerre, le glaive du défenseur d'Iphigénie pourra être rougi par le sang : « Sois donc tranquille; tu m'as imploré comme un dieu, je ne le suis pas, mais je le deviendrai pour toi[1]. »

Cette promesse remplit la reine de force et de consolation. Pour remercier dignement Achille, elle manquera, s'il le veut, aux bienséances; et Iphigénie, modeste, mais digne, viendra s'agenouiller devant son protecteur. Le jeune homme refuse cet hommage. Il n'exposera pas la jeune fille aux médisances de la soldatesque. Que les princesses lui adressent ou non leurs prières, il remplira son devoir. Mais avant qu'il n'emploie la force, que la reine tente de fléchir Agamemnon. Si cette démarche échoue, Clytemnestre ne sera

1. *Iphigénie à Aulis.*

pas obligée de compromettre sa réserve féminine et sa dignité royale en courant à travers le camp pour chercher son défenseur : Achille veillera sur elle. . .

. . . .

Clytemnestre, Iphigénie, sont devant Agamemnon; la première, menaçante; la seconde, voilant ses pleurs avec le péplus sous lequel elle porte son jeune frère. Le roi essaye inutilement de dissimuler encore; il s'aperçoit avec douleur que sa femme et sa fille connaissent sa trahison.

La reine rappelle à son mari que, bien qu'elle l'ait épousé contre son gré, elle a été pour lui une compagne chaste et dévouée. Maintenant elle se voit enlever par lui l'un des enfants qu'elle lui a donnés. Et pourquoi? Pour reconquérir la criminelle épouse de Ménélas! Agamemnon sait-il quels ressentiments de haine et de vengeance fermenteront dans l'âme de Clytemnestre, pendant l'absence de son époux et devant la chambre virginale où ne sera plus sa fille? En revenant d'Ilion, le roi s'exposera à trouver auprès de sa mère et des sœurs d'Iphigénie, un accueil qui répondra à ses œuvres.... Quelle grâce pourra demander aux dieux celui qui aura tué sa propre fille? Quelle prière la mère de la victime pourra-t-elle faire pour lui? Osera t-il à son retour embrasser des enfants qui verront en lui le meurtrier de leur sœur? Pourquoi est-ce à Iphigénie qu'il appartient de mourir pour la Grèce? On aurait pu laisser au sort le choix de la victime; ou bien,

c'était à Ménélas de sacrifier sa fille pour retrouver sa femme. Ainsi Clytemnestre, l'épouse irréprochable, se verra enlever sa fille, et Hélène, la femme coupable, élèvera la sienne à Sparte.

Autant la reine se montre impétueuse et altière, autant Iphigénie est douce et suppliante. Elle regrette de n'avoir pas le génie d'Orphée pour moduler ces chants harmonieux auxquels la pierre même n'était pas insensible. Iphigénie n'a qu'une éloquence, celle de ses larmes! Que son père n'interrompe pas le cours de sa vie! La lumière est si belle à voir! Que le prince n'oublie pas que c'est Iphigénie qui, la première, lui a fait entendre le nom de père; qu'il n'oublie pas que c'est elle qui, la première, a sur ses genoux échangé avec lui les mutuelles caresses de l'amour filial et de l'amour paternel! Des rêves d'avenir ajoutaient leur charme et leur mélancolie au bonheur de ces épanchements. Le père demandait : « Te verrai-je, ma fille, dans la maison d'un époux vivre heureuse et florissante, comme il est digne de moi[1]? » L'enfant entourant de ses bras le cou d'Agamemnon, et touchant le visage du roi comme elle le touche encore, l'enfant répondait : « Et moi, mon père, te recevrai-je vieillissant dans la douce hospitalité de ma maison, pour te rendre les soins qui m'ont nourrie[2]? »

1. *Iphigénie à Aulis.*
2. *Id.*

Iphigénie a gardé la mémoire de ces paroles, mais son père en a perdu le souvenir, et il veut frapper de mort la jeune fille qu'il destinait à l'hymen. Qu'il ne la fasse pas mourir, Iphigénie l'en supplie au nom des aïeux paternels, au nom aussi de cette mère qui endure aujourd'hui, pour arracher son enfant au trépas, les mêmes souffrances qu'elle éprouva naguère pour lui donner la vie! Que le roi ne détourne pas de sa fille son regard, qu'il lui accorde au moins un dernier baiser avant qu'elle ne meure! Qu'Oreste, trop enfant pour parler, demande aussi par ses larmes la grâce de sa sœur! Le petit prince a compris; il implore du geste la pitié de son père. Non, Iphigénie ne veut pas mourir. Pour elle, la vie, c'est la lumière; la mort, c'est l'ombre, c'est plus encore, c'est le néant!

Que ces pensées nous paraissent étranges, à nous qui croyons que le néant et l'ombre appartiennent à la terre; et que la mort seule conduit l'âme à la vie et à la lumière éternelles! Qu'elles étaient à plaindre ces créatures humaines qui, dans le trépas, ne sentaient que les angoisses de l'agonie et ignoraient les joies de la délivrance! Aussi Iphigénie préférerait-elle à l'honneur d'une mort glorieuse, l'amère possession d'une existence misérable. Quand son père, inflexible par nécessité, s'est retiré, elle exhale de longues plaintes. Au milieu de son affliction, elle voit des hommes armés qui s'avancent. Sa mère lui nomme le chef qui les guide; c'est Achille! La jeune fille veut

fuir, elle n'ose se trouver devant l'homme dont elle a vainement attendu l'alliance; mais la reine l'oblige de rester : l'infortune où toutes deux sont plongées, doit lever de trop timides scrupules.

Sans s'adresser à Iphigénie, le jeune héros plaint Clytemnestre. Les Grecs réclament la victime ; ils ont même voulu lapider Achille coupable de vouloir la sauver ; ses guerriers eux-mêmes, loin de le secourir, ont été les premiers à le menacer. Il a déclaré qu'il protégeait en Iphigénie une fiancée. Cette fiancée, il la défendra encore avec les soldats qu'il amène et qui sont demeurés fidèles à leur chef. Quant à la reine, qu'elle s'enlace à sa fille....

Pendant ce rapide entretien, l'âme d'Iphigénie s'est rassérénée. La jeune fille prévoit les difficultés de la lutte qui va s'engager à son sujet. Reconnaissante du généreux concours d'Achille, elle ne veut pas qu'il souffre pour sa cause. Elle mourra sans faiblesse. La Grèce la contemple. Iphigénie peut faire triompher ses compatriotes et faire éprouver aux barbares ce qu'il en coûte d'enlever les femmes des Hellènes. « Je les sauverai toutes en mourant, et, libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Dois-je, après tout, tenir tant à la vie? C'est pour l'intérêt commun des Grecs que tu me l'as donnée, et non pour toi seule [1]. » Alors que tant de guerriers et de rameurs

1. *Iphigénie à Aulis.*

vont lutter et tomber pour venger l'honneur de leur pays, Iphigénie n'entravera pas leur mission. Elle ne consent pas non plus à ce qu'Achille expose sa précieuse existence pour disputer à tous les Grecs une vie aussi humble que celle d'une femme. Et d'ailleurs, si Diane exige son immolation, comment la jeune fille pourrait-elle se soustraire à la volonté de la déesse ? « Ce serait impossible ; je me dévoue donc à la Grèce. Immolez-moi, et allez renverser Ilion; ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice ; ce seront mes enfants, mon hymen et ma gloire. Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs ; ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté[1]. »

A ces fières et généreuses paroles, Achille a reconnu la femme qui serait la digne compagne d'un héros. Pour la première fois il s'adresse directement à Iphigénie :

« Fille d'Agamemnon, les dieux auraient fait mon bonheur si j'avais pu être ton époux ; mais je félicite la Grèce de ce que tu fais pour elle, et toi-même, de l'honneur de la Grèce ; car ton noble langage a été digne de la patrie.... J'ai conçu un désir plus vif de devenir ton époux quand j'ai connu ton caractère ; car tu as le cœur généreux. Vois donc ; je veux te ser-

1. *Iphigénie à Aulis.*

vir, et t'emmener dans ma maison ; je suis au désespoir, que Thétis m'en soit témoin, si je ne te délivre en combattant contre les Grecs. Songes-y, la mort est un grand mal.

IPHIGÉNIE.

« .... La fille de Tyndare, par sa beauté, a causé assez de combats et de meurtres ; toi donc, ne meurs pas à cause de moi, ne donne la mort à personne ; mais laisse-moi sauver la Grèce, si je le puis [1]. »

Achille admire cette magnanimité ; il n'entravera pas l'héroïque élan de la princesse. Cependant il n'abandonne pas l'espoir de la sauver. Lorsqu'elle verra de près la mort, peut-être consentira-t-elle à se laisser défendre par son fiancé. Il sera auprès d'elle à ce moment suprême. C'est à l'autel de Diane qu'il se rend, c'est là qu'il l'attendra.

Iphigénie doit encore supporter une pénible épreuve ses adieux à sa mère. Par une intuition prophétique de la destinée qui l'attend, elle prie la reine de ne pas porter son deuil. Elle vivra. Que Clytemnestre transmette ses adieux à ses sœurs ; qu'elle fasse un homme de ce jeune Oreste qu'Iphigénie embrasse pour la dernière fois, et dont la jeune fille reconnaît avec une maternelle tendresse l'enfantin dévouement. Iphigénie prie enfin sa mère de ne pas haïr à cause

1 *Iphigénie à Aulis.*

d'elle son père, son père qu'elle excuse. Clytemnestre trahit ici, par de menaçantes paroles, les sentiments qu'elle gardera désormais au meurtrier de son enfant. Elle veut accompagner à l'autel la jeune fille, dont elle saisit les vêtements. Soucieuse de la dignité de sa mère et de la sienne, Iphigénie ne consent pas à ce que l'armée soit témoin de leur séparation. Après une scène émouvante qui nous rappelle les adieux d'Hécube et de Polyxène, Clytemnestre est conduite dans la tente, et Iphigénie dit au chœur de chanter l'hymne de Diane. Le bandeau des victimes devient pour la triomphatrice d'Ilion la couronne des vainqueurs. Elle exhorte ses compagnes à former leurs danses autour de l'autel où elle sera immolée ; mais elle donne encore au souvenir de sa mère les larmes que les rites religieux bannissent des sacrifices ; et adressant à sa patrie une dernière pensée, et à la lumière un dernier salut, elle marche au supplice.

Iphigénie est partie, et le chœur demande à Diane que l'armée grecque s'immortalise à Troie.

Un messager appelle Clytemnestre pour lui apprendre le sort de sa fille.

Iphigénie étant parvenue au bois de Diane et à la prairie en fleurs où s'élève l'autel, l'armée est accourue, et Agamemnon, se détournant, a dérobé ses larmes sous son péplus. La jeune fille s'est avancée.

« Me voici prête, ô mon père ! je donne volontiers ma vie pour ma patrie et pour toute la Grèce ; condui-

sez-moi à l'autel, immolez-moi, puisque l'oracle le veut ainsi. En ce qui dépend de moi, soyez heureux; prenez ce gage de la victoire, et revenez triomphant dans votre patrie. Au reste, que nul des Grecs ne porte ses mains sur moi; je présenterai mon sein en silence et d'un cœur résolu[1]. »

Cette noble et courageuse attitude, que consacre un antique bas-relief[2], frappe les Grecs de surprise. Calchas couronne la victime. Achille, saisissant probablement une dernière occasion de se trouver auprès d'Iphigénie, Achille court autour de l'autel avec la corbeille et l'eau lustrale, et le héros prie Diane d'agréer, pour le triomphe de la Grèce, le sang virginal qui en est la rançon.... Le glaive du sacrificateur a frappé; à ce moment, Iphigénie a disparu, et une biche d'une merveilleuse beauté a reçu le coup fatal[3].

Le messager est envoyé par le roi d'Argos lui-même

1. *Iphigénie à Aulis.*

2. A la galerie de Florence. M. Raoul Rochette fait remarquer que ce n'est plus la victime craintive dont parlent Eschyle et Lucrèce, et qui est représentée sur le vase de Médicis, sur les urnes étrusques, et, ajouterons-nous, sur une peinture de Pompéi également reproduite par le savant archéologue. Le bas-relief que nous citons, traduit exactement la scène décrite par Euripide; et, comme dans le célèbre tableau de Timanthe, on y voit même Agamemnon se voilant le visage. (Raoul Rochette, *Monuments inédits d'antiquité figurée*, pl. XXVI, 1.)

3. La substitution de la biche à Iphigénie est reproduite, sans doute d'après une ancienne peinture, sur un vase grec de la Basilicate, où la fille d'Agamemnon, les yeux baissés, attend la mor

pour annoncer à Clytemnestre la glorieuse destinée de leur fille. La mère doute encore ; mais Agamemnon, prêt à monter sur la flotte que guidera maintenant un vent favorable, Agamemnon vient confirmer les paroles de cet homme, et dire à sa femme qu'Iphigénie est avec les dieux. Que la reine retourne à Argos avec son jeune fils ; son époux ne la reverra peut-être pas avant longtemps, et lui adresse l'adieu du départ.

Si nous avons analysé dans tous ses détails l'*Iphigénie à Aulis*, c'est que cette tragédie nous a paru un tableau achevé des mœurs domestiques chez les contemporains d'Euripide. Nulle part surtout les relations de la jeune fille athénienne avec ses parents et avec les étrangers, n'ont été décrites avec plus de vérité naïve et d'élévation morale.

En voyant paraître Iphigénie, nous reconnaissons bien en elle la vierge élevée à l'ombre du gynécée, faible, craintive, silencieuse. Mais, au milieu de toutes les figures inconnues et cependant bienveillantes qui se groupent autour d'elle, a-t-elle reconnu son père, comme l'élan de son cœur l'emporte sur sa timidité ! Avec quel abandon, se jetant dans les bras du roi, elle lui exprime le bonheur de le retrouver ! Combien

avec une résignation qui n'est pas exempte de crainte. Suivant M. Raoul Rochette, c'est la première fois que ce sujet se présente sur les vases peints. (Raoul Rochette, *Monuments inédits d'antiquité figurée*, pl. XXVI, B ; de Witte, *Catalogue Durand*, n° 381.)

elle est gracieuse dans la mutinerie avec laquelle elle exige que le chef de l'armée grecque oublie en la revoyant, les graves préoccupations du roi et du général !

Quand Iphigénie sait qu'elle doit quitter la terre, elle est aussi faible devant le trépas qu'elle l'était tout à l'heure devant la vie. Son cœur ne peut se résigner à se glacer avant d'avoir battu aux émotions humaines; ses yeux ne veulent pas se fermer avant d'avoir longuement joui de la lumière. Pour attendrir ce père qui la chérit encore en l'immolant, elle emploie les moyens les plus touchants : les naïfs souvenirs de son enfance, ses larmes, celles de son frère, l'amour de la vie, l'effroi du tombeau. Elle échoue; la mort est devant elle, sombre et inévitable. Elle a peur; et alors seulement, dans sa terreur et dans son désespoir, elle accuse de sa mort son père, qui vient de la quitter. Enfin le salut s'offre à elle; et, avec la vie, l'attachement, l'admiration de son illustre défenseur, et les joies d'une noble union. Mais, pour parvenir à ce résultat, il faudra que le sang coule, peut-être même celui d'Achille; la jeune fille ne souffre pas que son existence soit payée d'un tel prix; et, sous cette impression, elle subit la destinée contre laquelle elle ne peut plus lutter[1]. L'enfant qui, tout à l'heure, mar-

1. Voir dans l'ouvrage de M. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, des comparaisons aussi intéressantes que délicates entre l'Antigone

chait d'un pas timide et ne savait que craindre et gémir, se redresse dans une digne et généreuse attitude; celle qui, tout à l'heure, préférait une vie misérable à un trépas glorieux, embrasse avec fermeté la perspective de donner sa vie à sa patrie.... Quelle transformation imprévue! N'en faut-il pas chercher le mobile dans un sentiment que la jeune fille nous tait d'ailleurs, et dont probablement elle n'a même pas la conscience : la tendresse qu'elle éprouve peut-être pour un héros, cette tendresse qui la grandit jusqu'à lui et ne la rend attentive qu'au danger qu'il affronte? Ne serait-ce point par l'amour qu'elle s'élèverait à une abnégation surhumaine?

Quel que soit le motif de sa courageuse détermination, Iphigénie se montre sublime dans la sérénité avec laquelle elle accepte une fin cruelle et prématurée, et dans la grandeur d'âme avec laquelle elle prie sa mère de pardonner sa mort à son père.

Ailleurs, nous avons comparé la fille de Jephté à la fille d'Agamemnon [1]. La différence des mœurs hébraïques et des mœurs grecques s'est offerte à nous dans le contraste qui existe entre les deux héroïnes. La première, habituée à confondre dans le même sentiment, le culte d'un Dieu juste et l'amour de la patrie, accepte sans faiblesse la mission de mourir

de Sophocle et l'Iphigénie d'Euripide, et aussi entre cette dernière héroïne et Polyxène.

1. Dans notre précédent ouvrage : *La Femme biblique.*

pour la terre de Jéhovah ; la seconde, étrangère par son éducation à des luttes nationales que suscitaient d'ailleurs des dieux souvent iniques, ne se résout qu'après de longues plaintes à consommer son sacrifice. La fille d'Israël, avons-nous dit, s'immole à une cause divine ; la jeune Grecque à une cause humaine, et peut-être, ajouterons-nous ici, à un amour ignoré d'elle-même.

Racine reproduisit la figure d'Iphigénie en remplaçant, comme toujours, l'inspiration antique par le souffle chrétien et français. Son héroïne, d'ailleurs moins naïve et moins gracieuse que l'Iphigénie d'Euripide, a plus de force morale que celle-ci. La perspective de la mort ne l'effraye pas. Si elle prie son père de l'épargner, c'est pour éviter à sa mère et à son fiancé les angoisses de la séparation. Lorsque le respect qu'elle a pour la volonté de son père lui fait repousser l'appui d'Achille, la résistance qu'elle oppose à ce dernier est plus méritoire que celle de sa devancière : l'homme qui veut la sauver n'est plus l'Achille grec qui a pour Iphigénie le paisible amour des anciens, et qui, paraissant plus encore admirer son courage que chérir sa personne, ne défend la jeune fille qu'autant qu'elle le lui permet ; c'est un chevalier français qui a pour sa fiancée la tendresse exaltée qu'enfanta le moyen âge; et qui, s'indignant de la fermeté avec laquelle elle refuse son secours, la dispute à elle-même, au fer et à la flamme du sacrifi-

cateur, à la colère des hommes, à la volonté des dieux, jusqu'à l'heure où le ciel propice la conserve à son ardente affection.

Racine s'est plus rapproché d'Euripide en peignant la mère d'Iphigénie. Bien que la Clytemnestre française ait plus d'emportement que l'héroïne créée par le sobre génie hellénique[1], chez l'une et chez l'autre, on reconnaît la femme vindicative qui n'hésitera pas à tuer un jour son mari, la mère qui, pour défendre une fille aimée, est énergique comme la lionne dont on ravit les petits.

Aussi expansive dans sa tendresse maternelle qu'ardente dans sa colère contre Agamemnon, la Clytemnestre des deux poëtes sait pleurer auprès de sa fille, et fléchir le genou devant le jeune homme à qui elle confie la cause d'Iphigénie.

Le tragique athénien qui créa ce type, retraça dans une autre pièce, aujourd'hui perdue, un caractère bien différent, celui de Praxithée, reine d'Athènes. L'orateur Lycurgue nous a conservé de cette œuvre un fragment qui appartient au rôle de Praxithée, et qui la montre sacrifiant volontairement la vie de sa fille au salut d'Athènes[2]. Tels sont les motifs qui la déterminent à cette résolution. Elle est fière du sol dont les Athéniens se croyaient nés ; elle juge que les

1. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

2. Lycurgue, *Contre Léocrate.* Une partie de ce fragment se trouve aussi dans Plutarque, *De l'exil.*

femmes ne deviennent mères que pour donner des défenseurs aux autels nationaux et à la patrie. Alors que le trépas de sa fille peut racheter l'existence de ses nombreux sujets, les laissera-t-elle tomber? Si, au lieu de filles, elle avait eu des fils, ne les eût-elle pas excités à défendre leur pays, elle qui ne peut souffrir que des mères aiment mieux la vie de leurs fils que l'honneur de ceux-ci? Cependant les fils de Praxithée eussent partagé la noble mort de leurs compatriotes, tandis que sa fille aura seule, en périssant, la gloire de sauver Athènes.

« Faut-il refuser cette gloire? Non : ma fille n'est à moi que par la nature; je la donne à la patrie. Eh! si Athènes est détruite, que me serviront mes enfants? Dois-je, quand je puis l'empêcher, laisser tout périr? D'autres gouverneront, moi je sauverai l'État.... O mes concitoyens! Prenez mes enfants, je vous les abandonne, et par eux sauvez-vous, soyez vainqueurs.... O mon pays! si tous tes habitants t'aimaient comme je le fais, nous serions plus sûrs de te posséder, et tu ne redouterais aucun malheur[1]. »

Bien que l'orateur Lycurgue trouve ces sentiments dignes de la cité qu'adopta la belliqueuse Pallas[2], nous y reconnaissons plutôt une mère spartiate

1. Fragment d'*Érechthée*, traduit par M. Patin, *Études sur les tragiques grecs*.
2. Cf. Lycurgue, *Contre Léocrate*.

qu'une mère athénienne, et nous croyons que les angoisses de Clytemnestre appartiennent plus à ce dernier type, qui est aussi le plus conforme à la nature humaine.

Une autre tragédie nous fait retrouver Iphigénie dans la résidence où Diane l'a transportée. Ce n'est pas chez les dieux, comme le supposait Agamemnon, c'est dans la Tauride. Iphigénie dessert le temple de la sanguinaire déesse que ce pays honore ; et, dans cette triste demeure que battent les flots de la mer, et où la prêtresse doit faire immoler tout étranger qui débarque sur ce sol inhospitalier, la fille des Hellènes souffre de son isolement et de son pénible ministère. Son âme élevée se refuse à croire que des sacrifices semblables à celui dont elle-même a dû être victime, soient agréables aux Immortels ; et la noble femme se dit que les hommes ont attribué leur propre cruauté à des dieux qu'elle juge trop purs pour être coupables.

Une nuit, l'exilée a été troublée par un songe qui lui a fait craindre la mort d'Oreste, et Iphigénie pleure ce frère qu'elle a connu alors qu'il était petit enfant.

Ce frère n'est pas loin d'elle. Débarqué en Tauride avec Pylade, Oreste doit y enlever la statue de Diane ; c'est ce moyen qui, selon le dieu de Delphes, calmera les fureurs dont le parricide est agité.... Les deux

Grecs sont découverts, amenés à la prêtresse[1], et celle-ci les interroge avec un vif et sympathique intérêt. Quels sont leurs parents? Ont-ils une sœur? Comme Iphigénie plaint cette dernière! Quelle est leur patrie? Sur un seul de ces points, la curiosité de la princesse est à demi satisfaite. Iphigénie a appris avec une profonde émotion l'origine argienne d'un de ces prisonniers. Elle désire savoir de lui ce que sont devenus et Hélène, et Ménélas, et Calchas, et Ulysse; et après avoir nommé ceux qui ont causé son malheur, elle s'informe de celui qui l'a défendue.... Achille est mort.... Iphigénie n'a pas encore adressé à l'Argien les questions qu'elle souhaite le plus de lui faire, mais dont elle doit aussi le plus redouter les réponses....

« Et ce général que l'on disait si heureux?

ORESTE.

« Lequel? car, hélas! celui qui m'est connu n'est pas du nombre des heureux.

IPHIGÉNIE.

« On l'appelait le roi Agamemnon, fils d'Atrée.

1. Un vase peint, de pur style grec, retrace le moment où Iphigénie assise, et s'appuyant du bras gauche sur le sceptre hiératique, reçoit les deux étrangers dont les mains sont liées. C'est dans cette attitude, en effet, qu'Euripide les représente lorsqu'ils paraissent devant la prêtresse; mais celle-ci fait promptement tomber les chaînes que ne doivent plus porter les victimes de Diane après leur consécration. Pour la représentation de cette scène, voir Raoul Rochette, *Monuments d'antiquité figurée*, pl. XLI.

ORESTE.

« Je ne sais rien; femme, laisse là toutes ces questions[1]. »

Iphigénie presse l'inconnu, elle le supplie; et elle apprend que son père n'est plus. Elle gémit, et cependant que de malheurs lui sont encore dévoilés ! C'est Clytemnestre qui a fait mourir le roi, puis elle a succombé sous la vengeance de son propre fils, vengeance qu'Iphigénie approuve avec tristesse. Ainsi il lui faut plaindre le père qui l'a livrée au sacrifice, et refuser ses regrets à la mère qui l'a ardemment disputée au trépas....

La prêtresse voudrait aussi savoir ce qu'on dit de cette fille d'Agamemnon qui fut offerte en sacrifice.... L'étranger lui répondant qu'on croit cette princesse morte, Iphigénie enveloppe dans la même pitié la victime et son père.... Elle demande enfin si le fils d'Agamemnon habite Argos. Le rêve funeste de la prêtresse ne s'est pas réalisé. Oreste vit. Il vit, mais il est malheureux et errant !

Iphigénie fait alors une proposition à l'Argien. Elle a des amis dans la ville où il est né. S'il veut leur porter un message de sa part, il échappera au supplice.

Déclinant pour lui-même cette faveur, Oreste désire

1. *Iphigénie en Tauride.*

que la prêtresse en fasse jouir son compagnon. Iphigénie souscrit à ce vœu, tout en admirant le dévouement de l'Argien, et en souhaitant que le frère qu'elle souffre de ne point voir, ressemble au généreux inconnu. Et la victime ne regrettant dans la mort que la privation des devoirs funéraires que lui aurait rendus sa sœur Électre, Iphigénie lui promet d'offrir elle-même à sa tombe ces pieux hommages....

Pendant qu'elle est sortie pour chercher la lettre qu'elle doit confier à Pylade, Oreste, manifestant à son ami l'étonnement que lui cause l'intérêt avec lequel la prêtresse parle des Grecs, suppose que c'est une femme originaire d'Argos.

Après un combat de générosité entre les deux amis qui veulent mourir l'un pour l'autre, Oreste fait comprendre à Pylade qu'une vie aussi tourmentée que la sienne n'est qu'une pénible charge. Quant au prince dont la maison n'a aucune souillure, quant à l'époux d'Électre, il doit vivre ; l'un de ses enfants pourra même faire subsister le nom d'Oreste. Celui qui va mourir prie son ami de consacrer à sa mémoire, dans la cité argienne, un tombeau que mouilleront les pleurs d'Électre, cette sœur qu'il recommande à Pylade d'une manière touchante.

Cependant Iphigénie apporte les tablettes qu'elle envoie à Argos. Si sa lettre se perd, le souvenir, du moins, en restera, car la prêtresse va la lire à Pylade. Ce message est adressé à Oreste, fils d'Agamemnon,

par Iphigénie, la sœur qu'il croit morte et qui est la prêtresse elle-même. Par sa lettre, elle supplie son frère de la ramener à Argos, de l'arracher à ses barbares fonctions. Elle répète le nom d'Oreste, afin que le messager ne l'oublie pas.... Pylade tend ces tablettes à Oreste en le nommant; et le frère d'Iphigénie saisit sa sœur dans ses bras. Elle doute que ce soit le fils d'Agamemnon, il le lui prouve; et, tandis que la jeune femme se livre à une joie enivrante et mélancolique en revoyant sur une terre lointaine celui qui lui est si cher, Oreste, heureux de retrouver la sœur qu'il croyait à jamais perdue, Oreste mêle ses larmes aux siennes. La prêtresse frémit de penser qu'elle a été près de livrer son frère aux sacrificateurs. Cette réflexion lui rappelle le danger que court encore Oreste. Toutefois, avant qu'elle ne cherche les moyens de le sauver, elle s'informe d'Électre; et sachant que celle-ci est unie à Pylade, leur cousin, elle salue en ce prince l'époux de sa sœur. Elle se préoccupe aussi de la cause qui rendit Clytemnestre si coupable; mais, par un sentiment délicat, Oreste refuse de lui dévoiler la honte de leur mère. Il raconte à Iphigénie, et comment il fut jugé par l'aréopage, et comment celles des Furies qui ne consentirent pas à son acquittement, le poursuivent encore. Que la prêtresse le sauve en lui laissant enlever la statue qu'Apollon lui a prescrit de chercher; et le frère et la sœur regagneront leur patrie.

Iphigénie accède à cette prière. Mais si Oreste ne l'enlève pas en même temps que la statue, elle périra ! Néanmoins, elle bravera la mort pour secourir son frère. Le fils d'Agamemnon ne veut pas de ce sacrifice ; il vivra avec sa sœur ou succombera avec elle. Iphigénie trouve enfin le moyen de réaliser le vœu d'Oreste. Elle dira à Thoas, roi de la Tauride, que l'un des Grecs est un parricide, que son ami est le complice de son crime ; que, par leur contact, ils ont souillé la statue de Diane, et qu'elle ne peut les laisser immoler qu'après les avoir purifiés sur le bord de la mer, ainsi que le simulacre de la déesse. Le vaisseau d'Oreste recevra alors les fugitifs....

Iphigénie s'assure que les captives grecques qui forment le chœur, ne trahiront pas le secret de cette entreprise ; elle promet à l'une de la ramener sur la terre hellénique, embrasse les genoux d'une autre, les supplie toutes de ne pas perdre leur maîtresse et son frère. Ces généreuses femmes lui promettent solennellement le silence qu'elle leur demande. Puis, lorsque les esclaves sont seules, leurs chants mélancoliques trahissent les souffrances des exilées. Comme l'alcyon, elles gémissent ; mais, plus malheureuses que l'oiseau qui plane sur les mers, elles n'ont pas d'ailes.... Au milieu des barbares, elles regrettent l'exquise conversation des Hellènes ; sur cette terre où règne la farouche déesse Taurique, sur ce rivage dépouillé d'arbres et contre equel se heurtent les vagues, elles regrettent une

autre Diane qui préside non à la mort, mais à la naissance; Diane Lucine, qui a fixé son séjour sur le mont Cynthios, là où croissent les élégants palmiers, les lauriers au luxuriant feuillage, l'olivier dont la pâle verdure abrita les premiers instants de sa vie. C'est vers cette retraite ombragée que s'étend le lac où les cygnes chantent les Muses.

Les captives se souviennent des pleurs qu'elles répandirent quand elles furent arrachées à leur sol natal! Maintenant, vendues aux barbares, elles servent Iphigénie, elles sont consacrées au culte d'autels ensanglantés; et celles qui n'ont connu le bonheur que pour en ressentir plus vivement la privation, envient les êtres qui ont toujours été malheureux.

Leur maîtresse va partir.... Son vaisseau voguera vers Athènes, et les esclaves demeurent dans l'exil!

Le sort de l'oiseau revient encore à leur mémoire. Ah! que n'ont-elles des ailes pour fendre d'un vol rapide les lumineuses régions de l'éther! Que ne peuvent-elles planer ainsi au-dessus du foyer paternel, se mêler de nouveau à ces chœurs de danses où, sous les regards maternels, elles rivalisaient de beauté et d'élégance avec leurs compagnes!

Iphigénie a réalisé son plan. Malgré la résistance des gardes qui accompagnaient les prisonniers, Oreste a porté sur son vaisseau la prêtresse chargée de la statue. Les Grecs ne sont cependant pas encore sauvés : les flots courroucés repoussent le navire sur le

rivage. Thoas, prévenu de ces événements par un messager que les esclaves grecques ont vainement tenté d'éloigner de lui, Thoas va poursuivre les fugitifs et punir ensuite leurs complices. Mais Minerve lui apparaissant, lui conseille de ne pas s'opposer à une entreprise qu'Apollon a ordonnée. De loin, la voix puissante de la Sagesse divine commande aussi à Oreste de ramener en Grèce les femmes qui l'ont secouru. Thoas se calme et rend la liberté à ses captives. Ainsi les nobles Grecques suivent dans la patrie qu'elles pleuraient, la princesse à laquelle elles furent si dévouées, et qui, même dans l'exercice d'un culte farouche, conserva sur les rives tauriques, l'exquise sensibilité qu'elle nous avait fait admirer à Aulis.

Nul plus que le fils d'Agamemnon ne ressentit les douceurs de l'amour fraternel. Euripide nous le prouve encore dans sa tragédie d'*Oreste*, où ce sentiment s'exprime avec une force incomparable.

Oreste est menacé d'être lapidé par le peuple en punition de son parricide. Ici Électre n'est coupable que d'une complicité morale[1], et cependant elle devra subir le sort de son frère. Elle oublie son propre péril pour s'occuper d'Oreste, Oreste, la proie des Furies qui, dans cette pièce, ne sont visibles que pour

1. Il n'en est pas ainsi dans l'*Électre* du même poëte, tragédie dont l'héroïne a été comparée par nous à l'Électre d'Eschyle et à celle de Sophocle Voir plus haut, page 190.

lui, et que lui montre une imagination troublée par le remords[1].

Électre veille sur le lit où son frère, épuisé par le délire, a enfin trouvé le sommeil; elle protége avec sollicitude ce précieux repos; elle invite ses amies à ne point le troubler par leurs pas et par leurs voix, et s'impatiente de ne pouvoir faire taire ses féminines visiteuses. Le prince se réveille-t-il, elle essuie l'écume qui humecte son visage, elle écarte de ses yeux sa chevelure inculte; suivant attentivement les désirs capricieux et inquiets du malade, elle le soulève, le recouche, soutient sa marche chancelante. Est-il en proie à une nouvelle crise, elle le presse sur son cœur, tandis que l'insensé, la prenant pour une Furie, se débat et veut la frapper.

Elle le voit enfin se calmer. A elle maintenant de recevoir les consolations de ce frère qui remarque ses pleurs, et qui souffre de répandre tant d'amertume sur la vie d'une sœur chérie. Ainsi qu'il le lui dit avec émotion, que tous deux se soutiennent mutuellement dans leurs défaillances! Il l'exhorte à se retirer, à prendre quelque repos, quelque nourriture; et, sachant qu'elle ne se soignerait pas pour elle-même, il la prie de se soigner pour lui, pour lui qui perdrait en elle son seul appui. Mais Électre, devinant cette ruse touchante[2], refuse d'abord de quitter

1. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. Id., *id.*

un seul instant celui dont la mort entraînerait la sienne, et ce n'est que pour le satisfaire qu'elle se résout à s'éloigner.

La circonstance où l'attachement réciproque du frère et de la sœur éclate avec le plus de vivacité, est celle où le peuple ne leur accorde qu'une grâce : celle de n'être pas lapidés et de se donner eux-mêmes la mort. Électre s'effraye plus du trépas de son frère que du sien. Elle a des accents si douloureux, si pathétiques, qu'Oreste la supplie de ne point l'affaiblir. Mais quand, après avoir vainement demandé à son frère de la frapper lui-même, elle enlace pour la dernière fois dans ses bras le malheureux condamné et lui dit : « O mon tendre frère, toi à qui le nom de ta sœur fut toujours si cher et si doux, et qui n'es qu'une âme avec elle [1] ! » il n'a pas la force de se contenir davantage, et s'abandonne sans réserve au charme poignant de cette émotion.

« Tu me feras fondre en larmes. Oui, je veux répondre à ta tendresse par mes caresses; et pourquoi en rougirais-je?... O doux embrassements! Ah! ces adieux doivent, dans notre malheur, nous tenir lieu d'enfants et d'hyménée.

ÉLECTRE.

« Ah! que du moins, s'il est possible, le même fer

1. *Oreste.*

nous frappe, et qu'un même tombeau nous reçoive [1] ! »

Pourquoi faut-il que cette jeune fille qui nous pénètre d'un sympathique attendrissement, perde à nos yeux son attrait par les mauvaises actions que lui font commettre le désir de la vengeance et le besoin du salut?

Lorsque Oreste et Pylade ont résolu d'immoler Hélène pour châtier Ménélas d'avoir abandonné son neveu et sa nièce, Électre leur conseille d'enlever Hermione. Ainsi, pour préserver la vie de sa fille, Ménélas sera forcé de sauver les meurtriers de sa femme et Électre elle-même.

Pour faire tomber Hermione dans le piége, la sœur d'Oreste la prie d'intéresser Hélène à la cause des condamnés. La jeune fille accède à ce vœu avec une générosité qui rend plus odieuse encore la conduite d'Électre; et entre sans méfiance dans le palais où Oreste et Pylade l'attendent en assassinant sa mère.

Hélène, mortellement blessée, est soustraite comme par enchantement à ses meurtriers; et, transformée en astre, elle fait rayonner dans le ciel son éblouissante beauté. Les trois conjurés sont sauvés. Par l'ordre d'Apollon, Hermione épouse Oreste. A cet étrange mariage qui, sous une sanction divine, allie

1 *Oreste.*

au meurtrier la fille de la victime, nous préférons l'hymen par lequel Apollon unit à Pylade la compagne de ses dangers, sa fiancée Électre, cette jeune fille dont nous ne légitimerons pas les fautes, mais dont nous ne pouvons oublier le sublime dévouement fraternel.

Malgré l'intérêt qui s'attache à la tendre et malheureuse sœur d'Oreste, nous n'aurons jamais pour elle cette sympathie sans mélange que nous ressentons pour celles de nos héroïnes qui ont accepté la mort sans chercher à la donner. C'est cet attrait si pur qu'exerce Mégara.

Fille de Créon, roi de Thèbes, femme d'Hercule, Mégara voit assassiner le premier pendant que le second accomplit aux enfers le plus dangereux des travaux par lesquels Eurysthée, roi d'Argos, fait acheter au héros le droit de ramener un jour sur le sol natal son père exilé.

Lycos, le meurtrier de Créon, occupe le trône de celui-ci ; et, craignant que les fils d'Hercule ne deviennent les vengeurs de leur aïeul, il les condamne à mort ainsi que leur mère et leur grand-père paternel Amphitryon.

Des enfants, une femme, un vieillard, ces êtres que leur faiblesse doit sacrer, telles sont donc les victimes du tyran. Les condamnés ont quitté le palais d'Hercule pour se réfugier à l'autel de Jupiter Sauveur. Mais la faim, la soif, la fatigue, ne leur permet-

tent pas de demeurer longtemps dans ce lieu d'asile que d'ailleurs le tyran va faire entourer de flammes. Amphitryon espère que le retour d'Hercule sauvera la famille du héros; mais la courageuse Mégara, n'osant plus croire que son mari vive encore, engage le vieillard à ne pas l'attendre plus longtemps. Avec l'impétuosité de la jeunesse[1], elle aime mieux aller librement au-devant du trépas que de subir dans son refuge un supplice ignominieux; et s'impatiente des vaines espérances que conserve encore le père d'Hercule. Elle persuade enfin le vieillard. Les victimes quittent leur asile. La princesse demande à Lycos une grâce suprême : celle de pouvoir donner à ses enfants leurs parures funèbres dans le palais d'Hercule. Que ce soit pour eux le seul héritage paternel auquel ils puissent maintenant prétendre! Le tyran y consent.

Les vieillards de Thèbes pleurent lorsqu'ils voient reparaître la fille de leur ancien roi, soutenant la marche chancelante de son beau-père et les pas incertains de ses jeunes enfants. Mégara compare avec tristesse le sort actuel des fils d'Hercule à la brillante destinée qui leur était réservée. Que d'espérances nourrissaient pour eux leurs parents! Hercule leur préparait des trônes; Mégara, des compagnes d'élite: leurs épouses seront maintenant les Parques.... Le-

1. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

quel de ses trois fils la mère embrassera-t-elle le premier ou le dernier?

Mégara invoque Hercule. Qu'il sauve son vieux p re, ses enfants, la femme que son hymen rendait digne d'envie! Qu'il vienne!... ou que son ombre du moins surgisse et les défende.... Mais qu'a-t-elle vu! N'est-ce pas une illusion? Non, elle ne se trompe pas, son époux est là! « Accourez, mes enfants, suspendez-vous aux habits de votre père; allez, volez dans ses bras, ne le quittez point; ce défenseur n'est pas moins sûr pour vous que Jupiter Sauveur [1]. »

Hercule s'étonne de l'appareil funèbre dont sa famille est entourée : « Nous étions perdus [2], » lui dit Mégara; et la jeune femme, s'adressant à son beau-père, ajoute : « Toi, vieillard, pardonne-moi si j'ai devancé la réponse qu'il t'appartenait de lui faire; mais une femme est plus faible contre la douleur que les hommes, et mes enfants allaient mourir, et moi avec eux [3]. »

Elle racont à son mari les infortunes qui l'ont atteinte depuis leur séparation. Hercule fait enlever aux victimes leurs bandelettes funèbres. Il se prépare à punir le tyran qui a osé le frapper dans sa famille. Eh quoi! le héros à la force indomptable, le protecteur de l'humanité, se laisserait ravir ce qu'il a de

1 *Hercule furieux.*
2. *Id.*
3. *Id.*

plus cher au monde! « .... Et qui donc dois-je défendre, si ce n'est mon épouse, mes enfants et mon père? Périssent mes travaux[1]! »

Hercule invite ses jeunes fils à le suivre dans son palais. A ce moment, la force qui a soutenu Mégara contre le malheur, l'abandonne après le péril. Hercule la voit trembler et se cramponner à lui; il la rassure et dit gaiement qu'il n'a pas d'ailes, et qu'il ne veut pas quitter les objets de son amour. Voyant que la mère et les enfants se serrent plus que jamais contre lui, il comprend avec émotion combien fut grand le danger d'où il les a tirés; et sa main les guide, pendant qu'il remarque que les grands et les petits de la terre se rapprochent par les sollicitudes de la paternité.

Lycos trouve la mort dans le palais où il cherchait ses victimes. Le chœur des vieillards thébains célèbre avec ivresse le retour de puissance accordé à la race de Créon.... Une horrible apparition interrompt leurs chants d'allégresse : la Rage, forcée d'obéir à l'ennemie d'Hercule, à Junon, la Rage vient communiquer ses transports au héros. Hercule troublé croit voir dans ses enfants les fils d'Eurysthée, son persécuteur. Il en massacre deux; et Mégara fuyant avec le troisième, il fait sauter les portes de l'appartement où elle s'est réfugiée, et tue la mère et l'enfant.

1. *Hercule furieux.*

Amphitryon, qui a échappé au carnage, veille sur le sommeil où son fils est tombé après cette crise funeste. Quel moment que celui où Hercule, se réveillant, apprend qu'il est le meurtrier de sa femme et de ses enfants! Entraîné vers Athènes par Thésée, son ami, le colosse qui n'a jamais pleuré verse des larmes brûlantes. Il recommande à son vieux père de déposer dans la tombe sa femme et ses fils, et de placer les enfants dans les bras de leur mère. Devant le cadavre de cette vaillante femme, aussi fidèle épouse que tendre mère, il se reproche amèrement la rémunération dont il a payé son dévouement conjugal. Et il se sépare avec désespoir des quatre corps inanimés qu'il embrasse pour la dernière fois....

Des autres mariages d'Hercule naquirent des enfants qui perpétuèrent sa race. Après sa mort, sa jeune postérité fut proscrite par Eurysthée, qui la poursuivit chez les peuples où elle se réfugia. Une tragédie d'Euripide suit dans l'exil les Héraclides ou descendants d'Hercule.

Iolas, veillant sur les plus jeunes fils du grand homme dont il fut le compagnon; Alcmène, mère d'Hercule, conduisant les filles de son fils, se sont réfugiés à Marathon chez les Athéniens, les généreux défenseurs des opprimés. Alcmène et ses petites-filles abritent dans l'intérieur du temple leur réserve féminine; mais Iolas et ses protégés attendent à l'entrée du monument, le résultat du combat que Démophon,

l'un des rois de l'Attique et l'un des fils de Thésée, va livrer pour les orphelins contre l'armée d'Argos.

Les oracles déclarent que le salut des Héraclides et la victoire des Athéniens sont attachés à un sacrifice dont la victime sera une jeune fille issue d'un père illustre. Démophon s'attriste et se décourage. Il ne peut immoler sa fille, et ne peut demander à nul de ses sujets un tel sacrifice.

L'aînée des filles d'Hercule, l'enfant de la douce Déjanire, a entendu gémir Iolas. Elle quitte son asile, et priant les Athéniens d'excuser la témérité avec laquelle elle paraît en leur présence, elle interroge son vieil ami sur le chagrin auquel il se livre. Il lui dit quel est le prix d'où dépend la sécurité de sa famille.

Par un élan sublime, Macarie se dévoue. Elle mourra pour ses frères! Athènes s'expose aux dangers de la guerre pour défendre ses hôtes, et ceux-ci ne s'associeraient pas à cette généreuse abnégation! D'ailleurs, si la fille d'Hercule tombait au pouvoir des Argiens, quels outrages ne subirait-elle pas avant d'être livrée à la mort! Ou si Athènes renvoyait les Héraclides, ne repousserait-on pas ailleurs les orphelins qui n'auraient pas trouvé parmi eux une âme assez courageuse pour les racheter? Et Macarie fût-elle même sauvée isolément, quel homme consentirait à l'épouser dans son abandon? Plutôt périr que de supporter un état misérable qui blesserait la fierté de son origine! Qu'on la conduise au sacrifice!

« Cette vie, à laquelle je tiens peu, j'ai trouvé la voie la plus belle de la perdre avec gloire [1]. »

Le dévouement de Macarie excite l'enthousiasme des vieillards athéniens. Iolas, qui reconnaît en elle le sang d'Hercule, lui propose de laisser décider par le sort le choix de la victime entre les filles d'Hercule. Macarie n'accepte pas une situation qui ne permettrait plus à son dévouement de se déployer. Elle donne sa vie librement; elle refuserait ce sacrifice si elle y était obligée. Noble fierté qu'admire le compagnon d'Hercule!

La victime désire que lorsque le coup fatal l'atteindra, elle tombe dans les bras de l'ami qui remplace son père; mais Iolas sentant qu'il n'aura pas alors la force de se trouver auprès d'elle, Macarie demande que ce soient des femmes et non des hommes qui soutiennent alors son corps expirant. Le roi le lui promet en exaltant le courage qui la met au-dessus de son sexe, et Démophon la sollicite de dire à ses frères et à leur guide, les paroles du dernier adieu [2]. Ces paroles, elle les prononce avec recueillement et mélancolie. Que Iolas rende ses pupilles aussi vertueux que lui. Qu'il les protége et qu'il vive : les enfants d'Hercule sont les siens! Que les frères de Ma-

1. *Les Héraclides.*
2. En faisant prononcer au roi ces paroles que M. Artaud attribue au chœur des vieillards athéniens, nous suivons l'opinion de M. Patin.

carie jouissent de la félicité qu'ils devront au sang de leur sœur! Qu'ils honorent l'ami et la mère de leur père, et leurs hôtes athéniens! S'ils posent un jour le pied sur le sol de leur patrie, qu'ils n'oublient pas de rendre à leur libératrice de grands honneurs funèbres : elle les a mérités, celle qui expire pour sa race. Les monuments qu'ils lui élèveront, la consoleront de n'avoir pas laissé d'enfants, si toutefois, ajoute-t-elle, le sentiment reste encore aux ombres; et si ce sentiment devait leur servir à éprouver de nouvelles souffrances, elle souhaite qu'il s'anéantisse avec la vie.... Pauvre enfant qui ne voit dans la mort que la fin de ses peines, et qui ne pense pas que cesser de souffrir sur la terre, c'est commencer à jouir dans le ciel!

Ainsi donc, en mourant, elle n'avait aucune espérance, et c'était sa vie entière, même son âme, qu'elle croyait anéantir pour racheter ses frères. L'idée d'une rémunération céleste ne soutenait pas son courage; et cependant elle consommait avec fermeté son sacrifice.... C'était grand! Mais nous regrettons que le poëte n'ait pas fait luire sur cette héroïque et virginale figure, le rayon d'une autre immortalité que celle d'une gloire humaine. Nous regrettons qu'en disant adieu à la terre, la jeune fille n'ait pas adouci sa tristesse en souriant à l'éternité.

Le prix du dévouement de Macarie ne se fait pas attendre; le fils aîné d'Hercule et de Déjanire, le jeune prince que Sophocle nous a fait connaître, Hyl-

los, apporte aux Athéniens le renfort de son armée. Les Argiens sont mis en fuite. Iolas s'empare d'Eurysthée, et c'est à Alcmène qu'il envoie le prisonnier, c'est à elle qu'il délègue le pouvoir de juger celui-ci. En voyant l'ennemi qui a torturé la vie de son fils, banni et poursuivi la mère et les enfants du héros, Alcmène devient cruelle; elle outrage le vaincu, lui annonce une mort misérable; et puisque les lois athéniennes ne permettent pas que l'ennemi pris vivant soit tué, c'est elle qui veillera à cette exécution.

Quant à Macarie, son nom n'a plus été prononcé après les éloges que le chœur a donnés à sa magnanimité lorsqu'elle s'est éloignée. Le messager qui a transmis à Alcmène les nouvelles du combat, lui a seulement dit qu'une victime humaine avait été immolée avant la bataille. On épargnait sans doute ainsi à la vieille aïeule, la connaissance du deuil qui venait d'assombrir sa maison.

Macarie est une digne sœur d'Antigone.

Euripide a aussi célébré les malheurs d'Œdipe et le dévouement de sa fille[1]; mais il a placé les personnages de ce drame dans une autre situation que celle où les a peints Sophocle.

Jocaste a survécu à la révélation des liens qui rat-

1. Dans la tragédie des *Phéniciennes*, ainsi nommée à cause des jeunes Phéniciennes qui en composent le chœur.

tachent si étroitement à elle le mari qu'elle entoure encore de sa sollicitude. Étrange situation que Sophocle, nous l'avons vu, a évitée avec un tact admirable!

Jocaste est témoin des discordes qu'ont suscitées entre ses fils, les malédictions du royal aveugle que ceux-ci ont emprisonné dans le palais. Par ses conseils affectueux et graves, elle essaye d'empêcher la lutte fratricide qui se prépare. Passant des paroles aux actes, elle court même sur le champ de bataille où ses enfants vont s'entr'égorger.... Elle ne peut que recevoir leurs derniers soupirs, et se tue en réunissant les deux ennemis sur son sein maternel.

Antigone ne se présente pas d'abord avec cette fermeté qui la distingue dans la tragédie de Sophocle [1]. Par la première attitude qu'il lui donne, Euripide reproduit plutôt en elle la timidité d'une vierge d'Athènes que le caractère particulier de l'héroïne. Pendant qu elle monte l'escalier de cèdre qui conduit à l'étage d'où le gouverneur de ses frères lui montrera le camp ennemi, elle fait soutenir sa marche craintive par le vieillard qui a soigneusement veillé à ce que personne ne vît la jeune fille. Toutefois le mouvement de tendresse qui entraîne le cœur d'Antigone vers Polynice que le guide de la princesse lui a désigné, fait pressentir le dévouement qu'elle témoignera à son frère.

1. Cf. M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*

La timidité d'Antigone se trahit encore quand Jocaste entraîne sa fille avec elle sur le champ de bataille où ses fils se disposent à leur lutte fratricide. Antigone redoute de paraître au milieu de nombreux guerriers; mais la perspective de sauver ainsi ses frères, raffermit son courage, et nous retrouvons désormais en elle l'héroïne de Sophocle.

Ici c'est devant les cadavres de sa femme et de ses fils qu'Œdipe est banni de Thèbes. C'est là aussi qu'Antigone déclare fièrement à Créon qu'elle bravera les ordres de celui-ci en enterrant Polynice, et qu'elle guidera sur la terre d'exil son père vieux et aveugle.

La tragédie des *Suppliantes* nous fait assister à l'un des événements qui suivirent la mort des frères ennemis. Thèbes qui a privé Polynice de sépulture, refuse le même honneur aux sept chefs argiens qui l'ont soutenu.

Quel tableau se présente à nous! Dans le temple d'Éleusis, des femmes âgées, des suppliantes en deuil, entourent de leurs rameaux une reine assise au foyer de l'autel, et qui, au nom de son pays, offre aux grandes déesses les sacrifices précédant le labourage [1]. Ces suppliantes sont les mères des sept chefs. Par l'intercession d'Éthra, vieille comme elles et mère aussi comme elles, les Argiennes voudraient obtenir que

1. Nous avons mentionné plus haut le sacerdoce des reines de l'Attique. Voir le tome pré édent, page 337.

son fils Thésée reconquît pour elles les cadavres de leurs enfants. Adraste, roi d'Argos, le beau-père de Polynice, est à l'entrée du temple, et les orphelins qu'ont laissés les illustres guerriers d'Argos, entourent le vieux souverain. C'est ce spectacle qui frappe les regards de Thésée alors que celui-ci, inquiet de la longue absence de sa mère, vient la chercher dans le temple.

Thésée, jugeant imprudente la guerre qu'à entreprise Adraste, refuse à ce prince le secours que lui demande celui-ci. Mais les suppliantes se jettent à ses genoux, et leurs appels font pénétrer la pitié dans son noble cœur. Il voit que malgré les prescriptions qui interdisent de pleurer pendant un sacrifice religieux, sa mère ne peut retenir les larmes qu'elle cache sous un voile...

Après un instant d'hésitation, la reine juge qu'elle serait coupable si, pour être fidèle à la silencieuse réserve de son sexe, elle ne remplissait pas un grand devoir d'humanité. Elle exhorte son fils à ne point mécontenter les dieux et à soutenir ces opprimés dont la cause lui donne, à elle, la force d'élever la voix ! Que Thésée punisse les impies qui, refusant aux morts la sépulture, violent les lois de la Grèce ! En reculant devant les périls de cette mission, il encourrait le reproche de lâcheté.

« Je ne crains pas pour toi quand tu t'armes pour

une juste cause; et, en voyant le peuple de Cadmus, après un premier succès, affronter encore une nouvelle chance, je suis pleine d'espoir, car Dieu soumet tout à de fréquentes révolutions[1]. »

Dans ces paroles qu'anime le souffle biblique, c'est la vraie mère qui se révèle; la mère tendre et dévouée, mais ne voulant pas sauvegarder la vie de son fils aux dépens des sentiments élevés et généreux qu'elle lui a inculqués.

Éthra a vaincu. Thésée ne se dissimule pas que si la reine elle-même, la reine dont il connaît la maternelle et craintive sollicitude, l'encourage à braver un danger, il s'exposerait aux attaques de ses envieux en déclinant l'honneur de cette entreprise. Il soumettra à l'assemblée des Athéniens le projet de marcher sur Thèbes. Avant d'aller à l'agora, il ramène sa mère au palais en s'élevant contre ceux qui manquent au respect filial, et en ajoutant que les fils pieux sont rémunérés par leurs enfants des soins qu'ils ont rendus à leurs parents. Idee profonde qu'avait déjà formulée un sage de la Grèce[2], et qui nous rappelle le Décalogue.

Au prix d'un combat, Thésée a trouvé les restes de ceux qui ont péri avec Polynice. Après avoir enseveli les morts obscurs dans les vallées du Cithéron, il a

1. *Les Suppliantes.*
2. Diogène de Laërte, liv. I, ch. I, Thalès.

recueilli les sept chefs, lavé leurs blessures, préparé leur couche funèbre, recouvert leurs corps. Maintenant il les envoie à leurs mères.

En apprenant qu'elles vont revoir leurs fils, les Argiennes éprouvent quelque consolation; mais devant ces corps inanimés qu'elles étreignent à travers les tissus qui les couvrent, c'est le désespoir qui l'emporte en elles. Craignant que l'aspect de ces restes défigurés ne fasse mourir les mères des victimes, Thésée exige qu'elles ne voient pas déposer leurs enfants sur le bûcher où ils vont être réunis[1].

Un bûcher spécial est réservé, sur la scène, à Capanée, celui des sept chefs qui a été atteint par la foudre de Jupiter, et dont une semblable mort a consacré le cadavre. La veuve du héros, Évadné, paraît sur le rocher au pied duquel s'élèvent les flammes qui consument son mari. Elle se rappelle les fêtes brillantes de son hymen, les flambeaux qui éclairaient la marche des époux. Aujourd'hui, c'est la lueur des flammes funéraires qui éclairera une autre fête nuptiale : Évadné se dispose à rejoindre son mari au sein du bûcher; elle s'est parée pour cet hymen! Elle s'élance dans le brasier, sans être arrêtée par le souvenir des enfants qu'elle abandonne, ni par la présence de son père, vieillard qui pleure déjà un fils parmi les sept

[1] A la fin de la tragédie, les fils des sept chefs apportent à leurs aïeules les urnes cinéraires de leurs pères.

chefs. Que de regrets poignants exhale le malheureux Argien! Où ira-t-il? Dans sa maison? Elle est vide. Dans celle de son gendre, demeure qu'il aimait quand sa fille l'animait? « Mais elle n'est plus, elle qui se plaisait à approcher de mon visage sa bouche caressante, et à tenir ma tête entre ses mains. Pour un père déjà vieux, rien n'est plus doux qu'une fille; les fils ont l'âme plus fière, mais moins affectueuse et moins caressante[1]. »

Le vieillard veut se laisser mourir....

Non, nous ne saurions approuver le cruel héroïsme d'Évadné! Nous avons blâmé ailleurs[2] la coutume indienne qui ne permettait pas à l'épouse de survivre à l'époux, et de rester mère ou fille en devenant veuve. Autant il est beau de donner sa vie pour sauver celle d'autrui, autant il est insensé de la sacrifier sans profit pour personne, alors surtout que d'autres devoirs rattachent au monde l'âme qui brise volontairement son enveloppe terrestre.

Nous ne méconnaîtrons pas l'amour et le courage d'Évadné; mais elle eût été plus héroïque en survivant à celui qu'elle aimait pour le soigner encore dans les enfants qu'il laissait; et en se souvenant qu'un père dont elle était l'unique consolation, vivait de sa vie et mourrait de sa mort.

1. *Les Suppliantes.*
2. Dans notre livre, *La Femme dans l'Inde antique.*

Combien plus nous admirons l'utile sacrifice d'Alceste !

Le jeune roi de Phères[1], Admète, allait succomber. Apollon qui, pendant son exil de l'Olympe, avait servi ce souverain, Apollon qui avait appris à l'estimer, obtint des Parques qu'Admète serait sauvé si un autre consentait à mourir pour lui. Le père et la mère du roi, chargés d'ans tous les deux, ne voulurent pas immoler à leur enfant le peu de jours qu'ils avaient encore à passer sur la terre : ce fut Alceste, sa compagne, qui racheta sa vie au prix d'une existence en fleur.

Le trépas de l'épouse dévouée, tel est le sujet de la tragédie d'Alceste.

Déjà, malgré les sacrifices qu'Admète a offerts aux dieux pour le salut de sa femme, la Mort plane sur le palais. Nous voyons les vieillards de Phères se presser devant la demeure royale, anxieux de savoir si la souveraine qu'ils chérissent, n'est plus qu'un cadavre. Une servante en pleurs vient leur retracer les scènes émouvantes qui se passent dans le palais. En voyant luire son dernier jour, Alceste s'est baignée et parée. Se prosternant devant son foyer, elle a demandé à Vesta, sa chaste souveraine, d'être une mère pour ses enfants. Elle a prié aussi devant les autels domestiques qu'elle couronnait de verdure, et sur lesquels

1 Ville de Thessalie.

elle jetait des feuilles de myrte. Elle ne pleurait pas, elle ne soupirait pas; sa sereine beauté ne portait pas l'empreinte de la mort prochaine. Mais en entrant dans la chambre nuptiale, elle a perdu sa fermeté; et se jetant sur sa couche, elle a versé des larmes abondantes à la pensée qu'une autre femme « non pas plus chaste, mais plus heureuse [1], » pourrait la remplacer auprès d'Admète. Sans cesse l'épouse quittait sa chambre, sans cesse elle rentrait dans cet asile qu'elle abandonnait pour toujours avec tant de douleur! Ses petits enfants s'attachaient à ses vêtements et pleuraient; elle les enlaçait tour à tour dans ses bras maternels, et leur donnait ses derniers baisers. La jeune reine tendait la main à ses esclaves dont elle voyait couler les larmes; et parlant à tous, même aux plus humbles, elle accueillait leurs adieux : touchant détail que relève, avec une satisfaction si triste et si naturelle, la servante qui raconte ces incidents aux vieillards [2] !

Et cet époux qui devait la vie au prochain trépas de sa femme, il pleurait; et, rapprochant Alceste de son cœur, il semblait vouloir retenir ainsi sur la terre, la compagne que la mort glaçait dans ses bras.

La jeune femme a voulu revoir la lumière qui plus jamais ne sourira à son regard. Soutenue par son mari,

1. Traduction de M. Patin, *Études sur les tragiques grecs.*
2. M. Patin, *ouvrage cité.*

accompagnée de ses enfants, elle sort du palais .... Alceste salue le soleil, et envoie un souvenir au pays natal qu'elle a quitté pour la maison d'Admète.

Son époux la supplie vainement de ne pas le délaisser.... Elle ne peut rester; le nocher des ombres l'appelle; une divinité l'entraîne : c'est la Mort.... Alceste repousse d'abord avec terreur cette étreinte. Elle a peur aussi de cette route inconnue qui s'ouvre devant elle. Que ses femmes l'étendent, elle ne peut plus se soutenir, et son regard s'obscurcit : « Mes enfants, mes chers enfants, c'en est fait, vous n'avez plus de mère. Soyez heureux, mes enfants, puissiez-vous jouir tous deux de cette lumière du jour[1]. »

Les paroles d'Alceste paraissent plus terribles à Admète que la mort. Il conjure encore sa femme de ne pas abandonner l'époux qui sans elle ne pourrait vivre.

La mourante a vaincu les angoisses de l'agonie. Plus calme, elle exprime au roi ses dernières volontés. Elle lui représente ce qu'elle a fait pour lui. Elle l'a aimé jusqu'à donner sa vie en échange de la sienne; et cependant elle aurait pu recevoir de nouveau le titre d'épouse et jouir d'une brillante existence. Mais elle n'a pas voulu d'une vie à laquelle Admète ne serait plus associé; elle n'a pas consenti à ce que ses

1. *Alceste.*

enfants fussent orphelins de père. Tandis que les vieux parents du roi refusaient de racheter par leur mort la vie de leur fils unique, elle a immolé à son mari sa florissante jeunesse. Qu'en échange de ce service, il lui promette de ne pas donner à ses enfants une belle-mère, femme qui ne l'égalerait pas, et qui peut-être frapperait les rejetons d'une autre alliance. Alceste craindrait moins cette haine pour son fils qui aurait un appui dans la protection paternelle; mais combien elle la redouterait pour sa fille dont l'innocence, privée de la sauvegarde d'une mère, trouverait peut-être dans une marâtre un contact déshonorant!

La jeune femme sent qu'elle a été la meilleure des épouses et la meilleure des mères; et ce qu'elle sent, elle le dit avec cette sereine satisfaction qui, chez les mourants, n'est plus que la conscience du devoir accompli[1].

Admète promet à Alceste que la place de celle-ci ne sera occupée par aucune autre femme. Il gardera toujours le deuil de sa compagne. Plus de fêtes ni de chants dans son palais! Avec Alceste disparaîtra tout l'attrait de sa vie. Sa seule consolation sera de placer sur le lit de la reine, une statue qui la représentera. Prosterné devant cette image, il cherchera à se persuader que c'est encore sa femme bien-aimée qu'il

1. Le même sentiment de fierté se trouve dans les adieux de Macarie à ses frères. Patin, *Études sur les tragiques grecs*.

serrera sur son cœur. Qu'Alceste elle-même lui apparaisse dans ses songes; c'est encore une joie que de revoir, ne fût-ce qu'en rêve, ceux que l'on a perdus. Si Admète avait le génie d'Orphée, il irait, comme l'époux d'Eurydice, chercher sa compagne aux enfers. Mais du moins, qu'Alceste y attende son arrivée, car, lorsqu'il mourra, le cercueil de cèdre où elle reposera, s'ouvrira pour le recevoir : « Que la mort même ne me sépare jamais de toi, qui seule m'as été fidèle[1]. »

Alceste prend ses enfants à témoin que leur père lui a promis de ne pas se remarier; elle les remet entre les mains d'Admète et demande à son époux d'être pour eux une mère.

Affolé de désespoir, le roi supplie sa femme de l'emmener avec elle.... Ou plutôt qu'elle reste, qu'elle ne délaisse pas leurs enfants! Qu'elle jette sur eux un regard, rien qu'un regard!

ALCESTE, *expirante.*

« Adieu.

ADMÈTE.

« Je suis perdu! infortuné!

LE CHOEUR.

« Elle n'est plus; Admète n'a plus d'épouse[2]. »

1. *Alceste.*
2. *Id.*

Alceste n'entend pas les lamentations de son fils Eumélos qui sent déjà le vide que creuse auprès de lui la tombe maternelle : « Écoute, écoute-moi, ma mère, je t'en supplie. C'est moi, ma mère, c'est moi qui t'appelle; c'est ton petit enfant qui se penche vers tes lèvres[1]. » Et Eumélos plaint sa sœur et son père....

Quant au roi, il lui faut préparer les funérailles de sa femme, et ce souci retarde l'explosion de son désespoir. Que tous ses sujets prennent le deuil de leur reine! Que les crinières même des chevaux soient coupées!

Les vieillards de Phères, seuls sur la scène, envoient à la morte le vœu qui accompagne le dernier départ : qu'elle soit heureuse dans son nouveau séjour! Ils prédisent que les hommes aimés des Muses, trouveront dans son dévouement un grand sujet lyrique. Ce qu'Euripide prophétisait, il l'accomplissait en même temps.

Pendant qu'on se dispose à enterrer Alceste, Hercule se présente devant le palais. Admète le reçoit, la chevelure coupée, les yeux humides; mais tout en lui avouant qu'il a perdu un être cher, il lui laisse ignorer que la personne morte appartient à sa famille. Dire à Hercule que la reine a expiré, ce serait lui faire chercher un asile sous un autre toit que celui de l'af-

1. *Alceste.*

fligé ; et le roi ne manquera pas aux lois de l'hospitalité.

Après qu'Hercule est entré dans l'appartement des hôtes, Admète conduit le deuil de sa compagne. Il voit Phérès, son père, qui vient offrir à la morte une parure funèbre. Le roi repousse ce don, et accable de son courroux le vieillard qui s'est refusé au sacrifice dont Alceste est victime. Ne nous arrêtons pas sur une scène où le poëte semble se plaire à abaisser le sympathique caractère d'Admète.

Poursuivi par les imprécations de son fils, Phérès part. Le roi et le chœur se retirent pour célébrer les funérailles.

Un esclave de la maison royale, chargé de servir Hercule, quitte l'appartement des hôtes; il est péniblement impressionné de l'avidité et de la gaieté avec lesquelles l'étranger se livre à la boisson dans une demeure assombrie par le deuil. Il dit avec quelle contrainte ses camarades et lui, obéissent au roi qui leur a défendu de pleurer devant cet hôte. Ainsi le pauvre serviteur doit veiller au festin d'un étranger alors que la reine s'éloigne à jamais ; il ne peut la suivre, toucher sa main, en pleurant la maîtresse qui était la mère de ses serviteurs et qui savait calmer son époux quand le souverain était irrité contre eux.

Hercule rejoint l'esclave, et le blâme de montrer un visage soucieux à l'hôte de la maison. Paraissant sur-





pris que l'étranger ne connaisse pas le motif de son chagrin, le serviteur le lui révèle; et le héros se reproche d'avoir involontairement troublé la tristesse d'Admète. Il demande à l'esclave en quel lieu se trouve la sépulture d'Alceste, et se rend au tombeau de marbre qui a été consacré à la reine. C'est là qu'il guettera la Mort. Il luttera avec elle, pour qu'elle lui rende sa jeune et belle victime. S'il ne rencontre pas la sombre divinité, il cherchera aux enfers même, la compagne de cet hôte qui, pour lui, a fait violence à une amère douleur.

Quel n'est pas le désespoir d'Admète quand il revoit sa demeure ! Il a voulu se jeter dans la fosse où a été déposée sa compagne, et regrette d'en avoir été empêché. Quel contraste entre ce moment où il rentre seul dans son palais, et celui où il y conduisait pour la première fois sa compagne! Alors les chants d'hyménée suivaient les époux ; maintenant les lamentations accompagnent le veuf. Admète envie le sort de sa femme. Morte avec gloire, elle ne traversera pas les cruelles épreuves de l'existence ; et lui, lui qui devait succomber, il commence une vie malheureuse. Il n'a pas la force de pénétrer dans sa maison. Cette demeure que remplit le souvenir d'Alceste et qui est vide d'elle, cette demeure où il sera accueilli par ses enfants demandant leur mère, par ses esclaves pleurant leur maîtresse, cette demeure le fera fuir.... Et où ira-t-il? Se résignera-t-il à voir au dehors, les

femmes thessaliennes, jeunes comme Alceste? Quel aliment ses ennemis trouveront dans son malheur! Ils l'accuseront d'avoir livré sa compagne à la mort pour y échapper lui-même.

Le chœur démontre au roi la puissance de la nécessité. Qu'il cesse de pleurer sur une morte que ses larmes ne ressusciteront pas! Les vieillards célèbrent devant lui la gloire de sa femme. Que le tombeau d'Alceste reçoive des honneurs divins; et que le voyageur s'y arrête en invoquant comme une déesse, l'épouse que son dévouement a immortalisée!

Hercule revient. Une femme voilée l'accompagne. Reprochant d'abord au roi de lui avoir caché la mort d'Alceste, le héros annonce que son courage va tenter un nouvel exploit chez les Thraces; et pendant son absence, il confie à son hôte la femme qu'il amène et qui a été pour lui le prix d'une longue lutte. S'il ne revient pas, cette femme servira Admète. Le roi ne consent pas à recevoir sous son toit la captive d'Hercule. Il ne pourrait supporter la vue de cette femme. Où d'ailleurs pourrait-elle habiter? Est-ce dans la demeure des hommes? Elle risquerait d'y perdre son innocence. Est-ce dans le gynécée? Admète ne s'exposera pas ainsi au blâme de ses concitoyens, et d'ailleurs il veut garder religieusement le souvenir de sa compagne. En considérant l'étrangère, il remarque combien par son attitude et par sa taille, elle ressemble à Alceste. Qu'elle s'éloigne! Sa vue le blesse jus-

qu'aux larmes! Il croit voir sa femme.... Jamais il n'a plus senti combien il était malheureux!

Hercule dit qu'il voudrait avoir la puissance de rendre Alceste à son mari, et celui-ci, tout en reconnaissant la sincérité de ce vœu, le regarde comme chimérique. Le héros essaye de raffermir Admète contre la douleur, et tente de lui faire espérer que le temps guérira cette blessure. Il émet jusqu'à la possibilité d'un nouvel hymen, et cette supposition révolte le roi, décidé à expirer plutôt que de trahir la morte.

Cependant Hercule insiste pour que son ami accueille l'étrangère. Admète s'y oppose encore. Vaincu enfin par les sollicitations du héros, il ordonne à regret que ses serviteurs conduisent cette femme au palais. Hercule exige que le roi lui-même la guide en la tenant par la main. Vivement agité, Admète reproche à son hôte la contrainte qu'il exerce sur lui. Hercule réitère sa demande. Le souverain frémissant d'horreur, prend la main de l'inconnue.

HERCULE.

« La tiens-tu?

ADMÈTE.

« Je la tiens.

HERCULE.

« Garde-la maintenant, et tu pourras dire que le fils de Jupiter est un hôte reconnaissant[1]. »

1. *Alceste.*

Et dévoilant l'étrangère, Hercule présente Alceste à son mari éperdu.

La jeune femme qui a vu éprouver la fidélité de son époux, ne répond que par son doux regard aux transports d'Admète. Immobile et silencieuse, elle ne pourra parler aux vivants qu'après avoir été purifiée de sa consécration aux divinités infernales.

Nous aimons à voir reparaître à la lumière l'épouse qui donna sa vie pour son époux, la mère qui ne souffrit de ce sacrifice qu'en pensant aux enfants dont elle n'abriterait pas la jeunesse, et que son trépas livrerait peut-être à des mains ennemies et brutales; la femme enfin qui mourut avec résignation quand elle eut obtenu de son mari l'assurance qu'une étrangère ne prendrait pas sa place à son foyer.

Sous d'autres cieux, nous admirions cette Indienne, cette Sâvitrî, qui, après avoir essayé de racheter par une dure pénitence la vie de son époux, le disputa au dieu des morts et le reconquit par sa vertu[1]. En Grèce comme dans l'Inde, on crut que l'amour d'une femme pouvait dompter le trépas. Alceste qui incarna cette puissance en la payant de sa propre vie, Alceste nous a paru devoir clore la galerie athénienne de ces portraits féminins qu'ont dessinés Eschyle, Sophocle, Euripide, et où notre sexe, peint quelquefois avec de sombres couleurs, est le plus souvent éclairé par l'auréole de son dévouement.

1. *La Femme dans l'Inde antique.*

CHAPITRE V

LES HÉROINES DE L'HISTOIRE.

Les femmes pendant les guerres de Messénie. — Les femmes des archontes et les complices de Cylon. — Guerre sacrée entreprise pour venger des femmes. — Phérétime, régente de Cyrène. — La sœur d'Harmodios. Léæna. — Télésilla. — Les Phocéennes. — Gorgo, femme de Léonidas. — La fille du plongeur. — Artémise. — Les Athéniennes pendant et après la seconde guerre médique. — La mère du roi Pausanias. — Phthia, reine des Molosses, et Thémistocle. — La femme de Thémistocle. — Aspasie. L'hermès d'Aspasie, découvert sur le rivage de Civita-Vecchia, et le portrait de Laïs d'après une médaille corinthienne. Ovation faite à Périclès par les Athéniennes. Elpinice, sœur de Cimon. Oraison funèbre des guerriers tués dans la guerre du Péloponnèse, chef-d'œuvre attribué à Aspasie. — Argiléonis, mère de Brasidas. — L'hiérophantide Théano et Alcibiade. — Femmes spartiates devant l'invasion thébaine. — Théhé et Pélopidas. — Eurydice, mère de Philippe II. — Olympias. — Respect d'Alexandre pour la femme. Timoclée. Les princesses de la famille royale de Perse. Ada. — Roxane. — Cynna et sa fille Eurydice. — Phila, fille d'Antipater. — La compagne de Phocion. Femme recueillant les ossements de ce général. — Cratésipolis, reine de Sicyone. — Lacédémoniennes devant l'invasion de Pyrrhus. Argienne tuant ce roi. — Cinq grands types de femmes spartiates : Chélonis, Agésistrate, Agiatis, Cratésicléa, la compagne de Pantéas.

Ainsi que nous le disions plus haut, les femmes d'Athènes nous sont apparues dans le théâtre d'Es-

chyle, de Sophocle et d'Euripide ; et la tragédie a complété pour nous l'esquisse de leur vie intime.

Suivons maintenant sur une autre scène, celle de l'histoire, les femmes grecques qui y jouèrent un rôle. Peu d'Athéniennes s'y montreront; leur éducation, leurs habitudes, ne le permettaient pas. Nous rencontrerons surtout dans cette étude les Doriennes, les Éoliennes, et les femmes de la Grèce septentrionale[1].

Lorsque les Spartiates, imposant à leurs frères du Péloponnèse le régime oppressif sous lequel ils avaient écrasé les Laconiens, commencèrent leurs hostilités contre les Messéniens, l'un des prétextes de cette irruption fut la vengeance de leurs filles, outragées, disaient-ils, par ceux-ci; mais leurs adversaires n'acceptaient pas cette version[2].

Pendant la lutte admirable, plus légendaire toutefois qu'historique, soutenue par les Messéniens contre les Spartiates, et où la victoire resta longtemps indécise, l'oracle de Delphes ordonna aux premiers de sacrifier aux dieux infernaux une vierge appartenant à la maison royale d'Épytos, et dont le choix serait réservé au sort. La victime désignée ayant été dérobée à cette immolation, un homme du sang royal, Aristodème, offrit sa propre enfant. Les moyens par lesquels le fiancé de celle-ci s'opposa à un semblable sacrifice,

1. Voir plus haut, pages 37, 38.
2. Pausanias, IV, 4.

provoquèrent chez Aristodème une colère qui lui fit tuer sa fille. Présent à cette scène, le devin Épébolus déclara que ce meurtre n'ayant pas le caractère d'un acte religieux, une autre vierge devait être immolée. Irrités contre le malheureux fiancé dont l'intervention avait fait répandre inutilement un sang destiné à leur patrie, les Messéniens se jetèrent sur lui pour le faire périr; mais le roi Euphaès, qui aimait beaucoup ce jeune homme, le sauva en assurant au peuple que, quelle que fût la manière dont l'oracle eût été accompli, les dieux avaient été satisfaits.

Ce dénouement calma les terreurs des princes que le sort avait menacés dans leur amour paternel[1].

A la mort du roi, le peuple désigna Aristodème pour lui succéder, bien que les devins se fussent opposés à ce que la puissance royale fût attribuée à un homme qui avait trempé ses mains dans le sang de sa fille. Malgré une victoire qu'il remporta sur les Spartiates dans la cinquième année de son règne, Aristodème ne tarda pas à s'apercevoir que le ciel n'avait pas agréé son sacrifice. Déjà effrayé par quelques prodiges, le roi eut un songe qui le découragea complétement. Il était armé et se disposait au combat. Sur une table placée devant lui, étaient les entrailles des victimes qu'on avait immolées avant la bataille. Sa fille apparut à ses regards. Elle était habillée de noir, et montrait

1. Pausanias, IV, 9.

la plaie béante où s'était enfoncé le glaive paternel. Faisant tomber les offrandes qui étaient sur la table, elle désarma son père, mit une couronne d'or sur la tête de ce prince et le couvrit d'un vêtement blanc.... C'était le costume dont les Messéniens paraient les morts illustres.

Aristodème avait donné à ses compatriotes le meilleur de son existence. Pour eux, il avait répandu un sang qui était le sien. Il ne put supporter la pensée de survivre à un sacrifice devenu vain, et se donna la mort sur le tombeau de sa fille [1].

Après une longue résistance, les Messéniens subirent le joug spartiate (723 av. J. C.) Ils furent durement traités. Quand mourait à Lacédémone, un roi ou un grand personnage, les Messéniens et les Messéniennes étaient obligés de se rendre dans cette ville, et d'assister aux funérailles de leurs maîtres [2]. Amère dérision de faire porter aux vaincus le deuil des vainqueurs !.

Dans la trente-neuvième année qui suivit l'assujettissement des Messéniens, ils se révoltèrent. Aristomènes, leur jeune et vaillant général, les conduisit à la victoire ; et lorsqu'il revint de Sténycléros, les femmes, lui jetant des bandelettes et des fleurs, chantaient son exploit avec le même enthousiasme que les filles d'Israël célébraient le triomphe de David sur Goliath.

1. Pausanias, IV, 13.
2. Tyrtée, cité par Pausanias, IV, 14.

Poursuivant le cours de ses brillants succès, Aristomènes parvint à enlever les jeunes Lacédémoniennes qui formaient à Caryes leurs chœurs de danse en l'honneur de Diane. Le jeune général conduisit dans un bourg messénien, celles de ses prisonnières qui appartenaient à de riches ou de puissantes familles. Gardien sévère de leur honneur, il tua ceux de ses soldats qui, malgré ses avis, voulaient les outrager ; puis il les rendit à leurs parents en échange de fortes rançons [1].

Il ne réussit pas à s'emparer des femmes lacédémoniennes qu'une cérémonie religieuse avait rassemblées à Ægila, dans un temple de Cérès. Elles se défendirent courageusement avec les instruments du sacrifice, et firent prisonnier celui qui avait voulu les enlever. Mais l'amour veillait sur lui. La prêtresse de Cérès, Archidamie, qu'une longue affection attirait à l'héroïque jeune homme, le rendit à la liberté. Accusée, elle se défendit en déclarant que, pour s'enfuir, Aristomènes avait mis le feu à ses liens [2].

Plus tard, le général dut encore son salut à une femme. Quelques Crétois s'étant saisis de lui dans une embuscade, firent annoncer leur capture aux Spartiates par deux d'entre eux, et emmenèrent le général dans une métairie messénienne qu'habitaient une veuve et

1 Pausanias, IV, 16.
2. d., id., 17

sa fille. Celle-ci avait eu, la nuit précédente, un songe bizarre. Elle avait rêvé que des loups conduisaient chez elle un lion enchaîné et qui avait perdu ses ongles. Par elle, le fier animal avait vu tomber ses liens; par elle, il avait retrouvé ses puissants moyens de défense. Délivré, il avait déchiré les loups.

L'arrivée du captif, le nom qu'il portait et que lui révéla sa mère, firent comprendre à la jeune fille le sens de son rêve. Suivant les conseils d'Aristomènes, elle enivre les Crétois, et lorsqu'ils se sont endormis, elle prend le poignard de celui que le vin a le plus appesanti, s'en sert pour couper les liens du captif; et la même arme, passant dans la main d'Aristomènes, ôte la vie aux gardiens du général.

Le héros reconnaissant maria à son jeune fils, sa courageuse libératrice[1].

Les Lacédémoniens ressaisissent enfin la victoire sous l'influence de Tyrtée, le poëte dont les hymnes pleins d'une belliqueuse ardeur, les excitent à mourir glorieusement plutôt que de traîner dans l'exil leurs mères, leurs pères, leurs épouses et leurs enfants; et à se parer de cette beauté guerrière qui exalte jusqu'à l'amour le cœur de la femme.

Pendant la première campagne de Messénie, c'est sur le mont Ithôme que les sujets d'Aristodème ont concentré leur dernière résistance. C'est encore sur

1. Pausanias, IV, 19.

une montagne, l'Ira, que les Messéniens d'Aristomènes voient le dernier jour de leur existence nationale.

La trahison a livré aux Spartiates l'entrée de la citadelle d'Ira ; les Messéniens défendent encore la ville. Quel spectacle saisissant offre la montagne! Pendant que les assiégés combattent avec la double énergie du courage et du désespoir, les Messéniennes bravant une pluie torrentielle, la sinistre lueur des éclairs, les éclats de la foudre, les Messéniennes sont montées sur les toits de leurs demeures, et lancent des tuiles aux assaillants; d'autres se sont armées, et, selon la noble expression de Pausanias, témoignent qu'elles aiment mieux succomber avec leur patrie que de subir l'esclavage sur la terre étrangère. Elles se soutiennent jusqu'à la fin de la troisième nuit. Alors la fatigue les a vaincues.... Aristomènes les place avec leurs enfants au milieu de son bataillon ; il fait signe aux Spartiates que la garnison demande à se retirer ; et les ennemis, frappés du furieux désespoir des vaincus, n'osent braver cette frénésie: ils laissent passer l'héroïque phalange qui se retire parmi les Arcadiens. (668 av. J. C.)

L'esclavage, et quel esclavage que celui des Hilotes! attendait les autres habitants de la Messénie.

Aristomènes vaincu se trouvait à Delphes quand un roi de l'île de Rhodes, cherchant une compagne, désira qu'Apollon le guidât dans cette poursuite. La Pythie lui ayant conseillé d'épouser la fille du plus vail-

lant des Grecs, il pensa à Aristomènes et devint le gendre du héros. Le général messénien conduisit la jeune reine dans l'île de Rhodes. Il y mourut [1].

Dans le siècle où les Doriennes de la Messénie déployèrent tant de patriotique courage, les Athéniennes passent silencieusement dans l'histoire, non sans y laisser la trace de l'influence miséricordieuse qui doit s'attacher à la femme. Les conjurés qui ont aidé Cylon dans sa coupable et vaine tentative contre la liberté d'Athènes, sont indignement massacrés; mais quelques-uns d'entre eux, allant aux femmes des archontes, se jettent à leurs pieds, et les suppliants sont sauvés [2]. (612 av. J. C.)

Plusieurs années après, les habitants de Cirrha enlèvent une Phocéenne et des Argiennes qui revenaient du temple d'Apollon, et les Delphiens entreprennent pour venger ce rapt, la première guerre sacrée [3]. (595 av. J. C.)

Éloignons-nous momentanément de la Grèce continentale pour voir se développer dans une colonie dorienne, un remarquable type de femme.

1. Pausanias, IV, 21-24.
2. Plutarque, *Solon*,
3. Athénée, XIII, 13. Suivant Douris, cité par Athénée, la deuxième guerre sacrée qui dura dix ans, et qui fut terminée en 346 par Philippe, roi de Macédoine, aurait eu pour cause le rapt d'une Thébaine par un Phocéen. Mais le véritable motif de cette guerre fut l'amende que le tribunal amphictyonique infligea, sous l'influence thébaine, à des Phocéens qui avaient cultivé des terres consacrées à Apollon. Cf. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne*.

Phérétime avait épousé un roi de Cyrène, Battus III, fils d'Arcésilaüs II et d'Éryxo, femme qui joignait à l'énergie du caractère, la bonté du cœur, mais qui malheureusement, pour venger son mari et pour défendre la couronne de son enfant, avait fait assassiner le meurtrier du feu roi[1].

Sous le règne de Battus, les prérogatives royales furent restreintes aux attributions sacerdotales, et la direction des affaires publiques fut dévolue à la nation. Le fils et le successeur de ce prince, Arcésilaüs III[2], dont le caractère impérieux reflétait celui de sa mère Phérétime, prétendit ressaisir le pouvoir absolu de ses aïeux. A la suite d'une infructueuse tentative, il dut fuir; et tandis qu'il se retirait à Samos, Phérétime, se rendant chez Évelthon, roi de Salamine de Chypre, supplia ce prince de lui donner une armée qui pût la ramener ainsi que son fils, dans son ancien royaume. Évelthon lui témoignait son désir de lui être agréable, mais ne pouvait lui accorder la seule grâce qu'elle sollicitât. Fatigué enfin de ses obsessions, il lui donna un fuseau d'or avec une quenouille de même métal, chargée de laine. L'exilée remerciant Évelthon en disant comme d'habitude qu'une armée serait à ses yeux le don le plus précieux, le roi lui répondit que les présents qui convenaient aux femmes, étaient les objets qu'il lui avait offerts, et non des troupes.

1. Hérodote, IV, 160; Plutarque, *Actions courageuses des femmes*.
2. Il monta sur le trône vers l'an 530.

Arcésilaüs revint néanmoins dans sa patrie ; mais ayant oublié la clémence que lui avait recommandée la Pythie, il redouta le châtiment qui devait suivre la violation de ce conseil, et, se retirant à Barcé, auprès de son beau-père, il laissa à sa mère le gouvernement de Cyrène. C'était même en présence de la régente que le sénat délibérait.

Phérétime apprit à Cyrène qu'Arcésilaüs avait été tué ainsi que son hôte par les habitants de Barcé. Elle s'enfuit sur la terre des Pharaons; et son fils ayant naguère soumis Cyrène à Cambyse, alors maître de l'Égypte, elle implora le secours d'Aryandès, satrape de ce pays. Aryandès consentit à la venger, et entreprit contre Barcé une expédition dont le véritable motif était de conquérir la Libye.

La reine déchue accompagnait l'armée. Barcé fut prise; et les Perses livrèrent ses habitants à Phérétime. La mère d'Arcésilaüs fit empaler autour des murs ceux qui avaient eu la plus grande part au meurtre de son fils; et par un raffinement de cruauté, elle ordonna que les seins de leurs femmes fussent coupés, et que ces sanglantes dépouilles fussent attachées près d'eux.

Phérétime fit saccager Barcé. Elle n'excepta de ce pillage que la famille royale, ainsi que les habitants qui n'avaient pas contribué à la mort de son fils.

La barbare princesse expia par une mort affreuse les crimes dont elle s'était chargée. Les vers la ron-

gèrent vivante. Hérodote voit dans cette fin le juste châtiment de la divinité [1].

Ainsi disparut cette femme qui, reine d'un pays corrompu par l'influence orientale, fit servir l'énergie d'une Dorienne au sanguinaire despotisme d'une sultane [2].

Une contemporaine de Phérétime, une habitante d'Athènes, montra un courage digne d'une Dorienne; seulement ce ne fut pas, comme la reine de Cyrène, en persécutant les hommes; ce fut en souffrant pour eux.

Une jeune fille, sœur d'Harmodios, citoyen d'Athènes, s'étant rendue à une fête pour y remplir les nobles et gracieuses fonctions de canéphore, en fut ignominieusement renvoyée. L'auteur de cet affront était Hipparque, frère du tyran d'Athènes [3], Hippias, et le fils de Pisistrate satisfaisait ainsi sa colère contre Harmodios.

Le respect qu'avaient les Athéniens pour le foyer domestique, la réclusion où ils retenaient les jeunes filles et qui était seulement interrompue par les fêtes religieuses, rendaient plus cruelle encore l'humilia-

1. Hérodote, IV, 162-165, 167, 201, 202, 205; d'Avezac, *Afrique ancienne*. Paris, 1844.

2. Cf. Otfried Müller, *Die Dorier*.

3. Chez les Grecs, le nom de *tyran* n'avait pas une mauvaise acception; il désignait seulement l'homme qui exerçait le pouvoir absolu dans un pays où les lois avaient établi soit la démocratie, soit l'oligarchie. Cf. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne*.

tion infligée à la sœur d'Harmodios. Outragé dans son amour fraternel et dans son honneur, Harmodios, secondé par son ami Aristogiton, ourdit un complot contre la vie d'Hipparque et celle du tyran lui-même. C'était là un de ces crimes politiques envers lesquels les lois antiques se montraient indulgentes, et que flétrit justement la plus pure expression de la morale humaine : la morale chrétienne.

Hipparque tomba sous les coups de ses ennemis; mais Hippias n'ayant pas été frappé par eux, garda un pouvoir qui lui permit de venger son frère. Déjà Harmodios avait été tué par des Athéniens : Aristogiton et ses complices demeurèrent seuls pour assouvir la fureur d'Hippias, souverain jusqu'alors aussi modéré qu'éclairé [1].

Une femme que son talent sur la lyre avait admise dans l'intimité des deux principaux conjurés, et qui était surtout l'amie d'Aristogiton, Léæna, fut mise à la torture. Craignant que la souffrance ne lui arrachât une parole qui compromît l'un de ses complices, elle coupa sa langue avec ses dents et la jeta au visage de son persécuteur. Quand les Athéniens eurent brisé le joug du tyran, ils consacrèrent à Léæna une statue sur l'Acropole. Mais ce ne fut pas sous ses traits qu'ils la représentèrent : Léæna était une courtisane; et quel qu'eût été l'héroïsme de sa mort, le souvenir de sa vie

1. Thucydide, VI, 56-59; Élien, *Histoires diverses*, XI, 8.

eût souillé le sanctuaire des dieux et des grands hommes d'Athènes, ce sanctuaire plus pur que le temple delphique où s'éleva la statue de Phryné! Le monument qui fut élevé à Léæna, rappelait son nom et immortalisait son courage: c'était une lionne, *léæna*, une lionne sans langue [1].

Le supplice de Léæna eut lieu en 514. Cette même année, une femme déploya le caractère dorien dans oute sa pureté. Télésilla poétesse ne peut nous occuper maintenant; mais Télésilla guerrière appartient à l'histoire.

Les Spartiates marchent sur Argos qu'ils ont privée de ses défenseurs. La poétesse Télésilla fait monter sur les murs les vieillards, les enfants, les esclaves. Ayant joint à toutes les armes qui restent dans les maisons, celles qui se trouvent dans les temples, elle en munit les femmes auxquelles leur âge permet de supporter les fatigues et les dangers d'un combat, et place ses compagnes en ordre de bataille, au lieu où elle attend l'ennemi.

Conduits par leurs deux rois, les Spartiates se présentent et jettent le cri de guerre. Sans se laisser intimider par cette redoutable clameur, les femmes résistent à l'attaque des ennemis, et ceux-ci jugeant qu'il leur serait en cette circonstance, aussi déshono-

1. Pausanias, I, 23, et notes de la traduction de Clavier; Athénée, XIII, 6; Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne;* Beulé, *L'Acropole d'Athènes.*

rant d'être victorieux que vaincus, laissent leurs fières adversaires maîtresses du champ de bataille [1].

Devant le temple de Vénus, les Argiens élevèrent un cippe décoré d'un bas-relief où Télésilla ayant ses livres à ses pieds, se disposait à mettre son casque sur sa tête [2]. Afin de délivrer sa patrie, elle avait quitté les sereines régions de la pensée pour les luttes généreuses de l'action.

Les Éoliennes de la Phocide sont dignes de figurer auprès des Doriennes d'Argos.

Avant l'invasion médique, les Phocéens ayant secoué le joug des Thessaliens, voient leur territoire envahi par ces derniers.

La mort pour eux, l'esclavage pour leurs femmes et pour leurs enfants, c'est là ce que leur ont promis leurs oppresseurs. Le Phocéen Daïphantus propose à ses compatriotes d'aller chercher eux-mêmes le combat, mais de réunir avant leur départ leurs femmes et leurs enfants, et de les entourer d'un bûcher au-

1. Pausanias, II, 20. Suivant un auteur cité par Plutarque, *Actions courageuses des femmes*, l'un des deux rois de Sparte, Démarate, ayant déjà pris un quartier de la ville, en aurait été chassé par les Argiennes.

2. Pausanias, II, 20. Hérodote, VI, 77, rapporte un oracle qui semblerait annoncer la victoire de Télésilla; mais l'historien ne mentionne nullement cet exploit. Ottfried Müller, tout en ne niant pas que Télésilla ait existé, considère comme fabuleux les récits qui se rapportent à son attitude devant les Spartiates. Il suppose que le bas-relief où Pausanias crut voir Télésilla, représentait une Vénus s'armant. *Die Dorier*.



quel des gardes mettront le feu si les Thessaliens sont vainqueurs.

Les Phocéens adoptent ce projet; mais l'un d'eux fait observer qu'il est juste de le soumettre aux femmes, et d'y renoncer si elles le repoussent.

Dans une assemblée qu'elles tiennent entre elles, les Phocéennes acceptent le sacrifice qui leur est demandé. Elles font plus encore. Elles se rendent immédiatement auprès de Daïphantus, et couronnent le citoyen qui sauvegarde au prix de leur vie, l'honneur de leur foyer et la fierté de leur race.

Le décret que rendirent à cette occasion les anciens sujets des Thessaliens, fut nommé par les Grecs le *Désespoir*; et depuis, toute résolution extrême porta parmi eux le nom de désespoir phocéen.

Les Phocéens livrent la bataille. Comment n'y déploieraient-ils pas une bouillante ardeur? Ces époux, ces pères, ces frères, ne voient-ils pas dans leur imagination, le bûcher qui s'embrasera après leur défaite pour consumer les objets de leur amour? Ils doivent être vainqueurs.... Ils le sont[1].

Les querelles des peuples grecs entre eux, vont faire place à la grande lutte des Hellènes et des Perses.

La révolte d'Aristagoras, tyran de Milet, contre son satrape, précipita le choc inévitable dans lequel de-

[1] Plutarque, *Actions courageuses des femmes*; Pausanias, X, 1.

vaient se heurter un monde ancien aspirant à étendre encore sa puissance séculaire, et un monde nouveau, ivre de liberté, avide de gloire, et brûlant de déployer la force de sa jeunesse.

Ce fut d'abord à Lacédémone qu'Aristagoras alla demander du secours. Cléomène, l'un des deux rois spartiates qui avaient reculé devant Télésilla, refusa son aide au rebelle. Tentant une dernière démarche, l'Ionien se présente comme un suppliant chez ce souverain. Auprès de Cléomène est sa fille Gorgo, âgée de huit à neuf ans. Aristagoras veut éloigner l'enfant; mais le roi la retient. Le tyran de Milet, essayant d'attirer Cléomène à sa cause par l'appât du gain, lui offre une somme que son hôte refuse, et qu'Aristagoras augmente successivement jusqu'au quintuple. L'or ionien et la fière pauvreté spartiate sont en présence.... Celle-ci fléchirait-elle? Gorgo en a la crainte ; et l'enfant avertit son père que s'il ne se retire pas, l'étranger le corrompra.

Reconnaissant avec bonheur dans cette voix innocente, l'accent même de la vertu, Cléomène suit le conseil de sa fille[1].

Aristagoras n'eut pas besoin de recourir à des offres d'argent pour faire accueillir sa demande par les Athéniens. Le secours qu'ils lui accordèrent, alluma en Darius le courroux qui excita le grand roi à faire enva-

1. Hérodote, V, 51 ; Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens.*

hir la Perse par l'armée que les Athéniens vainquirent à Marathon [1].

Quand le successeur de Darius entreprit la seconde guerre médique, les Hellènes durent la connaissance de ses desseins à la perspicacité de Gorgo, mariée alors au roi Léonidas. Démarate, souverain que les Spartiates avaient déposé et qui s'était réfugié chez les Perses, écrivit de Suse à ses concitoyens que Xerxès allait marcher sur la Grèce. Afin de n'être pas découvert, l'exilé enduisit son message d'une couche de cire, et l'envoya ainsi à Lacédémone. Les Spartiates ne comprirent pas ce stratagème ; mais Gorgo le devina, et la jeune femme, conseillant aux Lacédémoniens d'enlever la cire qui cachait la lettre qu'ils avaient reçue, leur permit ainsi de faire connaître à la Grèce le péril qui la menaçait [2].

Gorgo vit alors partir Léonidas avec les trois cents Spartiates qui allaient mourir aux Thermopyles en essayant de fermer à l'immense armée perse, le chemin de la Grèce. Avant de quitter Lacédémone, Léonidas et ses compagnons d'armes célébrèrent devant leurs familles les jeux funèbres qui, chez Homère déjà, solennisaient les obsèques des héros. La jeune reine se sentant peut-être déjà veuve, pria Léonidas de lui dire ses dernières volontés. Il lui répondit d'é-

1. Cf. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne*
2. Hérodote, VII, 239.

pouser un homme de bien, et d'avoir des enfants semblables à leur père [1] (480 av. J. C.).

Nous ne savons si Gorgo fut plus fidèle à la mémoire de son mari qu'au testament de celui-ci ; et si elle jugea qu'après avoir été la femme de Léonidas, elle pouvait le remplacer par un homme digne de ce héros.

Elle perdit son jeune fils peu de temps après son époux [2]. Nul doute que si l'enfant eût vécu, il n'eût été formé aux rudes vertus spartiates par la femme qui dédaigna de bonne heure la fortune et la mollesse [3], et qui, entendant une étrangère lui dire : « Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules femmes qui commandiez aux hommes » [4], répondit : « C'est que nous sommes les seules qui mettions au monde des hommes [5].

En était-elle cependant bien sûre? Beaucoup de Lacédémoniennes avaient-elles le droit de parler ainsi ? L'homme tout entier, l'homme dans le complet développement de ses idées et de ses sentiments, le trouverons-nous souvent à Sparte ? Son cœur y bat-il souvent sous la cuirasse du soldat? La ville de

1. Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens ; De la malignité d'Hérodote*.

2. Pausanias, III, 5.

3. Voir les traits que cite d'elle Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

4. Plutarque, *Lycurgue*. traduction de Ricard.

5. Plutarque, *id.*, id.

Lycurgue ne nous offre-t-elle pas surtout le type du guerrier?

Avant que Xerxès eût franchi les Thermopyles sur les cadavres des Lacédémoniens, sa flotte avait essuyé un grand désastre. Près du mont Pélion, une violente tempête s'était déchaînée[1]. Alors un homme et une femme, s'enfonçant dans la mer orageuse, coupèrent les ancres et les câbles qui retenaient au rivage les vaisseaux perses : c'était le plongeur Scyllis de Sicyone et sa fille Cyané qu'il avait instruite dans son art. Tout point d'appui manquant désormais aux navires, ceux-ci furent livrés aux fureurs de la tempête, et un grand nombre d'entre eux se brisèrent dans cette tourmente.

Les Amphictyons consacrèrent dans le temple de Delphes les statues de Scyllis et de Cyané, le père et la fille qui, par leur présence d'esprit et par leur intrépidité, avaient diminué la force de cette armée navale destinée à la défaite de Salamine[2].

Dans la flotte perse, on remarquait la Dorienne Artémise, reine de Carie[3]. Cette princesse qui exerçait

1. Hérodote, VII, 188-192.

2. Pausanias, X, 19. Le voyageur grec ne vit pas à Delphes la statue de Cyané : l'empereur Néron avait fait enlever cette œuvre d'art.

3. Il ne faut pas confondre cette Artémise avec une autre reine de Carie qui porta le même nom, et qui lui fut postérieure. Femme de Mausole, la seconde Artémise domina son mari et lui fit partager son ambition. Suivant des traditions, elle mourut du chagrin d'avoir

la régence pour son fils, avait voulu se mettre elle-même à la tête des troupes navales qu'elle devait fournir à Xerxès. Elle commandait cinq vaisseaux qui étaient les meilleurs de l'armée après les navires sidoniens.

Artémise jouissait d'une grande considération auprès de Xerxès. Loin de s'irriter lorsque, après la prise d'Athènes, elle lui déconseilla de combattre sur mer ces Grecs que la Dorienne jugeait aussi supérieurs aux Asiatiques que les hommes le sont aux femmes, Xerxès n'en estima que davantage la reine de Carie, bien qu'il n'adoptât pas son opinion [1].

Le désastre de Salamine prouva au grand roi l'excellence du conseil que lui avait donné Artémise.

Pendant la mêlée, la galère que montait la princesse dorienne, fut poursuivie par un vaisseau athénien commandé par Aminias de Pallène. Dans ce pressant danger, Artémise s'apercevant qu'elle est placée entre un vaisseau allié et un vaisseau ennemi, attaque le premier et le coule à fond. Croyant que la galère qu'il poursuivait, a passé aux Grecs, Aminias se retire.... S'il avait su que c'était Artémise qui lui échappait, quelle ardeur n'eût-il pas déployée contre

perdu l'époux dont elle aurait mêlé les cendres à sa boisson. Cette princesse avait élevé à son mari un monument magnifique, qui fut l'une des sept merveilles du monde. C'est du tombeau de Mausole que vient le nom de *mausolée*. Cf. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*.

1. Hérodote, VII, 99; VIII, 68, 69.

une reine dont la capture avait été mise à prix par les Athéniens, irrités de ce qu'une femme osât les combattre[1] ! Les Spartiates n'avaient certainement pas éprouvé ce sentiment d'humiliation, eux qui honorèrent le courage féminin dans cette brillante ennemie, d'ailleurs issue de leur race : parmi les personnages représentés sur le portique des Perses, à Lacédémone, se trouvait Artémise[2].

Le vaisseau qui avait été perdu par la guerrière, était celui de Damasithyme, roi des Calyndiens. Hérodote ne sait si quelque inimitié personnelle n'encouragea pas Artémise à sauver sa vie aux dépens de celle d'un allié.... Etait-ce bien la femme qui se vengeait ? N'était-ce pas plutôt la Dorienne qui se réveillait pour aider au triomphe de la cause hellénique ?

Quoi qu'il en soit, l'action d'Artémise fut aussi habile que déloyale. Non-seulement la reine échappa ainsi aux Grecs; mais pendant que Xerxès, assis sur un trône d'or, contemplait du rivage le combat naval[3], on lui fit remarquer la hardiesse avec laquelle Artémise coulait un navire que l'on croyait grec.... Le roi déclara que dans cette bataille, les hommes s'étaient conduits comme des femmes, et les femmes comme des hommes[4] (480 av. J. C.).

1. Hérodote, VIII, 87, 93.
2. Pausanias, III, 11.
3. Plutarque, *Thémistocle*.
4. Hérodote, VIII, 87, 88. Ce fut Artémise qui, voyant flotter

Ayant éprouvé la sûreté des avis qu'il avait reçus d'Artémise, Xerxès consulta la souveraine après la bataille de Salamine. Elle engagea le roi à écouter une proposition de Mardonius ; c'est-à-dire, à rentrer en Perse, et à laisser en Grèce une armée avec laquelle ce capitaine continuerait la guerre. Par cette combinaison, Xerxès, à l'abri dans ses États, ne pourrait que gagner à la victoire de son général, et la défaite de ce dernier serait moins humiliante pour la Perse que ne le serait celle du roi.

Xerxès loua la sagesse d'Artémise, et accueillit le projet que lui recommandait cette princesse, aussi prudente au sein du conseil qu'impétueuse dans le combat [1].

Rendus à leur patrie par la victoire de Salamine, les Athéniens ont perdu une seconde fois leur cité prise par Mardonius, et se sont réfugiés dans la même île qui fut témoin de leur triomphe. Le sénateur Lycidas, ayant essayé de faire écouter aux Athéniens les propositions d'alliance que leur adresse Mardonius, ils le lapident; et leurs femmes, instruites de cet événement, s'excitent les unes les autres à infliger le même supplice à la femme et aux enfants de Lyci-

parmi les nombreux cadavres, le corps d'Ariamène, frère du roi, le reconnut et le rendit à Xerxès. Plutarque, *Thémistocle*.

1. Hérodote, VIII, 101, 103. L'historien rapporte qu'après cet entretien, Xerxès confiant à Artémise ceux de ses enfants qu'il avait emmenés, la fit partir pour Éphèse.

das, l'homme qui a osé conseiller l'alliance de ce peuple barbare dont l'irruption les a, deux fois déjà, arrachées à leurs foyers [1].

Nous aimons mieux voir les Athéniennes aider à la reconstruction de leurs murailles, après le triomphe de la Grèce [2]. Nous nous plaisons à croire que beaucoup d'entre elles se refusèrent à faire périr une femme et des enfants. Un acte aussi féroce et contre lequel protestait la douceur de leurs mœurs, serait digne de ces dures Lacédémoniennes parmi lesquelles figure plus tard la mère du roi Pausanias.

Accusé d'avoir trahi sa patrie pour le roi de Perse, Pausanias s'est réfugié dans le temple de Minerve Chalciœcos. Arrêtés par la double majesté du roi et du suppliant, les Spartiates hésitent à punir le traître.... Alors, dit-on, la vieille mère de Pausanias se présente. Elle pose en silence une pierre devant la porte du temple et se retire. Les Spartiates l'imitent ;

1. Hérodote, IX, 5. C'est le second acte de cruauté qu'Hérodote attribue aux Athéniennes. Les Athéniens envoyés contre Égine, ayant perdu la vie dans cette entreprise, et un seul d'entre eux ayant échappé à la mort, les veuves des victimes se précipitèrent sur lui. Demandant à cet homme où étaient leurs époux, elles le firent mourir en le perçant avec les fibules qui attachaient la tunique dorienne, vêtement commun alors à toutes les Grecques. Indignés de cette barbarie, les Athéniens imposèrent à leurs femmes la tunique ionienne qui pouvait se porter sans être retenue par ces bijoux. Les femmes des Éginètes et de leurs alliés, les Argiens, augmentèrent au contraire la dimension de leurs fibules, et firent de ces broches le principal objet de leurs offrandes religieuses. Hérodote, V, 87, 88.

2. Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*, I, 90.

et ainsi se trouve murée la porte du temple où le roi mourra de faim [1] (467 av. J. C.).

Bien qu'innocent, Thémistocle, le vainqueur de Salamine, fut compromis dans la conspiration de Pausanias.

Fuyant la colère de ses ennemis et la haine des Spartiates, le général athénien cherche un refuge auprès d'un homme dont il a souvent contrarié les intérêts, Admète, roi des Molosses. D'après une tradition, le prince étant absent, le proscrit s'adresse à Phthia, épouse d'Admète. La reine accueille la prière du suppliant, et lui indique la manière la plus sacrée et la plus infaillible d'obtenir l'hospitalité d'un Molosse. Elle-même fait agenouiller Thémistocle près du foyer; elle-même dépose entre ses bras l'enfant qu'elle a donné au roi. Et lorsque, dans cette attitude, le vainqueur de Salamine s'offre à la vue d'Admète et en appelle à sa magnanimité, la tendresse du père et l'honneur de l'homme ne laissent aucune place aux ressentiments et aux craintes du souverain. Admète fait lever son adversaire humilié; et résistant à la pression des Athéniens et des Spartiates, il facilite le départ de Thémistocle pour la Perse [2].

Il devait être sauvé par une femme, l'homme d'État qui reconnaissait si gaiement autrefois l'influence que

1. Diodore de Sicile, XI, 45; Cornélius Népos, *Pausanias*, V.
2. Thucydide, I, 136, 137; Plutarque, *Thémistocle*.

sa compagne exerçait sur lui. Confessant que son fils était le plus puissant des Grecs, il ajoutait : « Car les Athéniens commandent aux Grecs, je commande aux Athéniens, sa mère me gouverne, et il gouverne sa mère [1]. »

Cet aveu nous touche particulièrement chez l'un de ces Athéniens que nous ne voyons guère livrés à l'influence du foyer. Comme nous le rappelions plus haut, c'étaient d'ordinaire les courtisanes qui les dominaient.

La plus célèbre de ces hétaïres fut élevée au rang d'épouse par le plus grand homme de son temps : Aspasie fut la femme de Périclès. On ne saurait, du reste, ranger parmi les courtisanes vulgaires cette femme qui devait surtout son empire à l'élévation de son esprit. Pour éviter une semblable confusion, il suffit de comparer son portrait avec celui de Laïs [2]. Une médaille de Corinthe donne à cette dernière une figure plutôt irrégulière que jolie, un regard vif, des lèvres rieuses qui viennent de lancer l'épigramme. Aspasie dont le buste est représenté en hermès [3], honneur réservé aux grands hommes, nous fait ad-

1. Plutarque, *Thémistocle*, traduction de Ricard.

2. Voir ces deux figures dans l'ouvrage de Visconti, *Iconographie grecque*.

3. L'hermès, gaine surmontée d'une tête, doit son nom à l'image qui y était généralement représentée : celle de Mercure, nommé Hermès en grec. L'hermès d'Aspasie a été découvert à notre époque sur le rivage de Civita-Vecchia. Visconti, *ouvrage ci-dessus*.

mirer une beauté accentuée dont le caractère grave et recueilli respire l'intelligence et rappelle Minerve.

La maison d'Aspasie réunissait les hommes les plus illustres. Cette étrangère, cette courtisane, voit venir à elle des Athéniens qui lui amènent leurs chastes et respectables épouses afin que celles-ci reçoivent en l'écoutant, les attraits intellectuels qui leur manquent. Initiée par Socrate à la philosophie, Aspasie lui enseigne la rhétorique, art qu'elle développe et perfectionne par ses recherches. Elle se fait aimer de Périclès, non-seulement par son instruction, mais par des connaissances politiques que peut apprécier l'homme d'État; et l'on a pu se demander si son éloquence ne contribua point à fortifier le génie oratoire de celui-ci[1].

Aspasie inspira à Périclès une passion telle, que, pour s'unir à elle, il se sépara de l'épouse qui lui avait donné deux fils, mais qui d'ailleurs consentit facilement à ce divorce. Le temps n'altéra pas l'amour de Périclès. L'illustre Athénien ne quittait jamais sa maison, il n'y rentrait jamais, sans embrasser sa compagne. Enfin quand une accusation d'impiété et d'immoralité menaça la vie d'Aspasie, Périclès, cet homme si fier et d'ailleurs si maître de lui-même, laissa couler devant les juges des pleurs qui sauvèrent sa femme [2].

1. Plutarque, *Périclès*; Athénée, V, 19; Théodoret, *Thérapeutique*, premier discours.
2. Plutarque, *Périclès*; Athénée, XIII, 6.

L'influence d'Aspasie sur son époux ne fut pas toujours jugée salutaire à la Grèce. Ce fut, dit-on, pour plaire à la belle Milésienne que Périclès entreprit l'expédition de Samos [1], à la suite de laquelle il prononça l'oraison funèbre des guerriers qui y avaient péri. Lorsqu'il quitta la tribune, les Athéniennes allèrent l'embrasser et le couronner. Une seule fit entendre une voix sévère au milieu de cette ovation enthousiaste : c'était Elpinice, fille de Miltiade, sœur de Cimon, et qui se souvenait probablement plus du tort que Périclès avait fait à son frère que de la bienveillance qu'en faveur d'elle, il avait deux fois témoignée à celui-ci. Elpinice reprocha à Périclès d'avoir versé le sang des Athéniens, non comme Cimon, pour combattre l'étranger, mais pour attaquer une cité fille et alliée d'Athènes [2].

Pourquoi, au lieu de citer ce frère né d'une autre mère qu'elle, Elpinice ne nommait-elle pas plutôt son père, le vainqueur de Marathon? Ne serait-ce point parce que, naguère mariée secrètement à Cimon [3], cette femme cependant légère n'avait pu oublier qu'elle l'avait aimé au point de lui sacrifier sa tendresse même en le quittant malgré lui, pour épouser l'homme qui devait le sauver à ce prix [4] ?

1. Plutarque, *Périclès*.
2. Id., *id. Cimon*.
3. On se souvient que la loi athénienne permettait le mariage entre les enfants du même père. Voir plus haut, page 19, note 3.
4. Suivant une tradition dont Hérodote ne parle pas, Cimon ayant

On attribua encore à l'ascendant d'Aspasie sur Périclès la guerre du Péloponnèse[1]; mais la véritable cause en était la rivalité de Lacédémone et d'Athènes. Au début des hostilités, les Thébains, alliés des Spartiates, prirent la fidèle amie d'Athènes, Platée. Les femmes de cette dernière ville, jetant des tuiles aux assaillants, aidèrent à les repousser[2].

Aux obsèques des Athéniens qui tombèrent les premiers dans cette guerre, l'honneur de prononcer l'oraison funèbre des victimes échut encore à Périclès, et ce discours d'une inimitable grandeur, fut, d'après Platon, l'œuvre même d'Aspasie.

Thucydide a reproduit ce panégyrique[3]. L'éloge des guerriers qui sont tombés pour Athènes, est dominé par celui de leur patrie, cette patrie qui leur a donné le sentiment de l'égalité, l'amour de la liberté, le respect de la loi, l'élan du courage, le culte du beau, la saine habitude du travail; cette patrie qui leur a transmis son héritage de puissance et de gloire.

été emprisonné parce qu'il ne pouvait payer l'amende à laquelle son père avait été condamné, un riche Athénien offrit de lui fournir cette somme en échange d'Elpinice. Cimon repoussa cette proposition avec mépris, mais Elpinice l'accepta. Plutarque, *Cimon*, V; Cornélius Népos, *Cimon*, I. — Cimon épousa une autre femme, Isodicé, et Plutarque lui reproche de l'avoir trop aimée et de n'avoir pu se consoler de sa perte. La douleur conjugale du héros inspira même des élégies attribuées au physicien Archélaüs. Plutarque, *Cimon*.

1. Plutarque, *Périclès*.
2. Thucydide, II, 4.
3. Id., id., 34-47.

A la pensée qu'elle pouvait leur être ravie, ils ont été transportés d'une généreuse indignation, ils ont donné leur vie pour la défendre; « et tous ceux qui leur survivent brûlent de souffrir pour elle [1]. »

En exaltant son pays, l'orateur a célébré en grande partie la gloire des citoyens qu'Athènes regrette. « La mort a mis au grand jour leur valeur : elle a commencé par la faire connaître, et a fini par l'immortaliser[2]. » Que ceux qui sont restés debout se consacrent à la cause nationale; qu'ils en acceptent les féconds sacrifices! Qu'ils se souviennent que la patrie doit sa grandeur à l'abnégation des héros qui se sont immolés pour elle! Leur tombe n'est pas le lieu où ils ont été ensevelis, c'est l'univers entier où leurs noms et leurs exemples vivront à jamais dans la mémoire et dans le courage des hommes.

Périclès console enfin les familles des nouvelles victimes. Est-ce lui, est-ce Aspasie, qui donne cet avis aux veuves : « Vous contenir dans les devoirs prescrits à votre sexe, telle est votre plus grande gloire : elle appartient à celle dont les vices ou les vertus font le moins de bruit parmi les hommes [3] »?

En écrivant ces dernières lignes, Aspasie avait-elle compris que si, par l'étendue de son savoir et par l'éloquence de sa parole, elle captivait l'admiration

1. Thucydide, II, 41, traduction de l'Évesque.
2. Id., id., id., id.
3. Id., id. id., 45.

elle n'obtiendrait jamais l'estime due à ces humbles vertus domestiques que le génie ne saurait suppléer chez la femme, mais dont il devrait toujours être accompagné ?

Nous avons rappelé l'oraison funèbre des premiers guerriers athéniens qui furent tués dans la grande lutte dont la responsabilité pesa sur Aspasie. Quelques années après, Sparte eut à regretter son meilleur général. Brasidas ayant glorieusement perdu la vie devant Amphipolis (422 av. J. C.), des hommes de ce pays annoncèrent à ses concitoyens sa victoire et son trépas. Argiléonis, sa mère, leur demande si sa mort a été digne de sa patrie, et les messagers répondent que Lacédémone n'a pas de fils aussi vaillants que lui. Ils ont cru flatter l'orgueil de la mère : ils ont blessé le patriotisme de la Spartiate. « Que dites-vous là? réplique Argiléonis. Brasidas était un homme de cœur; mais Lacédémone a bien d'autres citoyens plus braves que lui [1]. »

Cette réponse valut à Argiléonis des honneurs publics que lui décernèrent les éphores [2].

Pendant la guerre, les Athéniens se privent de leur brillant et valeureux défenseur. Accusé d'avoir profané les mystères, Alcibiade n'échappe à la mort que par la fuite. Un soir, les prêtres et les prêtresses

1. Plutarque, *Lycurgue*, traduction de Ricard; *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

2. Diodore de Sicile, XII, 74.

d'Éleusis doivent maudire le sacrilége en se tournant vers l'occident et en secouant leurs robes de pourpre. L'hiérophantide Théano refuse de prononcer les imprécations, et dans une réponse qui décèle la douceur de son sexe et la charité d'une âme religieuse, elle déclare qu'elle est prêtresse non pour maudire, mais pour bénir [1]. N'est-ce pas surtout devant de telles paroles qu'on sent que partout et toujours le Verbe a parlé dans l'humanité? C'était sur les lèvres d'une Athénienne que devait vibrer la voix de la miséricorde, cette voix que les femmes spartiates ne nous ont pas fait entendre encore.

L'an 369 avant J. C., le fier courage des Lacédémoniennes se démentit lors de l'invasion thébaine. C'était, du reste, la première fois que Sparte voyait l'ennemi à ses portes. L'émotion des Lacédémoniennes troubla plus leurs concitoyens que l'approche même des envahisseurs [2].

Thèbes avait alors en Grèce la prépondérance que jusqu'alors s'étaient disputée Sparte et Athènes. Ce fut sous la protection de cet État que se mirent les cités thessaliennes dont Alexandre de Phères menaçait l'autonomie.

Par la trahison, Alexandre de Phères s'empara de

1. Plutarque, *Alcibiade.* Pour la cérémonie des imprécations, voir Lysias, *Sur l'impiété d'Andocide*; Maury, *Religions de la Grèce antique.*

2. Aristote, *Politique*, II, 6.

Pélopidas, l'ambassadeur que lui envoyaient les Thébains pour lui faire respecter la liberté de ces villes. De sa prison, le héros bravait son persécuteur, et faisait espérer la prochaine punition d'Alexandre aux habitants de Phères qui venaient le consoler lui-même. Le roi ne permit plus que personne du dehors approchât le captif. Néanmoins la femme même du tyran, Thébé, qui avait entendu citer la fière attitude de Pélopidas, se rendit auprès de lui. En voyant l'état auquel était réduit l'homme qui avait reçu les enivrants sourires de la gloire, elle le crut affligé, et la noble femme pleura.

Devant cette douce apparition de la pitié sous une forme féminine, le prisonnier s'étonnait. Il ne tarda pas à savoir que les larmes versées sur son sort, étaient répandues par l'épouse même de son ennemi.

Le général avait été lié avec le père de Thébé, le prédécesseur de son mari. Aussi ne fut-ce pas comme la femme d'Alexandre qu'il la salua; ce fut comme la fille de Jason.

La reine pensa que dans Thèbes vivait la compagne de Pélopidas; et, devant le prisonnier, elle la plaignit! Le général lui répondit qu'il plaignait plus encore la femme qui, n'étant pas esclave, tolérait un homme tel qu'Alexandre. Cette parole remua tous les sentiments de colère et de douleur qu'avait amassés dans le cœur de Thébé, la cruauté d'un tyran qui, pour se distraire, massacrait les hommes ou les faisait enter-

rer vivants. La fille de Jason retourna souvent auprès de Pélopidas. Elle lui confiait ses chagrins, et le héros alimentait en elle la haine de la tyrannie et le besoin de la vengeance.

Délivré par Épaminondas, le général thébain battit Alexandre de Phères à Cynoscéphales.

Pélopidas fut tué dans le combat; mais sa mort, aussi bien que sa victoire, fut le salut de ces Thessaliens que Thèbes délivra complétement pour le venger. Ce triomphe posthume était digne de l'homme qui, dans sa jeunesse, avait exposé sa vie pour arracher sa patrie à la tyrannie de l'intérieur et au joug étranger; et qui, en secourant les Thessaliens, était fier de prouver que tandis qu'Athènes et Sparte flattaient les oppresseurs, Thèbes seule se vouait à la défense des opprimés.

L'esprit de Pélopidas n'avait pas disparu de la terre; il animait encore la femme d'Alexandre. Thébé ourdit un complot avec ses trois frères.

Des gardes remplissaient le palais pendant la nuit; et la chambre haute où couchait le tyran, était gardée par un chien enchaîné qui ne connaissait que ses maîtres et un esclave.

Un soir, Thébé entra, comme d'habitude, dans cette chambre. Son mari dormait. La reine commanda à l'esclave de faire sortir le chien, parce que, disait-elle, Alexandre voulait que rien ne troublât son sommeil.

Dès le matin, Thébé avait placé ses frères dans une pièce voisine. Afin que les jeunes gens ne fussent pas trahis par le bruit de leurs pas, elle avait tapissé de laine les degrés de l'échelle qui conduisait à l'appartement royal.

La reine fait monter les conjurés. Armés de poignards, ceux-ci arrivent à la porte de la chambre; ils y restent. Thébé rentre chez son époux. Détachant du chevet d'Alexandre l'épée qui y est suspendue, elle montre cette arme à ses frères.... C'est le signal qui apprend aux meurtriers que leur victime dort toujours.... Mais les jeunes gens n'avancent pas. Au moment de tuer, ils ont peur.... La reine s'irrite, et leur jure qu'elle réveillera Alexandre et leur imputera devant lui, le complot qu'ils craignent d'exécuter..... Ils entrent alors. Une lampe à la main, leur sœur les guide vers le lit de son époux.... Et le roi expire sous les efforts de ses beaux-frères.

L'œuvre de Thébé n'était pas terminée. La reine dut s'appliquer à gagner les troupes mercenaires qui avaient servi son mari, et à placer l'autorité souveraine entre ses mains et celles de son frère aîné.

Le peuple se vengea d'Alexandre sur son cadavre qu'il foula aux pieds, et qu'il livra aux oiseaux de proie.

Alexandre de Phères fut le premier tyran que fit périr sa compagne [1].

1. Xénophon, *Helléniques*, VI, 4; Plutarque, *Pélopidas;* Grote,

Nous comprenons les tortures morales qu'éprouva la femme généreuse dont le sort était rivé à celui d'un monstre tel qu'Alexandre ; mais nous n'admettons pas que la haine du mal puisse entraîner à l'assassinat, ni que les droits de la vertu doivent être vengés par le crime.

Eurydice, mère de Philippe, roi de Macédoine; Olympias, femme de ce souverain, n'eurent même pas une semblable excuse pour atténuer leurs forfaits.

L'Illyrienne Eurydice, femme d'Amyntas II, mit au service de son ambition les farouches instincts des barbares. Épouse, une affection coupable lui fait tramer la mort de son mari ; et Amyntas, qui déjoue ce complot, pardonne à la mère le crime de la femme. Mère, elle sacrifie à cette même passion la vie de ces enfants en faveur desquels son mari l'a absoute[1].

Après le meurtre de son fils aîné, son second fils, Perdiccas II, et le tuteur du jeune prince, le complice même d'Eurydice, Ptolémée d'Aloros, sont attaqués

Histoire de la Grèce. Deux traditions diverses, citées par Xénophon, donnent au complot ourdi par Thébé, des motifs moins purs que ceux dont parle Plutarque. — Environ trois siècles plus tard, une femme dorienne, Arétaphile de Cyrène, s'inspira de l'exemple de Thébé. Elle amena la mort de deux tyrans, son époux et son gendre. Ses concitoyens voulaient que leur libératrice partageât avec les principaux d'entre eux le gouvernement de Cyrène; mais elle s'y refusa, et consacra le reste de sa vie aux occupations de son sexe. Plutarque, *Actions courageuses des femmes.*

1. Justin, VII, 4, 5.

par un prince de la maison royale. Iphicrate, le chef des mercenaires athéniens et l'ancien ami d'Amyntas, se trouvant alors près d'Amphipolis, la reine lui présente ses deux enfants, Perdiccas et Philippe, et leur fait embrasser les genoux de ce capitaine. Fidèle aux sentiments de générosité et d'humanité qui distinguent sa race, l'Athénien devient le défenseur des jeunes suppliants. Aurait-il pu supposer que si Eurydice lui faisait raffermir la royauté de Perdiccas, elle voulait sourtout consolider l'autorité du tuteur de l'enfant ?

Perdiccas, en prenant les rênes du pouvoir, punit de mort le complice de sa mère, l'assassin de son frère[1]. Pour venger Ptolémée, Eurydice prépara le meurtre de son fils.

Ce ne fut pas sans crainte que le troisième fils d'Eurydice, Philippe, monta sur le trône : il redoutait que sa mère ne lui fît partager le sort de ses frères[2]. Cependant il témoigna à cette reine un respect qui a fait douter qu'une mère si vénérée eût été criminelle[3]. Lorsqu'il défit à Chéronée les Athéniens et les Thébains, il associa le souvenir de sa mère à la

1. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne.*

2. Justin, VII, 6.

3. Visconti, *Iconographie grecque.* Ainsi que nous le disions plus haut, p. 37, note 2, Visconti décrit et reproduit une médaille frappée à Eurydicée, et paraissant représenter une reine dont le nom aurait été donné à cette ville. Mais plusieurs souveraines ayant porté ce nom, il est difficile de donner à cette médaille une attribution certaine.

commémoration de sa victoire : parmi les statues d'or et d'ivoire qui décoraient le monument qu'il fit élever à Olympie pour consacrer sa gloire, on remarquait celles d'Eurydice et d'Olympias[1].

Olympias était fille d'un souverain des Molosses, et, suivant Athénée, elle apporta en dot à son mari le royaume paternel[2]. Quand elle épousa Philippe, ce prince avait déjà plusieurs femmes, et son nouveau mariage ne l'empêcha pas de contracter encore d'autres unions[3].

Cependant, disait-on, l'amour avait présidé à l'hymen d'Olympias. Philippe, très-jeune encore, avait admiré la princesse d'Épire le jour où celle-ci, enfant et déjà orpheline, avait été initiée en même temps que lui aux mystères de Samothrace[4].

La légende racontait que, la veille de son mariage, Olympias avait eu un songe étrange. Elle avait entendu un violent coup de tonnerre, la foudre était tombée sur elle, et avait produit une grande flamme qui, s'étant divisée en plusieurs branches, s'était rapide-

1. Pausanias, V, 20. Cette statue d'Eurydice fut transportée dans le temple de Junon, où Pausanias la vit, V, 17.

2. Athénée, XIII, 13; Justin, VII, 6. Le pays des Molosses, qui comprenait alors toute l'Épire, paraît en effet avoir été, sous les règnes de Philippe et d'Alexandre, une annexe de la Macédoine; seulement cet État eut toujours ses souverains particuliers. M. Grote pense qu'Olympias le gouverna, soit comme associée à la royauté de son frère, soit comme tutrice de son neveu.

3. Athénée, XIII, 13.

4. Plutarque, *Alexandre*.

ment éteinte. Ce feu allumé par la foudre, c'était le prince qui aimait à se dire fils de Jupiter, c'était le conquérant qui ravagea le monde ancien, c'était Alexandre le Grand! Ces flammes qui s'écartaient du foyer, c'étaient les généraux dont les ambitions et les querelles démembrèrent l'immense empire laissé par le fils d'Olympias.

D'après une opinion controversée, la divine extraction que s'attribuait Alexandre blessait profondément sa mère : « Alexandre ne cessera-t-il pas de me susciter des querelles avec Junon[1] ? » disait-elle. En cette circonstance, la vanité de la princesse était vaincue par sa piété. Cependant cette piété païenne et superstitieuse d'ailleurs, la livrait à de grossières pratiques. On avait vu Olympias se mêler aux bacchantes en délire, tandis que des serpents se jouaient autour d'elle[2].

De semblables habitudes ne devaient pas adoucir une nature déjà farouche. L'amour maternel même, loin d'attendrir la reine, la rendit encore plus cruelle. Olympias voyait croître Arrhidée, fils de Philippe, mais d'une autre femme qu'elle. L'aimable et noble caractère qui se révélait dans ce jeune prince, inquiéta la mère d'Alexandre. Elle donna à l'enfant des breuvages qui troublèrent sa belle intelligence et affaiblirent son corps[3].

1. Plutarque, *Alexandre*, traduction de Ricard.
2 Id., *id.* — 3. Id., *id.*

Olympias fit partager à Alexandre les ressentiments que lui causaient les nouveaux mariages de Philippe, et détruisit ainsi la bonne harmonie qui existait entre son époux et son fils. Lorsque Philippe se disposa à épouser Cléopâtre, celle-ci le pria, dit-on, de renvoyer Olympias, dont le caractère sauvage répugnait d'ailleurs au roi et qu'il soupçonnait aussi d'infidélité. Au festin nuptial qui célébra l'hymen de Cléopâtre, l'oncle de la mariée prononça une parole imprudente qui fit éclater le courroux d'Alexandre. Philippe s'emporta. Le père voulut tuer le fils, le fils insulta le père; et Alexandre, s'éloignant avec sa mère, la conduisit en Épire[1].

Philippe mourut assassiné (336 av. J. C.). Olympias, qui n'était probablement pas restée étrangère à cet événement[2], revint promptement en Macédoine, sous le prétexte ironique de rendre à celui qui l'avait répudiée, les devoirs d'une veuve. Ses efforts n'avaient pu assurer la fuite du meurtrier: ses hommages honorèrent la mémoire de cet homme.

La nuit même qui suit l'arrivée d'Olympias, une femme se dirige vers un gibet. Elle tient une couronne d'or qu'elle dépose sur la tête du supplicié : c'est la veuve de Philippe qui glorifie ainsi l'assassin de son mari.

1. Plutarque, *Alexandre;* Justin, IX, 5; Grote, *Histoire de la Grèce.*
2. Plutarque, *Alexandre;* Justin, X, 6.

Peu de jours après, Olympias fait détacher ce cadavre; elle le brûle sur celui de Philippe, et mêle ainsi les cendres du meurtrier et celles de la victime. Elle élève en ce lieu un tombeau au premier, et ordonne que des sacrifices annuels soient offerts par le peuple aux mânes du régicide. Et, comme si elle craignait encore qu'on ne reconnût pas assez la part qu'elle avait prise à la fin tragique de Philippe, elle consacre à Apollon le poignard qui a tué son époux, et donne à cette arme le nom qu'elle portait dans son enfance, Myrtale[1].

Sa haine n'est pas assouvie. Olympias éprouve l'âpre besoin de torturer à son tour la femme qui lui a valu les souffrances de sa répudiation et de son exil. Elle veut jouir d'un horrible spectacle. Devant elle, la fille que Cléopâtre a donnée à Philippe, est égorgée dans les bras de sa jeune mère; et devant Olympias aussi, meurt la rivale qui l'a supplantée[2].

Absent à l'époque où se passaient ces tristes scènes, Alexandre n'épargna pas à sa mère l'humiliation de ses reproches[3]. Pendant son règne, il ne lui permit pas de diriger les affaires publiques; et devant les exigences de cette altière et sauvage nature, il exprima quelquefois ses pénibles regrets. La reine se plaignait-

1. Justin, X, 6.
2. Id., id. Pausanias raconte différemment le supplice de Cléopâtre et de son enfant, VIII, 7.
3. Plutarque, *Alexandre*.

elle de se voir exclue par lui du gouvernement, il ne lui répondait qu'avec douceur. Bien qu'il lui refusât une influence politique, il lui témoignait une profonde vénération et la comblait de prévenances[1]. Ce fut sans doute le respect dont il entourait sa mère, qui lui enseigna le respect de la femme, ce sentiment que nul héros de l'antiquité ne porta plus haut que lui.

Après qu'il eut pris Thèbes et qu'il l'eut livrée au pillage, des soldats thraces dévastèrent et rasèrent la maison de Timoclée, femme dont la vertu égalait la naissance. Leur capitaine l'outragea, et lui demanda l'or et l'argent qu'elle possédait. La Thébaine guida cet homme vers un puits où, disait-elle, étaient cachés ses trésors. A peine y est-il descendu que Timoclée et ses gens le lapident. Il meurt; et la courageuse femme, arrêtée avec ses enfants, est conduite à Alexandre par les soldats thraces qui lui dénoncent l'acte qu'elle a commis.

Timoclée frappe le roi par la dignité de sa démarche, par la fermeté de son attitude; et Alexandre l'interroge sur son origine. Elle répond au prince avec assurance, qu'elle est la sœur de Théagène, guerrier qui mourut à Chéronée en combattant contre les Macédoniens pour épargner à sa patrie les horreurs que Thèbes subit maintenant. Timoclée déclare qu'après l'ignominieux traitement dont elle a été victime,

1. Plutarque, *Alexandre;* Grote, *Histoire de la Grèce.*

la mort n'a rien de sinistre pour elle, et que si Alexandre ne la protége pas contre le retour d'un semblable affront, elle aime mieux perdre la vie.

Auprès du roi, tous ceux que l'aspect de la vertu malheureuse pouvait émouvoir, pleuraient en entendant ces paroles si énergiques et si tristes. Alexandre qui, plus tard, devait faire mourir deux Macédoniens coupables d'avoir déshonoré les femmes de quelques mercenaires [1], comprit le caractère de Timoclée, et les paroles mêmes qu'elle lui avait adressées et qui étaient pour lui un sévère reproche. Il rendit la prisonnière à la liberté, et ordonna que les nobles maisons de Thèbes fussent désormais respectées [2].

Nous ne blâmerons pas ici le meurtre que commit Timoclée. Femme et mère, elle dut affranchir son honneur d'un joug honteux et veiller au salut de ses enfants; et, s'il est inique de se venger d'un ennemi, il est légitime de se défendre contre lui.

La victoire d'Alexandre sur Darius prouva d'une manière éclatante le respect du conquérant pour l'honneur de la femme. La mère du roi vaincu, sa belle compagne et ses deux filles, ayant été amenées au camp macédonien, le vainqueur les traita avec la plus délicate déférence. Plus tard, il épousa Statira, l'une des filles de Darius; il s'était déjà uni alors à une

1. Plutarque, *Alexandre.*
2. Id., *id.*, *Actions courageuses des femmes.*

femme qu'il aimait, la belle Roxane, fille d'un satrape [1]. — Au début de sa campagne contre les Perses, Alexandre avait vu venir à lui une princesse déchue, Ada, reine de Carie. Elle le suppliait de la rétablir dans ses États, et le jeune roi, accédant à la prière d'une femme malheureuse, la replaça sur le trône, et devint pour elle un fils [2].

Pendant l'expédition d'Asie, Alexandre reçut d'Olympias des lettres importantes. Tout en le louant de sa générosité à l'égard de ses amis, la reine lui exprimait une crainte qui se réalisa après la mort du conquérant : c'était que les généraux du roi ne profitassent des richesses qu'ils lui devaient pour augmenter leur influence au détriment de l'autorité royale [3].

Mais le principal objet des communications d'Olympias était sa haine contre Antipater, gouverneur de la Macédoine. De son côté, Antipater se plaignait de son ennemie auprès du roi [4]. Après avoir lu un long message où le gouverneur de la Macédoine n'épargnait pas Olympias : « Antipater, dit Alexandre, ne sait pas que dix mille lettres pareilles sont effacées par une larme d'une mère [5]. »

La lointaine expédition d'Alexandre dans l'Inde,

1. Plutarque, *Alexandre*; Diodore de Sicile, XVII, 37, 38.
2. Diodore de Sicile, XVI, 69; XVII, 24; Plutarque, *Alexandre*.
3. Plutarque, *Alexandre*.
4. Id., *id.*; Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, VII, 3; Diodore de Sicile, XVII, 118; Grote, *Histoire de la Grèce*.
5. Plutarque, *Alexandre*, traduction de Ricard.

ayant encouragé les peuples conquis à se révolter, Olympias se ligua contre Antipater avec sa fille Cléopâtre, qui jouissait d'un grand crédit auprès du roi. Les deux princesses se partagèrent le royaume européen d'Alexandre. Olympias choisit l'Épire; et sa fille, la Macédoine. Le souverain approuva sa mère d'avoir préféré l'Épire à une nation qui, selon lui, ne consentirait jamais à subir le joug d'une femme[1].

Cet événement avait fait éclater les sentiments malveillants qu'Olympias nourrissait contre Antipater. Longtemps Alexandre fut impartial entre les deux ennemis; mais le temps vint où le prince témoigna moins de confiance au gouverneur de la Macédoine. Quelques historiens ont cru qu'Antipater prévint sa disgrâce complète en faisant empoisonner le roi; mais peut-être cette accusation avait-elle été surtout propagée par la mère d'Alexandre[2].

A la mort du roi, Roxane avait l'espoir de devenir mère. En vraie Orientale, elle était jalouse de Statira. L'ayant attirée dans un piége, elle la fit mourir ainsi que l'autre fille de Darius; et, par son ordre, les deux cadavres furent jetés dans un puits que l'on combla[3].

Roxane devait un jour expier ce crime.

Perdiccas, l'un des généraux d'Alexandre, avait

1. Plutarque, *Alexandre*.

2. Diodore de Sicile, XVII, 118; Plutarque, *Alexandre;* Arrien, *Expéditions d'Alexandre*, VII, 3; Grote, *Histoire de la Grèce*.

3 Plutarque, *Alexandre*.

été le complice de Roxane. Il fut régent du royaume laissé par son maître; et le trône fut occupé par le fils de Philippe, Arrhidée, et par l'enfant que Roxane mit au monde. Ainsi, un être condamné à une perpétuelle enfance et un nouveau-né recueillaient l'héritage du grand conquérant.

Perdiccas se rapprocha d'abord d'Antipater, et lui demanda en mariage sa fille Nicée; mais Olympias séduisit le régent par l'offre d'un autre hymen, celui de Cléopâtre, veuve alors du roi d'Épire[1].

A cette époque, Cynna, fille de l'Illyrienne Audata et du roi Philippe, princesse courageuse, habile même dans le maniement des armes[2], se rendit au camp des Macédoniens avec sa fille Eurydice. Les soldats acclamèrent chaleureusement la nièce et la vaillante sœur d'Alexandre. Cette ovation alarma Perdiccas; et Cynna paya de sa vie l'enthousiasme qu'elle avait excité. L'armée se révolta, et Perdiccas ne put l'apaiser qu'en lui promettant ce qu'elle demandait: le mariage d'Eurydice avec Arrhidée.

En montant sur le trône, Eurydice n'oublia pas à quel prix elle devait son élévation, et le nom du meurtrier ne tarda pas à devenir aussi odieux à son époux qu'à elle.

Perdiccas fut égorgé par ses propres soldats, lors

1. Diodore de Sicile, XVIII, 23; Grote, *Histoire de la Grèce*.
2. Athénée, XIII, 13.

de la ligue dirigée contre lui par les généraux d'Alexandre. Les deux régents qui lui succédèrent, furent obligés de se retirer devant les embarras que leur suscitait Eurydice, et leur charge fut confiée à Antipater[1].

La fille aînée d'Antipater, Phila, était alors mariée à Cratère, l'un des généraux d'Alexandre. Elle avait un esprit si élevé qu'au temps où elle était jeune fille, son père, homme d'État d'une haute prudence politique, la consultait sur les affaires les plus graves. Après la mort d'Antipater, elle devint veuve, et épousa le beau Démétrius, fils d'Antigone. Elle fit de son existence une touchante mission de charité. Nous la voyons apaiser des troubles militaires, sauver des accusés innocents, élever maternellement les sœurs et les filles des guerriers sans fortune[2]. A travers les scènes souvent barbares de l'histoire macédonienne, il nous est doux de contempler la fugitive image de cette femme intelligente et généreuse, qui porta si dignement un nom béni : *Phila, aimée!*

Ce fut probablement sous la régence d'Antipater qu'Olympias se retira en Épire[3]. Elle y fut vraiment reine. Un discours d'Hypéride la représente écrivant aux Athéniens des lettres impérieuses pour leur re-

1. Diodore de Sicile, XVIII, 39; Grote, *Histoire de la Grèce;* Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne.*
2. Diodore de Sicile, XVIII, 18; XIX, 59; Plutarque *Démétrius.*
3. Diodore de Sicile, XVIII, 49.

procher d'avoir envoyé au temple de Dodone une ambassade religieuse, et d'avoir ainsi violé son territoire. Elle-même cependant ne leur demandait pas l'autorisation de laisser passer sur leurs domaines les offrandes qu'elle faisait à leurs temples[1].

Antipater laissa en mourant la régence à son vieil ami Polysperchon, qui rappela Olympias pour lui confier l'éducation d'Alexandre, fils de Roxane. Le régent désirait ainsi s'appuyer sur la famille royale pour résister à la ligue que formaient contre lui Cassandre, fils de son prédécesseur, Ptolémée Lagos et Antigone[2].

Avant de rentrer en Macédoine, Olympias consulta Eumène, l'ancien secrétaire de son fils, le fidèle soutien de Perdiccas et de Polysperchon. Eumène lui écrivit de différer son retour, à moins qu'elle n'abdiquât le ressentiment des injures qu'elle avait reçues[3]. Que ne suivit-elle l'un de ces nobles conseils !

Encore en Épire, la reine prescrivit de rendre Munychie et le Pirée aux Athéniens qui la vénéraient profondément, et qui attendaient en même temps que son triomphe, leur propre délivrance[4].

Tout en essayant d'attirer Olympias à sa cause,

1. Grote, *Histoire de la Grèce.*
2. Diodore de Sicile, XVIII, 49, 57; Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne.*
3. Diodore de Sicile, XVIII, 58; Cornélius Népos, *Eumène*, VI.
. Diodore de Sicile, XVIII, 65.



Polysperchon cherchait un autre appui dans la démocratie athénienne à laquelle il faisait livrer l'austère et intègre Phocion [1]. La compagne de ce grand homme vivait-elle encore lorsque son mari but la ciguë? Quelle douleur lui fut épargnée si la mort l'atteignit avant une semblable épreuve! Célèbre par sa simplicité, elle revêtait en sortant, le manteau de Phocion; et un jour une Ionienne lui montrant avec une naïve satisfaction l'or et les pierreries de sa toilette, elle dit : « Pour moi, toute ma parure, c'est Phocion, qui, depuis vingt ans, est toujours élu général des Athéniens [2].

Phocion mort fut expulsé du sol natal qu'avait tant aimé la noble victime; et il fut défendu aux Athéniens de donner du feu pour brûler son cadavre. Cet ordre fut éludé, et le corps du général reçut les honneurs funèbres au delà d'Éleusis. Une femme de cette région assista par hasard à cette cérémonie avec ses esclaves. Elle éleva à l'illustre mort un cénotaphe sur lequel elle répandit des libations; et, recueillant pieusement dans sa robe les ossements de Phocion, elle les porta chez elle pendant la nuit. Ces restes qu'avait animés une âme juste, furent déposés par elle sous ce foyer qui, chez les Hellènes, symbolisait les vertus domestiques : « O mon foyer, dit-elle, je

1. Duruy, *Histoire de la Grèce ancienne.*
2. Plutarque, *Phocion*, traduction de Ricard; Élien, *Histoires diverses*, VII, 9.

dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison[1]. »

C'était par le roi Arrhidée que Polysperchon avait sacrifié Phocion à la plèbe athénienne; mais il trouva dans la femme de son pupille un obstacle à son autre projet, celui de faire revenir Olympias. Eurydice ne put se résoudre au retour d'une femme qui avait été si fatale à son mari. Ce fut probablement alors qu'elle prit elle-même la régence du royaume. Elle appela Cassandre à son secours, et tenta d'éblouir par sa magnificence et par ses promesses les Macédoniens les plus énergiques.

Eurydice était à Évia, au milieu de son armée, quand des troupes marchent contre les siennes. Avec celles-là est une femme qui, telle qu'une bacchante, s'avance en délire et bat du tambour : c'est Olympias que ramènent et défendent Polysperchon et les Épirotes. A l'aspect de la vieille princesse, les soldats d'Eurydice se souviennent, non de l'ennemie de leur reine, mais de la mère d'Alexandre. En vain Eurydice, digne élève de Cynna, a-t-elle revêtu l'armure macédonienne, les guerriers qu'elle commande se saisissent d'elle et de son époux, les livrent à Olympias, et l'exilée remonte sur le trône[2]. Ah! si cette dernière

1. Plutarque, *Phocion*, traduction de Ricard.
2. Diodore de Sicile, XIX, 11; Douris de Samos, cité par Athénée,

avait eu le cœur d'une femme, elle eût béni la divinité de lui avoir accordé une victoire qui ne s'était pas achetée par le sang, et le premier acte de sa royauté eût été un épanchement de miséricorde! Loin de là, ne trouvant pas une prison assez étroite pour y renfermer ses royaux captifs, Olympias en fait construire une nouvelle; et, lorsqu'elle s'aperçoit que, par sa cruauté, elle a réveillé la pitié chez son peuple, et que les Macédoniens l'estiment d'autant moins qu'ils plaignent plus ses victimes, alors la cage où elle retient sa proie ne lui paraît pas encore assez sûre. Elle fait poignarder Arrhidée, forfait moindre assurément que celui dont elle se rendit coupable en enlevant à ce prince l'exercice des facultés morales qui constituent l'homme. Sa vengeance ne se borne pas à ce meurtre. Olympias n'ignore pas que si Arrhidée lui a dû la perte de son intelligence, il a trouvé dans une autre femme l'âme de sa vie. Eurydice la régente, Eurydice, la princesse qui a hautement déclaré que ses droits au trône primaient ceux d'Olympias; Eurydice qui a voulu lui disputer par les armes la possession de la couronne, voilà l'ennemie sur laquelle la reine s'acharne avec le plus de cruauté. C'est en présence de la jeune femme que son époux est frappé; mais du moins Arrhidée n'a pas su qu'il allait périr, et le tré-

XIII, 13. Après de mûres réflexions, nous avons cru pouvoir rapporter à cet événement la citation d'Athénée.

pas l'a surpris à l'improviste. Pour Eurydice, il faut quelle boive à longs traits l'amertume de la mort. Olympias lui envoie une épée, un lacet, une portion de ciguë; et, comme une grâce et suprême et royale, lui permet de choisir! Eurydice appelle sur sa rivale les malédictions des dieux, et prie les Immortels de réserver à sa persécutrice des dons pareils à ceux qu'elle en reçoit. Toujours dévouée au malheureux souvérain dont elle a été la compagne, elle essuie les plaies d'Arrhidée avant de mourir; et, sans qu'une larme ait humecté sa paupière pendant ces dernières scènes, elle se suspend à sa ceinture, et meurt avec la même fermeté qu'elle a vécu[1].

Bien que les intrigues politiques que noua Eurydice, lui aient nui auprès des historiens, nous ne dissimulerons pas la sympathie que nous ressentons pour cette pure et courageuse victime qui nous apparaît toujours auprès de son époux, soit qu'elle soutienne le courage du vivant, soit qu'elle essuie les plaies du mort. Elle eut aussi un mérite bien rare dans le pays où elle vécut : nulle tache de sang ne ternit sa mémoire. Eurydice maudit, il est vrai, avant de mourir, l'ennemie qui la torturait dans son âme et dans son corps; mais à cette époque n'avait pas retenti la sublime parole du Calvaire : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

1. Diodore de Sicile, XIX, 11; Pausanias, I, 11, 25; VIII, 7; Justin, XIV, 5.

Olympias s'enivre de sang. Parmi les plus illustres Macédoniens, elle en voue une centaine à la mort, hécatombe qui solennise sa rentrée. Si la mort a déjà frappé l'un des hommes que la reine accuse d'avoir empoisonné Alexandre, elle violera une tombe et se vengera sur un cadavre[1]. Et un grand nombre de ses sujets, répondant à ses crimes par leur haine, se souviennent trop tard des paroles que prononça Antipater mourant : « Gardez-vous bien de jamais laisser monter une femme sur le trône[2]. »

Le jour du châtiment, ce jour que, selon la belle pensée de Plutarque, la justice humaine trouve quelquefois tardif, mais que la justice divine, éternelle, tient toujours en réserve, ce jour va projeter sur la souveraine sa sinistre lueur.

Cassandre a appris le triomphe et les nouveaux crimes d'Olympias. Il accourt. La reine se retire à Pydna après avoir nommé le général de ses troupes. L'enfant d'Alexandre, Roxane, Thessalonice, fille de Philippe; Déidamie, sœur de ce Pyrrhus qui fut l'ennemi des Romains[3]; d'autres princesses encore, des amis, des parents, accompagnent Olympias et encombrent inutilement la ville. Cette situation ne réserve à Pydna que la disette; mais la reine brave ce danger,

1. Diodore de Sicile, XIX, 11; Plutarque, *Alexandre*; Justin, XIV, 6.
2. Diodore de Sicile. XIX, 11, traduction de M. Hoefer.
3. Une fille de Pyrrhus, nommée Olympias, fut régente d'Épire. Justin, XXVIII, 1.

et reste dans une cité d'où elle peut recevoir des secours par mer. Cassandre bloque la ville. Æacide, roi d'Épire, s'avance pour secourir sa tante; mais la plupart de ses soldats refusent de marcher contre les Macédoniens. Æacide les congédie, et persiste à défendre Olympias avec le peu d'hommes qui lui restent. Les mécontents rentrent dans leur patrie, font exiler le roi par le peuple, décret sans précédent chez les Épirotes, et s'allient à Cassandre[1]. Quelle influence exerçait une femme âgée pour laquelle un souverain perdait son armée et enfin sa couronne!

A Pydna, un hiver entier s'écoula dans les horreurs de la famine. Les cadavres d'hommes et d'animaux remplissaient la ville, et y répandaient une odeur pestilentielle que ne pouvaient plus supporter, non-seulement les femmes de la cour, mais les rudes guerriers. La chair des cadavres humains servait même d'aliment à quelques Barbares. Les soldats demandèrent à Olympias la permission de quitter Pydna. La reine fut obligée d'accéder à leur prière. Elle-même allait prendre la fuite sur un navire; mais une trahison prévint l'exécution de ce projet. Olympias envoya des parlementaires à Cassandre; celui-ci ne voulut d'autre accommodement qu'une reddition.

Le vainqueur aigrit les douloureux ressentiments des familles qui s'étaient vu ravir de leurs membres

1. Diodore de Sicile, XIX, 35, 36; Pausanias, I, 7.

par Olympias. Son influence les conduisit à mettre la reine en accusation devant l'assemblée du peuple. Absente, Olympias fut condamnée à mort. Cassandre désirait que par la fuite, la reine se reconnût coupable et justifiât la sentence du peuple; il désirait aussi lui faire trouver sur mer un trépas qui eût été attribué à la justice divine. Mais, loin de se prêter à l'évasion que lui proposait secrètement son ennemi, Olympias déclara qu'elle était disposée à se présenter devant les Macédoniens pour en appeler de leur jugement. C'était précisément ce que voulait éviter Cassandre. Il connaissait l'ascendant qu'exerçait cette femme, fille et veuve de rois, mère d'Alexandre le Grand. Il se rappelait sans doute cette armée envoyée pour la combattre èt l'élevant au trône. Il savait enfin que la mobilité et l'enthousiasme de la race grecque, se retrouvaient dans le caractère macédonien. Qui sait si les mêmes hommes qui avaient condamné la reine absente, ne l'eussent pas acclamée présente? Pour empêcher ce revirement, il fit appliquer la sentence avec une rapidité qui donnait à une exécution juridique tout l'odieux d'un assassinat.

Entre les plus dévoués de ses soldats, Cassandre en choisit deux cents, et leur ordonne de tuer immédiatement Olympias. Ces hommes font irruption dans le palais.... Drapée dans ses vêtements royaux, appuyée sur deux de ses femmes, la reine s'avance vers eux.

Dans la majesté de son attitude se lisent tous les souvenirs de grandeur qui se rattachent à son origine, à sa maternité, à son rôle. Devant cette femme âgée, les soldats fuient.... Et, pour les remplacer, Cassandre ne peut plus désigner que les parents des victimes d'Olympias. Ceux-ci, en la voyant, penseront plus à sa cruauté qu'à sa gloire, et ses vêtements royaux ne leur apparaîtront que tachés de leur propre sang.

Nul cri, nulle plainte, ne trahirent dans Olympias la faiblesse de son sexe : seul le noble courage de son aïeul Achille et de son fils Alexandre se fit remarquer en elle. La femme ne se révéla que par le sentiment d'exquise pudeur avec lequel en tombant, elle s'enveloppa de ses cheveux et de sa robe[1].

La mort d'Olympias est la plus belle page de la vie de cette princesse farouche et vindicative, que les blessures de son orgueil et les déréglements de son ambition conduisirent au crime, mais à laquelle on ne saurait refuser un caractère d'une rare énergie et d'une étrange grandeur.

Aspirant au trône de Macédoine, Cassandre épousa Thessalonice, sœur d'Alexandre. Exerçant déjà les attributions de la puissance souveraine, il avait fait donner à Cynna, à Eurydice et à Philippe Arrhidée,

1. Diodore de Sicile, XIX, 49-51 ; Pausanias, I, 11, 25 ; IX, 7 ; Justin, XIV, 6.

la sépulture royale, et célébré en leur honneur les jeux funèbres[1].

C'est avec une triste satisfaction que l'on assiste à ce retour de gloire qui n'éclaira que des tombeaux.

Afin que nul héritier de la couronne ne fît obstacle à ses prétentions, Cassandre fit mourir Roxane et le fils d'Alexandre[2].

Une dernière figure de femme terminera le groupe de ces Macédoniennes qui jouèrent un si grand rôle historique.

Le fils de Polysperchon, Alexandre, qui régnait à Sicyone, ayant été assassiné pendant une expédition, sa veuve Cratésipolis prit les rênes du gouvernement. Douée d'une intelligence et d'un courage virils, elle avait, pour soulager la souffrance, le cœur d'une femme. Touchés des bienfaits qu'elle répandait sur eux, ses soldats l'aimaient. Ils la soutinrent quand les Sicyoniens, impatients du joug étranger, crurent que sous une femme privée de son protecteur, il leur serait facile de se révolter. Cratésipolis vainquit les rebelles dans une bataille qui leur fut meurtrière. Jusqu'à présent la douce et vaillante figure de l'héroïne nous attire.... Mais ses mains, tout à l'heure si pures, vont recevoir cette tache sanglante qui souille d'autres femmes de son pays. Cratésipolis fait cruci-

1. Diodore de Sicile, XIX, 52.
2. Id., id., 52, 105; Pausanias, IX, 7.

fier trente Sicyoniens choisis parmi les plus séditieux et ce n'est qu'au prix de cette exécution qu'elle affermit son pouvoir royal[1].

Il est temps de nous arracher à cette histoire macédonienne qui, trop souvent, est plus barbare que grecque. D'ailleurs Sparte nous appelle à de grands spectacles.

Pyrrhus attaquant Lacédémone qu'une autre guerre privait alors de la majeure partie de ses soldats, les Spartiates voulurent envoyer leurs femmes en Crète : celles-ci n'y consentirent pas. L'une d'elles, Archidamie se présenta au sénat, l'épée à la main, « et prenant la parole, dit Plutarque, elle se plaignit au nom de toutes les femmes qu'on les crût capables de survivre à la ruine de Sparte[2]. »

Non, ce n'est pas au jour des anxiétés nationales que la femme peut se résigner à quitter son pays. Il en est de la patrie comme d'un être cher : il faut le voir en danger pour comprendre combien on l'aime : est-ce alors qu'on l'abandonnerait? Certes la femme n'est pas obligée de se mêler directement aux luttes guerrières; mais elle soutiendra le courage des combattants, elle pansera les plaies des blessés; et son dévouement doit s'accroître avec le péril même.

Ce sont les Lacédémoniennes qui arment leurs jeu-

1. Diodore de Sicile, XIX, 67. Plutarque ne mentionne Cratésipolis que pour citer un fait défavorable à son honneur. (*Démétrius.*)
2. Plutarque, *Pyrrhus*, traduction de Ricard.

nes compatriotes en leur vantant la gloire de mourir pour la patrie entre les bras d'une épouse ou d'une mère; ce sont elles encore qui, à l'heure du danger suprême, se tiennent auprès des soldats, leur remettent des traits, donnent des aliments à ceux qui restent debout, et emportent ceux qui tombent[1]. (273 av. J. C.)

L'héroïsme des femmes spartiates auxquelles Pyrrhus dut sa défaite, racheta amplement la faiblesse qu'avaient montrée leurs aïeules devant l'invasion thébaine.

Pendant que Pyrrhus attaquait Argos, il fut tué par une tuile que lui lança une pauvre Argienne qui, le voyant se battre contre son fils, sauva ainsi ce dernier[2].

Quelque temps après, les mêmes événements rapprochèrent des femmes dont les types n'ont pas d'égaux dans l'histoire spartiate.

Agis IV venait de monter sur le trône. Fils et petit-fils de deux femmes dont les richesses étaient plus considérables que la fortune de tous les Lacédémoniens réunis, il avait été élevé par elles dans tous les raffinements du luxe. Cette éducation n'avait pu altérer la simplicité de sa grande âme. Il méprisa ce faste au sein duquel il était né; et vivant par la pensée au

1. Plutarque, *Pyrrhus;* Justin, XXV, 4. En cette rencontre, les femmes avaient aussi contribué à fortifier Sparte.

2. Plutarque, *Pyrrhus.*

milieu des anciens Spartiates, il en adopta la vie austère. Avant de devenir roi, il ne désirait l'autorité souveraine que pour la mettre au service de ses desseins, et pour rendre aux lois antiques leur primitive vigueur.

Repeupler une ville où le nombre des citoyens s'était abaissé de neuf mille à sept cents; renouveler le partage de ces terres qui se trouvaient en grande partie entre les mains des femmes, tels étaient les projets du jeune roi. Il désira y associer Agésistrate, sa mère, dont l'influence était notable à Sparte. Elle s'y refusa d'abord; mais lorsque son fils lui eut exposé la grandeur et la gloire d'une pareille entreprise, elle fut saisie d'un généreux enthousiasme que partagèrent les femmes qui lui étaient attachées ainsi que sa mère Archidamie. Elles voulurent toutes donner des adeptes à la cause qu'elles avaient embrassée : elles s'adressèrent à leurs amies, à leurs compagnes; mais celles-ci ne surent pas les comprendre. Ces femmes repoussèrent l'idée d'abandonner volontairement les richesses auxquelles elles devaient plus que leur luxe, leur puissance ! Elles ne sentirent pas que leur véritable autorité, celle de leur caractère, grandirait en proportion même de leur sacrifice. Loin de seconder Agésistrate, elles se rendirent auprès de Léonidas, celui des deux rois spartiates qu'un long séjour en Orient avait amolli; et les Lacédémoniennes l'engagèrent à faire échouer les desseins de son collègue.

Léonidas n'avait pas assez d'énergie pour s'opposer ouvertement aux projets d'Agis; mais il les mina sourdement. A la majorité d'une voix, le sénat refusa de sanctionner des réformes qui avaient été accueillies avec bonheur par le peuple, qu'elles devaient sauver, et aussi par les jeunes Spartiates qui savaient qu'ils ne seraient jamais plus libres qu'en renonçant à l'esclavage de leurs richesses.

L'éphore Lysandre qui avait prêté son appui au roi Agis, ne quitta pas sa charge sans avoir vengé le jeune souverain. Traduisant Léonidas en justice, il l'accusa d'avoir violé les lois qui défendaient aux Héraclides d'épouser des étrangères, et punissaient de mort le citoyen spartiate coupable de s'être établi dans un pays étranger. Léonidas, l'hôte de Séleucus, l'époux d'une Asiatique dont il avait eu deux enfants et dont les dédains l'avaient cependant obligé de quitter la Perse, Léonidas ne se méprit pas sur la gravité de l'accusation qui pesait sur lui. Abandonné de son gendre Cléombrote, Héraclide que Lysandre avait sollicité de réclamer la couronne, Léonidas se réfugia dans le temple de Minerve Chalciœcos. Il n'était pas seul. Chélonis, sa fille, l'épouse même de Cléombrote, était auprès de lui. La jeune femme avait préféré souffrir avec son père que de régner avec son mari.

Cependant de nouveaux éphores acquittèrent Léonidas, et accusèrent leurs prédécesseurs d'avoir proposé les réformes d'Agis. Les deux rois s'unirent pour dé-

poser les nouveaux magistrats, pour les remplacer et pour rendre la liberté aux avant-derniers éphores; mais Agis protégea la fuite de Léonidas qui se retirait à Tégée avec sa fille.

Les jeunes souverains furent perdus par Agésilas, l'un des éphores qu'ils avaient nommés. Très-endetté, mais possesseur d'une grande fortune territoriale, Agésilas voulut profiter des réformes d'Agis pour se délivrer de ses créanciers et pour conserver ses biens. Il obtint d'Agis que l'abolition des dettes, au lieu d'accompagner le partage des terres, le précéderait. Une guerre obligea ce roi à quitter Sparte, et quand il revint, il trouva sa patrie déchirée par une révolution. Les riches étaient demeurés en possession de leurs biens; et le peuple, frustré de ses espérances, surchargé d'impôts par Agésilas, vit avec plaisir les ennemis de l'éphore ramener Léonidas.

Agis chercha un asile dans le même temple où naguère Léonidas s'était réfugié; mais ce n'était pas sur lui que l'ancien exilé voulait décharger d'abord le poids de son ressentiment. Léonidas se rendit au temple de Neptune : c'est là que s'était retiré son gendre.

Suivi d'une troupe de soldats, Léonidas entra dans le sanctuaire, et reprocha avec indignation à Cléombrote d'avoir détrôné et chassé en lui un beau-père. Assis dans le temple, le suppliant se taisait.... Tout à coup une femme en deuil et les cheveux épars, se

met auprès de lui, le presse étroitement sur son cœur, tandis que deux enfants sont à ses pieds : c'est l'épouse, ce sont les enfants de Cléombrote. Chélonis qui a accompagné son père exilé, revient maintenant à son époux en danger. Dans l'un et dans l'autre, elle a suivi le malheur!

Montrant à Léonidas le désordre de sa chevelure et ses vêtements lugubres, elle lui dit que ce n'est point par pitié pour Cléombrote qu'elle a pris le deuil; mais que ce deuil est celui qu'elle n'a plus quitté depuis le jour où l'infortune a atteint son père. A présent que Léonidas a reconquis le pouvoir, faut-il qu'elle soit éternellement condamnée à la souffrance? Pourrait-elle revêtir les habits royaux alors qu'elle est exposée à perdre l'époux que, jeune fille, elle reçut de son père? Si ses larmes et celles de ses enfants ne peuvent arracher Cléombrote au trépas, son mari sera plus sévèrement châtié d'avoir obéi à de mauvais conseils que ne le voudrait Léonidas : avant de fermer les yeux, il aura vu mourir la femme qu'il aime tendrement. Comment la veuve se présenterait-elle devant les Lacédémoniennes lorsque, n'ayant pu obtenir, ni de son mari, la grâce de son père, ni de son père, la grâce de son mari, elle aura été méprisée comme épouse et comme fille, et vouée au malheur par ses proches? Rappelant encore à Léonidas qu'elle n'a point partagé la triste victoire de Cléombrote, elle lui dit que lui-même justifie aujourd'hui son gendre

en prouvant que pour s'assurer la royauté, on peut sacrifier les liens du sang.

Chélonis cessa de parler; et, appuyant son visage contre la tête chérie que menaçait la mort, elle attacha ses yeux fatigués par les pleurs, sur les témoins de cette scène, émus eux-mêmes jusqu'aux larmes et qui l'admiraient.

Après s'être concerté avec ses amis, Léonidas ordonna à Cléombrote de fuir rapidement, et supplia sa fille de ne point délaisser un père dont l'amour lui avait conservé un époux. Cléombrote se leva, Chélonis lui remit un de leurs enfants, emporta l'autre dans ses bras, et suivit son mari.

Plutarque dit que si l'ambition n'avait pas troublé le cœur de Cléombrote, il aurait préféré à la royauté, l'exil que partageait une telle femme.

Agis était resté dans le temple de Minerve. Léonidas tenta vainement de l'en faire sortir par la ruse; enfin le noble roi fut trahi par un ami d'Agésistrate, Ampharès, qui, ayant emprunté de précieux objets à cette princesse, avait résolu pour ne les point rendre, de perdre Agis, sa mère et son aïeule.

Après avoir été entraîné dans la prison, le roi y fut jugé par un tribunal improvisé.

Cependant la foule, informée qu'Agis avait été arrêté, vint aux portes de la prison avec des flambeaux, et réclama le roi pour que celui-ci pût se défendre

devant le peuple, et se voir jugé par lui. Cet appel ne fit qu'accélérer l'œuvre des exécuteurs.

Bientôt Ampharès paraissait sur le seuil de la prison, et Agésistrate se jetait aux pieds de cet ancien ami. Ampharès la releva, et lui assura que son fils serait à l'abri de la violence, et qu'elle pouvait pénétrer auprès du captif.

Agésistrate désirait qu'Archidamie, sa vieille mère, entrât avec elle. Ampharès y consentit. Les deux femmes pénétrèrent dans la prison, et leur ami en ferma les portes. Archidamie fut admise la première auprès de son petit-fils. Quand Agésistrate fut conduite dans le cachot, elle y vit les cadavres de son fils et de sa mère. Archidamie était encore suspendue au cordon qui l'avait étranglée.

Agésistrate aida les bourreaux à détacher le corps d'Archidamie; elle le coucha auprès de celui d'Agis, et le couvrit. Se jetant alors sur le cadavre du roi : « Mon fils, dit-elle, c'est l'excès de ta modestie, de ta douceur et de ton humanité, qui a causé ta perte et la nôtre[1]. »

De la porte, Ampharès avait tout vu, tout entendu. Il s'avança, et jouant la colère, le traître déclara à la princesse que, puisqu'elle avait partagé les sentiments de son fils, elle subirait le même châtiment que lui.

Agésistrate se présenta elle-même au supplice en

1. Plutarque, *Agis et Cléomène*, traduction de Ricard. Nous continuerons d'employer cette version dans le cours de ce récit.

disant : « Puisse du moins cette injustice être utile à Sparte[1] ! »

Les trois cadavres ayant été portés hors de la prison, le peuple manifesta hautement sa douleur et son indignation. C'était, disait-il, la première fois qu'était violée la majesté de ces rois spartiates que respectaient même dans les combats, les ennemis de leur pays.

Léonidas enleva de la maison d'Agis, la jeune et riche veuve de ce roi : c'était Agiatis, la plus belle, la plus gracieuse et la plus sage des femmes grecques, selon le témoignage que lui rend Plutarque. Elle était déjà mère; et, pressée par Léonidas d'épouser Cléomène, fils de celui-ci, elle voulut rester fidèle au jeune et noble époux que la mort lui avait ravi. Léonidas rejeta ses prières, et Agiatis fut contrainte de s'unir au fils de l'homme qui avait fait périr son mari. Elle n'étendit pas sur son second époux la haine que lui inspirait son beau-père. Elle fut bonne et douce pour ce prince encore enfant alors, ce prince qui l'aimait avec passion et partageait avec elle le culte pieux de son premier mari. Cléomène se plaisait à interroger sa femme sur la vie d'Agis, à lui voir exposer les généreux projets du jeune martyr. C'est ainsi qu'Agiatis insufflait en Cléomène les pensées de l'héroïque réformateur.

1. Plutarque, *Agis et Cléomène*.

Comme Agis, Cléomène avait un caractère aussi simple que grand; mais il n'avait pas la douceur de celui-là. Il se portait au bien avec fougue, et sa générosité avait des emportements.

Léonidas mourut, et Cléomène monta sur le trône avec la volonté de faire triompher la cause pour laquelle Agis était tombé. Lui aussi, il reçut dans son œuvre l'appui de sa mère, Cratésicléa, femme d'un caractère antique, et qui, peu disposée par goût à un second mariage, épousa néanmoins l'homme le plus influent de Sparte, pour augmenter ainsi l'ascendant de son fils.

Cléomène imposa par la violence, les réformes que n'avait pu faire accepter la modération d'Agis. Après avoir régénéré Sparte, il lui rendit sa prééminence dans le Péloponnèse. Au temps de ses victoires guerrières, il n'oubliait pas la femme qui avait fait de lui le sauveur de son peuple. Il quittait souvent les camps pour aller voir Agiatis à Lacédémone.

Mais des revers militaires suivirent ses succès. Affligé, il ramenait son armée à Sparte, quand, à Tégée, des courriers lui apportèrent une triste nouvelle: Agiatis était morte. Le roi renferma en lui-même sa poignante douleur. Ni le changement de son attitude, ni le trouble de son visage, ni l'altération de ses traits, ne décelèrent ce qu'il éprouvait. Maître de lui-même, il donna à ses officiers les instructions nécessaires, et se rendit à Sparte. Il y arriva dès

l'aube, et se retirant dans sa demeure, il put s'abandonner à son chagrin auprès de ses enfants et de sa mère, veuve alors pour la seconde fois.

Quelques jours après, Cléomène reprit le maniement des affaires publiques. Mais d'autres angoisses encore que celles de son veuvage, torturaient son cœur. Chaque fois qu'il allait voir sa mère, un secret paraissait l'oppresser, et au moment où il se disposait à ouvrir son âme, un inexprimable sentiment de confusion l'arrêtait. L'instinct maternel ne trompa point Cratésicléa; elle devina que son fils n'osait lui faire une confidence, et questionna sur ce mystère les amis du roi.

Cléomène lui avoua enfin qu'il avait demandé à Ptolémée des secours contre les Achéens et les Macédoniens, et que le roi d'Égypte exigeait comme otages sa mère et ses enfants.

« Voilà donc, dit sa mère en éclatant de rire, voilà ce grand secret que tu as été si souvent sur le point de me déclarer, et que tu n'as jamais osé prononcer? Qu'attends-tu donc pour me jeter dans un vaisseau, et m'envoyer partout où tu croiras que ce corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieillesse vienne le consumer dans l'inaction[1]? »

L'armée entière escorta les otages jusqu'au port de

1. Plutarque, *Agis et Cléomène*.

Ténare. Avant de monter sur le navire qui allait l'éloigner pour toujours de sa patrie, la reine emmena son fils, son fils seul, au temple de Neptune, grotte qui, disait-on, était une entrée des Enfers. Ce fut là que la princesse fit ses adieux à Cléomène. L'héroïne disparut un instant, et la mère embrassa son fils avec amour. Le prince ne put maîtriser son émotion. « Allons, roi de Lacédémone, dit Cratésicléa, reprenons courage; et qu'au sortir de ce temple personne ne nous voie verser des larmes, ni rien faire qui soit indigne de Sparte. C'est la seule chose qui soit en notre pouvoir, les événements dépendent de Dieu[1]. »

Quand la reine sortit du temple, son visage était calme. Elle tenait son petit-fils par la main en montant sur le vaisseau dont elle accéléra le départ.... Le navire s'éloigna....

Ah! la mort avait été miséricordieuse envers Agiatis! Avant de fermer les yeux, la jeune reine avait vu, il est vrai, quelques nuages obscurcir la gloire de son mari, cette gloire qui était son ouvrage; elle n'eut même pas la consolation d'exhaler entre les bras de Cléomène, l'âme dont elle l'avait animé. Mais du moins elle n'assista pas au départ de ce vaisseau qui conduisait ses enfants sur le sol étranger; elle ne sut pas quelle fin cruelle les attendait sur les bords du Nil;

1. Plutarque, *Agis et Cléomène.*

et la mort violente qui frappa son second mari, ne lui apporta pas la douleur d'un nouveau veuvage.

Quant à la reine-mère, son courage ne se démentit pas. Apprenant en Égypte que le souvenir des chers otages que Cléomène avait livrés à Ptolémée, empêchait le souverain spartiate d'accepter sans l'aveu de celui-ci, les pacifiques propositions que lui faisaient les Achéens, elle écrivit à son fils de n'avoir qu'une préoccupation : l'intérêt de Lacédémone.

Cléomène vit encore la fortune lui sourire; mais la bataille de Sellasie le perdit, et ouvrit aux Macédoniens le chemin de Sparte. Avec le peu d'hommes qui avaient survécu au désastre de son armée, le roi devança les ennemis à Lacédémone. Il exhorta les habitants à accepter la domination étrangère; et voyant les femmes accourir au-devant de ses soldats, les décharger de leurs armes et les fortifier avec du vin, il entra chez lui. Rien, hélas! ne l'y attendait, ni les consolations d'une épouse et d'une mère, ni les caresses de jeunes enfants. Une captive lui offrit des soins qu'il refusa. Altéré, fatigué, il ne prit aucune boisson et ne s'assit pas. Il s'appuya contre une colonne, laissa retomber sa tête sur son coude; soudain il partit, ses amis le suivirent, et gagnèrent avec lui une flotte qui les attendait.

Les vaisseaux firent voile pour l'Égypte. Là régnait le seul monarque qui pût rendre encore la vie de Cléomène utile à sa patrie; là aussi vivaient les êtres

chéris qui pouvaient donner encore quelque charme à cette existence agitée.

Cependant Cléomène n'était pas privé de toute consolation. Parmi les compagnons qui partageaient volontairement son infortune, il comptait le plus cher de tous, Pantéas.

Jeune et beau, Pantéas était, comme Agis et comme Cléomène, un Spartiate de la race antique. Pour suivre son royal ami, il avait sacrifié les premières joies d'un heureux hymen. Sa belle compagne avait voulu partir avec lui; mais les parents de la nouvelle épouse avaient prévenu l'exécution de ce dessein en enfermant leur fille. Quelques jours après le départ de son mari, la jeune femme parvient à acheter un cheval. Elle s'échappe pendant la nuit, et, au grand galop de son coursier, elle va où l'entraîne son cœur. Elle atteint le port, s'embarque et rejoint son époux.

Le noble caractère de Cléomène avait touché Ptolémée et celui-ci avait promis à son hôte de l'aider à reconquérir Lacédémone, lorsque le roi d'Égypte mourut. Il fut remplacé par Ptolémée Philopator, homme méprisable qui ne pouvait que craindre en Cléomène le grand caractère que son père admirait. Sous son règne, l'exilé fut enfermé. Quelque brillante que fût cette prison, elle n'avait d'autre issue que l'arrêt fatal dont Cléomène était menacé. Le roi de Sparte préféra à la mort d'un captif, celle d'un héros. Il parvint à tromper ses gardiens; et, suivi de ses

amis, il essaya de soulever les Égyptiens. Cet appel ne fut pas entendu. Les conjurés se tuèrent.

Cratésicléa apprit ce cruel événement. Sa fermeté l'abandonna. Tenant dans ses bras ses petits-enfants, elle pleura son malheur. Véritable Spartiate, le fils aîné de Cléomène s'arracha à cette étreinte, atteignit le toit, et se précipita sur le sol. Quand on le releva, il respirait encore, et se débattait avec colère contre ceux qui voulaient le rendre à la vie.

On le réservait pour une suprême immolation : le roi qui fit châtier le cadavre même du héros lacédémonien, ordonna le supplice de Cratésicléa, de ses petits-enfants et de ses compagnes. Au nombre de ces dernières était la femme de Pantéas; son mari s'était tué sur le cadavre de Cléomène. Aussi dévouée à Cratésicléa que Pantéas l'était au roi, elle la soutint et l'encouragea au moment de la dernière épreuve. La reine ne craignait rien pour elle-même; elle ne demanda aux bourreaux que la grâce de mourir avant ses petits-enfants. Cette faveur lui fut refusée, et la mort la frappa dans ceux qu'elle aimait, avant de l'atteindre personnellement. Elle ne se plaignit pas néanmoins, et dit ces simples paroles : « O mes enfants, où étiez-vous venus[1] ! »

La femme de Pantéas ne perdit pas sa sérénité au milieu de ces scènes sanglantes; mais à mesure que

1. Plutarque, *Agis et Cléomène*.

ses compagnes tombaient, elle les enveloppait afin que les cadavres des chastes Lacédémoniennes fussent dérobés aux regards des hommes. Quant à elle, sachant qu'elle devait mourir la dernière, elle se drapa dans son vêtement jusqu'aux pieds, et ne permit qu'à l'exécuteur de s'approcher d'elle et de la voir.

« Elle mourut en héroïne, dit Plutarque, sans avoir besoin, après sa mort, que personne la couvrît ou l'enveloppât : tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son âme, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendue toute sa vie ! Ainsi, dans cette tragédie sanglante, où les femmes, à leurs derniers moments, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir, d'une manière éclatante, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu[1]. »

Chélonis, Agésistrate, Agiatis, Cratésicléa, la femme de Pantéas, constituent le plus admirable groupe féminin que nous offre l'histoire grecque. Ce qui nous surprend particulièrement, c'est qu'elles joignent à la fermeté et à l'abnégation des anciennes Spartiates, une douceur, une tendresse, que nous ne sommes pas habitués à rencontrer chez leurs concitoyennes. Ce sont des héroïnes, mais ce sont aussi des femmes. Il

1. Plutarque, *Agis et Cléomène*.

faut en conclure, soit que les dons de la nature triomphèrent en elles de leur éducation, soit plutôt qu'au temps où elles vivaient, l'éducation des filles avait subi le même sort que les autres institutions de Lycurgue.

Deux de ces types reportent notre pensée, ici vers un autre pays, là vers une autre époque. Pour trouver le modèle d'une Chélonis, nous devons ouvrir les poëmes sanscrits; pour admirer des femmes plus célestes que la compagne de Pantéas, nous ne pouvons que suivre les traces de ces premiers chrétiens qui appliquèrent les sublimes enseignements de la Bible.

Chélonis, c'est Sîtâ, c'est Damayantî, c'est Sâvitrî, c'est la femme indienne, c'est-à-dire le devoir et l'amour incarnés dans le même être[1]. L'épouse de Pantéas, soutenant le courage de ses compagnes d'infortune, faisant respecter leur pudeur jusque dans leur trépas, ne se préoccupant elle-même de la mort que pour tomber dans une chaste attitude, l'épouse de Pantéas ne ressemble-t-elle point par sa charité et par sa pureté, à ces martyres chrétiennes dont elle eût été digne, deux siècles plus tard, de partager les croyances immatérielles?

1. Voir notre livre : *La Femme dans l'Inde antique*. Ajoutons cependant que la femme indienne n'aurait rempli qu'une partie du rôle de Chélonis, et que, pour suivre son père, elle n'eût jamais délaissé son époux même coupable.

CHAPITRE VI

ŒUVRES DES FEMMES DANS LA POÉSIE, DANS LES ARTS, ET DANS LES SCIENCES MORALES.

Les neuf Muses terrestres. — Sappho. L'île de Lesbos. Portrait de Sappho d'après une médaille mytilénienne. Caractère de la poétesse et de ses chants. Ode à la rose. Sappho et sa fille. Sappho et Alcée. Difficulté de réhabiliter la Muse lesbienne. Opinion de Sappho sur la fortune. Ses vers à une femme ignorante. Gloire de Sappho. — Érinne. Si pure renommée. Ode à Rome, poëme restitué à Mélinno. — Télésilla. — Myrtis, institutrice de Pindare ; et Corinne, rivale de ce poëte. — Nossis. — Praxilla. — Anyté. — Mœro. — Autres poétesses : Cléobuline; Mégalostrata, chantée par Alcman; etc.; Irène et une inscription grecque.

Artistes. Cora et l'invention de la plastique. Femmes peintres : Timarète, Irène, etc.; Lalla de Cyzique et une peinture de Pompéi.

Prosatrices. Les Pythagoriciennes Théano, Damo, Arignoté, Périctioné et Phintys. Lettres de Théano sur divers sujets de morale. Fragments de livres dus à Théano, à Périctioné, à Phintys, et concernant les sciences morales.

Conclusion de l'ouvrage.

Non moins que dans l'histoire, les Éoliennes et les Doriennes manifestèrent dans les lettres, les remarquables facultés qu'avait développées leur éducation. C'est surtout parmi elles que nous trouverons les

poétesses, qui furent nommées par le poëte Antipater les neuf Muses terrestres.

Nous sommes dans une île de l'Archipel, île dont le sol paraît reposer sur une base volcanique. Que de contrastes dans l'aspect de Lesbos! A l'occident, parmi les sombres déchirures de la côte, s'étend la colline d'Érèse dont le froment eût été digne des dieux si les Immortels ne se fussent nourris d'ambroisie ; et sur les coteaux de la même colline, les vignes qui donnent le meilleur vin de la Grèce, inclinent jusqu'à terre leurs pampres opulents.

A l'intérieur de Lesbos, même opposition dans le caractère du paysage. Les montagnes, sombres toujours, se revêtent de forêts ou restent nues et désolées. Après des vallons égayés par des tamaris et des lauriers-roses, et où les peupliers bordent les ruisseaux, le voyageur rencontre avec effroi les rocs et les torrents.

Mais sur la côte orientale, celle qui regarde les belles rives de l'Ionie et où se trouve Mytilène, tout sourit au regard. Les coteaux qui descendent jusqu'à la mer, sont couverts de blés, d'oliviers, d'orangers et de myrtes. Ici, doucement hospitalière, l'île ouvre au navigateur son golfe immense, coupe d'azur où ondulent les flots dorés de la lumière, et que ceint gracieusement une couronne de forêts et de montagnes. L'air est pur et doux ; et néanmoins, même

dans cette ravissante contrée, les vents déchaîné. soufflent parfois la mort[1].

Telle est la patrie de Sappho, cette femme dont le génie tour à tour ardent et placide, réunit tous les contrastes du sol où il se déploya.

Née à Mitylène (612 av. J. C.), dans la plus belle partie de l'île, Sappho grandit dans cette atmosphère de poésie, d'art et d'amour, où nageait Lesbos, Lesbos qui croyait être l'héritière d'Orphée, Lesbos qui produisit Terpandre et Alcée, Lesbos qui établissait entre ses filles des concours de beauté!

Sappho chanta, elle aima ; et trop souvent son génie ne fut que l'écho de ses passions.

Quoique petite et brune, elle était belle. Si les médailles mytiléniennes qui la représentent[2], reproduisent exactement sa figure, sa physionomie correcte et souriante respirait, non le trouble et l'égarement du cœur, mais la sérénité de l'esprit. La tête, coiffée du saccos, a un embonpoint qui ne dérange pas l'harmonie des traits, mais qui leur donne un caractère plus gracieux qu'idéal. Le regard, il est vrai, est intelligent et beau; mais il lui manque la flamme divine[3]. Ce portrait seul témoignerait que Sappho pensa plus à la terre qu'elle ne rêva du ciel.

1. Pour la description de Lesbos, cf. L. Lacroix, *Iles de la Grèce*.

2. Voir Visconti, *Iconographie grecque*, tome I, planche 3.

3. Telle est, sans doute, l'expression qu'un sculpteur avait donnée

C'est à la terre, en effet, qu'elle s'attacha. Elle décrivit les charmes de la nature : l'aurore qui éveille l'activité matinale, le soir qui ramène au foyer les hommes et les troupeaux ; la nuit éclairée par la douce lueur de la lune. Elle se plut à entendre la source qui bruit sous les pommiers odorants. Elle admira la rose, la rose qui devait symboliser sa poésie dans la Couronne de Méléagre[1], et dont elle devait elle-même ceindre les fronts des Muses[2], plus habituées jusqu'alors au chaste laurier d'Apollon qu'à la fleur de Vénus.

« Si Dieu avait voulu attribuer la royauté aux eurs, il aurait couronné la belle rose. La rose est la parure de la terre, l'éclat du feuillage, l'œil des fleurs, la rougeur qui colore les prés, une beauté étincelante ; elle exhale l'amour, elle est l'hôte de Vénus, elle se pare de ses feuilles parfumées, s'enorgueillit de ses mobiles pétales ; le pétale sourit au zéphir[3]. »

C'est encore sur la terre que s'arrête Sappho soit

à Sappho dans cette statue que décrivit Démocharis. *Anthologie de Planude*. Pour l'*Anthologie*, nos indications se réfèrent à la traduction de M. Dehèque.

1. L'un des anthologistes.

2. Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*. II, 8.

3. Achilles Tatius, *De Clitophon. et Leucip. amoribus*. Nous avons traduit ce fragment sur le texte grec publié par M. Redarez-Saint-Rémy, *Les Poésies de Sappho*, Paris, 1852.

que, dans ses épithalames, elle chante l'hymen païen; soit qu'elle découvre les blessures de son cœur et que, pour attirer l'objet de sa passion, elle implore le secours de Vénus, sa souveraine. Jeune et veuve, nul frein ne la retint dans ses coupables attachements, pas même la pensée de sa fille, cette Cléis qu'elle aimait si tendrement :

« J'ai une belle enfant, d'une élégance semblable à celle des fleurs dorées, Cléis, ma Cléis chérie. En échange d'elle, je ne voudrais ni de toute la Lydie, ni de l'aimable Ionie[1]. »

On a voulu disculper la mémoire de Sappho[2]; on a dit qu'une femme méprisable n'eût pas osé reprocher à son frère d'avoir affranchi une courtisane[3]; qu'elle n'eût pas été nommée par Alcée : « couronnée de violettes, chaste Sappho au doux sourire[4]; » qu'elle

1. *Lyrici græci*, curante Boissonade, Σαπφοῦς μη'. Le texte grec qui est incomplet, ne contient pas le nom de l'Ionie, nom que nous écrivons d'après l'exemple de M. Villemain, *Essais sur le génie de Pindare*.

2. Disons ici que ce ne fut pas la poétesse Sappho qui aima Phaon. L'anecdote du saut de Leucade se rapporte à une autre Sappho, Lesbienne aussi, mais née à Érèse, et postérieure à la première Visconti, *Iconographie grecque*.

3. Hérodote, II, 135.

4. *Lyrici græci*, curante Boissonade. Parisiis, 1825, Ἀλκαίου λγ' Une tradition rapporte que Sappho fut compromise dans la conspiration d'Alcée contre Pittacus, tyran de Mytilène, et qu'elle se réfugia en Sicile.



n'eût pas inspiré à un homme aussi léger, l'amour timide qui se lit dans ce dialogue que cite Aristote :

« Je veux dire quelque chose, mais la honte m'arrête, » disait Alcée à Sappho. Et la poétesse répondait : « Si la passion des choses bonnes ou belles te possédait, ni la crainte de dire quelque chose de mal ne troublerait ta langue, ni la honte tes regards ; mais tu parlerais de ce qui est juste[1]. »

On a ajouté que la réponse même de Sappho était celle d'une femme honnête, et que d'ailleurs ses contemporains ne lui imputèrent jamais les souillures que dévoilèrent des écrivains postérieurs. A l'honneur de notre sexe, nous voudrions croire que la plus illustre des poétesses ne fut pas la plus coupable des femmes ; malheureusement ce qui nous reste de ses neuf livres, témoignerait encore contre elle à défaut d'autres accusateurs. Pour que Sappho fût réhabilitée, il faudrait retrancher de ses poésies cette ode qui est le chef-d'œuvre de son talent, mais la honte de sa vie. Malgré la célébrité de ce fragment poétique, on nous permettra de ne pas le traduire dans une œuvre écrite par une femme et consacrée à la femme.

Nous aurons d'autant moins d'indulgence pour Sappho que le sentiment moral n'est pas toujours absent de ses œuvres. En faisant le mal, elle connaissait cependant le bien. Elle n'ignorait point que seule

1 *Lyrici græci*, curante Boissonade, Ἀλκαίου, λδ'; Σαπφοῦς, κη'.

la beauté immatérielle n'exerce pas une impression éphémère. Si elle aimait la mollesse, elle prétendait que ce goût n'entravait pas en elle l'élan du bien et du beau. Si l'opulence lui semblait précieuse, elle disait toutefois : « La richesse sans la vertu n'est pas une innocente voisine ; mais le mélange de l'une et de l'autre est le suprême degré du bonheur[1]. »

Enfin, si les croyances et les mœurs où fut élevée Sappho, ne purent lui donner la notion de la vie éternelle, elle comprit du moins que les jouissances du luxe étaient passagères. C'est avec une juste fierté qu'elle s'adresse ainsi à une femme ignorante : « Morte, tu seras gisante dans le tombeau. Ta mémoire n'existera pas pour la postérité, car tu n'as pas joui des roses des Piérides ; mais obscure, tu erreras dans les demeures d'Adès, voltigeant sur le sol des aveugles ombres[2]. »

Et voyant des femmes se glorifier de leur fortune et de leur beauté, Sappho leur dit que le bonheur qu'elle devait aux Muses, était le seul qui fût réel et désirable, et que son souvenir survivrait à sa mort[3].

La postérité ne fut pas avare pour la poétesse qui

1. *Lyrici græci*, curante Boissonade, Σαπφοῦς, κζ'.

2. Joannis Stobæi *Florilegium* ad manuscriptorum fidem emendavit et supplevit Thomas Gaisford. Lipsiæ, 1823-1824 (ou 1827 avec les Lectiones Stobenses a Friderico Jacobs congestæ), περί ἀφροσύνης ; *Lyrici græci*, curante Boissonade, Σαπφοῦς, ιγ', πρὸς ἀπαίδευτον γυναῖκα.

3. Villemain, *Essais sur le génie de Pindare.*

avait compté sur elle. Nous avons vu ses compatriotes graver leurs monnaies à son image. La Grèce l'honore comme une dixième Muse, lui élève des statues jusqu'en Sicile ; et comme par un souvenir de son ode à une femme ignorante, les épitaphes qui lui sont consacrées dans l'Anthologie, rappellent que si ses cendres reposent dans le tombeau, ses poëmes ont conquis l'immortalité [1].

Toutefois, parmi les élèves que la Muse éolienne groupa autour d'elle, il en est une qui éveilla chez les poëtes grecs un sentiment plus respectueux et plus tendre que celui qu'ils éprouvèrent pour Sappho : c'est Érinne [2], la vierge modeste. Abritée par l'ombre du foyer, filant ou tissant, elle méditait, à l'insu d'une mère sévère, le poëme où elle chanta l'un des instruments de son labeur, la quenouille !

Si le temps avait épargné ces vers, il eût été intéressant de les comparer à ceux que Théocrite écrivit sur le même sujet, et que nous avons traduits plus haut [3].

L'œuvre d'Érinne était composée en hexamètres qui furent égalés à ceux d'Homère. Autant Érinne était

1. *Anthologie*, Christodore de Coptos, Les statues du Zeuxippe ; Anthologie de Planude ; Tullius Lauréa, Dioscoride, Antipater de Sidon, anonyme.

2. Érinne était née dans la ville ionienne de Téos; mais ayant vécu à Mytilène, elle est considérée comme Lesbienne. Dehèque, *Anthologie*, notices.

3. Page 57.

inférieure à Sappho dans la poésie lyrique, autant elle lui fut jugée supérieure dans les hexamètres de *la Quenouille.*

Une puissante inspiration morale animait sans doute ce morceau ; et la forme devait être digne de la pensée chez la poétesse qui fut surnommée *sobre de paroles.*

Les poëtes comparaient à un rayon de miel, le travail pour lequel la gracieuse abeille avait butiné parmi les fleurs de l'Hélicon. Ils respiraient aussi dans cette production virginale, la fraîcheur et le parfum du printemps. Ils assimilaient encore les accents de la jeune fille à la voix si douce avec laquelle, suivant une croyance populaire, le cygne chante sa mort prochaine : rapprochement trop juste, hélas ! pour cette poétesse qui mourut à vingt ans ! Par une allusion à son chef-d'œuvre, on put dire que la Parque dont la quenouille retient les fils de la vie humaine, avait enlevé Érinne. On déplora que ce trépas prématuré l'eût empêchée de s'élever au-dessus de tous les poëtes. Son image, modeste et pensive, inspira le sculpteur[1]. Que ne peut-on exhumer sa statue ! Et que ne peut-on surtout retrouver les œuvres de cette pure jeune fille qui sut comprendre que, chez la femme, le génie ne doit être qu'une vertu de plus !

1. *Anthologie*, Christodore de Coptos, Les statues du Zeuxippe : Asclépiade ; Léonidas ou Méléagre ; Antipater, etc.

On a longtemps attribué à Erinne une ode remplie de vigueur et d'éclat, et adressée à Rome, appellation qui aurait désigné alors, non la ville qu'Érinne ne pouvait connaître, mais la Force dont le nom grec lui est synonyme[1]. On restitue maintenant ces vers à une autre poétesse, Mélinno de Lesbos, et on y lit l'expression de l'enthousiasme reconnaissant qu'inspira aux Hellènes la grande cité qui, cent quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ, se servit de sa puissance non pour les asservir, mais pour les délivrer.

« Je te salue, Rome, fille de Mars, couronnée de la mitre d'or, reine belliqueuse, qui habites sur la terre un auguste Olympe toujours invulnérable.

« A toi seule la Parque vénérable a donné la gloire royale d'une indestructible domination, afin qu'ayant la force souveraine, tu commandasses.

« Par de solides courroies, ton joug étreint les plaines de la terre et de la mer blanchissante ; tu diriges sûrement les villes des peuples.

« Le temps renverse tout ce qu'il y a de plus grand, et transforme la vie tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Toi seule, le vent qui remplit la voile de ta puissance ne change pas.

1. Trois épigrammes de l'*Anthologie* portent le nom d'Érinne ; mais l'une d'elles seulement, consacrée au portrait d'Agatharchis, a paru digne, à M. Dehèque, de notre jeune poétesse ; les deux autres appartiendraient à une autre Érinne contemporaine d'Alexandre le Grand. *Anthologie*, et notices de M. Dehèque.

« Toi seule entre toutes, tu enfantes les hommes les plus forts, les grands guerriers ; chargée de beaux épis comme la terre de Cérès, tu produis le grain des hommes [1]. »

Après avoir salué dans Érinne le mélange de la beauté morale et de la beauté intellectuelle, honorons la même alliance dans une femme qui nous est déjà apparue parmi les héroïnes de l'histoire.

Née dans une illustre famille, Télésilla était d'une constitution faible. Ayant demandé aux dieux comment elle pourrait remédier à cette délicatesse physique, les Immortels lui conseillèrent de servir les Muses [2]. Admirable symbole de l'influence salutaire qu'exerce sur la santé la sage culture de l'intelligence ! La force que l'esprit acquiert, la sereine lumière où il se baigne, lui donnent une puissance de vie et de bonheur qui rejaillit sur le corps ; et l'harmonie de celui-ci répond aussi à l'harmonie de celui-là.

Télésilla trouva la santé dans ses occupations littéraires [3]; elle y puisa plus encore. Quand l'amour du beau a saisi une âme, cette âme a soif de le manifester, non-seulement par la parole, mais encore par l'action. Et au jour d'un péril national, Télésilla, exaltée par un généreux patriotisme, communique à

1. *Lyrici græci*, curante Boissonade, Μελιννοῦς Λεσβίας.
2. Plutarque, *Actions courageuses des femmes*.
3. Deux vers seulement nous sont restés de Télésilla. Voir *Lyrici græci*, curante Boissonade.

ses compagnes la flamme qui l'anime elle-même, et, à leur tête, fait reculer l'ennemi.

Ce n'est que par l'imagination que les trois premières Muses terrestres ont vécu sur l'Hélicon. Mais, dans le voisinage de la montagne sacrée, naissent deux femmes dont l'une devient l'institutrice de Pindare; l'autre, l'heureuse rivale du grand poëte.

Est-ce de la Muse aux chants « si doux[1], » est-ce de Myrtis, que le génie de Pindare reçut cette majesté et cet éclat que l'on dirait puisés aux sources bibliques? Nous ne savons quelle fut sur Pindare l'influence de cette poétesse; mais une élève de Myrtis, la célèbre Corinne, donna à son jeune condisciple des avis où nous ne saurions reconnaître l'inspiration spiritualiste que devait suivre Pindare. Corinne reprochait à ce dernier de trop s'attacher à la forme des vers, et de négliger l'âme de la poésie, cette âme qui, pour elle, chantre de ses dieux nationaux et du bouclier de Minerve, ne résidait pas néanmoins dans les pensées, mais vivait dans les fictions. Pénétré de ce conseil, Pindare composa une ode au début de laquelle étaient entassés tous les souvenirs mythologiques de Thèbes. Comme il la lisait à Corinne, la poëtesse sourit, et lui donnant une leçon dictée par ce goût si sobre qui caractérisait le génie grec, elle lui fit remarquer qu'on devait ensemencer avec la main, et non à plein sac.

1. *Anthologie*, Antipater, traduction de M. Dehèque.

Malgré les critiques que Corinne n'épargnait pas à son compagnon de travail, elle admirait tant le génie du poëte qu'elle blâma leur maîtresse Myrtis d'avoir osé concourir avec lui. Elle eut du reste la même témérité, et cette audace fut encouragée. Cinq fois Corinne vainquit Pindare; mais s'il faut en croire Pausanias, elle dut une partie de ce succès à l'idiome éolien qu'elle employait, et qui était plus familier aux Thébains que le dialecte dorien dont se servait son rival. Quant à l'autre partie de ce triomphe féminin, le voyageur grec crut en voir la cause en contemplant au gymnase de Tanagre, patrie de Corinne, un tableau où la poétesse, couronnée de bandelettes qui rappelaient ses victoires lyriques sur Pindare, apparaissait dans l'éclat d'une beauté incomparable. Avec un amour-propre tout masculin, Pausanias pensa donc que les charmes de la femme avaient plaidé la cause de ses vers.

La tombe de la poétesse qui seule avait composé des hymnes à Tanagre, occupait dans cette ville une place d'honneur. Ainsi les anciens gardaient au milieu d'eux les restes de leurs concitoyens illustres, comme pour recueillir au foyer de leur vie nationale les cendres même du génie et de la gloire [1].

1. *Lyrici græci*, curante Boissonade, Κόριννης, α'; Plutarque, *Les Athéniens illustrés par les Lettres*; Pausanias, IX, 22; *Anthologie*, Antipater. Six fragments très-courts ont seuls survécu aux œuvres de Corinne. Boissonade a inséré ces quelques vers dans ses *Lyrici græci*.

Après avoir mentionné les poésies que Corinne consacra « au bouclier de la belliqueuse Minerve[1], » Antipater nomme, peut-être avec l'intention d'établir un contraste, « Nossis aux accents efféminés[2]. » Dans la Couronne anthologique de Méléagre, les épigrammes de cette poétesse sont symbolisées par l'iris à la pénétrante senteur. Nous pouvons déjà nous représenter par ces deux citations, la mollesse et le parfum qu'avaient les vers de Nossis, simples et gracieux d'ailleurs.

Comme Sappho, Nossis chanta la puissance de l'amour ; comme Sappho aussi, elle célébra sa fille Ajoutons cependant que si, devant le portrait de Mélinna, elle loue le joli visage qui semble la reconnaître avec bonheur, la poétesse y voit aussi le reflet de sa propre beauté. Elle s'enorgueillit de cette ressemblance avec cette vanité naïve qui, dans l'épitaphe qu'elle composa pour sa tombe, lui fait dire qu'elle a égalé Sappho.

L'épigramme par laquelle Nossis dédia aux Immortels, les armes que les ennemis des Locriens avaient abandonnées sur le champ de bataille, nous apprend que sa voix voluptueuse sut néanmoins une fois

1. *Anthologie*, Antipater, traduction de M. Dehèque.

2. *Id.*, id., id. En citant Nossis après Corinne, Antipater suit du reste l'ordre chronologique dont il ne tient pas compte d'ordinaire dans son énumération des neuf Muses terrestres. D'après les épigrammes de Nossis, nous savons qu'elle était Locrienne, et qu'elle vivait vers l'an 324 avant notre ère.

trouver de mâles accents pour exalter la gloire de ses concitoyens[1].

La mollesse que respiraient les poëmes de Nossis se retrouvait sans doute dans les œuvres de la Sicyonienne Praxilla qui chanta Vénus comme mère de Bacchus, et qui redit la légende de l'Adonis phénicien[2]. Mais les deux dernières muses terrestres que nous ayons à mentionner, nous font traverser une région plus pure. Dans la Couronne de Méléagre, les lis immaculés représentent les petits poëmes que l'Anthologiste a empruntés à Anyté et à Mœro.

Née à Tégée, mais vivant dans la cité dorienne d'Épidaure (trois siècles avant notre ère), Anyté y versifiait les oracles d'Esculape, et ce fut même par son ministère, disait une légende, que le dieu rendit la vue à un habitant de Naupacte[3].

Très peu de fragments nous restent de ses œuvres; mais l'Anthologie renferme une vingtaine d'épigrammes qui nous sont parvenues sous son nom. Par leur fraîcheur et par leur pureté, elles font rêver à ces lis qui les symbolisent; et quelques-unes même d'entre elles, vivifiées par le souffle épique, justifient l'enthousiasme d'Antipater qui surnomme Anyté un Homère féminin[4].

1. L'*Anthologie* contient douze épigrammes de Nossis.
2. Ottfried Müller, *Die Dorier*.
3. Pausanias, X, 38.
4. Une statue fut élevée à la poëtesse : c'était l'œuvre d'Euthycrate et de Céphisodole. Dehèque, *Anthologie grecque*.

Parce que l'âme de notre poétesse est simple et pure, les idées les plus élevées et les sentiments les plus doux s'y réfléchissent comme dans une onde limpide; et parce que son style n'est que le vêtement de sa pensée, il s'adapte merveilleusement aux formes tour à tour héroïques et gracieuses que revêt celle-ci.

Quel charme et quelle fraîcheur dans cette invitation par laquelle Anyté engage le passant à se reposer sous les arbres, à goûter l'eau de la source, à recevoir les caresses du zéphir qui bruit dans le feuillage ! Quelle spirituelle vivacité dans l'oraison funèbre de ce coq qu'un voleur a étranglé, et dans lequel la poétesse ne semble pas très-disposée à pleurer la cause d'un réveil trop matinal peut-être ! Mais aussi, quelle émotion profonde et mélancolique lorsqu'elle peint une jeune fille que la mort a arrachée aux bras d'un père ou dérobée à l'appel désespéré d'une mère ! Et comme les accents d'Anyté sont vigoureux, hardis, vraiment homériques, soit qu'elle consacre dans un temple la lance homicide, soit qu'elle accorde un souvenir au cheval tué dans la mêlée, soit qu'elle exalte la mort d'un guerrier dont la mère porte le deuil, mais dont la tombe retrace la fin glorieuse ! Tous les héroïsmes font tressaillir Anyté, depuis celui du soldat qui succombe en défendant sa patrie, jusqu'à celui de la jeune fille qui se tue pour sauvegarder son honneur ! Et avec quelle élévation cette poétesse,

cette prêtresse, juge le néant des choses humaines, quand elle écrit l'épitaphe d'un homme qui, pendant sa vie, était esclave, et que la mort a rendu l'égal de Darius, le grand roi!

Ce qui nous reste de Mœro de Byzance, ne nous permet pas d'apprécier par nous-mêmes sa valeur littéraire. Elle composa un poëme héroïque, *Mnémosyne*, des élégies, des imprécations et un grand nombre d'épigrammes. Parmi celles-ci, deux seulement nous ont été conservées dans l'Anthologie, et révèlent chez la poétesse épique, une imagination accessible aux scènes riantes de la nature.

Mœro eut un fils qui hérita de ses goûts intellectuels : ce fut Homère, tragique qui florit sous les Ptolémées [1].

Mentionnons encore quelques poétesses seconcaires.

Cléobuline, fille de Cléobule, magistrat suprême de Rhodes et l'un des sept sages de la Grèce, acquit de la renommée par ses énigmes en vers hexamètres. Mais elle mérita plus encore la célébrité par les tendances pratiques de sa haute intelligence, et par la touchante sollicitude avec laquelle elle veillait à ce que, sous le gouvernement de son père, les hommes fussent heureux dans l'île qui était la rose de l'Archipel [2].

1. Pausanias, IX, 5; *Anthologie*, notices du traducteur, M. Dehèque.

2. Le nom de cette île, Ῥόδος, dérive de ῥόδον, rose.

Cléobule se plaisait à nommer sa fille, *Eumétis*, belle intelligence.

Plutarque nous montre Cléobuline dans la demeure de Périandre, tyran de Corinthe. Il la représente vive et gracieuse, alliant à la modestie et à la simplicité de la jeune fille, la liberté dont jouissait la vierge dorienne. En interrogeant Anarcharsis sur le traitement que les Scythes font suivre aux malades, elles se promet sans doute de faire appliquer par sa charité les connaissances dont son esprit s'enrichira [1].

A Sparte, nous voyons la poétesse Mégalostrata qui captivait les cœurs par les attraits de sa compagnie, et qui fit éprouver à Alcman une tendresse respectueuse, que l'on est surpris de rencontrer chez un homme de mœurs aussi corrompues. Alcman chanta la blonde enchanteresse [2].

Parmi les femmes qui cultivèrent la poésie à Lacédémone, nommons aussi Cléitagora, dont l'origine spartiate n'est cependant pas certaine, et Myia qui composa des hymnes [3].

Irène figure dans le catalogue des poétesses helléni-

1. Plutarque, *Banquet des sept sages;* Diogène de Laërte, I, 7. Auprès de Cléobuline, Plutarque place Mélisse que Périandre épousa par amour, et à laquelle néanmoins il donna la mort dans un accè d'emportement. Sa tristesse, ses remords, la haine d'un de ses fils, vengèrent sa victime. Hérodote, III, 50-53; Athénée, XIII, 6; Diogène de Laërte, I, 7.

2. Athénée, XIII, 8.

3. Ottfried Müller, *Die Dorier.*

ques [1]. C'est donc à elle que nous croyons pouvoir rapporter une inscription découverte en Grèce, et par laquelle le sénat et les habitants de Lamie, en Thessalie, reconnaissants des élégies qu'une femme de leur race, Irène, Éolienne de Smyrne, a consacrées à leur cité et à leurs ancêtres, la nomment proxène [2] et bienfaitrice de la ville, lui accordent de précieux privilèges et perpétuent dans sa famille la proxénie et le droit de cité [3].

Les poétesses grecques, chantant leurs vers, étaient donc aussi musiciennes. Les filles de la Grèce n'étaient pas étrangères non plus aux autres arts de leur pays. N'est-ce pas à l'une d'elles qu'une légende attribue la première invention de la plastique? Une jeune Corinthienne, Cora, fille du potier Dibutade, voit s'éloigner pour un long voyage l'homme qu'elle aime. La séparation commence, éternelle peut-être.... Mais la lueur d'une lampe projette sur la muraille l'ombre de celui qui part.... La jeune fille veut du moins fixer cette fugitive image; et, à l'aide d'un couteau, elle en esquisse les contours. Le père de Cora applique de

1. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica*. Gottingæ, 1739.

2. C'est-à dire qu'Irène fut sans doute chargée de recevoir à Smyrne les habitants de Lamie, hôtes publics de sa patrie. La charge de proxène était analogue à celle de nos consuls modernes. Cf. Leonhard Schmitz, *Hospitium* (Dictionary of greek and roman antiquities).

3. Rangabé, *Antiquités helléniques*, 741. Disons cependant que M. Rangabé ne donne pas comme certaine la lecture du nom d'Irène.

l'argile sur cette silhouette, et obtient ainsi un modèle qu'il fait cuire au four [1].

On ne nous dit pas que les femmes helléniques aient compté des sculpteurs parmi elles. Il est vrai que par les lignes si pures de leur ravissante beauté, elles étaient elles-mêmes les vivants modèles qui devaient guider le ciseau de l'artiste.

Plusieurs Grecques se distinguèrent dans la peinture. Timarète, fille de Micon le jeune, reproduisit l'image de Diane, œuvre qui se voyait à Ephèse : c'était l'un des plus anciens monuments de cet art, et la déesse y était probablement représentée sous la forme étrange et symbolique qu'elle avait dans son sanctuaire d'Asie. Irène, qu'il ne faut pas confondre avec la poétesse de ce nom, eut pour maître son père Cratinus ; Éleusis renfermait une de ses productions, la figure d'une jeune fille, vierge initiée peut-être aux mystères des grandes déesses. Calypso, Alcisthène, firent aussi des tableaux dont le souvenir se conserva. Aristarète, fille et élève de Néarque, eut quelque réputation. Olympias qui forma elle-même un disciple, ne fut pas oubliée non plus ; mais la plus célèbre de toutes les femmes qui s'adonnèrent à la peinture, fut Lalla, née dans cette ville de Cyzique à laquelle Apollon avait accordé le don des arts.

1. Pline, *Histoire naturelle*, XLIII (XII). L'auteur latin rapporte une tradition suivant laquelle ce modèle se conserva au Nymphæum de Corinthe, jusqu'à la destruction de cette ville par Mummius.

Bien que la Cyzicénienne travaillât avec une extrême rapidité, cette promptitude n'enlevait rien au mérite de ses œuvres, et Lalla était considérée comme le premier peintre de son temps. La peinture au pinceau et la peinture sur ivoire à l'aide du cestre[1], lui étaient également familières. Les portraits qu'elle exécuta, furent principalement consacrés aux personnes de son sexe; et Pline rapporte qu'au temps où il vivait, Naples montrait un grand tableau où Lalla avait représenté une vieille femme.

L'auteur latin ajoute qu'elle avait reproduit sa propre image, réfléchie dans un miroir[2].

On a trouvé à Pompéi une peinture où se voit une artiste dans laquelle les antiquaires ont cru reconnaître Lalla.

Assise sur un escabeau, dans une espèce de portique, une jeune femme a les yeux attachés sur un hermès de Bacchus, et transporte ce sujet sur une tablette que tient un enfant. A sa main droite se voit un pinceau qu'elle plonge dans une petite cassette posée sur un tronçon de colonne, et qui a paru devoir contenir des couleurs. La main gauche de l'artiste tient une palette[3].

1. Ou style, espèce de poinçon.

2. Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 22, 23, et notes de la traduction de M. Littré.

3. *Museo Borbonico*, vol. VII, tav. 3. Pittrice, Antico dipinto di Pompéi. Un archéologue français, M. Barré, pense que l'objet qui se voit à la main gauche de l'artiste, est la tablette sur laquelle elle

Cette femme est élégamment drapée. Une bandelette ceint ses cheveux ondulés qui retombent sur sa nuque et sur son dos. Un regard profond, intelligent, illumine ses traits harmonieux et délicats. Si cette image est réellement celle de la célèbre Cyzicénienne, Lalla était admirablement belle, et cependant, fervente prêtresse de son art, elle ne se maria pas.

Dans cette Grande-Grèce où Lalla nous a appelée, avait surgi à Crotone, un rameau de la vieille souche achéenne qui était à peu près effacée en Grèce aux temps historiques, mais qui, dans cette colonie, conservait sans doute à la femme, le rang qu'elle lui accordait autrefois dans la mère-patrie. Nous en avons la preuve dans la liberté avec laquelle purent appartenir à l'école de Pythagore, ces habitantes de Crotone que leurs époux eux-mêmes conduisirent au philosophe, et qui appliquèrent les leçons du maître en consacrant à Junon leurs élégantes parures. Elles se mêlèrent dans cet institut, à des Doriennes, et même, par une remarquable exception, à des Ioniennes nées, il est vrai, à Samos, patrie de Pythagore [1].

peint; le tableau que l'enfant tient devant elle, serait alors une autre composition, et le rapprochement de ces deux œuvres rappellerait, soit la facilité avec laquelle Lalla passait d'un travail à un autre, soit les deux genres de peinture auxquels elle se livra. *Herculanum et Pompéi.* Paris, 1839, 1840.

1 Diogène de Laërte, VIII, 1; Dacier, *Vie de Pythagore* (Bibliothèque des anciens philosophes). Paris, 1771; Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.*

Nous ne reviendrons pas ici sur les doctrines de cette école[1]. Nous ne nous occuperons que des Pythagoriciennes qui se distinguèrent dans les lettres.

La plus illustre de ces femmes est Théano qui, suivant des traditions, naquit à Crotone, et fut la compagne de Pythagore[2].

Non moins pure qu'intelligente, et belle, Théano fut aimée de l'austère philosophe[3], et lui garda la plus scrupuleuse fidélité. En s'habillant, elle découvrit un jour son bras : « Le beau bras ! » dit quelqu'un. — « Mais pas public[4], » répondit-elle. Belle parole qu'un Docteur de l'Église devait louer plus tard[5].

Parmi les enfants nés de Pythagore et de Théano, nous citerons une fille, Damo, qui commenta Homère par de remarquables écrits. La fermeté et le désintéressement de son caractère égalaient la hauteur de son intelligence. A la mort de son père, elle reçut de lui, dit-on, un précieux héritage, le seul qu'il pût lui laisser : les Mémoires du grand philosophe. En les lui confiant, il lui recommanda de les tenir secrets aux

1. Nous en avons donné un aperçu au tome précédent, page 352.

2. Selon d'autres versions, elle aurait été ou fille, ou disciple de Pythagore. D'après quelques traditions, elle serait née en Crète, et appartiendrait ainsi à la race dorienne. Diogène de Laërte, VIII, 1; Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.*

3. Athénée, XIII, 8.

4. Plutarque, *in Conjug. præceptis.* Nous traduisons ce dialogue sur le texte grec cité par Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.*

5. Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, II, 10.

personnes qui n'appartiendraient pas à la famille du maître. En vain offrit-on à Damo une somme considérable en échange de ces manuscrits, elle préféra supporter la misère, se trouvant plus heureuse de se sacrifier au devoir que d'immoler à un gain coupable la volonté paternelle [1].

D'autres versions, ne mentionnant pas l'existence de Damo, donnent pour filles à Théano, deux Pythagoriciennes célèbres, Myia et Arignoté. Celle-ci, originaire de Samos, fit un ouvrage sur le culte de Cérès [2].

Théano, devenue veuve, prit avec ses deux fils, la direction de l'école qu'avait fondée son mari [3]. Diogène de Laërte rapporte qu'elle composa quelques ouvrages [4]. Si les écrits qui nous sont parvenus sous son nom, ne sont pas authentiques, ils attestent du moins la haute idée que se firent de son caractère, les Grecs qui se crurent fondés à les lui attribuer. Il ne nous reste d'elle que trois lettres d'un charme tout intime, et un fragment philosophique et didactique d'un livre *Sur la piété.* Nous traduisons ici sur le texte grec ces divers morceaux, ainsi que quelques pages qui subsistent des œuvres attribuées à deux autres Pythagoriciennes, Périctioné et Phintys.

1. Diogène de Laërte, VIII, 1; Dacier, *Vie de Pythagore.*

2. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica;* Maury, *Histoire des religions de la Grèce ancienne.*

3. Disons ici que Suidas distingue deux Théano, Pythagoriciennes et auteurs. Suidas in Θεανὼ. Voir plus loin, page 409, note 1.

4. Diogène de Laërte, VIII, 1.

Nous rappelons ici que ces lettres et ces fragments n'ont pas encore passé, croyons-nous, dans les langues modernes[1].

LETTRE DE THÉANO SUR L'ÉDUCATION DES ENFANTS [2].

« Théano à Eubule, salut.

« Je t'entends dire que tu élèves mollement tes petits enfants. Il est d'une bonne mère, non d'avoir de la sollicitude pour le plaisir de ses enfants, mais de les conduire aux bonnes mœurs. Veille donc à ce que tu ne fasses pas l'œuvre d'une femme aimante, mais flatteuse. Le plaisir, croissant avec les enfants, fait des hommes dissolus. Car, est-il quelque chose de plus doux aux jeunes gens que l'habitude du plaisir? Il ne faut donc pas, ô amie, que l'éducation des enfants soit pervertie. La perversion de la nature existe lorsque, étant dans leurs âmes amis du plaisir, ils deviennent voluptueux dans leurs corps. Et, ennemis du travail dans celles-là, ils sont plus mous

1. Voir notre préface au tome précédent.

2. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.* Exstat græce in collectione Epistolarum Græcarum Aldina p'. II. b. in fine Diogenis Laërtii ac Stephanianæ sæpius recusæ, et in fine Maximi Tyrii ed. prioris ab Heinsio curatæ; græce et latine in fine Protrepticarum orationum Jamblichi ed. Arcerii 1598. 4. in Epistolis Apollonii, Anacharsidis, etc. a Lubino curatis pag. 56 sq. in Cujacil epistolis græcanicis pag. 355 et in Galei Opusc. Mytholog. ed. Amstel. p. 740.

dans ceux-ci. Il faut exercer les enfants aux redoutables soins de l'éducation, même s'il est besoin qu'ils s'affligent et qu'ils aient du mal, afin qu'ils ne soient pas comme esclaves des souffrances, avides de plaisirs, et paresseux aux fatigues, mais afin qu'ils honorent les belles qualités au-dessus de toutes les autres, abandonnant celles-ci, persévérant dans celles-là. Il ne faut pas les accoutumer à se gorger de mets, ni faire une grande dépense pour leurs plaisirs; tu rendrais tes enfants indociles et sans frein. Il ne faut pas les laisser tout dire et tout faire, ni t'effrayer s'ils pleurent, ni chercher à les faire rire; ni te mettre à rire s'ils battent leur nourrice et s'ils te parlent mal; ni leur procurer dans l'été la fraîcheur, dans l'hiver la chaleur[1], et beaucoup de luxe. Les enfants pauvres ne font nullement l'essai de ces choses, et sont élevés plus facilement, et n'en croissent pas moins, mais y sont au contraire mieux disposés. De même que la race de Sardanapale élève ses enfants, tu amollis par les plaisirs la nature virile des tiens. Car, que faire d'un enfant qui, s'il ne mange pas aussi vite qu'il le désire, pleure; et s'il mange, demande les jouissances des mets délicats; et si le temps est chaud, tombe en défaillance; et si le temps est froid, grelotte; et si quelqu'un le châtie, lui résiste; et si quel-

1. Cette recommandation est plus applicable au doux climat de la Grande-Grèce qu'elle ne le serait au nôtre.

qu'un ne le sert pas pour un plaisir, s'afflige; et s'il ne mâche, se fâche, et qui est réduit à s'efféminer? Sachant, ô amie, que lorsque les enfants qui s'amusent parviennent à l'âge d'homme, ils deviennent esclaves, ôte-leur de tels plaisirs, et donne-leur une éducation, non aussi voluptueuse, mais austère; fais que tes enfants supportent la faim et la soif, et encore le froid et la chaleur, et le mépris de leurs camarades ou de leurs supérieurs. Ainsi il arrive que les enfants sont nobles quant à l'âme, s'élevant à de hauts sentiments, ou y dirigeant leurs efforts. Car les labeurs, amie, sont aux enfants certains astringents qui perfectionnent la vertu; et y étant suffisamment trempés, ils reçoivent une teinture plus intime de la vertu. Veille donc, amie, à ce que, de même que celles des vignes qui viennent mal, manquent de fruit; de même, sous l'influence de la mollesse, tes enfants n'engendrent le vice de l'insolence et d'une grande vanité[1]. »

1. Page 406, note 3, nous avons dit que Suidas distingue deux Théano, Pythagoriciennes et auteurs. Suivant lui, la Théano que des traditions donnent pour compagne à Pythagore, aurait composé des commentaires philosophiques, des apophthegmes, des poëmes. Quant à son homonyme, elle aurait écrit des ouvrages sur Pythagore, sur la vertu; des apophthegmes pythagoriciens, et des exhortations aux femmes. Suidas in Θεανὼ, texte cité par Wolf. Si réellement il fallait dédoubler le personnage de Théano, les lettres que nous traduisons seraient dues, sans doute, à l'auteur des *Exhortations aux femmes*.

LETTRE DE THÉANO POUR EXHORTER A CALMER LA JALOUSIE[1].

« Théano à Nicostrate, salut.

« J'ai entendu raconter la folie de ton mari et la tienne : celle de ton mari, parce qu'il a une courtisane; la tienne, parce que tu es jalouse de lui. Moi donc, ô amie, j'ai connu plusieurs hommes qui avaient cette maladie. Traqués, semble-t-il, par ces femmes, ils sont retenus captifs, et ne résistent pas. Toi, tu es découragée nuit et jour, tu te tourmentes, et tu complotes quelque chose contre ton mari. Pour toi, ô amie, la vertu du mariage est, non d'espionner ton mari, mais d'avoir de la condescendance pour lui. La condescendance consiste à supporter son erreur. S'il fréquente l'hétaïre, c'est pour le plaisir; et l'épouse, pour le support mutuel. Le support mutuel consiste à ne pas mêler les mauvaises actions aux mauvaises, à ne pas jeter la folie sur la folie. Ce sont de ces fautes, amie, que le blâme excite au plus haut degré, et que le silence apaise le plus; comme le feu, dit-on, s'éteint dans l'isolement. Si, blâmant ce que ton mari a paru te vouloir cacher, tu ôtes le voile de ses passions, il péchera au grand jour.... Crois donc qu'il va

1. Traduit sur le texte cité plus haut, page 407, note 2.

à la courtisane pour le plaisir, et qu'il se trouve avec toi pour la vie commune; et qu'il t'aime suivant la raison, et qu'il l'aime suivant la passion. De courte durée est le temps de celle-ci. Aussitôt que la passion possède, la satiété se montre vite et la calme. De courte durée est le temps que donne à l'hétaïre le mari qui n'est pas tout à fait vicieux. Est-il quelque chose de plus vain que la passion jouissant de l'injuste? Ton mari comprendra que la vie honnête s'amoindrit ainsi; car nul homme sage ne persévère dans une volontaire démence. Se représentant donc tes droits, et considérant les abaissements de sa vie, il te comprendra, et ne supportant pas l'injure du blâme, vite il se repentira. Vis donc, amie, sans être en procès avec les courtisanes, et en te distinguant par ton mérite à l'égard de ton mari, par ta sollicitude pour ta maison, par tes relations avec tes connaissances, par ta tendresse pour tes enfants. Ne rivalise pas avec l'hétaïre, car il est beau d'appliquer l'émulation à imiter les gens vertueux. Cette émulation-ci te disposera favorablement aux réconciliations, parce que les bonnes mœurs nous amènent à être bienveillants pour nos ennemis, amie, et l'estime est l'œuvre de l'honnêteté seule. Pour qu'il soit possible à la femme d'avoir en quelque sorte de l'autorité sur l'époux, il faut plus l'honorer que l'observer comme un ennemi. Plus ton mari sera honoré de toi, plus il rougira de lui-même, plus vite il voudra se ré-

concilier avec toi, plus il aura de penchant à te chérir, reconnaissant son injustice envers toi, remarquant la prudence de ta vie, et faisant l'épreuve de ta tendresse pour lui. De même que les souffrances du corps rendent douces les guérisons, de même les différends des amis amènent les réconciliations les plus intimes. Oppose donc ces résolutions aux passions de ton mari. T'excite-t-il, en ayant une folle passion, à te troubler par les chagrins; et en manquant de dignité, à en manquer toi-même; et en lésant les intérêts de la maison, à les léser (aussi), tu sembleras être au même rang que celui où il est tombé; et en le blâmant, tu te blâmeras toi-même. Et si, le quittant, tu passes dans une autre maison? Tu feras aussi l'épreuve d'un autre époux, après avoir été délivrée du premier, et si celui-là commet les mêmes fautes, encore d'un autre! Car, pour les jeunes femmes, l'état du veuvage n'est pas supportable. Ou bien, seule tu demeureras séparée de ton mari, telle qu'une célibataire. Mais tu négligeras ta maison et tu perdras ton mari? Aussitôt tu distingueras le préjudice d'une vie douloureuse. Mais tu te vengeras de la courtisane? Veillant à sa sûreté, elle t'évitera; et quand même tu te vengerais, une femme pudique est inhabile au combat. Mais est-ce qu'il est beau de combattre chaque jour pour le mari? Et qu'y gagne-t-on? Car les querelles et les injures ne font pas cesser la licence, et accroissent le différend dans ses progrès. Mais quoi!

tu méditeras quelque chose contre ton mari? Non, amie. La tragédie a enseigné l'empire de la jalousie, dans la composition des drames où Médée est criminelle. Mais, de même qu'il faut écarter la main du mal d'yeux, éloigne ainsi la recherche de tes chagrins. Car, en supportant avec constance ton affliction, tu la calmeras plus tôt. »

EXHORTATION DE THÉANO SUR LA DIRECTION DES SERVANTES[1].

« Théano à Callisto.

« Aux plus jeunes de vous, le pouvoir de commander aux servantes a été donné par le mariage. Il est utile de se rendre à l'enseignement de femmes plus âgées lorsqu'elles donnent des conseils sur la direction de la maison. A qui ne sait pas, il est beau de s'instruire d'abord, et d'estimer le conseil le plus convenable de femmes plus âgées. Il faut élever à cela la jeune âme de la vierge.

« Le premier commandement de la femme dans la maison, est le commandement des servantes. Ce qu'il y a de plus important, ô amie, c'est la bienveillance des esclaves. La possession de ce sentiment ne s'achète pas avec leurs corps, mais les maîtres intelli-

1. Traduit sur le texte cité plus haut, page 407, note 2.

gents la font naître plus tard. La cause de ce sentiment est le juste emploi (qu'on fait des domestiques), quand elles ne travaillent pas, étant fatiguées, ou impuissantes par le manque de forces. Ces infirmités appartiennent à la nature humaine. Il y a des maîtresses qui, guidées par le gain le moins lucratif, traitent mal les esclaves, les surchargent de travail, et diminuent ce qui est nécessaire à leur vie. Ensuite si les servantes se sont procuré un profit de la valeur d'une obole, elles sont condamnées aux grands châtiments, à la malveillance et aux embûches les plus méchantes. Qu'il te soit facile de mesurer les vivres des esclaves au nombre des ouvrages de laine qu'elles font chaque jour. Il en est ainsi pour la nourriture.

« Quant aux désordres des servantes, préfère ce qui te paraît convenable à ce qui favorise ces fautes. Car il faut condamner les domestiques suivant ce qu'elles méritent. Ne te laisse pas emporter par la colère à la cruauté. Non moins que la haine contre les méchants, que la raison juge. Si, chez l'une des domestiques, le comble du vice est invincible, qu'on la renvoie en la vendant. Privée de son emploi, qu'elle devienne étrangère à sa maîtresse. Que la raison du proèdre[1] t'appartienne pour reconnaître la vérité de la faute et la justice de la condamnation. Que

1. Nom donné par les Athéniens au président du Sénat des Cinq-Cents, ainsi qu'aux chefs des tribus.

la grandeur des fautes commises corresponde à celle de la répression. La sentence de la maîtresse (étant prononcée), que ta bienveillance exempte l'esclave de la punition de sa faute[1]. Ainsi tu maintiendras ce qui convient à la direction de la maison.

« Il y a des femmes, ô amie, qui, rendues sauvages par la jalousie ou par la colère, fouettent cruellement leurs servantes, comme témoignage du comble de l'amertume. Avec le temps, les esclaves ont été consumées de travail, excitées à la fuite, et quelques-unes ont terminé leur vie en se l'ôtant de leurs propres mains. Et désormais l'isolement de la maîtresse gémissant sur sa propre imprudence, appartient au regret solitaire. Mais, ô amie, imite les instruments. Trop détendus, ils ne résonnent pas; trop tendus, ils se rompent. Qu'il en soit ainsi dans tes rapports avec tes servantes. Le trop grand relâchement occasionne la dissonance de l'obéissance; et la tension de la contrainte, la destruction de la nature. D'où il suit qu'il faut comprendre en toutes choses la meilleure mesure. »

1. D'après ce qui précède, il est évident que Théano ne recommande cette indulgence que dans le cas où l'esclave n'est pas assez coupable pour mériter d'être chassée.

DE LA MÊME.

Du livre sur la Piété[1].

« Je suis engagée à dire par un grand nombre d'Hellènes, que Pythagore fait naître toutes choses du nombre. Cette parole est controversée, de cette manière qu'il a dit, non que les choses qui ne sont pas imaginées et qui sont incréées, naissent du nombre, mais qu'elles naissent selon le nombre; parce que, dans le nombre, il y a d'abord l'ordre ; et la participation de l'ordre appartient aux choses qui peuvent être comptées pour la première fois, pour la seconde fois, et ainsi des autres. »

PÉRICTIONÉ, DE L'ÉCOLE PYTHAGORICIENNE.

Du livre sur la Sagesse[2].

« L'homme est né et organisé pour contempler la raison de toutes les choses de la nature et de la sa-

1. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.* yo. Stobæus Eclog. Phys , lib. 1, cap. XIII. pag. 27, 22.

2. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.* yo. Stobæus serm. I, de Virtute, p. 6, 41. Aristote avait en haute estime ce traité de Périctionné, et se proposait d'emprunter à ce livre « des notions sur la nature de l'être et de ses accidents. » Barthélemy,

gesse. C'est son œuvre d'acquérir et de contempler l'intelligence des êtres.

« La géométrie, l'arithmétique et les autres sciences théorétiques sont fort occupées des choses qui sont; la sagesse (recherche) en tout les éléments des êtres. Car la sagësse ne (distingue) pas les choses qui existent, comme la vue, celles qui sont visibles, et l'ouïe, celles qui peuvent être entendues. Les accidents de la substance arrivent soit à tous les êtres en général, soit à la plupart d'entre eux, soit à chacun d'eux. C'est le propre de la sagesse que d'embrasser d'un coup d'œil ces accidents en général et de les contempler. Les accidents qui arrivent à la plupart des choses, concernent la science de la nature : l'objet de cette science étant de considérer chacun de ces accidents en particulier et de le distinguer sous quelque rapport. Et c'est pourquoi la sagesse découvre les principes de tous les êtres; la physique, les événements de la nature; la géométrie, l'arithmétique et la musique, ceux de la quantité et de l'harmonie. Quiconque est capable d'analyser toutes les espèces par l'effet d'un même principe, de les examiner de nouveau suivant ce principe et de les compter, celui-là paraît le plus sage et le plus véridique. Une belle observation à découvrir, est encore celle par laquelle il sera

Voyage d'Anacharsis. Le fragment que nous traduisons, se rapporte précisément à cet ordre d'idées.

possible de contempler l'Être divin et toutes les choses qui, dans la même série et le même ordre, sont séparées de lui. »

DE LA MÊME.

Du livre sur l'harmonie de la femme[1].

« Il ne faut faire de mal à ses parents ni par la parole, ni par l'action; il faut leur obéir, qu'ils soient humbles ou grands : dans quelque condition qu'ils se trouvent, soit de l'âme, soit du corps, soit de l'extérieur, et dans la paix, et dans la guerre, et dans la santé, et dans la richesse, et dans la pauvreté, et dans la gloire, et dans l'ignominie; qu'ils soient simples citoyens ou magistrats, il faut habiter près d'eux et ne jamais les fuir; il faut obéir presque à leur folie. Car ces choses sont jugées prudentes et utiles par les hommes pieux.

« Quiconque méprise ses parents, sa faute, chez les vivants et chez les morts, est inscrite par les dieux au nombre des crimes, haïe des hommes; et sous terre, dans le lieu des impies, nouée de toute éternité aux mauvaises actions, par la justice des dieux infernaux qui furent établis les gardiens de ces choses.

« Divin et beau spectacle, en effet, que le visage

1. Wolf *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.* Jo. Stobæus serm. LXXVIII, de parentibus honorandis, pag. 457 sq.

des parents! Et combien leur aspect et le culte qui leur est rendu, sont plus grands encore que la vue du soleil et de tous les astres dont le ciel se revêt et qu'il fait danser en chœur autour de lui! Et y a-t-il une autre chose que quelqu'un croie plus merveilleuse que cette (dernière) contemplation?

« Lorsque les dieux voient les parents méprisés, je juge qu'ils ne sont pas disposés à le souffrir. Et si, malades ou trompés, les parents méconnaissent quelque chose, il faut les consoler, les instruire, et ne les haïr d'aucune manière. Car, parmi les fautes et les injustices des hommes, il n'en est pas de plus grande que l'impiété envers les parents.

DE LA MÊME.

Du même ouvrage [1].

« Pour que la femme atteigne l'harmonie, il faut qu'elle soit remplie de raison et de prudence. Il faut que la vertu éclaire son âme. Ainsi elle sera juste, virile, prudente, modérée dans ses désirs, et elle haïra une vaine gloire. Par là il naîtra de belles actions chez elle, chez son mari, chez ses enfants et dans sa maison.

[1] Wolf. *Mulierum græcarum fragmenta prosaica*. Jo. Stobæu serm. LXXXIII, qui inscribitur Œconomicus, pag. 487 sq.

« Ainsi que, dans les royautés, l'on gouverne les États, cités ou nations; ainsi la femme gouvernant les désirs de la passion, la divine harmonie naît.

« Comme les amours illicites ne la poursuivent pas, l'épouse trouve d'autres amitiés chez son mari, chez ses enfants et dans sa maison. Combien de femmes infidèles deviennent dans la maison les ennemies des hommes libres et des serviteurs ! La femme machine près de son mari des ruses et lui raconte des mensonges contre tous, afin qu'elle seule paraisse se distinguer par la bienveillance qu'elle a pour la maison et par la manière dont elle la gouverne. Elle aime la paresse, et de là naît la perte de tous, perte qui est commune autant à elle qu'à son mari. Mais assez sur ce sujet.

« Il faut conduire le corps humain d'après les règles de la nature, concernant la nourriture, les vêtements, les liniments, l'arrangement des cheveux, et tout ce qu'il y a d'or et de pierreries dans la parure. Combien toutes les choses que les femmes mangent, boivent, dont elles se vêtent et qu'elles portent, les disposent au péché d'un vice complet, et (leur font) commettre d'injustices dans le mariage et ailleurs ! Il faut seulement apaiser la faim et la soif par des choses frugales; le froid, par une toison ou une fourrure grossière. Ce n'est pas un petit vice qui se montre, que de se procurer des aliments lointains, ou très-chers, ou renommés; de chercher vraiment trop d'habits aux couleurs

variées par le coquillage marin ou par une autre teinture coûteuse : c'est une grande folie. Comme le corps ne veut pas être transi de froid, ni être nu à cause de la décence, il ne faut pas, d'un autre côté, qu'il manque d'un seul vêtement.

« L'opinion des hommes ignorants se porte vers les choses frivoles. Ainsi la femme ne courra ni après l'or, ni après la pierre de l'Inde [1], ni après les choses d'un autre lieu. Elle n'aura pas envie de tresser ses cheveux avec beaucoup d'art, elle ne s'oindra pas avec le parfum de l'Arabie ; elle ne se peindra pas le visage avec des fards pour le rendre blanc ou rouge, pour noircir ses sourcils, ses yeux et sa blanche chevelure ; elle ne se baignera pas fréquemment.... La beauté produite par la sagesse, et non par ces choses, plaît aux femmes bien nées.

« Il n'y a pas de nécessité que la femme fasse cas d'être noble, riche, d'avoir vu le jour, bon gré mal gré, dans une grande ville, ni d'avoir l'estime et l'amitié des hommes illustres et des rois. S'il en est ainsi, qu'elle ne s'afflige pas ; sinon, qu'elle ne le regrette pas. Une femme juste et sensée n'entrave point sa vie par ces choses grandes et admirables dont il a été question ; jamais son âme ne les recherche. Qu'elle marche sans elles. Car elles sont plus nuisibles et entraînent plus au malheur qu'elles ne sont utiles ; avec

1. Améthyste.

elles, on est exposé aux embûches, à l'envie, à la jalousie ; ainsi la femme ne serait pas dans le calme de cette manière.

« Il faut vénérer les dieux dans la bonne espérance du bonheur. Il faut obéir aux lois et aux règlements de la patrie. Après les dieux, disons qu'il faut honorer et vénérer les ancêtres; ceux-ci sont et se montrent comme des dieux à leurs descendants.

« Pour son mari, que la femme vive avec lui légalement et bien, ne considérant pas ses intérêts particuliers, mais surveillant et gardant la foi conjugale. Tout est là.

« Que la femme supporte tout de son mari, s'il éprouve des revers, s'il pèche par ignorance, s'il s'adonne à l'ivresse ou à d'autres femmes. Qu'elle pardonne à l'époux sa faute ; et, à l'égard de ces femmes, qu'elle ne fasse pas non plus intervenir la vengeance. Il faut donc honorer la loi, et ne pas être jalouse. Il faut supporter la colère (du mari), sa parcimonie, ses reproches, sa jalousie, ses accusations, et quelque autre défaut qu'il ait de la nature. Que l'épouse vive avec lui en toutes choses, de manière que, par sa modestie, elle soit pour lui un objet d'amour. Quand la femme est chère au mari et qu'elle agit bien avec lui, l'harmonie subsiste, la femme aime la maison entière, et lui concilie la bienveillance des étrangers. Lorsqu'elle n'aime pas la maison, elle ne désire voir, ni ses enfants, ni ses serviteurs, à aucun heureux sacri-

fice. Elle les conduit tous à leur perte, et le désire, parce que la discorde existe ; elle appelle de ses vœux la mort de son mari, parce qu'il lui est odieux ; et elle hait autant les voisins de l'époux que les personnes qui plaisent à celui-ci.

« La femme paraît en harmonie si elle devient pleine de raison et de sagesse, si elle aime, non-seulement son mari, mais ses enfants, ses proches, ses domestiques, et toute la maison. Dans ses biens, sont des citoyens, des étrangers, des amis ; elle se pare pour eux avec une naturelle simplicité, disant et entendant de belles choses, suivant son mari dans la conformité d'opinions de la vie commune, s'accordant avec ceux qu'elle voit près de lui et avec les amis de ce dernier, et le guidant encore à travers les douceurs et les amertumes (de la vie), à moins qu'elle ne soit en tout dépourvue d'harmonie. »

PHINTYS, FILLE DE CALLICRATE, DE L'ÉCOLE PYTHAGORICIENNE.

Du livre sur la chasteté de la femme [1].

« En général, que la femme soit bonne et modeste; sans la vertu, personne ne deviendrait jamais tel. Car

1. Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica*. Jo. Stobæus serm. LXXII. qui exhibet Nuptialia præcepta, pag. 443-445.

chaque vertu rend estimable la substance qui la contient : la vertu des yeux[1], les yeux ; la vertu de l'ouïe, l'ouïe ; la vertu du cheval, le cheval ; la vertu de l'homme, l'homme ; ainsi la vertu de la femme, la femme. La plus grande vertu de la femme est la chasteté ; par celle-ci, elle pourra honorer et aimer son mari.

« Beaucoup croient également qu'il n'est pas plus convenable à la femme d'être philosophe que de monter à cheval et de haranguer devant le peuple. Je juge quelles sont les qualités propres à l'homme, celles qui le sont à la femme, celles qui sont communes à l'homme et à la femme, celles qui appartiennent plus à l'homme qu'à la femme, celles qui appartiennent plus à la femme qu'à l'homme.

« Les attributs de l'homme sont de faire des manœuvres militaires, d'administrer les affaires publiques et de haranguer devant le peuple. Les attributs de la femme sont d'être dans la maison, d'y demeurer, d'en avoir la charge et de servir le mari. Je dis que les qualités communes aux deux sexes sont la force d'âme, la justice et la raison. Et la vertu du corps convenant à l'homme et à la femme, il en est de même pour la vertu de l'âme. Et comme la santé est utile au corps de l'un et de l'autre, il en est ainsi pour

1. Il est inutile de faire remarquer qu'ici le mot *vertu* désigne la qualité qui, suivant l'expression de l'Académie française, « donne la force de produire quelque effet. » *Dictionnaire de l'Académie française*, 6e édition, publiée en 1835.

la santé de l'âme. La vertu du corps est la santé, la force, la vigueur des sens, la beauté. Il y a des qualités que chaque sexe doit plus particulièrement exercer et posséder. La force et la raison appartiennent plus à l'homme, et avec cela, la vigueur de la constitution et la puissance de l'âme. La chasteté est plus particulière à la femme. C'est pourquoi celle-ci doit apprendre de combien de manières, et de quelles manières, la chasteté s'éloigne de la femme. Je dis qu'il y en a cinq, et qu'elles s'appliquent aux choses qui concernent : premièrement, la plus grande sainteté et la piété du mariage ; deuxièmement, la parure du corps ; troisièmement, les sorties de la maison ; quatrièmement, l'abstention aux bacchanales et aux fêtes de la Mère des dieux ; cinquièmement, la piété et la convenance en assistant aux sacrifices offerts à la Divinité.

« Le plus grand de ces principes et celui qui contient le plus de choses de la chasteté, est que le lien nuptial ne soit pas corrompu et qu'il soit pur (du contact) de l'étranger. D'abord, celle qui enfreindra la loi en ceci, péchera contre les dieux qui président à la naissance, contre la maison et la parenté auxquels elle donnera, non des alliés légitimes, mais des bâtards. Elle péchera contre les dieux de la nature, qu'elle a pris à témoin de ses serments, et contre ses ancêtres et ses parents en réunissant à la vie de la communauté, les enfants qu'elle aura produits contre

la loi. Elle péchera contre sa patrie, en ne restant pas fidèle aux règlements nationaux. Ensuite, pécher contre ceux-ci (entraîne) la mort qui est la plus grande des punitions établies, parce que, être coupable et commettre des désordres quant au plaisir, c'est le comble de la plus grande iniquité et le crime le plus inexcusable. La fin de tout désordre est la perte (du pécheur). Et il faut que la femme réfléchisse qu'elle ne trouvera pas comme remède de son égarement, une victime expiatoire, parce que, pour s'approcher des temples et des autels, il faut être pure et aimée des dieux; car pour cette faute qui est la plus grande (de toutes), la Divinité devient inexorable [1]. L'épouse obtiendra la plus belle parure d'une femme libre, quand ses enfants montrant le type le plus conforme à celui du père qui les a engendrés, leur aspect témoignera de sa fidélité à son époux. Et sur le mariage, il en est ainsi.

« Quant à la parure du corps, il me semble qu'il faut que la femme soit vêtue de blanc, et simplement et sans superfluité. Elle sera telle, si elle ne se sert de vêtements ni transparents, ni de couleurs variées, ni tissus au bembix [2], mais convenables et blancs. Elle fuira ainsi surtout la parure, le luxe, la recherche, et

1. Pour la loi qui défendait à la femme coupable l'entrée des temples, voir plus haut, page 80. — A Athènes, l'épouse infidèle n'était pas punie de mort.

2. Le texte grec porte βέμβικος, génitif de βέμβιξ. Si ce mot est correct, il doit signifier quelque machine tournante. Nous avons sous les yeux deux versions latines dont les auteurs ont lu βόμβυκος, gé-

elle ne fera pas naître chez les autres une mauvaise émulation. Elle ne se procurera absolument pas l'or et les smaragdes[1]. Ces objets coûtent beaucoup d'argent, et montrent (chez celles qui les portent), de l'orgueil, à l'égard des plébéiennes. Dans une ville bien régie, et tout entière réglée en toutes ses parties, il faut que la sympathie existe entre celles-ci, et qu'elles suivent la même loi. Il faut repousser de la ville les ouvriers qui travaillent ces matériaux.

« Que la femme ne s'applique pas à s'enluminer le visage avec du fard; qu'elle y rende son corps étranger, et qu'elle l'habitue à être lavé avec de l'eau. La pudeur la parera davantage. Elle rendra ainsi son mari honorable.

« La femme sortira de sa demeure dans son intérêt, dans celui de son mari et de toute sa maison, pour les sacrifices offerts par le peuple de la ville au Dieu, cause première. Ensuite la femme ne paraîtra (dehors), ni le soir, ni la nuit; mais, ayant à faire une sortie, soit à cause de quelque procession, soit d'un achat, elle s'approchera de la place publique à la clarté du jour, décemment conduite par une domestique de la maison, ou par deux au plus.

nitif de βόμβυξ, ver à soie, soie Cf. Gesner, Jo. Stobæi *Sententiæ* Tiguri, 1543; Nuptialia præcepta, serm. LXXII; Wolf, *Mulierum græcarum fragmenta prosaica.*

1. Les anciens comprenaient sous ce nom les émeraudes et les autres pierres vertes.



« Elle présentera aux dieux, en son nom, des sacrifices simples et appropriés à ses moyens. Elle s'éloignera des orgies et des fêtes de la Mère des dieux. Car l'usage commun de la ville empêche les femmes de les célébrer, et d'ailleurs ces cérémonies entraînent à l'ivresse et au délire de l'âme. Il faut que la femme qui est maîtresse d'une maison et qui y préside, soit chaste et inattaquable en toutes choses. »

Que les pages que nous venons de traduire soient authentiques ou apocryphes, nous avons pu y remarquer la forme tout à fait distincte que revêt la pensée de chaque Pythagoricienne. Le fragment philosophique attribué à Théano, est trop court pour que nous puissions y distinguer autre chose qu'une grande force de raisonnement ; mais dans ses lettres, son langage, austère toujours. a néanmoins une grâce familière et une tendresse contenue qui lui donnent beaucoup de charme. Le style de Périctioné a de l'éclat et de la majesté. Quant à celui de Phintys, plus didactique que celui de ses émules, il a une vivacité d'allure tout à fait caractéristique.

Mais le même fonds d'idées morales se retrouve chez nos prosatrices.

C'est Phintys qui a le mieux exposé la manière dont les Pythagoriciennes entendaient la mission de notre sexe. Retraçant ce que les Grecs ont si rarement compris : les attributions qui sont particulières à chaque sexe et celles qui leur sont communes, Phintys base

les devoirs de la femme sur les facultés qui lui sont naturelles.

A ceux qui, suivant son expression, croient qu'il ne convient pas plus à la femme d'étudier la philosophie que de monter à cheval, la Pythagoricienne fait une réponse qui est le langage de la raison même. Également contraire à l'éducation masculine de la femme et à l'ignorance de celle-ci, elle établit entre ces deux extrêmes un sage milieu. Elle laisse à l'homme la défense de la patrie, l'administration des affaires publiques ; à la femme, la garde du foyer et le gouvernement de la maison. Mais elle reconnaît chez l'un et chez l'autre, bien qu'à des degrés divers, la même notion du vrai et du bien. Phintys déclare seulement que, parmi les qualités morales de l'homme, c'est la force qui doit dominer ; et parmi celles de la femme, la chasteté.

C'est cette parfaite alliance de la beauté intellectuelle et de la pureté morale, qui permit à nos Pythagoriciennes de comprendre à la fois les spéculations philosophiques les plus élevées, et les devoirs les plus minutieux de la vie pratique. La même voix que nous entendons s'élever pour annoncer, avec une éloquence digne de Platon, que l'homme est né pour connaître la raison de ce qui est, cette même voix enseigne à la femme comment naîtra en elle par sa vertu, et dans son ménage par l'amour, cette harmonie que Périctioné admirait dans l'univers.

La femme, telle que la désirent les Pythagoriciennes, rend à la Divinité un culte pur comme celle-ci. Elle vénère ses ancêtres; elle obéit à ses parents avec la plus héroïque abnégation. L'épouse partage les idées de son mari; le respectant encore dans les fautes qu'il commet, elle les lui pardonne avec cette indulgence que la vertu nous fait accorder même à nos ennemis. Elle le subjugue à force de magnanimité et le conduit au bien par son propre exemple. Elle étend cette influence salutaire, non-seulement sur ses enfants qu'elle prépare par le travail et par le sacrifice, aux luttes de la vie, mais sur ses esclaves qu'elle aime et dans lesquelles elle respecte la nature humaine. Elle répand sur toutes ses relations le charme de sa vertu et de son intelligence. Enfin elle demande sa parure, non à l'éclat emprunté d'un luxe pernicieux, mais au doux éclat de la pudeur.

Répétons ce que nous disions en rappelant les préceptes analogues que formulèrent quelques philosophes : de telles maximes furent peu suivies dans la Grèce historique.

A l'aurore de la civilisation hellénique, la femme est grande devant les dieux et devant les hommes. Avec cet instinct spiritualiste qui ne l'abandonne jamais, c'est elle qui, au sein du naturalisme pélasgique, a proclamé le Dieu éternel. Lorsque, dans le panthéon des Hellènes, les personnifications morales remplacent les forces naturelles, la femme ne représente pas

seulement la Beauté, la Grâce; elle symbolise aussi la Sagesse, la Justice ; et, de même que chez les Hindous elle était Sâraswatî, la parole sainte, elle devient en Grèce la Muse inspiratrice.

Dans la maison homérique, la femme nous est apparue telle que la compagne de l'Arya, ou, pour remonter plus haut, telle que la reine de la tente patriarcale. La sage liberté de la jeune fille a préparé l'autorité de l'épouse; et ce n'est qu'à son veuvage que la femme des temps héroïques voit s'abaisser devant son fils sa majesté souveraine.

A l'époque historique, les Grecs se prosternent devant la beauté idéale que l'art a imprimée à leurs déesses. Ils honorent leurs prêtresses; et attribuant à la femme cette intuition divine que respectaient en elle les Aryas aussi bien que les Sémites, ils reconnaissent chez la Pythie, le souffle du dieu-prophète.

Le précurseur de temps plus heureux, Platon, avoue même que c'est une femme qui lui a enseigné à s'élever du spectacle de la beauté créée à la contemplation de la Beauté incréée.

Mais si, dans les temples de leurs divinités ou dans les écoles de leurs philosophes, les Ioniens vénèrent la femme, ils l'abaissent à leurs foyers où a pénétré l'influence orientale [1]. Dans le silence du gynécée, ils

1. Chez les Hindous, aussi bien que chez les Ioniens, la femme déchut du rang qu'elle occupait dans les temps primitifs; mais du moins elle conserva chez les seconds les attributions religieuses

laissent inculte l'esprit de leurs filles ; et dédaignant d'initier leurs femmes aux merveilles d'art et de poésie qu'ils font éclore, ils demandent aux hétaïres la sympathie de l'intelligence. Et cependant, si l'esprit de celle qui doit être mère, est privé d'aliment, ses sentiments de pureté et d'amour débordent avec une telle effusion, qu'ils palpitent dans le génie des tragiques athéniens. Souvenons-nous de ces sublimes modèles de filles, de sœurs, d'épouses et de mères, que la poésie enchanteresse de Sophocle et d'Euripide a présentés à nos yeux attendris.

Les Doriens conservent à notre sexe son antique dignité, et ne lui refusent pas la culture intellectuelle. Mais à Sparte, ils impriment à ses habitudes une direction masculine qui, à part d'heureuses exceptions, substitue à la pudeur, à la sensibilité de la femme, une hardiesse, une cruauté sans nom, et ne peut même soutenir longtemps l'austère et célèbre vertu de l'épouse lacédémonienne. Si le peu de soin que les Athéniens accordèrent à l'esprit de leurs filles, dépravа leur société, l'éducation de la Spartiate ne fut pas étrangère à la chute de Lacédémone. Pour qu'une nation vive, il faut que son cœur batte, et ce cœur ne battra que si la force de l'homme est contre-balancée par la délicatesse de la femme ; que si ces deux puissances se complètent en s'harmonisant.

qu'elle perdit dans la société brahmanique. Voir notre première étude, *La Femme dans l'Inde antique*.

Dans la Grèce septentrionale, chez ces peuples où vivaient, ici les traditions doriennes, là, les souvenirs de la Grèce primitive, la femme est forte et honorée; mais dans ce milieu barbare, ce sont surtout les passions sauvages qui se développent librement en elle.

Chez certains peuples doriens étrangers à Sparte, et dans la race éolienne, quelques femmes d'élite témoignent qu'elles pouvaient à la fois cultiver le beau et demeurer fidèles aux modestes occupations de leur sexe. Cependant, la dureté inhérente au caractère dorien; la sensualité que les Éoliens montrèrent, sinon dans l'austère et rude Béotie, du moins dans la riante Lesbos, ne nous permettent pas de savoir si, chez les femmes de ces races, les talents littéraires furent souvent relevés par la charité d'une Cléobuline ou par la modestie d'une Érinne.

Quant à la race achéenne, presque annihilée en Grèce, ce n'est que sous l'influence de Pythagore, qu'à Crotone, ses filles renoncent aux séductions du luxe pour s'attacher aux biens solides de la sagesse et de la science.

A diverses époques de la civilisation grecque, Aristote, Xénophon, mais surtout Plutarque et nos Pythagoriciennes, tracèrent à notre sexe une mission que le christianisme étendit et sanctifia. Ils montrèrent la femme cultivant son esprit à ce foyer domestique où elle vivifie son cœur, et où elle abrite sa pureté; cherchant dans son époux, la beauté divine qu'il trouve

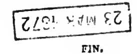
lui-même en elle ; donnant à ses enfants cette vie morale dont elle fait rejaillir les bienfaits sur tous ceux qui l'entourent.

Ainsi, même chez les peuples polythéistes, le Verbe s'est révélé aux âmes d'élite, jusqu'au jour où l'humanité a reçu les notions élevées qu'Il a perfectionnées par l'Évangile.

La religion qui vénéra la Vierge-Mère, ne se borna pas à compléter le rôle de l'épouse. Les anciens ne donnaient généralement à la vie de leurs filles qu'un but : le mariage, la maternité ; la loi chrétienne reconnaissant la valeur individuelle de la femme, prépara en elle, non-seulement la compagne de l'homme, mais la fille de Dieu, et la vierge put se créer une famille par l'exercice de la charité [1].

Lorsque la Croix étendit vers la Grèce les bras qui sauvèrent le monde, la déesse tomba de son piédestal, mais la femme se releva.

1. Cf. notre précédente étude : *La Femme biblique.*



FIN.



TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I.

LA FEMME DANS LA FAMILLE ET DANS LA SOCIÉTÉ PENDANT LES TEMPS HISTORIQUES.

CHAPITRE II.

LES HÉROÏNES DES POÈTES TRAGIQUES. THÉATRE D'ESCHYLE.

CHAPITRE III.

LES HÉROÏNES DES POÈTES TRAGIQUES (SUITE). THÉATRE DE SOPHOCLE.

CHAPITRE IV.

Les héroines des poètes tragiques (suite). Théâtre d'Euripide.

CHAPITRE V.

Les héroines de l'histoire.

CHAPITRE VI.

ŒUVRES DES FEMMES DANS LA POÉSIE, DANS LES ARTS ET DANS LES SCIENCES MORALES.

11 874. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



